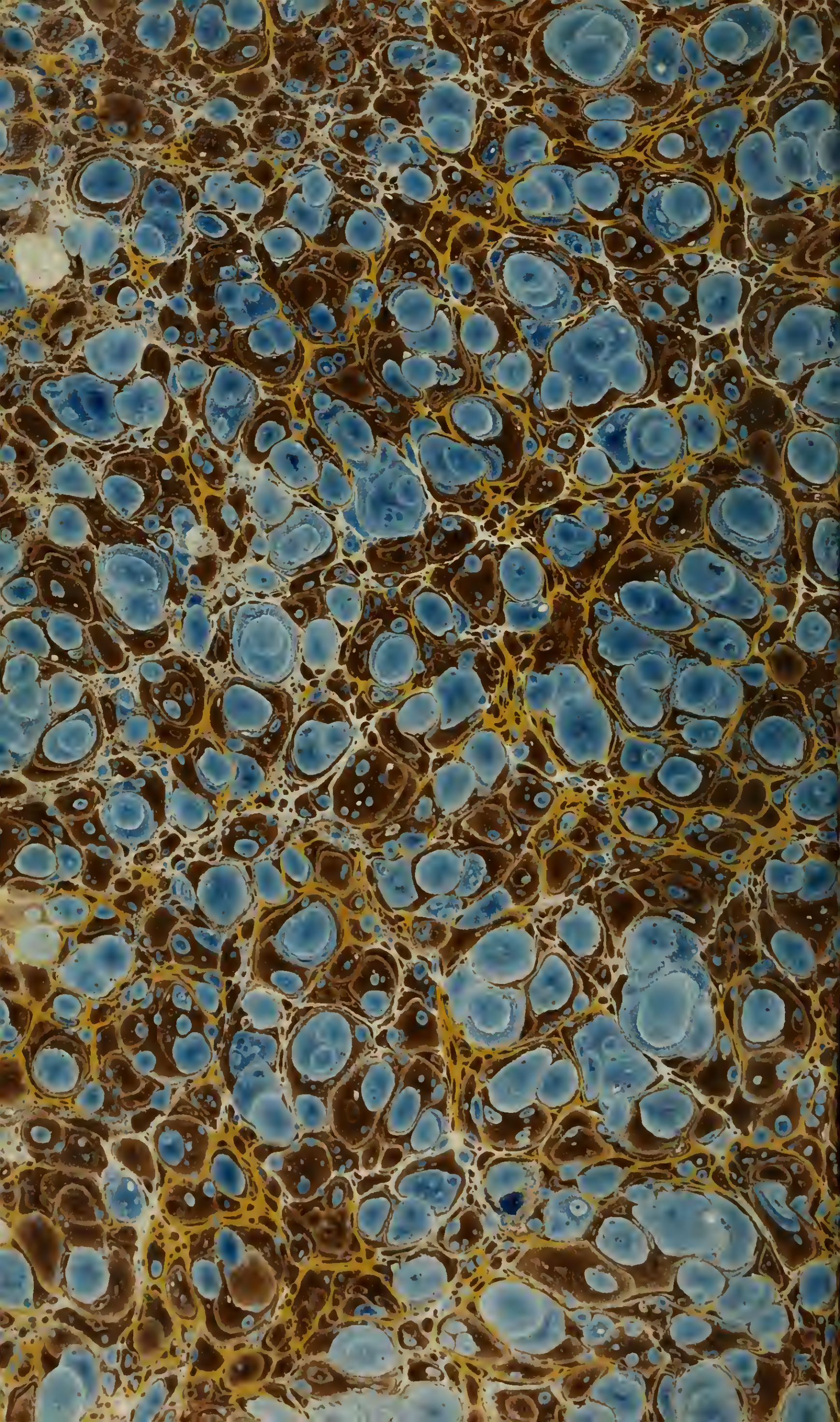
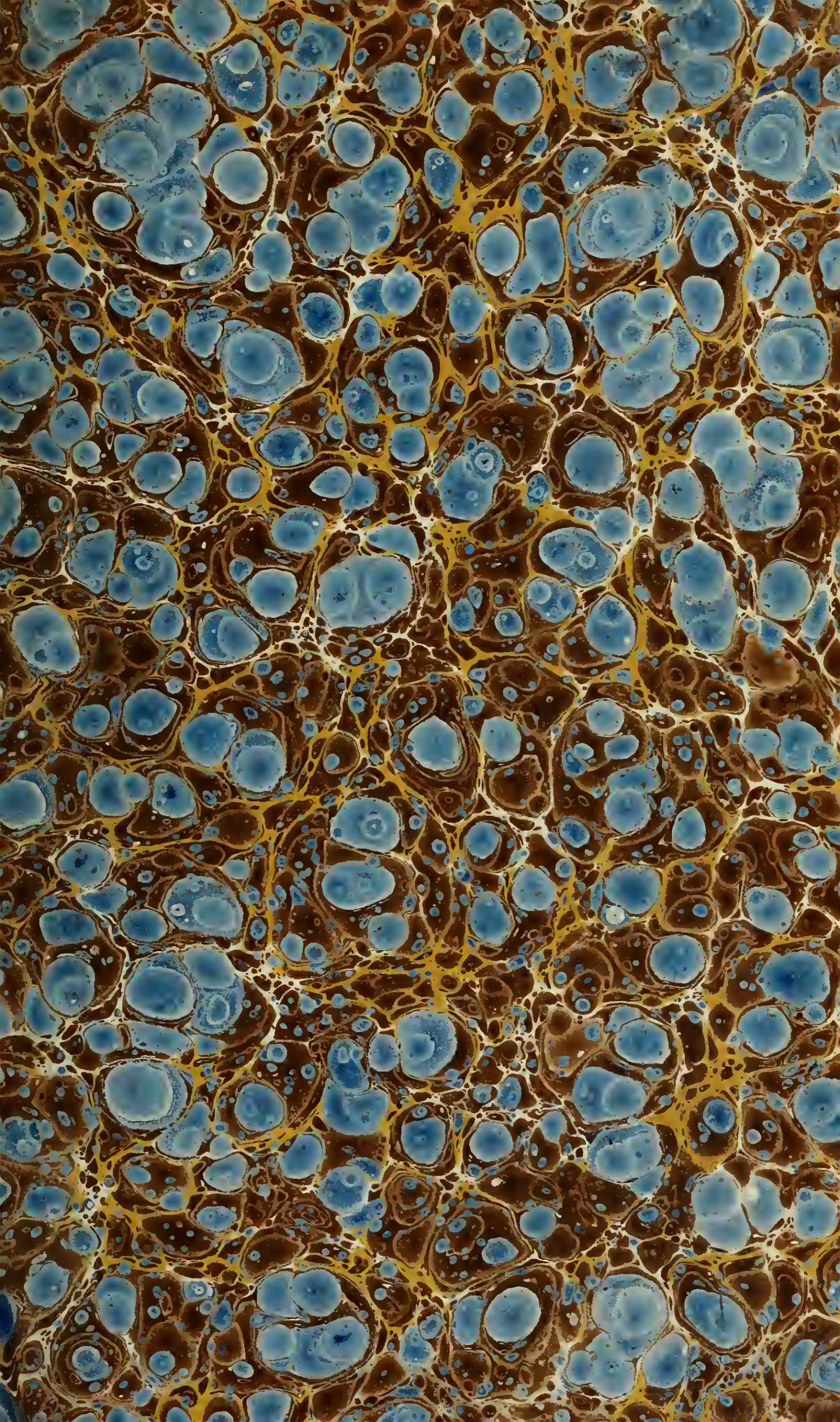






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ fils, de la Société Asiatique; PH. CHASLES; L. GALIBERT; LESOURD; AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Onzième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
ET CHEZ DONDEY-DUPRÉ, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1834.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ,

SEPTEMBRE 1834.

REVUE

BRITANNIQUE.

HISTOIRE

DES

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. — LES CABOT. — VERAZZANI. — CARTIER. — ROBERVAL. — CHAMPLAIN. — PREMIER ÉTABLISSEMENT DES FRANÇAIS EN ACADIE. — VOYAGES DES ESPAGNOLS. — PONCE DE LÉON, MIRUELO, FERNANDEZ, DE AYLLON, NARVAEZ. — VOYAGE DE FERNAND DE SOTO. — DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI. — ÉTABLISSEMENT PROTESTANT DE COLIGNY. — SECOND ÉTABLISSEMENT DES HUGUENOTS DANS LA CAROLINE DU SUD. — FONDATION DE SAINT-AUGUSTIN. — MASSACRE DES PROTESTANS. — VENGEANCE DE GOURGUES. — VOYAGEURS ANGLAIS : FROBISHER, GILBERT, WALTER RALEIGH, AMIDAS ET BARLOW. — COLONIE DE RALEIGH. — ELLE EST DÉTRUITE. — COLONIE DE ROANOKE. — PREMIÈRE CHARTE DE LA VIRGINIE. — FONDATION DE JAMESTOWN. — SMITH ET LA JEUNE INDIENNE. — DELAWARE. — LA COLONIE SOUMISE A LA LOI MARTIALE. — PROGRÈS DE LA COLONIE. — MARIAGE DE POCAHONTAS. — PARTAGE DES TERRES. — FONDATION DE LA LIBERTÉ EN AMÉRIQUE.

Qui de nous, en lisant l'histoire, n'a désiré assister aux premiers jours d'un empire ? Qui ne s'est dit : la plus merveilleuse de toutes les curiosités historiques, le pro-

blème que nul philosophe ne peut deviner, que nul romancier ne peut résoudre par la seule imagination, c'est le premier groupe qui fonde une société, le noyau primitif de Rome conquérante ou de la Grèce héroïque? Quel homme doué d'un esprit investigateur ne s'est dit : je voudrais vivre par la pensée au milieu des autocthones d'Italie, dans les montagnes sauvages de l'Arcadie primitive; voir et admirer la lutte de l'homme contre la nature; observer le progrès des idées sociales, la naissance des industries et des arts; l'agrégation des familles se réunissant en tribus, puis en peuples, puis en confédérations? Qu'il serait beau d'être spectateur de ce développement!

Eh bien! ce grand phénomène, l'Europe moderne a pu l'observer. Depuis que l'imprimerie, jetant sa lumière sur toutes les sciences, n'a permis à aucun fait de s'anéantir, à aucun document de disparaître; depuis que l'Europe moderne, armée de la presse, de la boussole et de l'électricité, a vu ses moyens de connaître et de comprendre se multiplier à l'infini, un monde nouveau, l'Amérique, s'est formé sous ses yeux. De gigantesques institutions sont écloses; une industrie immense s'est développée; le plus périlleux essai de gouvernement qui ait été jamais tenté a eu lieu. Tout cela est d'hier; la démocratie américaine qui, pour certains publicistes, n'est qu'un berceau et un présage, menace de dépasser en richesse et en puissance les vieux pays civilisés. Dans l'histoire de ce pays, point de traditions obscures et vagues, point de héros mythologiques, point de demi-dieux cachés dans les nuages. Chaque fait se trouve attesté par des témoins qui font jaillir la vérité de leurs disputes, alors même qu'ils se contredisent. Essayons de jeter un rapide coup-d'œil sur les destinées de ce grand continent, sur ce qu'il a déjà su accomplir; sur ce drame intéressant, dont pas une scène ne se dérobe à notre

observation. Les remarques du philosophe, à propos de ces faits incontestables, sont souvent pénibles. Son cœur se serre et son œil se voile de larmes, quand il reconnaît que les premiers pas de la société humaine sont toujours tachés de sang. Pour arriver à défricher quelques toises d'un sol fécond et nouveau, que de dangers courus, que d'injustices commises, que d'atrocités perdues!

Les anciens avaient un pressentiment vague du grand continent américain : et Sénèque le tragique l'indique assez clairement dans un de ses drames : « Il viendra un tems, dit-il, où Thétis livrant passage à de nombreux navigateurs nous révélera de nouveaux mondes. » Les chroniques islandaises prétendent que quelques-uns de leurs premiers navigateurs, après avoir touché les côtes du Groënland, furent rejetés par les vents contraires sur celles du Labrador; que, de retour dans leur pays, ils enseignèrent à leurs compatriotes cette route maritime, et que leurs colonies défrichèrent quelques parages de Terre-Neuve. Quoi qu'il en soit d'un fait que les *Sagas* expriment avec leur exagération et leur incertitude ordinaire, la gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde appartient assurément à Colomb. Nous ne répéterons pas l'histoire épique de ce grand homme, si désintéressé, si courageux, si mal récompensé, qui joignait à un enthousiasme si profond une inflexibilité si héroïque. En 1497, la découverte de Colomb agitait tous les esprits, lorsque Jean Cabot, marchand vénitien, qui résidait à Bristol, s'embarqua avec son fils, Sébastien Cabot, et suivant le sillon triomphateur du vaisseau qui avait porté Colomb, toucha le continent américain, vers le 56e degré de latitude nord; là, ils ne trouvèrent que les roches aiguës et glacées du Labrador, quelques ours polaires, et quelques hommes aussi sauvages qu'eux. Les navigateurs se hâtèrent de venir an-

noncer leur succès. Colomb, qui n'avait pas encore fait son troisième voyage, n'avait pas complétement achevé sa découverte : c'était deux années avant qu'Améric Vespuce, cet escamoteur de la plus belle gloire que la fortune pût réserver à un homme, imposât son nom à la découverte de Christophe Colomb. La cupidité de Henri VII était éveillée, il favorisa les entreprises des Cabot, mais en se réservant une part plus large encore dans les profits qui pourraient en résulter. Sébastien, au mois de mai 1498, s'embarqua avec trois cents hommes, fit voile vers l'Islande, toucha les côtes du Labrador, au 58e degré de latitude, longea la côte jusqu'à la limite du Maryland, et manquant de provisions revint en Angleterre. On a conservé peu de détails sur les voyages de ce hardi navigateur, qui pendant soixante ans, avec un courage et une sérénité constante, parcourut un Océan inconnu, entra dans la baie d'Hudson, où personne n'avait encore pénétré, et mourut sans avoir tiré aucun fruit de ses longues fatigues, si ce n'est une gloire que la destinée supérieure de Colomb a obscurcie de sa splendeur. Ce fut lui qui rédigea les instructions nécessaires à l'expédition qui découvrit le passage d'Archangel. On sait peu de chose sur sa vie et sur sa mort. Il donna au continent aperçu par lui le nom de Nouvelle-Angleterre : nul ne sait où est son tombeau.

Sur ses traces et sur celles de Colomb s'élancèrent bientôt une foule d'aventuriers hardis. Gaspard Cortereal, de l'aveu du roi de Portugal, partit en 1500, toucha les côtes de l'Amérique du Nord, s'avança jusqu'au 50e degré de latitude, admira la brillante végétation des rives environnantes, s'empara de cinquante Indiens qu'il ramena en Europe et qu'il vendit comme esclaves, et renouvelant son expédition, tomba sans doute victime de la juste

vengeance des aborigènes : on n'entendit plus parler de lui. Tel est le premier acte politique des Européens dans l'Amérique du Nord.

Les Français suivirent de près les Portugais et les Espagnols. A peine sept ans s'étaient écoulés depuis la découverte du continent, que déjà les robustes Bretons et les Normands, habitués à la mer, avaient fondé leurs pêcheries de Terre-Neuve, donné au cap Breton ce nom qui rappelait les souvenirs de la patrie, tracé la carte du golfe Saint-Laurent, et amené en France quelques indigènes de l'Amérique. Le seizième siècle commençait; François Ier régnait; un Florentin, Jean Verazzani, proposa au monarque d'aller explorer plus curieusement ces terres nouvelles, qui peut-être un jour formeraient des royaumes. Il partit avec un seul vaisseau, *le Dauphin*, et après une tempête horrible, il toucha enfin la côte de Wilmington, que nul Européen n'avait encore aperçue. Ne trouvant pas d'ancrage, il retourna vers le nord et jeta l'ancre dans les sables fins de ces grèves brillantes et planes qui bordent la Caroline septentrionale. Là vivait un peuple paisible, au teint olivâtre, vêtu de peaux de bêtes, orné de guirlandes, hospitalier, affable, et qui trouvant un jeune matelot florentin à demi asphyxié sur la plage, le releva, le secourut et lui rendit la vie. Pour récompenser cette tribu bienfaisante, l'équipage de Verazzani s'empara d'un jeune sauvage qu'il arracha des bras de sa mère et qu'il porta à bord du vaisseau (1)!

(1) Dans le 6e Numéro de cette série (juin 1833), nous avons consacré un article spécial à l'histoire des tribus indiennes qui, après avoir accordé l'hospitalité aux premiers colons européens, ne reçurent en retour de leurs procédés généreux qu'outrages et vexations.

Après avoir admiré le beau havre de New-York et être resté dix-sept jours dans celui de Newport, Verazzani longea toute la côte de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la Nouvelle-Écosse. Là, il trouva des sauvages que le contact des Européens avait commencé à instruire; qui avaient vu les Portugais et les Espagnols venir leur enlever leurs femmes et leur filles. Ils connaissaient l'usage du fer et de l'acier; ils étaient déjà, comme les hommes d'Europe, jaloux, violens, hostiles. En juillet 1524, Verazzani était de retour en France. Sa relation contient la description la plus ancienne que nous possédions des côtes de l'Amérique septentrionale. Que devint ensuite ce voyageur audacieux? Soit que la tempête l'ait englouti ou que les sauvages l'aient massacré, soit que sa vieillesse se soit passée à Rome, comme on l'a prétendu, dans les loisirs d'une retraite studieuse qu'embellissait la gloire de sa jeunesse; depuis ce premier voyage qui donna à la France le droit de s'emparer du Canada, le nom de Verazzani disparut; il échappe à toutes les investigations, et des traditions vagues et contradictoires composent seules le reste de sa biographie.

La bataille désastreuse de Pavie, les finances appauvries de la France, le commencement des querelles de religion, l'orgueilleuse et stérile rivalité de François Ier et de Charles-Quint, ne permirent pas à la France de tirer le parti qu'elle devait attendre des découvertes de Verazzani. Quelques humbles pêcheurs bretons, servant mieux leur pays que les généraux et les chevaliers du monarque français, allèrent à Terre-Neuve exploiter ces opulentes pêcheries qui ont offert tant de ressources à l'Europe. L'amiral Chabot, qui prélevait quelques impôts sur les gains de ces hommes industrieux, s'aperçut que leur en-

treprise était lucrative, et voulut s'y associer (1). Une expédition, dirigée par Chabot et commandée par Jacques Cartier, de Saint-Malo, fut chargée d'explorer les parages du Nouveau-Monde. En vingt jours la traversée fut achevée. Il tourna autour de l'île de Terre-Neuve, traversa le golfe, entra dans la baie, qu'il appela la baie des Chaleurs, suivit la côte et pénétra dans le courant nommé Gasp. Ce fut là que l'écusson de France fut planté de ses mains. Quittant la baie, il entra dans le Saint-Laurent, pénétra jusque dans l'intérieur du Canada et, faute de vivres, fut obligé de revenir en France. Le voyage avait été facile, prompt et heureux. Toutes les imaginations s'élancèrent à la fois vers ces rives fécondes dont Jacques Cartier et ses compagnons racontaient les merveilles.

On forme une seconde expédition, le roi la protège, et la jeune noblesse y prend part. Trois vaisseaux bien approvisionnés quittent les côtes de France; ballottés par la tempête, ils atteignent enfin ce golfe magnifique qui reçoit le nom du martyr saint Laurent, et dans lequel ils s'engagent. L'ancre est jetée dans une île qui depuis a reçu le nom d'Orléans. La plage était couverte de *wigwams* (hameaux indiens) habités par une population sauvage, mais hospitalière. Cartier laissa ses vaisseaux à l'ancre, remonta le cours de ce beau fleuve dans une chaloupe, et atteignit le village indigène d'Ochelaga, situé au pied d'une colline qu'il gravit. Du sommet de cette élévation, il aperçut un pays admirable, une nature riche, une végétation pleine de luxe et de nouveauté. Dans sa joie et son triomphe, il nomma ce lieu Montréal. Cependant l'hiver approchait, et le scorbut décimait l'équipage de

(1) Voyez le curieux article que nous avons publié dans le 2e Numéro de la 3e série (février 1833), sur l'histoire de la pêche de la baleine et de la morue.

ses navires. Il revint en France après avoir planté sur la terre du Canada la croix catholique et le blason de son roi.

On l'accueillit avec empressement. Mais ses récits, quelque merveilleux qu'ils fussent, ne satisfaisaient pas l'avidité de ses compatriotes. La croyance populaire voulait que l'Amérique fût un pays pavé d'or ; les flots de ses rivières devaient être chargés de métaux précieux, et les flancs de ses montagnes recéler des amas de diamans. Il se passa trois années avant que l'on pensât à coloniser une contrée où Cartier n'avait trouvé qu'un ciel et un sol admirables de fertilité et de douceur. Alors cependant, un gentilhomme de Picardie, François de la Roque, seigneur de Roberval, obtint une commission qui le nommait vice-roi des nouvelles possessions américaines, et seigneur de Norimbega. Cartier fut nommé capitaine-général et premier pilote de l'expédition ; c'était lui qui devait la diriger, choisir les personnes qui la composeraient et traiter avec les indigènes. Au lieu de fournir aux aventuriers les élémens utiles à toute colonie nouvelle : des artisans industrieux et de robustes laboureurs, on leur permit de fouiller les prisons, d'en tirer tous les hommes perdus de vices ou de dettes, et de les embarquer sur leurs vaisseaux. Cartier partit le premier, remonta le Saint-Laurent, construisit un fort sur l'emplacement actuel de Québec, et y passa tout un hiver solitaire et stérile, qui ne fut d'aucune utilité ni pour la connaissance des lieux, ni pour la stabilisation du nouvel établissement. Au moment où, fatigué de cette existence sans but et sans fruit, il repartait pour la France, en juin 1542, Roberval arrivait avec un renfort considérable. Le pouvoir, partagé entre ces deux hommes, avait suscité en eux une rivalité presque inévitable. Roberval, isolé et privé du secours de Jacques Cartier, passa un an dans cette

captivité sauvage, et ne fit que vérifier les premières découvertes du matelot breton. Toute son occupation était de maintenir la paix dans son petit royaume; pendant les uns, emprisonnant les autres, condamnant hommes et femmes au supplice du fouet. De retour en France, en 1543, il repartit, dit-on, pour l'Amérique, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Pendant un demi-siècle, la guerre civile dévora toutes les ressources de la France; une seule entreprise, dont nous reparlerons plus tard, fut tentée pour coloniser la Floride. Comment le gouvernement, qui approuvait et autorisait le massacre de la Saint-Barthélemy, aurait-il pensé à former des colonies lointaines? La reine Catherine, son fils et sa cour avaient autre chose à faire que de songer à l'Amérique du Nord. Enfin, lorsque, sous Henri IV, la France commença à se dégager de ce nuage de sang et de larmes qui avait obscurci son histoire, l'attention des hommes politiques se reporta sur les pêcheries de Terre-Neuve dont l'importance s'était progressivement augmentée. En 1578, on comptait cent cinquante navires français occupés de ce commerce, et même on avait déjà commencé à régulariser les départs et les retours. Avant 1609, on cite un matelot français qui avait visité plus de quarante fois les côtes de Terre-Neuve. En 1598, un marquis de Laroche, accompagné de cette lie des prisons que la France cherchait à déverser dans la nouvelle colonie, fit une seconde tentative, plus malheureuse encore que celle de Roberval. Épouvantés de leur profonde solitude et de l'aridité du sol, les colons regrettèrent leurs cachots, et les redemandèrent à grands cris; on leur accorda le retour qu'ils imploraient, et leur grâce leur fut donnée dès qu'ils eurent touché le sol français. Avoir passé

quelques mois en Amérique, semblait un châtiment assez rigoureux!

Cependant on avait découvert la source de richesses que pourrait ouvrir le commerce des fourrures (1). Chauvin et Pontgravé, marchands de Saint-Malo, commencèrent à l'exploiter; une compagnie de marchands de Rouen se forma ensuite après la mort de Chauvin et nomma, pour diriger une expédition, Samuel Champlain de Brouage, officier brave et expérimenté. Cet homme, qu'on peut regarder comme le père des établissemens français dans le Canada, était doué d'un jugement sain, d'une prudence et d'une persévérance admirables, et d'une activité que rien ne lassait. C'est lui qui le premier a donné des renseignemens exacts sur la géographie de cette partie de l'Amérique, et sur la vie des tribus nomades qui l'habitaient. L'emplacement de Québec, mot indien qui signifie détroit, fut choisi par lui, comme l'endroit le plus favorable à l'érection d'un fort. Il revenait en France, au moment où l'on venait d'accorder à Desmonts une patente exclusive; la souveraineté de tout le pays situé entre le 40me et le 46me degré de latitude, c'est-à-dire depuis Philadelphie jusqu'au-delà de Montréal; enfin le monopole lucratif du commerce des fourrures, le droit d'emmener et d'embarquer avec lui les vagabonds et les personnes oisives et sans aveu, et celui de leur partager le territoire. Ce nouvel aventurier, accompagné d'un nommé Poutrincourt, quitta les rives de France avec deux vaisseaux qui contenaient tout l'avenir de la France nouvelle. Poutrincourt fut séduit par l'aspect et la situa-

(1) Voyez dans le 17e Numéro (mai 1834) l'article sur le commerce des pelleteries chez les anciens et les modernes.

tion du havre qu'on a nommé Annapolis depuis la conquête de l'Acadie par les Anglais, et pria Desmonts de lui faire la concession de ce territoire qu'il habita avec sa famille et qu'il nomma Port-Royal. Quant à Desmonts, il essaya d'abord de coloniser l'île de Sainte-Croix, qu'il abandonna bientôt pour Port-Royal. Les émigrans trouvaient le climat rude, le ciel froid, la culture des terres pénible ; ils essayèrent de remonter vers le sud, et explorèrent le cap Cod. Les hostilités des sauvages, les écueils qui bordent les côtes, arrêtèrent leurs efforts : ils ne purent pénétrer dans la Nouvelle-Angleterre. Cependant le monopole de Desmonts avait excité des réclamations nombreuses. Sa commission fut révoquée, et une compagnie de marchands de Dieppe et de Saint-Malo choisit Champlain pour chef de l'entreprise nouvelle qui devait réussir sous la conduite de cet homme habile et ferme. La Nouvelle-France n'a pas d'autre fondateur que lui ; quelques chaumières grossières et sauvages s'élevèrent, ce furent les premières maisons de Québec. Audacieux et prudent, il se lia avec une tribu sauvage, porta les armes avec elle, combattit les Iroquois, tribu ennemie ; puis remonta le fleuve Sorel, et donna son nom à ce beau lac, véritable mer intérieure qui a éternisé sa mémoire. S'il n'a pas découvert l'Amérique septentrionale, c'est lui du moins qui le premier a établi la puissance française dans ces lointaines régions.

Pendant que les grands et les potentats de l'Europe couvraient leurs pays de ruines et de morts, quelques pauvres pêcheurs de Saint-Malo fondaient un empire. Une autre nation non moins puissante, non moins aventureuse, et qui la première avait montré aux peuples cette proie opulente, le Nouveau-Monde ; l'Espagne n'était pas restée oisive. Ponce de Léon, guerrier valeureux qui avait

accompagné Colomb dans son voyage, et qui avait été long-tems gouverneur d'Hispaniola, arma trois vaisseaux à ses propres frais, et partit de Porto-Ricco. Il cherchait plus qu'un royaume: crédule comme un matelot, hardi comme un vieux soldat, et plein de confiance dans les traditions populaires, il espérait trouver au loin, non seulement des lingots d'or et d'argent, mais une terre magique, un royaume de féerie, des arbres dont la sève donnait l'éternelle jeunesse, l'élixir de l'immortalité, l'*Eldorado* enfin. Tels étaient les rêves qui berçaient l'imagination de cet homme bronzé par tant de combats et par tant d'orages. Le 27 mars 1512, jour de Pâques fleuries, il aperçut les côtes de la Floride; tel fut le nom qu'il donna à cette terre; il doubla le Cap, fraya sa route au milieu des îles des Tortues, et, après cette découverte qu'il ne poussa pas plus loin, revint à Porto-Ricco. Les indigènes n'avaient pas laissé approcher les étrangers de leurs côtes : le tems avait été très-mauvais. Un des matelots de Ponce de Léon se chargea de continuer son entreprise, et les Espagnols regardèrent comme leur propriété un pays dont l'intérieur leur était inconnu, que leur imagination peuplait de chimères, et où, selon eux, l'or et l'argent devaient tapisser toutes les montagnes et couler avec tous les ruisseaux.

Ponce reçut pour récompense le gouvernement de la Floride, à la charge de coloniser le pays qu'il devait gouverner. A son arrivée, les Indiens l'attaquèrent avec une fureur implacable, beaucoup de ses gens furent tués; lui-même, frappé d'une flèche empoisonnée, alla mourir à Cuba. Là s'arrêtèrent ses songes de gloire : il avait rêvé un royaume; il trouva la mort.

Plusieurs autres capitaines de vaisseaux, tantôt touchèrent les côtes de la Floride, tantôt passèrent en vue de ses

côtes. Diego Miruelo rapporta en Espagne quelques fragmens, d'or qui donnèrent la plus haute idée de ces parages : et Francisco Fernandez de Cordoue, après avoir découvert la province de Yukatan et la baie de Campêche, tourna sa proue vers le nord, toucha une côte de l'Amérique septentrionale qu'on n'a pu fixer avec certitude, et y trouva aussi la mort sous les flèches des sauvages. Vers la limite sud des États-Unis, Grijalva et François Garay, gouverneurs de la Jamaïque, firent quelques découvertes. La Caroline du Sud, dont le nom primitif était Chicora, fut explorée par Lucas Vasquez de Ayllon et six autres Espagnols partis de Saint-Domingue à la quête des esclaves; ils donnèrent le nom du Jourdain à la rivière Combahie, et celui de Sainte-Hélène à un cap qui a prêté son nom au détroit. Les habitans timides fuyaient à l'approche des vaisseaux : bientôt ils se rassurèrent; on essaya de les capter et de les séduire; des présens et des alimens leur furent offerts; ils répondirent à ces témoignages d'amitié par une hospitalité naïve; et s'apprivoisant peu à peu, ils se hasardèrent jusqu'à mettre le pied sur les navires espagnols, dont les chefs, sans scrupule et sans pitié, levèrent l'ancre, arrachant les femmes à leurs maris, les maris à leurs femmes, et les enfans à leur mères. Qu'on se figure les malédictions qui suivirent sur l'Océan le navire de ces brigands de la mer! Quelles semences de haines durent germer dans le cœur des indigènes! Et par quelles actions barbares les chrétiens s'annonçaient-ils aux peuples qu'ils prétendaient civiliser! Lorsque Vasquez, de retour en Europe, eut obtenu de Charles-Quint le droit de conquérir et de distribuer à ses guerriers la Caroline du Sud, alors nommée Chicora; lorsqu'il revint en Amérique, avec des vaisseaux armés en guerre, pour accomplir son œuvre de destruction et de pillage, un de ses vaisseaux

s'engagea dans les bas-fonds du Jourdain ; les sauvages que l'on avait si indignement traités saisirent l'occasion d'une juste vengeance, et massacrèrent la plus grande partie de son équipage : lui-même, plus honteux de son insuccès que repentant de son crime, il tomba, disent les historiens, dans une profonde mélancolie qui hâta l'heure de sa mort.

Malgré ce désastre, Pamphilo de Narvaez, celui-là même qui avait été chargé par le gouverneur de Cuba de s'emparer de la personne de Fernand Cortez, obtint la permission d'envahir à son tour le territoire convoité par Vasquez. L'expédition de Narvaez, homme présomptueux et violent, fut mémorable par ses désastres. Des trois cents hommes qui le suivaient, dont quatre-vingts cavaliers, quatre seulement revinrent en Espagne, après avoir touché terre près de la baie Apalachie. Ces aventuriers, qui n'avaient pas de route certaine à suivre, furent obligés de se fier aux indications des indigènes. Ceux-ci commençaient à savoir ce qu'ils pouvaient attendre des Européens : ils tracèrent une fausse route qui devait, disaient-ils, conduire les Espagnols au pays de l'or ; sur la foi de ces promesses menteuses, la troupe de Narvaez s'enfonça dans l'intérieur du continent, fut décimée par la peste, la famine, les flèches des sauvages, et après avoir erré dans des forêts sans limites, où elle n'avait rencontré que quelques huttes misérables, elle se retrouva près de la baie de Pensacola, sans vaisseaux, sans armes, sans munitions, sans habits, exténuée de fatigue et de misère. C'était en décembre 1528. Narvaez et ses compagnons construisirent avec des écorces d'arbres plusieurs bateaux si grossièrement fabriqués, qu'il fallait, pour se confier à de tels navires, tout le courage du désespoir. Enfin ils réussirent à toucher les côtes de la Floride où ils

passèrent six mois. En cherchant à quitter ces rivages, ils furent assaillis par une tempête à l'embouchure du Mississipi. L'équipage de l'un de ces navires se réfugia dans une île, il y trouva un autre ennemi : la famine. Après une année de misère et de douleurs, quatre hommes seulement revinrent à Mexico. Qui ne croirait que ces résultats, multipliés et désastreux, vont décourager de nouveaux aventuriers? Mais non. L'imagination populaire se représentait la partie septentrionale du continent américain comme semée de temples magnifiques, de villes d'or et d'argent; comme habitée par des princes aussi riches que les caciques du Mexique et du Pérou. Rien ne pouvait désabuser ces hommes que la cupidité et la crédulité berçaient de leurs chimères.

Ferdinand de Soto fut la victime la plus célèbre et la plus malheureuse de cette illusion. Son voyage, dans la simplicité même des faits, forme un poëme épique terrible. Les lauriers de Cortez et de Pizarre, son ancien ami, avaient éveillé son ambition. Déjà distingué par sa valeur et son audace, marié à l'une des premières héritières d'Espagne, il obtint de Charles-Quint le gouvernement de Cuba et la vice-royauté de tout ce territoire vague et mal connu que l'on comprenait alors sous le nom général de la Floride. A peine eut-il annoncé ses intentions, jeunes nobles, riches marchands, guerriers aventureux accoururent se ranger sous sa bannière. Les uns vendaient leurs maisons, les autres leurs vignobles, pour acheter les équipages militaires et l'armure de voyage. Six cents hommes, la fleur de la Péninsule, montèrent sur ces vaisseaux qui fendirent l'Océan d'un essor joyeux, et dont les poupes couronnées de fleurs, dont les mâts pavoisés de flammes, semblaient annoncer le triomphe, les fêtes et la gloire. On passa quelque tems à Cuba où de nouveaux

soldats briguèrent la permission de se joindre à cette troupe favorisée du sort. Une semaine après, la flotte était à l'ancre dans la baie de Spiritu-Santo. Soto renvoya sa flotte, ne voulant pas qu'il lui restât de prétexte pour renoncer à son entreprise, comme Colomb il brûlait ses vaisseaux. Il ne fut abandonné que par un vieillard nommé Porcallo, qui, à l'aspect de ces forêts sans limites et de cette terre sauvage, se découragea, et, chargé de l'indignation et du mépris de Soto, retourna dans ses propriétés de Cuba.

Alors commença l'étrange procession de ces aventuriers, les uns à pied, les autres à cheval, bien équipés, bien armés, accompagnés de douze prêtres et de quelques chapelains. L'armée de Cortez n'était ni aussi nombreuse, ni aussi bien préparée. Ils portaient avec eux des chaînes pour les prisonniers, une forge complète, tous les ornemens de l'église pour chanter la messe dans les déserts. Ils étaient suivis d'un troupeau de porcs, ressource contre la disette, et de ces grands chiens de combat instruits à courir sur les hommes et à les étrangler. A chaque jour de fête institué par l'église catholique, on célébrait exactement les cérémonies qu'elle consacre, et la marche des guerriers dans le désert, cette marche guidée par l'avarice et la férocité, prenait la forme d'une procession religieuse.

Cependant, on ne rencontrait que des ennemis. Les Indiens se plaisaient à égarer ces nouveaux hôtes, dans les forêts inaccessibles et dans les terrains fangeux; au lieu de se concilier ces maîtres du désert, on les faisait mettre à mort par les chiens; ou on les chargeait de colliers de fer en les contraignant à porter les fardeaux de la troupe. Du mois de juin au mois d'octobre 1539, on s'avança jusqu'à la tête de la baie Apalachie, et l'on découvrit Ochus, havre

de Pensacola. Après avoir hiverné, la troupe se remit en route en murmurant, il est vrai, contre la témérité de son chef : « Je ne reculerai pas, avait dit Soto, jusqu'à ce que j'aie exploré le pays de mes propres yeux. » Un Indien qui lui servait de guide nourrissait sa crédulité des contes les plus bizarres : « Il y avait, disait-il, assez loin de là, un pays gouverné par une femme, et où tous les hommes étaient occupés à fondre et à raffiner l'or. » Le sauvage décrivait si exactement les procédés nécessaires à la fabrication de l'or, que Soto s'écria : « Il faut qu'il l'ait vu, ou que le diable le lui ait appris. »

Se dirigeant vers le nord-est, les Espagnols passèrent l'Attamaha, admirèrent les fertiles vallées et les belles rivières de la Géorgie, et atteignirent, en avril 1540, les bords de l'Ogechie. Les vivres commençaient à manquer. Perdus dans ces solitudes sauvages, les Castillans ne marchaient que par obéissance pour leur chef. L'un des captifs indiens que l'expédition traînait après elle, plus franc et plus hardi que ses compagnons d'infortune, soutint hautement que les Espagnols se trompaient et qu'il ne connaissait aucun pays semblable à cette région de l'or qu'ils cherchaient avec tant d'ardeur. Soto le fit mettre à mort. Arrivé au petit village indien de Cutifachani, ils y trouvèrent un poignard et un rosaire, tristes vestiges de l'expédition de Vasquez. Tout concourait à les décourager ; ils demandèrent en grâce qu'on leur permît, ou de fonder une colonie dans cet endroit, ou de retourner sur leurs pas. Soto les écouta patiemment et leur déclara que sa volonté était inébranlable : ils consentirent à le suivre encore.

On se dirigea vers le nord ; on traversa la contrée stérile des Cherokees ; et, chose singulière, cet or que l'on

cherchait avec tant d'avidité se trouvait dans les entrailles mêmes du sol aride que l'on foulait aux pieds, et où on l'a découvert depuis cette époque. Quelques populations pacifiques qui n'avaient pas encore entendu parler des Européens, se présentèrent à eux. Ils firent halte près de la source de la rivière Cousa, et s'arrêtèrent dans les vallées dont les ruisseaux vont se réunir dans la baie de Mobile. Un détachement s'avança jusqu'au pied des Apalaches, dont la hauteur inaccessible l'effraya. Ces hommes, qui espéraient rapporter des monceaux d'or dans leur pays, n'avaient encore qu'un seul trophée de leurs victoires, une peau de buffle. De Cousa, en tournant vers le sud, ils marchèrent jusqu'à Tuscalousa, et finirent par atteindre Mavilla ou Mobile, petite ville indienne dont les habitans défendirent les approches. Fatignés de camper et de bivouaquer dans les champs et lès bois, les Espagnols voulurent occuper la ville, où ils firent entrer leurs bagages ; les Indiens y mirent le feu ; et dans une bataille acharnée deux mille cinq cents Indiens périrent, et seulement dix-huit Espagnols ; cent cinquante furent grièvement blessés, douze chevaux furent tués. La victoire n'était due qu'à la terreur inspirée par la cavalerie castillane. Les collections de curiosités et les bagages des Espagnols étaient consumés lorsque la troupe revint à Pensacola, où elle trouva des renforts envoyés de Cuba. L'orgueilleux Soto ne voulut point écrire de lettre qui portât en Europe un seul renseignement sur la destinée de son expédition. Il avait résolu de ne parler de lui-même que lorsqu'il aurait découvert un autre Mexique. Il n'avait plus que cinq cents hommes. Toute l'étendue de terrain située au-dessus de Mobile était occupée par une population guerrière et ombrageuse. Il fit retraite

vers le nord, atteignit Chickasa, dans la partie supérieure du Missisipi, hiverna dans ce lieu et se prépara à repartir en mars 1541.

Rien n'annonçait encore l'approche du pays de l'or; les Indiens portaient pour ornement des coquillages suspendus au cou; pour palais ils n'avaient que leurs huttes. Soto leur demanda deux cents hommes d'escorte pour porter ses fardeaux. Irrités dans leur indépendance et blessés dans leur orgueil, ceux-ci firent semblant d'y consentir; mais au milieu de la nuit, comme les Moscovites de 1812, ils incendièrent de leurs propres mains leurs habitations. La nature humaine est la même dans tous les tems. Ce fut une scène épouvantable. Les Espagnols se réveillaient au milieu des flammes; les hurlemens de guerre retentissaient au milieu des bois; l'incendie consumait la vieille forêt : et l'on voyait les coursiers s'élancer sans maître au milieu de ces solitudes embrasées dont la profonde nuit s'éclairait de longs reflets rougeâtres. Onze Espagnols succombèrent : on ne put sauver ni armes, ni vêtemens; et les guerriers de Soto se trouvèrent, au milieu du désert, nus comme les sauvages, privés de la plupart de leurs chevaux et de tous leurs équipages. Ces hommes si imprudens, si obstinés et souvent si féroces, étaient doués d'un courage et d'une résolution héroïques. Ils avaient conservé leur forge : ils fabriquèrent des lances et des épées; la première attaque des Indiens fut repoussée avec succès. L'intrépide Soto ne se rebuta pas. Le 22 avril il recommença ses excursions, que nul succès n'avait couronnés encore. En marchant vers l'ouest il se trouva, après sept jours de fatigues, en face du roi des fleuves, le Missisipi ou Meschacebé; devant ce cours d'eau d'un mille de large, immense torrent toujours jauni par le sol qu'il entraîne, toujours chargé des dépouilles des

forêts dont les rameaux et les gigantesques troncs suivent sa marche triomphale. Sur les bords du Mississipi vivaient des sauvages qui n'avaient pour armes que des flèches de bois, et qui, écrasés par la supériorité des Espagnols, leur obéirent aveuglément. Leurs frêles nacelles ne pouvaient porter les chevaux des étrangers ; on passa trois mois à construire des chaloupes plus solides, et l'expédition, traversant enfin le fleuve, toucha la rive occidentale. En remontant cette rive et ces marécages fangeux, on atteignit la Petite-Prairie, son plateau élevé chargé de productions végétales et d'arbres fruitiers, et enfin Pacaha, le point le plus septentrional où Soto se soit arrêté. Il y passa quarante jours. Des détachemens envoyés en reconnaissance ne rencontrèrent que des déserts. A l'ouest et au nord-ouest, les tentatives de Soto ne furent pas plus heureuses. Où était-elle donc cette région si désirée, cette terre natale de l'or? On traversait une multitude de petites villes sauvages, pauvres, habitées par des sauvages nus. C'étaient des tribus agricoles exploitant un sol fertile et trouvant dans ses produits assez de ressources pour vivre en paix avec leurs voisins. Les arts de la vie étaient peu avancés parmi eux, leur caractère doux, leurs occupations champêtres. Quand ils virent arriver ces étrangers féroces, armés de fer et de feu et suivis de leurs dogues meurtriers, ils se soumirent ; les Espagnols, qui se disaient chrétiens, abusèrent indignement de cette facile soumission. « On avait pris vingt chefs, dit l'historien Chauvet de Benzo, cité par Debry (1) ; on les menaça de les brûler vifs s'ils n'indiquaient le pays où germait l'or. Frappés de crainte et voyant la mort devant eux, ils répondirent, tout tremblans, que, dans huit jours, ils con-

(1) *Historia Novi Orbis*, l. II, c. 13. Debry, p. 4, p. 47.

duiraient les étrangers dans un lieu où se trouvait une grande quantité d'or. On les suivit. Pendant douze jours on voyagea sous leur direction sans rien rencontrer. Soto, furieux, leur fit couper les mains et les renvoya.» Ce n'était pas crúauté, c'était avarice : que lui importaient la vie, le bonheur, le repos des Indiens? Il lui fallait de l'or, de l'or à tout prix. Dès que les malheureux indigènes savaient qu'il s'approchait, la terreur s'emparait d'eux : « Vous voulez de l'or, disaient-ils, ce n'est pas ici ; c'est plus loin, bien plus loin qu'il se trouve. » Et les aventuriers s'enfonçaient encore dans les forêts vierges, où chaque pas était une fatigue, ou chaque mille leur coûtait des sueurs infinies et souvent des hommes. Voilà comment ils arrivèrent au confluent de Washita, déjà uni à la rivière Rouge et au Mississipi. Chevaux et hommes mouraient autour du chef intrépide, et les tribus indiennes lui adressaient le défi de guerre. Environné de fantômes humains, épuisé lui-même, il ne pouvait accepter le combat. Son orgueil, vaincu et terrassé, le conduisit à la mort. Le 21 mai 1542, après quelques jours d'une mélancolie profonde, il expira sur les bords du fleuve qu'il avait découvert. On enveloppa d'un manteau le corps de l'ami de Pizarre ; à minuit, les soldats et deux prêtres se dirigèrent vers le fleuve ; les uns pleurèrent le chef qui les avait égarés dans ces solitudes ; les autres chantèrent, au-dessus des eaux, le premier *requiem* que le Nouveau-Monde ait entendu : puis le corps tomba dans le fleuve, et celui qui avait traversé presque toute l'Amérique septentrionale, dans l'espoir d'égaler Cortez, n'y trouva pas même une tombe.

Le chef désigné par Soto avant sa mort était loin de partager ses espérances obstinées ; il ne voulait que le repos. Sa troupe, après quelques tentatives infructueuses, s'ar-

rêta sur les bords du Mississipi; du mois de janvier au mois de juillet, elle travailla sans relâche à construire cinq misérables navires faits de planches légères, retenues par des clous de petites dimensions.

Il fallut cinquante jours à ces frêles esquifs que le plus léger souffle de vent pouvait renverser, dont la carène n'aurait pu résister au moindre choc, pour atteindre le golfe du Mexique; les aventuriers n'étaient plus que trois cent onze, la plupart malades, et tous épuisés. Le Mississipi était découvert: c'était là tout ce qu'on avait gagné au prix de tant de courage, de persévérance et d'efforts dépensés en vain. Le fanatisme fit encore une tentative; trois prêtres dominicains entrèrent dans la Floride et tombèrent victimes de leur foi que les sauvages ne comprenaient pas. La Floride était déjà teinte du sang castillan: cependant cette nation ne renonçait pas à sa conquête prétendue; non seulement elle regardait la Floride comme à elle, mais le Canada où elle ne possédait pas une seule citadelle, mais toute l'Amérique.

Il y avait long-tems que Coligny avait formé le plan d'envoyer en Amérique des colonies protestantes, plan que Calvin lui-même favorisait et auquel un premier essai infructueux, tenté en 1555 par Villegagnon, ne le fit pas renoncer. La cour pensait comme Coligny : les colonies protestantes offraient une issue très-utile à la turbulence des esprits, à la nouveauté des opinions religieuses: aussi Charles IX ne fit-il aucune difficulté d'accorder une commission très-étendue à Jean Ribault de Dieppe, qui, suivi de quelques jeunes nobles protestans, fit voile pour l'Amérique. Ils prirent terre dans la latitude de Saint-Augustin. La fécondité apparente du sol, la beauté du climat, les charmèrent : toutes les rivières, toutes les sources dont ils approchaient, reçurent des noms empruntés au souvenir

de la France; ils admirèrent le Port-Royal et la vaste nappe de ses eaux, où tous les navires de Venise et de l'Espagne auraient trouvé un port assuré. Au milieu des chênes séculaires et des trésors d'une végétation riche qui embaumait l'air de ses parfums, les protestans purent se croire en France; les armes royales s'élevèrent, comme titre de possession, au centre de l'île des Limons, et vingt-six hommes, composant le noyau de la colonie, restèrent là, sentinelles perdues de l'Europe, chargées de garder l'Amérique. Charles IX donna son nom à la Caroline, et ce pays de liberté se trouve encore aujourd'hui sous l'invocation du monarque de la Saint-Barthélemy.

Au bout d'une année, l'ennui s'empara de ces hommes que leurs divisions intestines avaient déjà décimés, et qui, entourés de populations amies, n'avaient pas pu vivre en paix entre eux. Ils s'embarquèrent pour la France, furent capturés par un vaisseau anglais, et conduits les uns sur les rives de France, les autres à la reine Élisabeth. En 1564, une nouvelle tentative eut lieu. Laudonnière, accompagné du dessinateur Demorgue, et protégé par Coligny, dirigea l'entreprise; trois nouveaux navires entrèrent dans la rivière Saint-Jean, nommée alors rivière Mai. Sur ces bords on construisit une nouvelle citadelle qui reçut encore le nom de Charles; des psaumes furent chantés sur la rive, les armoiries de France y furent élevées. Les indigènes, dans leur confiance et leur douceur d'ame, dans leur ignorance et leur simplicité, accoururent, placèrent autour de la pierre monumentale des corbeilles pleines de grains, et exécutèrent des danses sauvages. A leurs mœurs ingénues, comparez les mœurs de nos aventuriers, ramassés la plupart dans les bourgades de France, gens sans aveu, qui espéraient qu'en mettant le pied en Amérique ils feraient

aussitôt fortune. Non contens des tributs que les naturels apportaient, ils mirent au pillage les réserves que ces pauvres gens avaient faites, et détruisirent ainsi la confiance qu'on avait en eux; il fallut employer des punitions sévères pour maintenir l'ordre dans la colonie dont une partie, lasse de ses propres vices, demanda la permission de s'embarquer pour la Nouvelle-Espagne, profita de cette permission pour exercer la piraterie, et se fit battre et prendre par des vaisseaux espagnols. Quelques malheureux qui échappèrent au combat ne trouvèrent d'asile que dans le port de la Caroline, et furent condamnés à mort par Laudonnière. Le courage des colonistes défaillait; ils avaient espéré des monceaux d'or; ils n'avaient pas su que le seul avenir d'une colonie nouvelle, dans un tel pays, reposait sur l'industrie, la persévérance, l'énergie et le travail. Aussi s'apprêtait-on à quitter le fort de la Caroline, lorsqu'on aperçut des voiles en mer. C'étaient celles de Rigault qui arrivaient de France avec des munitions, des provisions considérables, de nouveaux colons et toutes les ressources qui manquaient aux habitans du fort. L'espérance se réveilla dans les ames; on commençait à oublier, au milieu d'une abondance nouvelle, les dangers et les ennuis passés, lorsqu'un nouvel événement détruisit la colonie naissante.

L'Espagne, qui n'avait renoncé ni à ses prétentions sur la Floride, ni même à sa prétendue conquête du Canada, apprit avec une rage, dont la haine religieuse redoubla l'intensité, que des protestans français avaient formé un établissement dans cette région qu'ils regardaient comme à eux. Mélendez venait d'être nommé gouverneur de ce grand pays : c'était un homme féroce, déjà condamné judiciairement, et dont la haine contre les protestans s'était envenimée dans les guerres de Hollande qu'il avait

faites. Aux yeux de cet homme, hérétique était synonyme de criminel. Engagé envers le roi d'Espagne à coloniser le pays, il s'apprêta, non seulement à cette œuvre utile, mais à l'extermination de l'établissement protestant. La ferveur des Espagnols pour les colonies lointaines se joignit à la ferveur du fanatisme. Plus de deux mille cinq cents personnes, prêtres, soldats, matelots, gentilshommes, suivirent Mélendez; il aborda, mais non à l'endroit précis occupé par la colonie qu'il cherchait avec tant d'activité ou plutôt de férocité. Après avoir donné à un havre le nom de Saint-Augustin, il découvrit enfin la flotte française qui se trouvait à l'ancre et qui le questionna sur le but de son voyage. « Je suis Mélendez, répondit-il, je viens de la part du roi d'Espagne massacrer tous les protestans; je ne ferai grâce qu'aux catholiques. »

La flotte française coupa ses câbles, et fut poursuivie par les Espagnols. Peu de jours après, Ribault, apprenant cette insulte, résolut d'aller attaquer les vaisseaux ennemis; une tempête dispersa sa flotte et la brisa sur les rochers. Cependant la flotte espagnole, en sûreté dans son port, avait beaucoup moins souffert : et déjà les soldats de Mélendez avaient construit les premières huttes qui servirent de noyau central à Saint-Augustin, la plus ancienne ville européenne des États-Unis; on y voit encore de vieilles maisons, dont les solives, nues et irrégulières, trahissent une antiquité qui remonte au-delà même de la colonisation de la Floride. Bientôt les forêts et les marécages qui séparent Saint-Augustin du fleuve Saint-Jean furent traversées par la troupe fanatique. La petite citadelle fut prise après quelque résistance : hommes, femmes, enfans, furent égorgés; deux cents personnes périrent. Huit ou dix hommes, entre autres Laudonnière, Challas et Demorgue, se réfugièrent dans les bois. Que

faire ? se livrer aux Espagnols ? « Restons, s'écria Challas, restons à la merci de Dieu ; ces hommes sont sans pitié. » Quelques-uns voulurent éprouver la générosité castillane, on les égorgea. Deux ou trois autres trouvèrent un asile sur le pont de deux petits vaisseaux français qui étaient encore dans le havre. Sur le sol encore fumant du sang répandu, on chante la messe, on plante une croix, on jette les fondemens d'une église. Il s'agit de s'emparer de ceux qui ont échappé au carnage ; on leur adresse des propositions de paix, en leur demandant la remise de leurs armes : ils y consentent : une chaloupe vient les prendre. A mesure qu'ils débarquent sur le rivage, on leur attache les mains derrière le dos, et on les conduit au fort, comme un troupeau à la boucherie. Puis, à un signal donné au son des trompettes et des clairons, les catholiques implacables se précipitent sur leurs victimes qu'ils mettent en pièces. On pend aux arbres les cadavres mutilés, avec un écriteau qui porte : *Non comme Français, mais comme protestans.*

L'infâme cour de France, dirigée par Catherine, une cour perdue de luxure, de férocité et de perfidie, apprit cette nouvelle avec indifférence. Mais Dominique de Gourgues, protestant, soldat gascon, long-tems prisonnier sur les galères espagnoles, racheté par le grand maître de l'ordre de Malte, vendit toutes ses propriétés et aliéna sa fortune pour équiper trois vaisseaux et venger ses compatriotes. Il n'avait que cent cinquante hommes avec lui, troupe trop peu nombreuse pour occuper le pays, mais suffisante pour le dessein que de Gourgues avait formé. Après avoir pris les deux forteresses espagnoles, il pendit ses prisonniers aux mêmes arbres dont les branches avaient soutenu les dépouilles sanglantes des Français. Il écrivit sur l'écriteau qui accompagnait les cadavres : *Non*

comme Espagnols ou matelots, mais comme traîtres, voleurs et meurtriers. Là, s'arrêta sa vengeance. Sa cour le désavoua, et, malgré cette expédition dont le succès n'eut aucune suite, l'Espagne prétendit encore à la souveraineté totale de l'Amérique.

Il était tems que l'Angleterre prît part à cette lutte lointaine. Le premier qui donna l'impulsion à l'ambition britannique, et qui la dirigea vers l'Amérique, ce fut Walter Raleigh, l'élève de Coligny, le contemporain de L'Hôpital, guerrier, poète, savant, navigateur, ame héroïque et esprit élevé, que la justice inique des hommes récompensa par la prison et l'échafaud. Sous Henri VIII, on avait tenté quelques expéditions dont le but était, soit d'exploiter les pêcheries de Terre-Neuve, soit de découvrir ce passage au nord-est que tous les navigateurs ont rêvé. Willoughby périt dans une de ces expéditions. Martin Frobisher, navigateur hardi et prudent, fit la même tentative sans succès. Trois fois il répéta la même épreuve, toujours suivi de matelots avides qui, comme les Espagnols, croyaient marcher à la conquête des régions où germe l'or. On ne craignait pas les naufrages, mais seulement de ne pas découvrir les mines que l'on cherchait. L'avarice s'était créé mille superstitions. Apercevait-on des araignées, on creusait la terre sous prétexte qu'elles étaient signes d'argent. Souvent on entassait dans les cales des vaisseaux cette terre qui, une fois lavée, devait, à ce que l'on croyait, fournir d'abondantes richesses. Admirez ce mélange de folie et de courage! On osait s'avancer jusqu'aux régions situées aux bords de la baie d'Hudson et l'on ramenait en Angleterre des vaisseaux chargés d'argile.

Enfin, Élisabeth, femme hardie et toujours au niveau des découvertes de son siècle, pensa à former une colonie

en Amérique. Quinze vaisseaux partirent, montés par un brillant équipage composé de jeunes nobles et de marins. L'idée fixe de tous ces navigateurs était encore de découvrir les trésors cachés des régions polaires. On avait arrêté que douze de ces vaisseaux rapporteraient les richesses conquises, et que les trois autres resteraient dans le pays pour concourir à la formation de l'établissement. En mai 1578, la flotte de Frobisher entra dans la baie d'Hudson, que d'immenses îlots de glace obstruaient, et où l'un de ces vaisseaux périt corps et biens. En vain chercha-t-il au milieu de ces brouillards et de ces glaciers l'Eldorado que toute l'Europe avait rêvé. Il parvint, après mille périls, à jeter l'ancre dans le havre de la Comtesse de Warwick. Le sol, composé d'une terre argileuse et noire, séduisit l'avidité des navigateurs, qui en remplirent leurs navires. L'histoire n'a pas dit de quelle manière on disposa de ces étranges trésors qui furent rapportés en Angleterre avec un soin curieux.

Cependant Drake, ancien flibustier, que son métier avait enrichi, découvrait la partie sud du territoire des Orégons. Son exemple tenta la plupart des matelots anglais, et ouvrit une route brillante à l'exercice de la piraterie; le commerce et la colonisation n'ont pas d'autre base qu'une industrie régulière et patiente. Pendant que les aventuriers perdaient ainsi leur tems et leur courage dans des expéditions périlleuses qui flattaient leur espoir et leur avidité, les pêcheurs de Terre-Neuve enrichissaient leur pays. Tous les ans, quatre cents vaisseaux partaient des ports d'Espagne et de Portugal, de France et d'Angleterre, pour les pêcheries de Terre-Neuve. Sir Humphrey Guilbert, beau-frère de Raleigh, influencé par les conseils de ce grand homme qui l'accompagna dans son voyage, partit pour fonder une colonie. Sa première

entreprise fut sans succès. Il repartit en 1583; et la reine, cette reine despotique qui avait le sentiment de tout ce qui est grand et utile, lui envoya comme cadeau, la veille de son départ, une ancre d'or tenue par une petite statue de femme. Après avoir pris possession de la rivière de Saint-Jean et des environs, il s'avança vers le sud où un vaisseau périt vers la latitude de Wiscasset. Bientôt après, *le Squirrel,* qui suivait *le Hind,* périt à son tour, au moment où le brave Guilbert, assis sur la poupe, criait aux gens de l'autre navire : *N'ayez pas peur! on est aussi près du ciel sur terre que sur mer.*

Cependant Raleigh ne se découragea pas; il voulut coloniser les régions plus tempérées que les protestans avaient récemment choisies. En avril 1584, Philippe Amidas et Arthur Barlow se trouvèrent en face des rivages de la Caroline. Après avoir suivi la côte pendant l'espace de cent vingt milles, ils s'approchèrent de l'île Wocoeken, où après avoir rendu grâce à Dieu, ils célébrèrent leur prise de possession. La beauté du paysage, les vignes chargées de grappes abondantes qui se penchaient et se baignaient dans les vagues de la mer, la magnificence des bois, la multitude d'oiseaux inconnus et d'animaux sauvages qui peuplaient ces solitudes; tout donnait aux Anglais l'idée d'un nouveau paradis qui les enchanta, et que l'hospitalité caressante des indigènes leur rendit plus agréable encore. Une fête leur fut donnée dans l'île de Roanoke par la femme de Granganiméo, père du roi Wingina. Après un séjour de peu de durée, ils emmenèrent en Angleterre deux naturels du pays, Mantéo et Wanchese. Au récit de toutes les merveilles qui avaient étonné les voyageurs, les espérances se ranimèrent et une seconde expédition composée de sept vaisseaux et portant cent huit colons partit pour la Caroline. Le gou-

verneur de la colonie devait être Ralph Lane, militaire distingué ; sir Richard Grenville commandait la flotte; on remarquait parmi les aventuriers le peintre With, Hariot, grand algébriste, l'historien de l'expédition, et Cavendish, le circumnavigateur. Le premier acte de cette colonie fut encore un acte barbare. Un Indien avait volé une coupe d'argent, Grenville fit brûler un village et détruire la moisson ; ainsi s'annonçaient toujours les Européens.

Ils inspirèrent une terreur profonde à ces pauvres gens qui habitaient des cabanes d'écorce, et qui, à beaucoup de douceur naturelle, à des habitudes agricoles, joignaient une adresse manuelle très-remarquable. Ils prophétisèrent que les Anglais reviendraient un jour, qu'ils tueraient tous les Indiens et prendraient leur place. La prophétie s'est réalisée (1). Après avoir découvert une très-faible étendue de pays, déjà l'équipage découragé songeait à regagner l'Angleterre, lorsque vingt-trois voiles parurent en mer. Drake venait visiter la colonie. Au lieu de partager leur découragement, il essaya de leur indiquer les moyens de rendre leur établissement utile et durable; mais enfin, il céda à leurs prières, les reçut à bord de ses vaisseaux et les ramena dans leur pays. Pendant une année de séjour, ils s'étaient habitués à l'usage du tabac, délassement favori des Indiens indolens. Ce fut là leur unique trophée, et l'usage du tabac après leur retour devint général en Angleterre.

Ainsi se trouvaient déçues toutes les espérances de Raleigh. La fuite de Lane avait été une désertion plutôt qu'un départ. Qui croirait que sir Walter osa recommencer une tentative si souvent malheureuse? Il réfléchit

(1) Voyez le 6e Numéro de la REVUE BRITANNIQUE (juin 1833).

qu'une colonie agricole était la seule qui pût prospérer dans le Nouveau-Monde; il choisit pour son établissement nouveau la belle baie de Chesapeake. Plusieurs familles d'agriculteurs, commandées par Jones White, montèrent à bord des vaisseaux de Raleigh, et la reine Élisabeth, sans consentir à donner un seul schelling à la nouvelle colonie, voulut bien être regardée comme sa marraine. On visita l'île Roanoke où Grenville avait laissé quelques hommes de garnison. Les cabanes étaient détruites et couvertes de végétations parasites, des daims sauvages en habitaient les ruines, des ossemens humains couvraient les champs. La malheureuse garnison avait été massacrée. Dans l'île de Croatan, on retrouva Mantéo, l'ancien ami des Anglais, avec lequel on renouvela une vieille alliance, et que, par un étrange caprice féodal, on investit du titre de baron. Cependant, on avait acquis peu de prudence: quelques Indiens se présentèrent avec des intentions bienveillantes, on les prit pour des ennemis, et l'on tira sur eux. Telles étaient toutes les prémices des colonies européennes. Quatre-vingt-dix-neuf hommes, dix-sept femmes et deux enfans s'établirent dans l'île de Roanoke. Ils craignirent que les renforts ne leur manquassent, que le gouvernement ne les oubliât, et ils supplièrent leur nouveau gouverneur de partir pour l'Angleterre et de leur ramener des ressources. Il partit malgré lui, laissant sa fille Éléonore Dare comme otage entre leurs mains. Peu de tems avant son départ, elle avait mis au jour le premier enfant européen que l'Amérique ait vu naître, et que l'on nomma Virginia Dare.

A son arrivée en Angleterre, il trouva tout le pays ému par les menaces de Philippe, roi d'Espagne, dont l'invincible Armada devait envahir les côtes britanniques

et venger la religion catholique outragée. Cependant, les supplications de White obtinrent l'envoi de deux vaissaeux dont l'un fit naufrage, et dont l'autre rencontra un vaisseau de La Rochelle qui lui donna la chasse et le coula. Les pauvres colons de Roanoke attendirent en vain les secours qu'ils espéraient, et Walter Raleigh, le patron de la colonisation, ayant perdu dans ses tentatives réitérées plus de quarante mille livres sterling, se trouva incapable de continuer cette ruineuse entreprise. En 1590, dès que White put aller chercher sa fille et sa petite-fille, l'île était déjà déserte, une inscription gravée sur l'écorce d'un arbre portait les mots suivans : *Ile de Croatan.* Il fut impossible de visiter cette dernière île, dans une saison de l'année où les tempêtes rendent la mer impraticable. On n'eut plus aucune nouvelle de la colonie, et Raleigh, qui envoya cinq fois à la recherche de ces malheureux, n'obtint pas plus de succès. Une tradition indienne qui s'est perpétuée jusqu'à ces derniers tems rapporte que Mantéo, l'ami des Anglais, accueillit les habitans de la colonie en proie à la disette, et les fit recevoir dans la tribu des Indiens Hatteras, dont la physionomie et la constitution semblent en effet indiquer le mélange des deux races.

Ruiné par la protection généreuse qu'il avait accordée aux entreprises maritimes, désolé de leur insuccès, persécuté par le despotique Jacques, Raleigh, dont la santé était détruite et la fortune dissipée ; Raleigh, victime de tant d'injustices et auquel la tardive reconnaissance de l'Amérique a consacré, pour monument, une ville de la Caroline du Nord, continua à protéger tous les efforts des navigateurs que tant de désastres n'épouvanteraient pas.

En mars 1633, Mathieu Gosnold s'embarqua dans une simple chaloupe, traversa l'Atlantique, et en sept

semaines se trouva dans la baie de Massachussets. Il découvrit le promontoire qu'il appela le cap Cod, fut le premier Anglais qui toucha la Nouvelle-Angleterre, et finit par entrer dans la baie des Buses. La végétation était toujours belle et primitive. Au milieu d'un groupe d'îles, dont la principale fut nommée *Ile de la reine Élisabeth*, on choisit l'emplacement d'une colonie; mais ceux qu'il avait désignés pour l'habiter craignirent le sort de leurs prédécesseurs, et refusèrent d'habiter l'îlot qu'on leur assignait. Martin Pring et Weymouth leur succédèrent. Tous s'accordaient à dire que le terrain était fertile et la nature riante : mais le sort des colons qui étaient venus mourir sur cette plage effrayait les nouveaux aventuriers. Que de victimes en effet, que de cadavres anglais peuplaient ces rives! Quelle audace n'a-t-il pas fallu pour braver les périls inconnus de l'Atlantique! Et quels étaient les navires qui le montaient? Des bâtimens de quatre-vingts à quatre-vingt-dix tonneaux. Celui de Frobisher n'en portait pas vingt-cinq. Les deux vaisseaux de Colomb étaient sans pont. Deux fois naufragé, ce dernier passa huit mois dans une île déserte. Hudson, en lutte avec un équipage rebelle, fut jeté sur le vaste Océan dans une petite barque. Willoughby mourut gelé. La plupart de ceux qui marchèrent sur leurs traces n'échappèrent que par miracle à tant de dangers. Cependant *la Virginie*, ainsi nommée par cette reine amoureuse et coquette qui garda jusqu'à soixante ans ses prétentions de virginité et ses amans, devait être colonisée. Un surplus de population fatiguait l'Angleterre. Le timide Jacques préférait les guerres théologiques aux guerres meurtrières, et une multitude de soldats et de matelots à la réforme demandaient de l'emploi. Plusieurs hommes distingués de l'époque, Gosnold, qui avait déjà tenté l'entreprise, Smith, aventurier d'un rare

génie, sir Ferdinand Gorges, homme riche, Richard Hakluyt, le premier historien du Nouveau-Monde, obtinrent de Jacques une charte pour la Virginie; charte arbitraire, reposant sur le monopole et empreinte de vues étroites et despotiques. Un conseil siégeant en Angleterre devait juger tous les différends qui surviendraient. Au roi restait l'autorité législative, à lui devait appartenir le résultat pécuniaire de tant d'efforts. Ainsi, les premières lois données au pays du monde qui jouit aujourd'hui de la plus vaste liberté furent des lois tyranniques.

On consacra une année aux préparatifs nécessaires; et le 19 décembre 1606, cent neuf ans après la découverte de l'Amérique, quarante-un ans après la fondation du premier établissement dans la Floride, trois vaisseaux, portant cinq cents hommes, firent voile pour la Virginie. On était jaloux de Smith, dont le génie et l'activité avaient conquis cette influence qui leur appartient toujours et partout. Le choix des colons était ridicule; il y avait quatre gentilshommes pour un charpentier. Battus par une tempête, les aventuriers parvinrent à se réfugier dans la baie de Chesapeake : en mai 1607, après dix-sept jours de recherches, on s'arrêta au lieu nommé *James-town* (ville de Jacques), située à cinquante milles au-dessus de l'embouchure du fleuve. L'arrivée des colons fut signalée par ces discordes auxquelles la vanité et la cupidité des Européens les livrèrent toujours en proie dans de telles entreprises. « Placez, dit Montaigne, deux Européens ensemble au bout du monde, dans un désert; au lieu de s'aider, ils se querelleront. » Il y avait déjà rivalité de pouvoir, ambition, envie. Ce ne sont pas des bases solides pour les empires. L'instinct des sauvages leur fit prévoir que l'arrivée des Européens leur serait fatale. « Pourquoi vous irriter, leur dit Powhattan? ils ne vous prennent que

quelques terres inutiles. » C'était le continent tout entier qu'ils prenaient; c'étaient les races indigènes qu'ils allaient anéantir.

Vers le milieu de juin 1607, le commandant Newport repartit pour l'Angleterre. Il laissa la naissante colonie dans une situation misérable; la plupart des colons périrent de faim, de froid ou de maladie. Gosnold lui-même succomba. Le président Radcliff manquait d'énergie et de prévoyance; il fallut avoir recours à ce même Smith dont on avait été jaloux. Ce fut lui qui releva le courage et ranima les espérances des colons; lui qui, conciliant les indigènes, remplit enfin les greniers vides de ses compatriotes. Fatigué cependant de leurs conspirations, de leurs intrigues et de leurs continuelles querelles, il les quitta, remonta la rivière Chickahomini, s'enfonça dans l'intérieur et fut fait prisonnier par les Indiens. Quelques hommes qui l'avaient accompagné furent aussitôt mis à mort; lui, conservant son sang-froid, tira de sa poche une boussole, la montra aux indigènes, amusa leur ignorance de ce spectacle, et leur donnant quelques vagues notions de la forme de la terre et du mouvement des astres, il les frappa d'étonnement. Au lieu de le massacrer, on le retint captif. Il demanda la permission d'écrire à Jamestown; et quand les sauvages virent ces caractères, regardés par eux comme magiques, communiquer au papier la pensée et les intentions de Smith, leur surprise fut plus grande encore. Conduit en triomphe de tribu en tribu sur les bords du Chickhahomini, considéré comme un être supérieur, peut-être comme un dieu, il vit partout les sorciers des nations indiennes multiplier les invocations pour savoir s'il était un génie bienfaisant ou un démon funeste. Smith, dont le caractère était plein de force, restait calme et grave dans cette épreuve de vie et de mort qui se

prolongea deux mois. Enfin le conseil s'assembla, et tous les chefs célèbres du pays s'y rendirent dans leur plus belle parure. On s'en remit à la décision souveraine du roi Powhattan. Malgré l'intérêt qu'inspirait Smith et la vénération qu'on avait pour lui, la terreur qui se mêlait à cette vénération l'emporta ; on lui rendit tous les honneurs dus à un guerrier brave, il baissa la tête et le tomahawk se leva pour le frapper.

Alors s'élança vers le captif une jeune fille indienne, Pocahontas, la fille chérie du roi Powhattan ; elle supplia le conseil d'épargner cet étranger si habile qui pouvait tout faire, fabriquer des haches pour la guerre, et des bijoux brillans pour la paix. Les guerriers crurent voir dans cette intercession le doigt de la Providence ; ils reçurent Smith comme membre de leur tribu, et lui proposèrent de les accompagner dans une expédition qu'ils méditaient contre Jamestown. Cet homme, dont la supériorité de caractère ne se démentait pas, réussit à les dissuader. Il retourna auprès des colons, chargé des présens et sûr de l'amitié des Indiens.

A son retour Smith trouva la colonie réduite à quarante hommes, prêts à s'embarquer et à déserter. Il étouffa l'émeute au péril de sa vie. Bientôt cent vingt nouveaux colons arrivèrent à Jamestown ; c'étaient des vagabonds, quelques-uns orfèvres ruinés, qui donnèrent une direction fausse à l'industrie coloniale. On ne pensa plus, dit l'historien de la colonie nouvelle, qu'à chercher de l'or, à le laver, à le raffiner, à creuser les montagnes et à sonder les rivières. Smith luttait en vain contre ce préjugé fatal. Il laissa Newport partir pour l'Angleterre sur un vaisseau chargé de terre inutile ; quant à lui, avec une petite chaloupe, il fit en trois mois deux voyages de près de trois mille milles, remonta jusqu'à la Susque-

hanna, et pénétra dans le havre de Baltimore. Partout il liait amitié avec les indigènes. La carte qu'il a tracée, et qui existe encore à Londres, donne une idée très-exacte des rives qu'il a visitées. Bientôt soixante-dix nouveaux émigrés, dont deux femmes, débarquèrent à Jamestown. Encore des gens inutiles aspirant à une fortune subite, et accoutumés à l'oisiveté. « Lorsque vous m'enverrez de nouveaux renforts, écrivit Smith au conseil de Londres, choisissez-moi, je vous prie, des charpentiers, des laboureurs, des jardiniers, des pêcheurs, des maçons. Trente de ces gens-là valent mieux qu'un millier de ceux que j'ai ici. »

Il fallut toute la force de caractère de Smith pour forcer les gentilshommes au travail. La première loi proclamée dans la colonie fut que « quiconque ne travaillerait pas ne mangerait pas. » En 1609, on n'était parvenu à cultiver que trente ou quarante acres de terrain. Pour éloigner la famine, il fallut avoir recours à la bienfaisance des Indiens, qui partagèrent leur blé avec les colons.

Malgré tout ce mauvais succès, l'Angleterre rêvait encore, non seulement la colonisation, mais une récolte abondante de trésors américains. L'esprit public favorisait ces entreprises. Une foule de malheureux, que l'Angleterre ne pouvait nourrir, demandèrent la permission de s'expatrier, et cinq cents émigrés, montés sur le vaisseau que commandait l'amiral Newport, partirent pour la Virginie. C'étaient des jeunes gens perdus de dettes, des banqueroutiers, des joueurs ruinés, des faussaires graciés. Une nouvelle charte, beaucoup plus étendue que les premières, avait été accordée à lord Delaware, nommé gouverneur et capitaine-général de la colonie, et qui, peu de tems après, devait venir la visiter. Le vaisseau amiral toucha un écueil des Bermudes et périt; une petite em-

barcation coula bas. Sept vaisseaux seulement atteignirent le lieu de leur destination.

Smith avait commencé à établir son autorité sur la troupe turbulente qu'on lui envoyait, lorsqu'un accident, l'explosion d'un baril de poudre à canon, le mutila. Il alla chercher en Angleterre les secours de l'art qui manquaient à la nouvelle colonie. A peine l'avait-il quittée, l'anarchie s'en empara. Rendons hommage à cet homme vraiment grand, qui ne reçut, pour prix de ses sacrifices et de son courage, ni un pied de terre ni une parole de reconnaissance. Plus de vingt fois il avait sauvé la colonie. Il est impossible d'unir à plus d'énergie d'action un bon sens et une sagacité plus constante. En butte à la jalousie de tous les colons, il était devenu leur roi par la seule puissance de sa supériorité. C'était une nature d'homme ferme, droite, sans artifice, sans crainte, et pleine de ressources. Il répétait sans cesse aux Anglais : « Vous demandez des trésors à la Virginie : elle n'a rien à espérer que du travail. »

Bientôt la colonie imprévoyante dévora son patrimoine, blessa les Indiens, négligea tous les moyens d'assurer son avenir, et fut décimée par la famine. Six mois après le départ de Smith, les quatre cent quatre-vingt-dix colons étaient réduits à soixante. Quelle fut la douleur de sir Thomas Gate, échappé à son naufrage sur les roches des Bermudes, lorsqu'il trouva, au lieu d'une colonie florissante, ces soixante fantômes! Tel était le désespoir des colons, qu'ils voulaient mettre le feu à la ville naissante où ils avaient été si malheureux. Lord Delaware eut grand' peine à les ramener. Il fit célébrer une cérémonie solennelle et religieuse pour demander à Dieu l'affermissement de la colonie et la fin de ses misères. A force de fermeté, il avait réussi à ramener la confiance et

l'amour du travail parmi les colons, lorsque sa santé, altérée par les fatigues et le climat, le força de repartir pour l'Angleterre. On commençait à se lasser de cet établissement toujours détruit et toujours reformé. La Virginie était un sujet de sarcasme pour les théâtres de Londres. Cependant, sir Thomas Dale arrivait avec un nouveau renfort et un code dont toutes les pages étaient trempées dans le sang humain, et dont l'unique base était la loi martiale. En 1611, sir Thomas Gate vint à son tour, amenant trois cents émigrés nouveaux. On avait eu le bon sens de charger son navire de provisions nombreuses et d'un troupeau de cent porcs qui fut un bienfait immense pour la colonie. De cette époque seulement date la colonisation virginienne. Sept cents hommes composaient l'établissement; on assigna à chaque homme quelques acres de terrain, mesure indispensable à laquelle on n'avait pas songé, et qui, en fondant la propriété individuelle, activait l'unique ressort de l'industrie. On vit les colons exécuter en un seul jour pour eux-mêmes ce qu'ils n'exécutaient pas en trois jours pour la communauté. En même tems, une nouvelle charte donnait à la corporation des colons virginiens une forme démocratique. On lui laissait le soin de discuter ses propres intérêts, et, tandis que l'on croyait s'armer d'une précaution assez forte en se réservant les bénéfices futurs, on jetait, sans le savoir, les premiers fondemens de l'indépendance américaine.

Vous vous souvenez de cette jeune fille qui s'est déjà montrée comme l'ange sauveur de Smith, la jeune Pocahontas, fille de Powhattan. C'est l'héroïne sauvage des premiers tems de la colonisation. Frappée de la supériorité des Anglais, elle les avait constamment protégés; très-jeune à l'époque où elle avait sauvé Smith, sa beauté s'était développée avec les années. Un nommé Argall, à

la tête d'une troupe de fourrageurs, rencontra Pocahontas, l'enleva, la conduisit à Jamestown et envoya demander sa rançon. Pendant la captivité de Pocahontas, les colons furent frappés de sa beauté délicate, de sa grâce naïve, de sa facilité à apprendre l'anglais. Un nommé John Rolfe, âgé de vingt-deux ans, pénétra jusqu'à elle, lui plut et la demanda en mariage. Une ambassade fut envoyée au vieux chef Powhattan, qui accepta avec joie ce moyen de conciliation. Le mariage fut célébré avec une espèce de splendeur, et la paix fut scellée entre les Européens et les indigènes. Plusieurs tribus se déclarèrent vassales du roi Jacques. Pocahontas partit pour Londres avec son mari, et fut reçue à la cour : son élégance naturelle, son esprit gracieux et ingénu, et sa beauté que la teinte brune de sa peau rendait plus piquante sans en détruire le charme, firent long-tems l'admiration de Londres, où elle tint sa place parmi les femmes célèbres du tems, et donna le modèle d'une conduite exemplaire jusqu'à sa mort.

A peine la colonie anglaise commençait-elle à fleurir, elle devint usupatrice et envahissante. Les Français avaient formé un petit établissement à Port-Royal. Argall, que nous avons déjà nommé, homme entreprenant et fougueux, surprit et détruisit de fond en comble la colonie française : ce fut le premier acte d'hostilité entre les Anglais et les Français dont l'Amérique fut le théâtre : une escarmouche de pirates et de maraudeurs qui, un siècle plus tard, devait se transformer en guerre sanglante et se renouveler encore pour fonder la liberté de l'Amérique. Il s'agissait, à l'époque dont nous parlons, de deux ou trois acres de terre que personne ne pouvait cultiver.

Déjà les Hollandais s'étaient établis à Mamhattan qui

leur servait de relâche et de point de dépôt. Argall, à son retour de l'Acadie, parut au milieu d'eux, les traita comme ses vassaux, et exigea leur hommage. A peine avait-il quitté la côte, les Hollandais recommencèrent paisiblement leur trafic.

Sir Thomas Dale, celui qui avait mis en vigueur la loi martiale, peut-être nécessaire au milieu de cette colonie turbulente, avait réglé le partage des terres d'une manière inégale et injuste, sans doute, mais qui enfin donnait aux cultivateurs l'espérance et le droit de devenir propriétaires du sol. Cette répartition sauva la colonie. Peu à peu la manie des chercheurs d'or se dissipa. On commença par donner à l'industrie une mauvaise direction, on voulut fabriquer du verre, du savon et de la résine : pour ces objets, les colons ne pouvaient soutenir la concurrence des nations des bords de la Baltique. Enfin on songea, en 1615, à la culture du tabac. Le tabac fit la richesse de la Virginie. Jardins, champs, places publiques, jusqu'aux rues de Jamestown, tout fut semé de tabac. On se payait en tabac : c'était le symbole général de la richesse publique. L'industrie virginienne s'éveilla, et les colons ne songeant qu'à multiplier leur gain s'éparpillèrent sur le sol, au lieu de se grouper pour se défendre en cas d'attaque. Au milieu de cette prospérité, Argall, qui par ses intrigues et son influence était devenu gouverneur, abusa du pouvoir que la loi martiale lui conférait et devint tyran. Il réduisait les uns en esclavage, confisquait les biens des autres, et la colonie opprimée fut obligée d'adresser une requête à la compagnie de Londres qui destitua Argall et le remplaça par Yeardley, homme populaire et dont l'administration fut bienfaisante et pacifique.

Sous son gouvernement, l'Amérique vit poindre la

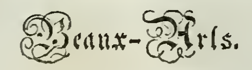
première aurore de la liberté législative. La compagnie de Londres venait de limiter l'autorité du gouverneur par la nomination d'un conseil chargé de contrôler ses actes. Il s'assembla pour la première fois, en juin 1619, à Jamestown : époque mémorable à laquelle se rapporte, comme un germe inaperçu, la liberté future du continent américain. Une fois engagés dans cette route de succès, les colons ne s'arrêtèrent pas. Edwin Sandys, nouveau trésorier de la compagnie, et qui déjà avait corrigé plus d'un abus et réformé plus d'une faute, fit partir pour la Virginie, en une seule année, douze cent soixante-et-une personnes, entre autres quatre-vingt-dix jeunes filles qui devaient épouser des colons. L'année suivante, quatre-vingt-dix autres jeunes personnes partirent à leur tour. C'étaient des jeunes filles pauvres, mais honnêtes et la plupart remarquables par leur beauté. Le prix d'une femme variait de cent vingt à cent cinquante livres de tabac ; et l'on décida que de toutes les dettes, celle-là serait payée la première. Quoi qu'il en soit de ce marché qui paraît étrange, il apporta une grande amélioration dans l'état de la colonie. L'esprit de famille se répandit de plus en plus : il est le père de toutes les vertus sociales.

Pour compléter et asseoir la base sur laquelle devait reposer une colonisation si péniblement commencée, il fallait encore la liberté civile. Les Virginiens l'acquirent sous la protection du duc de Southamptom, ami de Shakspeare, de sir Edwin Sandys et du parti patriote d'Angleterre : une nouvelle charte soumit la Virginie aux mêmes lois qui régissaient l'Angleterre. La libéralité et la justice de cette charte, dans une telle époque, est digne d'attention et fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont provoquée. Elle instituait un gouverneur élu par la compagnie, un conseil permanent élu par elle, une assemblée générale et

annuelle composée du conseil et de deux députés envoyés par chaque plantation. Le conseil exerçait l'autorité législative, et le gouverneur avait le droit du *veto*. Les délibérations du conseil devaient être ratifiées par la compagnie de Londres, et celles de la compagnie de Londres devaient être ratifiées par le conseil. Les cours de justice étaient régies par les mêmes lois qui gouvernaient celles d'Angleterre.

Ainsi, le gouvernement représentatif, le jury, l'élection, tout était consacré. Voilà le vrai berceau de la liberté américaine. Honneur immortel à ces deux hommes qui, vivant sous la loi d'un roi théologien et puérile, firent pénétrer dans les institutions du Nouveau-Monde cette sève d'indépendance que les calamités de leur pays ne cessaient point de combattre, et qui se développa si glorieusement.

(*North American Review.*)



PROGRÈS ET DÉCADENCE

DE LA

PEINTURE EN ESPAGNE.

Quel peuple est plus fier que le peuple espagnol? Toute l'histoire porte témoignage de sa fierté; mais au milieu de cette fierté si haute, il est singulier que l'on rencontre peu de traces d'amour-propre. Le véritable Espagnol, l'Espagnol du vieux tems, reste, silencieux et confiant en lui-même, appuyé sur le sentiment de sa propre force, de ses vertus et de sa vaillance. Altier, impérieux, souvent voué à une idée fixe, plein de grandeur dans ses défauts; ceux qui veulent le régénérer en détruisant tout son vieux génie se trompent grossièrement. C'était ce génie lui-même qu'il fallait régénérer. Dans le drame, dans la poésie et dans la peinture, comme dans l'histoire, l'Espagnol a quelque chose d'héroïque qui se distingue plutôt par des faits et par des exemples que par des dissertations critiques et un grand étalage de mots.

Les Italiens, au contraire, doués d'un esprit fécond, pénétrant et souple, mais un peu charlatanique, n'ont pas eu seulement le don et la facilité des créations artistiques : le talent de se faire valoir leur appartenait avant tout. Nation intéressante par son éclat, sa verve et sa belle compréhension de la nature, surtout sous le rapport phy-

sique; à peine avait-elle produit des chefs-d'œuvre, elle les proposait pour modèles à l'Europe entière. Tout grand artiste était un triomphateur, un *valiente uomo.* Il y avait pour lui des couronnes, des fleurs, des médailles, des arcs de triomphe. C'était un bel élan de la nation que celui qui divinisait de leur vivant Raphaël et Michel-Ange. Voyez-la recueillir avec soin les plus minces détails relatifs à tous ses graveurs, à tous ses artistes, à ses plus minces poètes. C'est ainsi qu'au seizième siècle, l'Italie, centre de lumières, commanda l'admiration de l'Europe. Elle envoyait des historiens dans tous les pays connus, elle avait des poètes et des sonnets pour toutes les conquêtes; elle avait des peintres et des sculpteurs pour tous les princes. Si ses prétentions étaient hautes, le talent varié de ses enfans justifiait ces prétentions. Elle se parait de tous ses souvenirs, de toutes ses ruines; elle évoquait toutes ses grandes ombres; elle recueillait dans des musées magnifiques tout ce qu'elle avait de monumens et de chefs-d'œuvre: métropole du catholicisme, elle invitait les étrangers à ses fêtes, et le monde entier y accourait. Elle faisait jouir des productions de ses arts toute l'Europe civilisée.

L'Espagne, au contraire, se renfermant dans ses propres limites, d'un caractère plus ferme et plus entier, dédaignait de se proposer comme type à l'enthousiasme des peuples. Son plus remarquable chef-d'œuvre littéraire, le *Don Quichotte* de Cervantes, est une moquerie des défauts même inhérens au caractère espagnol. Sans prétendre, comme les Italiens, relever l'art dramatique, ressusciter Sophocle et Ménandre et donner les règles du théâtre à tous les autres peuples, Lope de Vega et Calderon fournissaient, avec une inconcevable fécondité, des intrigues et des sujets de pièces à tous les dramaturges français, anglais, allemands, italiens même, qui ont paru depuis.

L'école de peinture espagnole a procédé de la même manière. Elle est aussi grande, aussi belle, aussi féconde, nous le pensons du moins, que l'école italienne. Si les Espagnols cultivèrent les arts, ce fut moins pour faire parade de leur talent, moins peut-être pour suivre un penchant intime à reproduire la beauté de la forme, que pour orner leurs églises d'images qui reproduisissent dans toute son exaltation la force du sentiment religieux, leurs palais, de tableaux qui perpétuassent le souvenir des exploits héroïques de la nation. Aussi le sentiment religieux et héroïque est-il peut-être plus vivement prononcé, plus hautement caractérisé dans les tableaux espagnols que chez les Italiens. Ces derniers, dont le génie pour les arts est si admirable, se sont peut-être éloignés quelquefois par ce génie même de la véritable inspiration chrétienne. Il y a dans le génie de Michel-Ange, comme aussi dans celui de Dante, quelque chose qui se rapproche du génie gigantesque de l'ancien paganisme. La nudité des figures, l'expression à demi voluptueuse des têtes, l'éclat bizarre des accessoires chez les maîtres de l'école vénitienne, tout en excitant la surprise et même l'enthousiasme sous le rapport de la perfection de l'art, s'éloignent assurément du spiritualisme chrétien. C'est en Espagne que toutes les têtes de vierge sont idéales, que la spiritualité catholique domine sans obstacle et sans contre-poids. Il est impossible de contempler certaines productions de Velasquez, de Murillo et de leurs émules, sans que le cœur le moins porté aux dispositions ascétiques ne se sente ému d'un sentiment de dévotion qui le surprend malgré lui.

Dans leur littérature, les Espagnols se sont également distingués par deux talens placés à la limite extrême et opposée des productions de l'esprit : le génie lyrique, et la peinture des mœurs vulgaires. D'une part, l'enthousiasme

le plus ardent et le plus vrai anime leurs grands poètes lyriques ; de l'autre, rien n'est plus piquant, plus burlesque et plus bizarre que ces compositions *picaresques*, essentiellement espagnoles, qui ont servi de modèle à *Guzman d'Alfarache* et à *Gil Blas*. Les louanges de l'éternel et la vie des gueux, voilà, il faut en convenir, d'étranges points de rapprochement : à côté de l'exaltation romanesque et religieuse, la bassesse des goûts et l'intrigue affamée; quel contraste! Mais ne voyez-vous pas que ce contraste même s'explique admirablement bien par le caractère et les mœurs de l'Espagne. Le plus grand homme que ce pays ait produit n'a dû son immense supériorité qu'au talent avec lequel il a su fondre et combiner ce double caractère. Don Quichotte est chevaleresque ; Sancho est picaresque. Dans les chefs-d'œuvre des peintres espagnols, même observation. Ils excellent dans ce qu'il y a de plus grand; ils excellent dans ce qu'il y a de plus bas. A côté des vierges vraiment célestes des grands maîtres espagnols, vous trouvez avec étonnement des gueux dans leur tanière, des scènes d'ivrognes, de bohémiens et de bohémiennes; des mendians en lambeaux, de vieilles diseuses de bonne aventure, des tableaux d'intérieur qui ne rappellent pas la manière flamande, et qui sont d'une singulière originalité. Au milieu de détails souvent repoussans, c'est une fraîcheur, une vie, une chaleur, qui surprennent. Le soleil qui éclaire ces tableaux semble les échauffer; l'admirable relief des figures, la magie du coloris, la largeur du pinceau, relèvent la vulgarité des objets reproduits. Ce n'est pas, comme dans les tableaux flamands, une minutieuse imitation de la vie domestique : une théière peinte en un mois, un panier de carottes auquel on a sacrifié une année; c'est le coloris vénitien par-

venu à un degré de chaleur plus intense et jetant un vernis poétique sur de misérables détails.

Ce qui prouve que les Espagnols ont cultivé les arts pour eux-mêmes, c'est le peu de documens que l'on a sur leurs peintres et le petit nombre de tableaux espagnols qui se trouvent à l'étranger. La collection du maréchal Soult est unique en Europe. Il y a en Angleterre quelques bons tableaux espagnols, mais qui ne s'élèvent pas à plus d'une douzaine. Le musée de Paris possède en tout six tableaux espagnols. Impossible d'arracher aux sanctuaires les chefs-d'œuvre qui les décorent. C'est dans toutes les villes d'Espagne, dans chaque église, dans chaque cathédrale, dans chaque couvent, que sont dispersés les plus beaux ouvrages des Ribera et des Murillo. Au lieu de les trouver renfermés dans un musée, ce n'est qu'en voyageant à travers toute l'Espagne que l'on peut connaître le mérite et la grandeur de cette école. Ces tableaux sont dispersés à Cadix, à Séville, à Cordoue, à Badajoz, à Grenade, à Valence, à Valladolid, à Madrid et dans les palais royaux. Chaque tableau, chaque statue, sont devenus des objets d'adoration attachés à l'autel lui-même, et qu'on ne pourrait enlever sans sacrilége. Les artistes ont peu visité l'Espagne, et la plupart de ces grandes compositions n'ont pas même été reproduites par le dessin et la gravure.

L'impulsion artistique a été donnée aux Espagnols par les Italiens, qui ont jeté toute l'Europe dans la voie des arts. Comme les Romains, les Espagnols du moyen-âge cherchaient à s'illustrer par des actes et non par des tableaux. Les Italiens de la même époque ne sont pas sans ressemblance avec les Grecs. « La Grèce captive, devenue la maîtresse de son maître, dit un poète latin, porta dans le Latium farouche la culture des arts qu'elle

pratiquait. » C'est ainsi que l'Espagne conquérante alla puiser aux sources italiennes le goût de la peinture et de la sculpture. On vit des hommes tels que Diégo, Hurtado de Mendoza, ambassadeurs en Italie ou chargés de gouverner les cités conquises avec la rigueur et la sévérité qui ont toujours caractérisé les maîtres espagnols, employer leurs loisirs à pénétrer dans le génie littéraire du pays vaincu, à s'imprégner de ce génie. Les bibliothèques d'Italie firent l'éducation de cette nation guerrière, qui s'était emparée de Naples et de la Sicile, et qui menaçait toute la Péninsule italique. Une multitude de manuscrits précieux enrichirent les couvens espagnols. Des hommes qui avaient toujours porté la cuirasse et manié l'épée apprirent de Pétrarque l'art de rimer des vers amoureux. Le génie poétique espagnol, originairement énergique et dévot, mais privé de raffinement et d'élégance, changea de forme, lorsqu'un jeune soldat, Garcilaso de la Véga, qui mourut à trente ans, eut importé dans son pays la mélancolie plaintive et la douceur élégiaque des chantres italiens. C'était précisément là l'effet que la Grèce avait produit autrefois sur Rome victorieuse. Le génie poétique des Romains, tel qu'on en retrouve encore des traces rares dans Lucrèce, génie religieux, agricole, rustique et guerrier, céda à l'influence de la supériorité grecque et s'amollit, se polit, se façonna pour devenir ce qu'on l'a vu sous la loi de Virgile et d'Ovide. De même l'esprit espagnol, essentiellement profond et sévère, subit une métamorphose commandée par le contact des mœurs italiennes; en échange de la force et de l'originalité qui le distinguaient, et dont il perdit une partie, il acquit de la grâce, de l'élégance, et le sentiment exquis du goût. Un caractère plus oriental, plus méditatif à la fois et plus ardent sépare les Espagnols des Romains. Ces derniers,

hommes tout politiques, nés pour le camp et le sénat, dédaignaient et repoussaient les arts que leur république primitive reléguait parmi les amusemens indignes de l'homme. Le catholicisme espagnol, au contraire, devait tôt ou tard favoriser le développement des arts. Les Romains, sans le secours des Grecs, auraient créé de grands ouvrages d'utilité publique, des aqueducs, des ponts, des amphithéâtres, des grandes routes magnifiques. Jamais ils n'eussent pensé à couler le bronze, à tailler le marbre, à couvrir le canevas ou les lambris de leurs édifices de splendides images. L'art, proprement dit, n'était pas utile à la vie publique, et c'était surtout à l'utile que les Romains vouaient un culte.

En Espagne au contraire, même sans le secours de l'Italie, il aurait bien fallu que les arts vinssent à germer tôt ou tard. Navarette, Zurbaran, Murillo, ne sont pas des imitateurs patiens de Titien ou de Rubens. Ce n'est pas comme à Rome, à force de travail et en copiant servilement le modèle, qu'ils ont créé leurs chefs-d'œuvre. Un caractère tout particulier, tout national, les distingue; on ne peut s'y méprendre ; c'est le ciel de l'Espagne, c'est le soleil de l'Espagne, ce sont les mœurs espagnoles. Sans doute les Italiens furent leurs maîtres ; ils reçurent de l'Italie mille leçons utiles, quant à la partie technique et matérielle de l'art. Sous l'aile des Raphaël et des Titien, les progrès de la peinture espagnole furent plus rapides que s'ils eussent été leurs propres maîtres. Ils durent à l'Italie des exemples et des préceptes : ils ne durent leur génie qu'à eux-mêmes et au caractère national.

L'époque où les Espagnols s'allièrent à l'Italie d'une manière intime, était grande et féconde. Un petit peuple de guerriers sans nom venait, par l'union de la Castille et de l'Aragon et par la conquête du dernier royaume maure, de

s'élever au rang des nations indépendantes. La même année vit la croix chrétienne dominer l'Alhambra, traverser l'Atlantique et conquérir un nouveau monde. Les trésors du Mexique s'offraient à l'Espagne, pendant que ses conquêtes en Italie lui ouvraient la carrière des arts. Les philosophes ont observé que la plus grande partie des richesses nouvellement acquises avaient été se perdre dans les coffres du clergé; cela est vrai. Ils ont dit aussi que l'esprit exclusivement catholique et monacal de cette contrée a dû rétrécir la sphère, borner les efforts et éteindre l'enthousiasme des artistes espagnols. Nous admettons en effet que les sujets sacrés ont envahi la presque totalité des travaux exécutés en peinture, en architecture et en sculpture; sous le rapport de l'économie politique, et peut-être aussi de la morale privée, nous ne contesterons pas la fatale prépondérance contre laquelle les penseurs du dernier siècle se sont élevés si fortement. Mais quant à l'effet délétère de cette prépondérance sur les arts, nous en doutons beaucoup. La grande peinture, la peinture historique ne prospère que sous la protection des grandes corporations assez opulentes pour récompenser dignement l'artiste, assez puissantes pour l'honorer, propriétaires de palais et de temples où ses chefs-d'œuvre apparaissent dans tout leur éclat. C'est la force du clergé au moyen-âge qui a fait les cathédrales gothiques; jamais prince n'en fût venu à bout. Voyez ce qu'est devenue la peinture historique en Angleterre; ses particuliers si riches, son aristocratie qui possédait tant de trésors, n'ont jamais pu lui donner une existence convenable. L'art s'est rétréci, on a fait le portrait et le paysage pour satisfaire aux jouissances individuelles; la peinture a donné à ses œuvres la forme, la dimension et l'importance qu'exigeait la place qu'elle devait occuper. Les fresques du Vatican, les merveilles pit-

toresques dont l'Italie est semée, celles d'un autre ordre et d'un mérite presque égal qui remplissent les cathédrales espagnoles, sont écloses sous l'influence protectrice de ce haut clergé, dont la domination effraie encore les esprits.

Jusqu'au seizième siècle, il est bien difficile de fixer avec précision l'état de la peinture en Espagne; cependant dès l'année 1291, au milieu des guerres civiles suscitées par les maisons de Haro et de Lara, Rodrigo Estevan est peintre du roi Sanche IV. Quel était son talent? quel était son style? c'est ce qu'il est bien difficile de décider aujourd'hui. Pendant près d'un siècle, l'histoire ne fait mention d'aucun autre artiste. En 1376, le maître Jaymes Castayls exécute les statues de la façade principale de l'église de Tarragone. Peu de tems après, Henrique et Hernan Gonzalez ornent de statues les magnifiques tombeaux de la cathédrale de Tolède. Vers le commencement du quinzième siècle, les arts se développent avec plus de force; l'architecture et la sculpture, étroitement alliées depuis que la religion catholique a créé ses belles cathédrales, marchent ensemble d'un pas égal et rapide. On compte jusqu'à vingt-trois artistes qui travaillent aux ornemens de la cathédrale de Tolède. Bientôt on fait venir des peintres étrangers sous les règnes turbulens mais brillans de Juan Ier et de Juan II. Gérard Starnina et Dello, tous deux élèves d'Antoine Veneziano, sont anoblis. S'il faut en croire Vasari, Starnina, homme grossier et sans éducation, apprit en Espagne les bonnes manières et le ton d'un gentilhomme. Dello est encore plus célèbre; il commença par s'occuper de la sculpture, fit ensuite des tableaux de petite dimension et fut très-honoré en Espagne, où Juan II lui conféra l'ordre de chevalerie, et lui permit de retourner à Florence pour y jouir de la réputation et des richesses qu'il avait acquises.

L'histoire du vaniteux Dello, telle que la rapporte Vasari, est vraiment curieuse. Il voulait que le sénat de Florence sanctionnât le titre que le roi d'Espagne lui avait conféré, et même il exigeait que son investiture se fît avec une solennité toute spéciale. Sans attendre la réponse du sénat, que d'aussi hautes prétentions devaient étonner, il quitta l'Espagne, et de retour à Florence, il y fit une entrée presque triomphale, monté sur un cheval que recouvrait une housse de pourpre, et vêtu lui-même de brocard d'or enrichi de pierreries. Il avait été pauvre apprenti dans la même ville, et quelques-uns de ses camarades le reconnurent en passant. Ce fut alors un bruit de huées, un concert de sifflets qui le poursuivirent jusque dans sa demeure. Les compagnons de sa jeunesse et de sa pauvreté ne lui pardonnaient ni son opulence, ni son orgueil. Forcé de quitter Florence pour l'Espagne, il revint mourir à Madrid où il est enseveli. L'humiliation qu'il avait subie ne l'avait pas corrigé; jusqu'à ses derniers jours il ne se mit à l'œuvre, et ne peignit ses tableaux qu'ayant devant lui un tablier de brocard. Ornemaniste distingué, ce fut lui qui décora l'intérieur de la plupart des palais, où il introduisit le premier la manière et le goût italiens. L'admiration qu'on eut pour lui prouve le peu de progrès des arts à cette époque. Le style des ornemens était déjà très-précieux, très-recherché, très-délicat dans le moyen-âge; et Dello semble plutôt avoir continué et amélioré ce style, qu'avoir opéré une révolution dans la peinture. Le même genre de mérite appartient à maître Rogel, flamand, célèbre pour avoir décoré de peintures très-finies et brillantes un oratoire des chartreux de Miraflores. Leur contemporain, maître Georges Inglès, sans doute anglais de naissance, comme son prénom semble l'attester, brilla auprès d'eux sans les éclipser; ce fut lui que le

marquis de Santillane chargea de peindre le maître-autel de son hôpital de Buytrago. Au-dessus du maître-autel devait se trouver le portrait du marquis, et l'on ne peut trop regretter le hasard ou l'incurie qui ont fait disparaître ces ouvrages, si précieux comme portraits et sous le rapport de l'histoire de l'art. On a conservé un bien petit nombre de ces antiques productions; Séville possède encore quelques peintures de Juan Sanchez de Castro et de son élève Juan Nunez.

Pour se faire une idée des efforts et du talent des artistes de cette époque, il faut les voir réunis sous le patronage d'un chapitre ecclésiastique, concourir à l'ornement d'une cathédrale, tous animés du même sentiment pieux, confondant leurs noms et absorbant leur gloire personnelle dans la grande idée qui les occupe. En 1500, dix-huit artistes sont occupés à décorer le maître-autel de Tolède sous la direction du chapitre de la même église. Il y reste encore des fragmens de peintures admirables qui rappellent, pour le style, les compositions simples, bien senties, mais un peu raides, du Pérugin. Soit qu'on les attribue à Juan de Borgona ou à Pierre Berruguette, elles sont très-remarquables de pensée et d'exécution. Quelques petits villages qui, pendant les troubles de la guerre et le laps des siècles, ont conservé précieusement leurs vieux tableaux d'autel, offrent aujourd'hui même les débris curieux de ces anciennes peintures. Ainsi, on admire à Mobledo de Chevala, petit hameau voisin de l'Escurial, un tableau de Rincol, élève, à ce qu'on croit, de Dominique Ghirlandaïo; l'un des premiers qui s'affranchirent de la sécheresse et de la froideur gothique, pour étudier, dans la nature, la rondeur des formes et les phénomènes de la perspective.

L'artiste alors n'était, à proprement parler, qu'un ou-

vrier de l'église; on exigeait de lui qu'il fût doreur, ciseleur, sculpteur. Le tableau qui sortait de son pinceau n'était jamais isolé des autres ornemens du maître-autel; il fallait que le cadre et la peinture, les ornemens et le fond fussent exécutés par la même main. Cependant l'art italien ne cessait de suivre une route progressive. Les Allemands, de leur côté, ayant à leur tête Albert Durer et Holbein, cherchaient une imitation de la nature plus stricte, plus immédiate, plus minutieuse. Les rois d'Espagne, dont la puissance était gigantesque, n'oublièrent rien pour favoriser l'essor des arts dans leur pays. Les plus illustres étrangers, François Pisan, Jérôme Bos, enfin le grand Titien, reçurent des encouragemens et des commandes de la cour et de l'église espagnoles. Fernando Gallego imita Durer de si près, que le peintre français Lebrun ne put décider si un oratoire peint par le premier de ces artistes n'était pas l'œuvre du second.

Nous retrouvons en Italie, dans cette grande école des arts, beaucoup de peintres espagnols : entre autres Alonzo Berruguette, l'un des élèves de Michel-Ange, et que Charles-Quint choisit pour peintre et sculpteur de la cour. Le premier, Berruguette, importa en Espagne le style grandiose de sculpture et les larges masses architecturales de Michel-Ange. Avec lui commence une nouvelle époque dont l'Alcazar de Grenade, construit par ordre de Charles-Quint, offre un exemple intéressant. Les ornemens y abondent, sans cette surcharge de mauvais goût qui déparait autrefois les édifices. Les détails sont italiens, et l'ordonnance générale est gothique. Les connaisseurs espagnols ont donné à ce genre le nom de *plateresque*, style de joaillerie, expression singulière qui rend assez bien l'aspect général de cette architecture. Le chœur de la cathédrale de Tolède dont les sculptures en bois ont été des-

sinées par le même artiste, sont un modèle de ce genre.

On serait tenté de croire que la fierté des Hidalgos devait regarder la profession des arts comme indigne d'eux. Cependant, le troisième fils de don Diego de Guevara, don Felipe, destiné par sa naissance aux plus hautes fonctions, se livre tout entier à la passion que lui avait inspirée l'art de peindre. Comme il accompagnait son père à Bologne, il y fit la connaissance de Titien, qui lui donna les premiers principes de son art. Non seulement il se distingua comme peintre, mais comme critique. Ses commentaires sur la peinture ont été publiés à Madrid par Ponz; il ne reste d'ailleurs aucun tableau de lui; l'histoire rapporte qu'il se battit avec bravoure devant Tunis.

Parmi les artistes étrangers qui influèrent par leurs travaux et leurs exemples sur l'école espagnole, citons encore deux Flamands : François Frutel et Pierre de Campana, élèves assez habiles des écoles romaine et vénitienne. Le fameux Murillo avait coutume de se mettre à genoux et de prier devant une descente de croix peinte dans la cathédrale de Séville par Campana. Un soir qu'il y était resté trop long-tems, le bedeau, qui voulait fermer les portes, lui frappa sur l'épaule : « J'attends, dit Murillo en se relevant, que ces saints hommes aient fini leur prière. »

Le goût italien pénétrait de toutes parts en Espagne. Un artiste, Louis de Vargas, après avoir passé vingt-huit ans en Italie, rapporta dans son pays un goût si complétement modelé sur celui de Raphaël et de Perino del Vaga que l'on serait tenté de lui reprocher cette complète assimilation qui lui enlève tout caractère national. Nous ne sommes point partisans de ce développement factice qui détruit la nationalité et qui confère à un peuple, au moyen d'une éducation artificielle, tous les caractères d'un autre peuple. Cependant Louis de Vargas que l'on doit classer

parmi les peintres italiens plutôt que parmi les peintres espagnols, occupe une belle place dans l'histoire de l'art moderne. Il possédait à un haut degré la science des *raccourcis*. On rapporte que l'un des élèves de Michel-Ange, Pierre de Alesio, romain, avait été chargé de peindre un Saint Christophe dans la cathédrale de Séville où Vargas peignait Adam et Ève. Le relief singulier de la jambe d'Adam parut si remarquable au peintre italien, qu'après avoir fini son Saint Christophe, il s'écria : *Più vale la tua gamba que che il mio San Cristoforo.* « Ta jambe vaut mieux que mon Saint Christophe. » Quand même il faudrait reléguer cette petite anecdote parmi les contes nombreux qui se sont mêlés à la biographie des peintres, le tableau, qui a conservé le nom de la *gamba*, mérite les éloges des contemporains et ceux des connaisseurs, qui cependant désireraient qu'une exposition meilleure leur permît d'en apprécier tout le mérite. Le maître-autel représentant la naissance du Christ, par le même artiste, est vraiment admirable : malheureusement Vargas a souvent peint à fresque, et le tems, l'humidité, le défaut de soin ont anéanti la plupart de ses productions. Celui de ses ouvrages qui est le mieux conservé décore l'autel d'une des cahpelles latérales de Sainte-Marie-la-Blanche. Le Sauveur est représenté mort entre les bras de sa mère, sous les yeux de la Madeleine, de saint Jean et de quelques autres personnages. Tout est simple et naturel dans cette composition qui forme le contraste le plus parfait avec le style recherché, tourmenté, des écoles modernes. Ce sont bien la langueur et la pâleur de la mort, la sérénité douloureuse du Christ sacrifié, et le religieux désespoir de ses disciples. Vargas a laissé un souvenir presque sacré de douceur d'ame, de sentimens pieux, de bonté de caractère. On trouva dans

son atelier, après sa mort, un cercueil qui lui servait de lit, preuve d'humilité et de mortification chrétienne qui fut hautement louée par ses contemporains. « Que pensez-vous de cette œuvre, lui demanda un mauvais sculpteur en lui présentant un crucifix qui, par sa détestable exécution, semblait plutôt une caricature qu'un portrait du Sauveur des hommes. « Pardonnez-leur, Seigneur, s'écria Vargas, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ses ouvrages sont extrêmement rares, même en Espagne. La galerie de Madrid n'en possède pas un seul; le duc de Dalmatie est possesseur d'un *Christ au jardin*; M. William de Séville, d'une Sainte-Vierge, qui sont incontestablement de lui. On en voit un autre dans la galerie du palais d'Esterhazy, à Vienne.

Après Vargas, il faut citer Alonzo Sanchez Coëllo, qui, né dans la province de Valence vers le commencement du seizième siècle, accompagna Antonio de Moro à Lisbonne, et y demeura quelque tems, sous la protection de don Juan qui avait épousé la fille de l'empereur Charles-Quint. La carrière de Coëllo fut brillante; et Philippe II le choisit, moins pour son peintre de prédilection que pour son ami intime. La froideur hautaine qui caractérisait ce monarque et l'étiquette sévère de sa cour cédèrent à l'influence de l'art et à la supériorité de l'artiste. Il plaça son peintre, dit Pacheco, dans une belle maison attenante au palais, maison dont le roi avait la clef, et dans laquelle il pénétrait souvent à l'improviste, se plaisant à surprendre le peintre au milieu de sa famille, pendant ses repas ou dans son atelier. Il ne lui permettait ni de se lever pour le recevoir, ni de suspendre son travail. Jamais il ne lui écrivait qu'en plaçant sur l'adresse la suscription suivante : *A mon très-aimé fils, Alonzo Sanchez Coëllo.* Comme peintre de portraits, Coëllo mérite cette haute

estime. Rien de plus intéressant que le portrait de l'infortuné don Carlos, qui se trouve dans le Musée royal de Madrid. Le malheureux fils du sévère Philippe II y est représenté vêtu de drap d'or, une main dans la ceinture et une autre sur le pommeau de son épée. Sa ressemblance avec son père et son aïeul est frappante, et il est impossible de trouver dans cette physionomie expressive le moindre indice de l'idiotisme que les historiens lui ont imputé. Le plus beau portrait qui soit sorti du pinceau de Sanchez est certainement celui du père Siguenza, ami de l'artiste et qui se trouve dans la cellule du prieur à l'Escurial. Comme Sanchez Coëllo, Gaspard Becerra voyagea beaucoup; mais ce fut en Italie qu'il puisa les principes de la sculpture, de l'architecture et de la peinture. Protégé par Philippe II, il avait, pendant son séjour à Rome, fourni les dessins du grand ouvrage anatomique de Jean de Valverde. Il se distingua surtout comme sculpteur.

N'oublions pas Juan Fernandez Navarette, sourd-et-muet, qui, si la tradition mérite quelque croyance, étudia dans la maison du Titien. Ce qui nous reste de ses tableaux semble appartenir, non à l'école vénitienne, mais à l'école florentine; c'est le même ton de couleur, le même agencement de draperies, le même système de composition et le même style de dessin. Philippe II, dans son admiration pour cet artiste, lui assigna une pension de 400 ducats.

Abraham recevant les Anges, magnifique tableau de Navarette, qui, par l'opposition de l'ombre et de la lumière et la vigueur du ton, caractérise merveilleusement l'école et le talent de son auteur, se trouve aujourd'hui dans la galerie du duc de Dalmatie. Les moines de l'Escurial, pour lesquels le peintre travaillait habituellement,

avaient conclu avec lui un traité bizarre, dont les conditions que nous allons rapporter peuvent donner l'idée de l'influence que la religion exerçait alors sur les arts, et des entraves que ces derniers acceptaient sans se plaindre. Navarette s'engagea à exécuter trente-deux peintures pour l'église, dont cinq de treize pieds sur neuf, et vingt-sept de sept pieds et demi sur sept pieds un quart. Il était stipulé que Navarette ne représenterait que des saints, des saintes, et ne se permettrait d'introduire aucun personnage comique, encore moins un animal, dans les tableaux commandés. Il lui était arrivé de placer un combat de chiens dans le coin d'un tableau représentant la sainte famille, et la vérité même, l'énergie, et la franchise de son pinceau distrayant l'attention des novices, avaient causé du scandale dans la congrégation. Il était stipulé en outre que le roi approuverait toutes les figures; que si le peintre pouvait se procurer le portrait authentique des saints, il le copierait exactement et qu'il ne s'aviserait pas de représenter deux fois le même personnage sous deux formes différentes. Chacun de ces tableaux devait lui rapporter deux cents ducats. Il ne vécut pas assez pour terminer sa gigantesque entreprise. Les huit premiers de ses tableaux représentent les douze apôtres et les quatre évangélistes : pour le grandiose des physionomies il se rapproche de Fra-Bartolomeo, et de Titien pour la beauté du coloris. Un jour, Philippe II ayant fait cadeau d'un tableau du Titien aux moines de l'Escurial, et apprenant que sa dimension ne convenait pas au réfectoire auquel on l'avait destiné, donna devant Navarette l'ordre de mutiler le tableau par les quatre côtés, de manière à le faire tenir à la place que les moines voulaient qu'il occupât. Navarette, comprenant par les gestes de ceux qui l'entouraient l'intention barbare et ridicule du

prince, s'élança, demanda grâce par signes pour le chef-d'œuvre de Titien, et exprima par sa pantomime qu'il était prêt, même au péril de sa tête, à exécuter une copie du tableau en le réduisant un peu. Ce grand artiste mourut à Tolède en 1579, et nous sommes tout-à-fait de l'avis du père Siguenza qui dit qu'un voyage à l'Escurial, entrepris uniquement pour voir ses tableaux, serait digne d'un artiste et d'un amateur. Une des plus intéressantes productions de Navarette orne la galerie du duc de Lansdowne. On y voit l'héroïne des Communes, la veuve de Pacheco, dona Maria, montée sur une mule et revêtue de grand deuil, parcourir les rues de Tolède pour réveiller par sa présence l'énergie patriotique des habitans désespérés.

Le nom de Louis Moralès *le Divin* (*el Divino*) a été souvent répété, non seulement en Espagne, mais dans les pays étrangers. C'est surtout par l'expression qu'il est remarquable. Cette expression, il faut le dire, est quelquefois exagérée, et nous ne croyons pas qu'il mérite entièrement le haut degré de réputation qu'il a conquis. Moralès, homme d'un grand talent, nous semble avoir outré, d'une part, l'énergie; de l'autre, la délicatesse et le fini. Chacun des cheveux de ses têtes est caressé par son pinceau; la physionomie de ses vierges rappelle le Parmesan; et par la dégradation habile de ses couleurs et l'emploi des tons sombres, il se rapproche de l'école lombarde. On admire surtout ses *Ecce Homo*. Il est impossible d'exprimer la douleur avec une force plus poignante; mais selon nous, cette douleur n'est pas divine; il y a là une résignation trop abandonnée, trop timide, trop humaine. L'expression matérielle de la douleur n'est pas tout ce qu'exige une pareille œuvre. Demandez aux peintres italiens comment ils ont su concilier l'agonie du Christ devenu

homme, et la grandeur de Dieu qui expire pour racheter le genre humain.

Peu de tems avant l'époque de sa mort, arrivée en 1586, Philippe II revenant de Portugal, rencontra l'artiste dans les rues de Madrid, et l'arrêta en lui disant : « *Moralès, tu es bien vieux !* — Oui, répondit Moralès, et bien pauvre. » En effet, dans la distribution des faveurs que le roi avait faites aux peintres, Moralès avait été oublié. Une pension de trois cents ducats lui fut assurée.

Dominique Théotocopouli, surnommé le Grec, appartient, malgré son nom, à l'école espagnole. La tradition le donne pour élève du Titien, et son style se rapproche assez de ce maître pour prouver la vérité de la tradition. En 1577, il habitait Tolède et travaillait à son admirable tableau *le Dépouillement du Christ*, que l'on voit au-dessus du maître-autel de la sacristie. Le vêtement pourpre dont le Christ est revêtu, non seulement attire les regards sur le centre et le principal personnage du tableau, mais jette un reflet éclatant sur tous ses groupes et leur prête une harmonie merveilleuse. On voit dans l'église de Saint-Thomas de la même ville un autre chef-d'œuvre du même maître. Le sujet en est étrange et repose sur une tradition antique. On voit l'intérieur de la chapelle, une tombe ouverte, et beaucoup de seigneurs en grand deuil auprès d'un cadavre. Dans le ciel qui s'ouvre tout rayonnant de flammes célestes, apparaissent saint Augustin et saint Étienne qui, selon la légende, viennent rendre hommage au mort, et pour prouver l'estime qu'il leur inspire, s'emparer de son cadavre qu'ils s'apprêtent à déposer dans le tombeau de leurs mains bienheureuses. L'effet général de cette composition est sublime. La plupart des personnages qui composent les groupes inférieurs sont des portraits. Il y a de singulières inégalités dans ses ouvrages ; et

quand il se néglige, on est étonné de le voir redescendre au niveau des artistes les moins habiles : mais aussi les belles parties de ses tableaux le placent sur la même ligne que les Titien et les Tintoret. Il mourut très-âgé à Tolède, en 1625, après avoir fait école.

Le chef de l'école de Valence, Vincent Joannès, mérite d'être cité. Sa manière raphaëlesque offre un reflet assez exact de la vieille école italienne. Né en 1523, Joannès mourut en 1579. On regrette que l'imitation du Pérugin et des vieux peintres d'Italie aient usurpé dans ses tableaux la place que le caractère spécial de son génie aurait dû occuper. La solennité calme de ses figures du Christ, la grâce simple de ses portraits, la belle disposition de sa Cène que l'on admirait au musée de Paris, et que la France a rendue à l'Espagne en 1815, justifient l'enthousiasme avec lequel Palomino parle de cet artiste. Nous préférons encore à ces tableaux le *Martyre de saint Étienne* par le même auteur. Il se compose de six tableaux, dont cinq exécutés de sa propre main, et un seul exécuté d'après ses dessins par un de ses élèves. Celui qui représente le saint conduit au supplice nous a surtout frappé. Une populace furieuse entoure le martyr; elle s'enivre d'avance du sang qu'elle va verser; le saint reste calme et impassible. Auprès de lui, le chef des persécuteurs, homme fanatique, mais non cruel, marche d'un pas tranquille, d'un air sombre, grave et douloureux. C'est une belle idée, un coup de maître, d'avoir établi cette profonde différence entre la férocité aveugle de la populace et la résolution du fanatique chez lequel une conviction fausse mais ardente fait taire les sentimens de l'humanité. Joannès avait-il étudié cette scène dans la nature? L'avait-il empruntée à quelqu'un des nombreux auto-da-fé dont

l'Espagne était le théâtre? Quoi qu'il en soit, Poussin lui-même a eu peu d'idées plus philosophiques.

Philippe II, sur ses derniers jours, appela beaucoup d'artistes italiens en Espagne. L'objet de tous ses désirs dans sa vieillesse, ou plutôt d'une passion véritable, c'était l'embellissement de l'Escurial. Dans cet étrange monument, la sévérité du génie monastique s'allie à la magnificence royale, avec une bizarrerie et une grandeur qui caractérisent bien ce monarque. Souvent, pendant la construction de l'édifice, il s'arrêtait sur le penchant de la montagne voisine, et assis sous les chênes sombres qui la couvrent, il observait le travail des ouvriers. Dès que la dernière pierre fut placée, il alla s'asseoir dans le chœur avec les moines, et chanta la messe avec eux. Ce fut là qu'on vint lui apprendre la victoire de Lépante. Pendant sa dernière maladie, il se fit placer dans la tribune royale, et les yeux fixés sur le grand autel, pendant que l'orgue retentissait et que les solennités catholiques s'accomplissaient sous ses yeux, il mourut dans l'enceinte même de ce temple magnifique qu'il avait bâti. Beaucoup de peintres florentins vinrent en Espagne, attirés par ce monarque; nous ne nous occuperons pas d'eux, bien qu'ils aient contribué à maintenir la souveraine influence que l'Italie artiste avait conquise sur l'Espagne.

C'est dans le dix-septième siècle, à l'époque où Nicolas Poussin, Dominiquin et le Guerchin soutiennent seuls la gloire de la peinture en Italie : c'est au moment où Carle Maratte, Carle Dolce et Pietre de Cortone introduisent dans leurs tableaux la reproduction éternelle et fatigante de certaines formes conventionnelles, et poussent l'art vers sa décadence; que Velasquez et Zurbaran, leurs contemporains espagnols, s'élèvent à ce que l'art a

de plus grandiose et de plus délicat. Pendant ce siècle la peinture espagnole atteint son apogée. Pedro Orrente, imitateur du Bassan et né dans la province de Murcie, vivait en 1610. La plupart de ses tableaux sont préférables pour la force du coloris et la beauté de l'ensemble à ceux du maître qu'il avait choisi pour modèle. L'école vénitienne trouva un élève non moins habile, le célèbre Roëlas, né en 1560, à Séville, et surnommé le *clerc Roëlas, (el Clerigo Roëlas)*. En 1609, il exécuta ce beau tableau que l'on voit dans la cathédrale de Séville, et qui représente saint Yago triomphant des Maures pendant la bataille de Clavijo. A voir la profonde terreur dont les ennemis sont saisis à son aspect, on ne peut douter qu'une force surhumaine ne l'anime. On admire aussi dans l'église de l'Université une Sainte Famille du même maître, qui joint à la vigueur du ton et à la beauté de coloris de Tintoret une douceur et une expression inconnues de cet artiste. Le Saint Jérôme du Dominiquin, chef-d'œuvre immortel, a trouvé un rival dans le tableau que Roëlas a exécuté pour l'église de la même ville, et qui représente la mort de saint Isidore. On ne peut se faire une idée du talent de Roëlas que lorsqu'on a vu cette belle tête du saint mourant au milieu de son clergé qui le soutient. Ce grand peintre, trop peu connu, mourut dans sa ville natale, en 1625.

Vers la même époque, l'école valencienne s'honorait d'un nom fameux, Ribalta, qui ne peut être dignement apprécié de quiconque n'a pas visité cette ville, sa patrie. L'amour ne le fit pas peintre, mais lui donna le courage d'espérer et d'atteindre un haut degré de supériorité dans son art. Épris de la fille de son maître, il demanda sa main et fut repoussé par le père qui le regardait comme un artiste inhabile, incapable de parvenir à la fortune et au

talent. Il partit pour l'Italie, étudia long-tems les maîtres italiens, revint en Espagne, et rendit visite à son maître et à la jeune fille qu'il aimait : le peintre absent avait laissé son atelier vide, et sur son chevalet un tableau ébauché. Ribalta prit le pinceau et termina rapidement et en maître l'œuvre commencée. Qu'on imagine la surprise du père à son retour! « Voilà du génie, voilà un artiste, s'écria-t-il! Je te marierais volontiers à un homme aussi habile que celui-ci et non à ce barbouilleur Ribalta!» La jeune fille nomma son amant et le mariage ne tarda pas à se conclure. Ribalta, bon coloriste, n'a laissé de traces de son talent que dans sa ville natale.

Cependant l'école rivale de Séville faisait de grands progrès. Louis Fernandez formait d'excellens élèves : Pacheco et Herrera-le-Vieux, Cuno et Murillo, recevaient les leçons de Juan de Castille, bon professeur, mais peintre médiocre. Nous passerons rapidement sur Pacheco, dont le mérite fut peu remarquable, mais qui mérite un souvenir en qualité de beau-père de Velasquez, et comme auteur d'un *Traité de la Peinture*. En 1594, il peignait sur damas cramoisi les armoiries et les emblèmes de la flotte qui partait pour l'Amérique du Sud. On vante la perfection de ses statues peintes, genre de travail singulier, qui appartient spécialement à l'Espagne et qui concourt à la décoration de presque toutes les cathédrales. L'Inquisition, dont la domination s'étendait sur toutes les branches de la vie publique et privée, le nomma *inspecteur général de la peinture*; l'homme investi de cet office était un véritable censeur qui devait surveiller rigoureusement la moralité, la décence, la convenance et la catholicité des œuvres d'art : « C'était, dit Léon Bermudez, une charge très-honorable. »

Velasquez, le rival de Van-Dick, reçut, comme nous

l'avons dit, les leçons de Pacheco, son beau-père; mais auparavant il avait travaillé dans l'atelier d'Herrera-le-Vieux, singulier peintre, d'un génie fougueux et extravagant, et dont le caractère répondait bien à son génie. Sa violence éloignait de lui ses élèves, et souvent son atelier se trouvait désert. Alors, il appelait sa servante, la chargeait d'étendre ses couleurs sur la toile par larges masses qu'il indiquait, et ensuite de ces taches informes il faisait des draperies et des personnages. C'était un homme d'assez mauvaise vie et d'une grande habileté: habitué à graver sur cuivre, il fut soupçonné d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. Pour se soustraire à cette accusation, il se réfugia dans l'ermitage de Saint-Hermenegilde qui alors appartenait aux jésuites. Ce fut là qu'il peignit le tableau qui représente ce martyr, la tête fendue d'un coup de hache, et baigné des rayons de la gloire céleste. Philippe IV alla visiter l'ermitage en 1624, et voulut connaître le nom de l'auteur. On nomma le *faux monnayeur Herrera*. « Non, reprit le prince, cela ne peut être; l'homme qui a de si grands talens ne peut en abuser. » Le peintre obtint la permission de rentrer dans sa famille; mais à peine s'y trouvait-il, que sa fille entra dans un couvent, et son fils qui le vola s'enfuit à Naples. Ce dernier, assez bon coloriste, se distingua surtout par sa manière de peindre les poissons. En Italie, on l'avait surnommé *l'Espagnol aux poissons*.

Il est tems d'arriver à ce grand homme que la variété, l'universalité et la facilité merveilleuse de son talent ont élevé au-dessus de tous ses compatriotes: Velasquez, né en 1599, de parens portugais. Il se nommait don Diego de Sylva. On peut dire qu'il fut son propre maître; il conserva peu de traces du talent spécial du violent Herrera et du timide Pacheco. Pour mieux étudier la nature,

faisait sans cesse des esquisses différentes de tous les objets qui se présentaient à ses yeux. Tantôt c'était la nature morte qu'il copiait, tantôt des modèles vivans qu'il payait et reproduisait dans toutes les attitudes : aussi grâce à ses études approfondies et variées, n'est-il pas de sujets, depuis le plus noble jusqu'au plus vulgaire, que Velasquez n'ait traités avec supériorité. Souvent il peint de premier jet, tant il est maître de son pinceau et de ses contours. L'école vénitienne, l'école hollandaise et l'école florentine semblent s'être confondues et réunies dans le talent de Velasquez : homme étonnant qui a fait des tableaux d'intérieur, des portraits en pied, des paysages d'un effet admirable ; qui a traité la nature morte et la nature vivante avec la même grandeur. Il n'atteignit toutefois le dernier terme de son talent que pendant sa maturité, et sa première manière est beaucoup plus froide que celle qui caractérise ses plus beaux ouvrages. Sa vie d'ailleurs ne fut qu'une suite de succès. Après avoir épousé la fille de Pacheco, il fit, en 1622, un voyage à Madrid, obtint la protection du premier ministre et du favori le comte-duc Olivarès, et reçut de lui une pension avec le titre de peintre du roi. Il commença un portrait de Charles, prince d'Angleterre, qui devint Charles Ier, et que le duc de Buckingham, guide insensé d'un maître insensé, conduisait en Espagne dans l'espérance d'obtenir le cœur et la main de l'Infante espagnole. L'esquisse du portrait de Charles Ier, par Velasquez, n'existe plus. Il aurait été curieux de comparer cet ouvrage, même ébauché, aux nombreux portraits du même roi, par Van-Dyck. *Philippe III expulsant les Maures d'Espagne :* tel fut le sujet du premier tableau important commandé à Velasquez, tableau qui lui valut le titre d'huissier de la chambre et le droit de rester à la cour.

En 1627, Rubens se trouvait à Madrid. Ces deux grands artistes se rapprochèrent, et le peintre flamand inspira au peintre espagnol le désir de visiter l'Italie, la mère-patrie des arts. Le roi eut quelque peine à lui accorder cette permission ardemment sollicitée ; enfin, cependant il partit vers la fin de 1629, muni de lettres de recommandation qui prouvaient la haute estime que le roi et le comte-duc avaient pour lui. Logé à Venise, dans le palais de l'ambassadeur, il traversa ensuite Ferrare, Bologne et Lorette. De là il se rendit à Rome. Le pape remit entre ses mains les clefs des Loges du Vatican, et pendant une année entière il put étudier à loisir les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël.

Le génie de Velasquez était tout instinctif. Les ouvrages qu'il produisit pendant son séjour à Rome, quoique remarquables par la beauté des formes, ont quelque chose de gêné et d'indécis, qui atteste la recherche d'une imitation inaccoutumée. Après avoir passé à Naples quelque tems auprès de son compatriote le peintre Ribera, surnommé *l'Espagnolet*, il revint à Venise, en 1631, et fut accueilli avec le plus grand honneur. Pendant son absence le roi n'avait permis à aucun peintre de faire son portrait. La disgrâce qui frappa Olivarès n'atteignit pas Velasquez. En 1648, il obtint de nouveau la permission de visiter l'Italie et fit à Venise un plus long séjour, pendant lequel il étudia cette belle école de peinture qui semble servir d'anneau et de point de transition entre l'école italienne proprement dite et l'école flamande. A Rome, il étonna les membres de l'académie de Saint-Luc ses confrères, en leur offrant l'admirable portrait de son esclave Pareja et le tableau vraiment sublime qui représente Innocent X. Le roi le rappelait en Espagne et l'attendait avec impatience. A son arrivée il fut nommé

aposentador-mayor, et en cette qualité on l'envoya, en 1660, à Irun, après la paix des Pyrénées, pour y préparer les logemens royaux. Ce fut le 7 juin de la même année que Philippe IV donna l'Infante Marie-Thérèse en mariage à Louis XIV : préparant ainsi l'abaissement complet de ce noble royaume, que son gouvernement imbécille et imprévoyant avait déjà fait descendre du haut rang qu'il occupait. Velasquez, après avoir rempli dans l'île des Faisans les devoirs de sa charge, revint à Madrid, y tomba malade; et l'Espagne eut à pleurer son plus grand peintre.

Il est difficile de donner une idée des nombreux ouvrages de Velasquez, tant ils appartiennent à des genres différens. S'il est une qualité spéciale qui le caractérise, c'est l'extrême liberté de son pinceau qui semble se jouer de toutes les difficultés et qui attaque également tous les sujets avec une force et une grâce inimitables; ses portraits égalent ceux du Titien; comme Van-Dyck, il sait donner à ses figures cet air de gentilhomme, cette noblesse et cette élégance du regard que, depuis ces grands maîtres, sir Thomas Lawrence a si bien saisies : témoin ses nombreux portraits de Philippe IV et du comte-duc Olivarès. Dans les sujets vulgaires, cette même liberté, cette même énergie de touche se reproduisent avec un singulier effet, et prêtent de la poésie aux figures et aux effets qui en ont le moins. Rien de plus brillant, rien de plus gai, rien de plus dithyrambique, si l'on peut le dire, que son *Assemblée de buveurs*, tableau qui se trouve dans la galerie royale de Madrid. Au milieu, assis sur une tonne qui lui sert de trône, un homme à demi nu, couronné de pampres, confère l'ordre de chevalerie de la Bouteille à l'un de ses confrères qui porte l'habit de soldat, et qui, les mains jointes, la tête courbée, semble

recevoir avec une vénération profonde la couronne dont on lui fait cadeau. Tous les buveurs célèbrent ce succès, et semblent applaudir au choix du monarque de la tonne. Jamais peintre flamand n'a composé une bacchanale plus vigoureuse; ajoutons qu'il n'en est pas un qui ait mêlé à ses idées triviales et sensuelles une poésie aussi joyeuse et aussi brillante; une teinte dorée semble se mêler à toutes les nuances de cette scène. Un autre tableau de genre a mérité une réputation européenne. Le sujet en est bien simple. Dans une chambre dont une porte ouverte occupe le fond, l'Infante dona Margarita d'Autriche, fille de Philippe IV, reçoit de la main d'une de ses dames une coupe pleine d'eau : à sa gauche, Velasquez lui-même, la palette en main, fait le portrait de l'Infante; à droite, deux nains de cour, Nicolas Pertusano et Maria Barbola amènent un chien favori qu'ils taquinent et qui semble accoutumé à leurs mauvais traitemens; car il les regarde d'un œil résigné, patient et presque endormi. L'effet de lumière qui part du fond et qui se répand dans toute la chambre est d'une vérité et d'un effet qui tient du prodige. Lucas Jordaens, ce peintre flamand qui dessinait avec une facilité si surprenante et si incorrecte, pour exprimer qu'il ne comprenait pas les moyens employés par Velasquez pour vaincre les difficultés de la perspective aérienne et créer sur la toile cette réalité presque magique, disait de ce tableau : « C'est de la théologie en peinture. »

Ce peintre n'était pas moins grand paysagiste que portraitiste. Presque tous ses fonds, peints *di prima intenzione*, sont des chefs-d'œuvre. Quand il a introduit des animaux dans ses compositions, ils peuvent rivaliser avec ceux de Snyders. Peut-être son plus remarquable ouvrage est-il celui qui représente le marquis de Spinola à la tête

de son armée, recevant du gouverneur de Bréda les clefs de la place. Une grande masse de lumière sépare l'armée espagnole de l'escorte du général flamand. Entre ces deux groupes si ingénieusement divisés et si distincts, non seulement par leur position, mais par les physionomies, on aperçoit un vaste horizon dont la verdure fraîche et abondante atteste la fertilité flamande, et quelques maisons incendiées qui fument encore, et qui rappellent les ravages de la guerre. Le général espagnol appuie amicalement son bras sur l'épaule du gouverneur, comme s'il voulait, par une démonstration cordiale, lui rendre moins douloureuse sa situation de vaincu. On ne peut trop admirer la résignation grave et triste du général flamand, la tenue noble, franche et presque caressante de son ennemi vainqueur, et les expressions variées des deux groupes. Il y a peu de peintres qui se soient tenus aussi près de la nature; il y en a peu qui aient su l'idéaliser avec autant d'énergie sans jamais s'écarter d'elle. Il n'y a rien de convenu dans sa manière, rien d'affecté; l'indépendance de son pinceau touche toujours juste, et cet homme dont le style est si individuel et si difficile à imiter, traite tous les sujets sans le moindre effort.

Il avait, comme la plupart des gentilshommes espagnols à cette époque, un esclave nommé Pareja, qui, à force de préparer la palette de son maître, s'avisa de vouloir l'imiter, sans oser le lui dire. Un jour le roi, en visitant l'atelier de son peintre, voulut qu'on retournât tous les tableaux qui se trouvaient du côté de la muraille.

« Quel est ce portrait? demanda le roi; il ressemble à Velasquez.

—C'est mon ouvrage, dit l'esclave en se jetant aux pieds du roi; j'ai essayé de peindre à l'insu de mon maître! »

— Don Diego! s'écria le roi en se retournant vers le

peintre, un homme qui a ce talent ne doit pas être esclave. »

En effet, Velasquez, étonné du mérite de ce tableau, donna la liberté à Pareja qui, dans sa reconnaissance, resta chez son maître jusqu'à la mort de ce dernier. Velasquez mort, l'esclave affranchi Pareja demeura chez la fille de son maître qui avait épousé Martinez Mazo, excellent peintre de paysage. La galerie de Madrid contient plusieurs portraits de Pareja ; c'est dans ce genre qu'il a surtout brillé. Pour la facilité et la précision de la touche, il rappelle Velasquez lui-même.

Nous sommes obligés de passer sous silence une multitude de noms secondaires, mais qui suffiraient pour illustrer une école de peinture moins riche. Tels sont Eugène Caxès, Antoine de Pereda, Joseph Leonardo, Francisco Collantès, auteur de cette *Vision d'Ézéchiel* où l'on voit surgir des squelettes, les uns entièrement dépouillés de chair, les autres reprenant à demi leurs vêtemens terrestres ; composition terrible et étrange dont le paysage est un chef-d'œuvre : Sébastien de Llanosa y Valdès, de l'école de Séville, élève d'Herrera-le-Vieux, et dont le maréchal Soult possède un excellent tableau ; enfin, Jacinthe Hiéronyme et Espinosa, deux peintres de l'école de Valence qui ne manquaient pas de génie, mais auxquels on peut reprocher de l'exagération. Espinosa était poète dans ses idées. Le musée royal de Madrid possède deux tableaux de lui, l'un représentant une ame en peine, et l'autre une ame bienheureuse. Quant à Estevan March, bon peintre de batailles, il traitait les têtes avec une sorte d'affectation maniérée qui a nui à sa gloire. Nous ne parlerons pas de Joseph Ribera, surnommé l'Espagnolet, qui, né en Espagne, demeura si long-tems en Italie où il

mourut, que l'Italie a droit de le compter au nombre de ses peintres.

François Zurbaran, le Caravage de l'Espagne, s'éleva peut-être au-dessus de son modèle. C'est un des peintres qui ont manié le pinceau avec le plus de largeur et qui, tout en opposant de fortes ombres à des lumières vigoureuses, a su les harmonier le plus habilement par la magie du clair-obscur. Il procède par grandes draperies, par larges masses d'ombres portées ; ne tourmentant jamais ni son expression ni ses effets de lumière. Dans les sujets de piété, cette manière grandiose produit beaucoup d'effet. Le Saint Thomas de Zurbaran est un des plus beaux tableaux qui soient au monde. Dans les nuages, au milieu des quatre docteurs de l'église latine, on aperçoit saint Thomas-d'Aquin au-dessus duquel plane une gloire qui laisse apercevoir le Christ, la Vierge, saint Paul et saint Dominique. A genoux, au bas du tableau, sont, d'un côté, l'archevêque Diego-Deza, fondateur du collége, et de l'autre, l'empereur Charles-Quint, revêtu de son manteau royal et la couronne en tête. Les premiers plans, qui sont dans l'ombre, ressortent admirablement, repoussés et mis en saillie par un fond lumineux et chaud. Rien de plus beau que les quatre docteurs; saint Jérôme surtout qui, la main levée et le doigt dirigé vers le ciel, semble se livrer à une profonde méditation. Hors d'Espagne, le duc de Dalmatie possède environ douze tableaux de Zurbaran. Nous avons vu dans la galerie de Munich un saint Jean et la Vierge du même auteur.

Alonzo Cano, né à Grenade en 1601, fils d'un de ces artistes connus en Espagne pour ne faire que des maître-autels (*retablos*), apprit la sculpture dans l'atelier de Montanès, et la peinture dans les écoles de Pacheco et de

Castillo. On prétend qu'il fut accusé du meurtre de sa femme. Il paraît du moins que son caractère était violent et bizarre, et que plus d'un événement fâcheux de sa vie en fut le résultat. Ayant blessé dans un duel son confrère Sébastien de Llanos y Valdès, il eut recours à la protection toute-puissante de Velasquez qui le sauva. Nommé chanoine de la cathédrale de Grenade par Philippe IV, qui lui fit promettre de prendre les ordres dans le cours de l'année, il se contenta de toucher ses revenus et négligea cette dernière formalité; aussi fut-il banni par le chapitre; ce ne fut qu'après avoir, malgré lui, accepté le sous-diaconat qu'il rentra en possession de sa stalle. Il venait d'achever un Saint Antoine pour l'auditeur de Grenade, qui n'en paraissait pas satisfait; Alonzo mit le tableau en pièces sous ses yeux. Les chanoines de la cathédrale de Malaga lui ayant fait quelques observations sur les tableaux du chœur qu'il peignait pour eux, il laissa ces tableaux inachevés. Enfin, pour mourir comme il avait vécu, il refusa de baiser à l'agonie le crucifix qu'on lui présentait, sous prétexte qu'il était mal travaillé. C'était un peintre très-remarquable par la transparence du coloris, la suave idéalité de ses figures de vierges, et le soin avec lequel il travaillait les extrémités de ses personnages, qui sont d'une délicatesse et d'une perfection bien peu communes.

Comme Montanès, son maître, il a exécuté beaucoup de sculptures peintes, et c'est, de tous les artistes espagnols, celui qui a le mieux réussi dans cette étrange partie de l'art. Les Espagnols n'ont rien oublié de ce qui pouvait exalter la dévotion. Ils ont pensé qu'une vierge ayant les couleurs et l'apparence de la réalité, un martyr qui semblerait vivant, souffrant et agonisant, exciteraient chez les spectateurs un sentiment de commisération et de pitié

plus intense. Les artistes ont obéi aveuglément aux ordres qui leur étaient imposés. De là naquit cette sculpture bâtarde qui étonne notre goût, et qui, quelque étrange qu'elle puisse nous paraître, a été mise en œuvre par des hommes de génie. Je ne sais s'il n'est pas possible de découvrir quelque ressemblance entre la mode espagnole des gloses poétiques, ou amplifications destinées à faire valoir en soixante ou quatre-vingts vers la pensée exprimée dans un seul vers, par un autre auteur, et cette espèce d'exagération pittoresque qui veut prêter à la sculpture monochrone les couleurs variées de la peinture sa sœur. Il est impossible de voir le crucifix de Montanès, dans le couvent des Chartreux, à Séville, sans avouer que la conception et l'exécution de cette œuvre attestent un grand maître. Le Sauveur, que la mort va bientôt frapper, tourne la tête du côté de sa mère; et l'expression de toute la scène est d'un pathétique déchirant. Le Saint Jérôme du même auteur n'est pas moins étonnant; son élève, Roldan, exécuta pour l'hospice de la Charité un maître-autel représentant l'ensevelissement du Christ. Les arrière-plans sont en bas-reliefs, les figures principales sont détachées : c'est à proprement parler de la peinture sculptée en bois; rien de plus beau dans ce genre que les vierges d'Alonzo Cano, surtout quand elles sont d'une petite dimension, et qu'il est impossible de les regarder comme une parodie de la vie réelle. Leur expression est pensive et mélancolique.

Si nous écrivions une histoire complète de la peinture espagnole, nous aurions plusieurs autres artistes à citer. Hâtons-nous de nous occuper de Murillo, de celui qui passe auprès des étrangers pour l'unique représentant de la peinture en Espagne. Baptisé à Séville, le 1er janvier 1638, il montra de bonne heure des dispositions

pour son art, et fut placé comme élève chez Jean de Castillo. Sa première manière, puisée à cette école, fut sèche et décharnée, comme celle de son maître. On trouve cependant du mérite, de l'expression et une étude bien sentie dans les ouvrages de sa jeunesse. L'exemple de Zurbaran et de Roëlas lui indiqua une route meilleure : vers l'âge de vingt-quatre ans, il retrouva dans Séville son ancien compagnon d'atelier, Pedro de Moya, qui, un peu plus âgé que lui, avait été en Flandre étudier les œuvres de Van-Dyck, et à Londres, recevoir les leçons de ce grand maître. Le récit et l'exemple de Moya inspiraient à Murillo le désir de faire le même pèlerinage. Mais il avait si peu d'argent que, pour aller de Séville à Madrid, il fut obligé de peindre et de vendre une certaine quantité de tableaux de dévotion. Une fois à Madrid, Velasquez lui fit ouvrir les portes du palais de l'Escurial, où pendant deux ans il copia avec assiduité les œuvres des grands maîtres. Depuis cette époque jusqu'en 1648, son talent se perfectionna toujours ; et ce ne fut qu'à l'époque de son mariage, lorsqu'il eut épousé dona Béatrix de Cabrera y Sotomayor, qu'on le vit s'élancer dans la carrière qu'il a si glorieusement parcourue. Son style devint plus facile, son pinceau s'anima, son coloris s'échauffa, et sans rien perdre de son idéalité, il se rapprocha davantage de la nature. Les biographes espagnols attribuent ce miracle à l'amour dont il était épris pour sa femme, et nous ne prétendons pas ici révoquer en doute leur assertion. Appelé à Cadix pour y peindre le grand tableau des *Fiançailles de sainte Catherine* dans l'église des Capucins, il tomba du haut d'un échafaud, ne put jamais se guérir complétement des suites de sa chute, et expira en 1682, dans les bras de son élève et de son ami, Nunez de Villa-Vicencio.

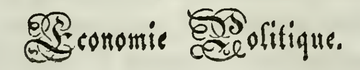
Les tableaux de ce grand maître sont nombreux, et il ne le cède, selon nous, qu'au seul Velasquez. Les Espagnols le nomment *le peintre aimable*. En effet, rien de plus gracieux que ses figures, rien de plus naïf à la fois et de plus angélique. Il excelle à peindre les femmes et les enfans. C'est une délicatesse de pensée et d'exécution, une suavité d'expression que nul autre peintre n'a égalée. Nous ne croyons pas qu'un voyage et un séjour en Italie eussent pu perfectionner ce rare talent. Quelles leçons utiles ce grand homme aurait-il pu recevoir de l'affectation qui règne dans les œuvres de Carle Dolce, de Pietre de Cortone et de Cignani! Les productions de son meilleur tems sont touchées avec une rapidité et une légèreté qui étonnent. On dirait que le pinceau n'a fait qu'effleurer la toile, et que laissant çà et là des taches brillantes, comme des paillettes de couleur, il a su accomplir son œuvre en se jouant et au hasard. Souvent aussi le faire de Murillo est plus solide, et l'habile artiste se plaît à réunir dans le même tableau ces deux espèces de peinture. Ainsi, les saints et les êtres célestes qu'il représente assis ou debout dans les nuages ne paraissent pas être formés de la même chair et du même sang que les personnages terrestres qui occupent les autres parties de ses tableaux. De là, une richesse, une variété et un prestige dont on ne peut donner aucune idée. Comme coloriste, il n'est pas moins remarquable; souvent ses fonds sont d'un gris pâle et froid, qui rehausse les teintes chaudes de ses principaux personnages. Comme les églises et les couvens ont gardé précieusement les chefs-d'œuvre de ce maître, on n'a exporté que ses tableaux de genre, et le vulgaire des amateurs s'est persuadé que Murillo n'avait jamais fait que des mendians et des petits enfans jouant aux quilles. Ses ouvrages de cette dernière espèce sont en effet d'un coloris

et d'une verve remarquables; mais pour bien connaître Murillo, il faut avoir vu ses *Annonciations*, ses *Madeleines*, et surtout son *Martyre de saint André*. Aucun peintre n'a peint le ciel ouvert et la lumière céleste avec une vérité aussi idéale. Nous citerons encore son admirable *Adoration des Pasteurs*, que possède le musée de Madrid, et sa *Conception de la Vierge*. Il a fait plusieurs bons élèves, entre autres Tobar, Menesès et Nunez de Villa-Vicencio.

Ici s'arrête la grande époque de la peinture espagnole; elle n'a pas trouvé d'historien digne d'elle, et nous ne nous flattons pas d'avoir donné une analyse exacte de tous les maîtres et de tous les chefs-d'œuvre qu'elle a produits. Elle cesse de briller à l'époque où la grandeur de l'Espagne commence à s'éclipser. L'Espagne dégénérée ne compte plus de grands peintres; mais c'est bien assez pour elle d'avoir, dans l'espace d'un siècle et demi, fait éclore tant de productions merveilleuses. Une grande œuvre reste à entreprendre. Qu'un dessinateur et un graveur enthousiaste de l'art et d'une habileté consommée parcourent l'Espagne, ses couvens, ses palais, ses églises, ses galeries; et que, munis des autorisations nécessaires, ils copient avec exactitude et avec éclat les œuvres des principaux maîtres: le recueil qui contiendra ce travail, exécuté avec conscience et avec talent, formera l'un des plus beaux musées du monde, et offrira à la peinture une source inattendue de renouvellemens d'études et de hautes inspirations.

(*Foreign Quarterly Review.*)

—



DES DIVERS SYSTÈMES

D'ASSURANCES SUR LA VIE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE,

Depuis quelques années, les philantropes, les publicistes et le gouvernement lui-même ont fait les plus grands efforts pour donner à l'institution des *Caisses d'Épargne* tout le développement dont elles sont susceptibles ; impulsion louable, dont le résultat nécessaire « déterminera, comme le disent eux-mêmes les protecteurs de ces institutions, une amélioration notable dans l'existence physique et morale des classes inférieures. » Telle est aussi notre opinion ; mais nous pensons que les *Compagnies d'Assurances sur la vie*, complément des caisses d'épargne, doivent

(1) Note de l'Éd. Ce n'est pas la première fois que nous entretenons nos lecteurs de ce sujet; déjà dans le 24e numéro de la 1re série (juin 1827), nous avons présenté un résumé rapide de l'histoire et des bases des *sociétés d'assurances sur la vie;* dans le 35e (mai 1828), en nous occupant des moyens de préparer le bien-être des classes inférieures, nous avons indiqué les avantages que ces classes pourraient retirer des placemens soumis à la double combinaison de l'accumulation et de la loi de mortalité. Mais, dans ces divers articles, nous avions plutôt considéré ces sociétés sous un point de vue général que dans les détails de leur organisation. Ici, au contraire, leurs divers systèmes et leurs nombreuses combinaisons sont scientifiquement exposés, et leurs inconvéniens ainsi que leurs avantages sont discutés et analysés avec soin. Maintenant que, grâce au concours d'hommes

puissamment contribuer à opérer cette salutaire réforme. Des rapports intimes existent entre ces deux institutions; toutes deux recommandent l'ordre et l'économie, mais la première n'a pour base que l'accumulation, tandis que la seconde, plus savante, combine la puissance de l'accumulation avec la loi de mortalité; enfin, les caisses d'épargne stimulent seulement l'intérêt individuel, tandis que les assurances sur la vie développent les qualités les plus généreuses de l'homme. W. Morgan en Angleterre disait « que les assurances faites dans le but de laisser des ressources à sa famille sont non seulement un avantage particulier, mais encore un bien public. » En France, Laplace, Fourrier et M. Lacroix se sont empressés d'appuyer de leur puissante autorité ces institutions naissantes, et ont hautement proclamé que leurs transactions étaient non seulement morales, mais encore aussi utiles au pays qu'aux particuliers, car elles tendent à rendre moins inégale la distribution de la ri-

généreux et éclairés, le système des caisses d'épargne s'étend et se propage en France; que notre population laborieuse commence à en comprendre la portée, le tems est venu pour nous de faire apprécier tout ce que les assurances sur la vie présentent d'avantageux, d'utile et d'applicable. Un seul fait démontrera combien nous sommes, à cet égard, en arrière de la Grande-Bretagne. Il n'existe aujourd'hui, en France, que trois compagnies d'assurances sur la vie, et le capital assuré par elles ne dépasse pas 10 à 12,000.000 de fr. En Angleterre, ou plutôt à Londres, vingt-quatre sociétés sont en pleine activité, et le capital assuré par elles s'élève à plus de 3,000,000,000 de fr. La somme totale des polices d'une seule compagnie, l'*Équitable*, est de 14,800,000 liv. st. (370,000,000 fr.)! Macculoch estime que le capital assuré par les compagnies d'assurances contre l'incendie, en Angleterre, est de 560,000,000 liv. st. (14,000,000,000 fr.) En France le montant des polices dans les diverses sociétés peut s'élever à 8 ou 9 milliards.

chesse, à propager dans les familles l'esprit d'ordre et d'économie, et à exalter les sentimens les plus élevés qui peuvent germer dans le cœur de l'homme. Malheureusement les résultats lointains de ces sortes de placemens, les obligations qu'ils imposent, et par-dessus tout, cet appareil scientifique dont s'environnent ces sociétés, leurs tableaux, leurs calculs, éloignent beaucoup de personnes qui seraient souvent disposées à courir les chances de leurs combinaisons. Aussi pensons-nous que les détails que nous allons donner, puisés à de bonnes sources, mais dégagés de toute espèce de formules algébriques, ne pourront qu'intéresser, et concourront en même tems à hâter le développement de ces utiles institutions.

On entend par *assurances sur la vie* un placement de fonds à intérêts composés, combinés avec la loi de mortalité. Ainsi, lorsque l'on veut établir une société d'assurances sur la vie, il faut d'abord fixer le taux de l'intérêt auquel la société pourra faire valoir les fonds versés par les assurés, et reconnaître ensuite quelles sont les chances de mortalité dans le pays où l'on veut assurer.

Le taux de l'intérêt se détermine ordinairement en raison du cours des fonds publics, parce que c'est presque toujours en rentes sur l'état que ces sociétés convertissent leurs capitaux. Mais, comme le cours des rentes peut varier, et que d'ailleurs une société a des frais considérables à supporter, elle doit fixer un taux d'intérêt inférieur à celui qu'elle reçoit de l'état. En Angleterre, les sociétés d'assurances avaient anciennement fixé ce taux à 3 p. °/₀, mais les cours ayant continuellement haussé, elles ont dû refaire leurs calculs et porter leur taux d'intérêt à 2 et 2 1/2 p. °/₀.

Les cours de la rente étant variables, il était intéressant de rechercher quel avait été leur taux moyen pen-

dant un grand nombre d'années. En compulsant les bulletins de la bourse de Londres, depuis le commencement de 1731 jusqu'à la fin de 1822, c'est-à-dire pendant 92 ans de paix et de guerre, on a trouvé que le cours moyen du 3 p. % a été de :

73,10 pendant 48 années de guerre.
86,14 pendant 44 années de paix.
79,33 pendant 92 années de paix et de guerre.

Les taux de l'intérêt résultant de ces cours sont de :

4,10 pour cent pendant la guerre.
3.48 — — la paix.
3,78 — — la paix et la guerre (1).

Le second élément des calculs d'assurances sur la vie est une *loi de mortalité*, c'est-à-dire l'observation mathématique de la durée ordinaire de la vie aux différens âges et dans les différentes classes de la société. Rien n'est plus incertain que la durée de la vie lorsqu'on considère un petit groupe d'individus isolément, mais cette appréciation devient plus positive à mesure que l'on étend le champ de ses observations. Ainsi le chiffre des décès, observé parmi un très-petit nombre de personnes, varie considérablement d'une année à l'autre ; il peut doubler, tripler, ou être nul, selon les années. Mais si les calculs

(1) Note du Tr. Les mêmes recherches faites en France ne donneraient pas des résultats aussi bien établis; en effet, les élémens nécessaires pour cette estimation ne datent guère que de 1800; or, une période de trente-quatre ans n'est pas assez étendue pour en déduire un taux moyen suffisamment exact. Les trois compagnies d'assurances sur la vie qui opèrent en France ont fixé leur taux d'intérêt à 4 p. %, mais si toutes les rentes françaises étaient converties en 3 p. %, ces compagnies seraient obligées de diminuer le taux d'intérêt qu'elles accordent aujourd'hui.

embrassent un plus grand nombre de personnes, tous les habitans d'une ville, par exemple, nous trouvons déjà plus d'uniformité dans le chiffre des décès annuels; et si enfin nous considérons un pays tout entier, nous reconnaîtrons que les variations dans le nombre des décès sont très-faibles. Il y a plus, ces variations deviennent à peine sensibles si l'on abandonne les classes de la population les plus exposées aux accidens, à la misère, à l'intempérie des saisons, ainsi que le démontrent toutes les tables de mortalité dressées jusqu'à ce jour. Une table de mortalité est donc le résultat d'une longue série de calculs qui, supposant par exemple un million de naissances simultanées, donne d'année en année le nombre des individus restant, jusqu'à l'extinction du dernier. C'est avec le secours d'une table de cette nature, qu'on déduit la durée *moyenne* et *probable* de la vie pour chaque âge (1).

Ce n'est pas ici le lieu de développer les diverses méthodes employées par les mathématiciens pour construire

(1) NOTE DU TR. Il ne faut pas confondre la *vie moyenne* avec la *vie probable*. La *vie moyenne* s'obtient en répartissant également sur toutes les têtes existant à un âge donné la totalité des années de vie de tous les individus vivans à cet âge. La *vie probable* à un âge donné s'obtient en cherchant dans la table de mortalité à quelle époque il n'existe plus que la moitié du nombre d'individus marqué par la table à l'âge donné. Par exemple, d'après la loi de Deparcieux, il y a 814 vivans à l'âge de 20 ans et 409 à l'âge de 64 ans; or 409 est à très-peu de chose près la moitié de 814 : donc un individu âgé de 20 ans a autant de chances d'être vivant à 64 ans que de mourir avant, mais de 20 à 64 ans il y a 44 ans; ainsi, à l'âge de 20 ans, la *vie probable* est de 44 ans. Dans un Mémoire plein de faits curieux, et que l'Académie des Sciences a accueilli avec distinction, un jeune et savant mathématicien, M. Ph. Pellis, a démontré avec une rare lucidité la différence sensible qui existe entre ces deux termes. Sa *Théorie des Rentes viagères* a éclairé cette question d'un jour nouveau, et fait vivement désirer que ce mathématicien poursuive la série de ses études.

des tables de mortalité. Dans un pays il y a toujours deux lois de mortalité bien distinctes : l'une est celle qui comprend les *têtes choisies*, c'est-à-dire les personnes que leur état expose à moins de dangers, ou dont la fortune exige de leur part moins de fatigues et de travaux; l'autre est celle qui s'applique à la généralité des habitans. La première de ces lois donne toujours une mortalité moins rapide que la seconde; elle sert à calculer les primes d'assurances faites par les rentiers viagers, et la seconde donne celles des assurances pour les classes dont la vie présente plus de chances défavorables.

En Angleterre la mortalité, parmi les classes aisées, a été observée dans la ville de Carlisle, ville saine et bien située; la loi de mortalité pour la généralité de la population a été déduite des registres mortuaires de Northampton, ville qui est considérée comme peu saine, et où la mortalité est assez rapide. Pour rédiger cette dernière table, on a dépouillé les registres des décès pendant une période de 46 ans, savoir : du commencement de 1735 à la fin de 1780. Les deux tables correspondantes dont on fait usage en France sont celles de Deparcieux pour les têtes choisies, et celle de Duvillard pour la mortalité parmi la généralité des Français (1).

La table de Deparcieux, quoique ancienne, puisqu'elle a été publiée en 1745, paraît être aujourd'hui d'une exactitude remarquable; elle concorde d'une manière surprenante avec toutes les tables partielles que l'on a publiées récemment. Toutefois, comme on le verra plus loin, les légères différences que l'on y trouve sembleraient indi-

(1) Voyez en outre, dans le 57e Numéro de la 1re série (avril 1830), l'article intitulé : *Durée comparée de la vie humaine en Europe et en Amérique*, et dans le 6e de la 3me série (juin 1833), celui qui a pour titre : *Durée comparée de la vie chez l'homme et chez la femme.*

quer qu'elle donne, pour les divers âges, une durée moyenne de la vie plutôt un peu inférieure qu'égale à celle qui existe réellement parmi les classes aisées ou parmi les rentiers viagers.

La table de Duvillard, publiée en 1786, est plus récente; construite sur la généralité des Français, elle donne pour chaque âge une vie moyenne plus courte que celle de la table de Deparcieux; mais elle a été faite avec un grand soin, comme on peut s'en assurer en lisant l'ouvrage même de Duvillard. Si donc aujourd'hui elle donne une vie trop courte, on est fondé à en tirer la conséquence que, depuis 1786, la vie moyenne a augmenté; cette augmentation est de 3 à 4 ans. Daniel Bernouilli, dans l'année 1760, avait estimé que, si l'on parvenait à paralyser les effets de la petite-vérole, la vie moyenne serait augmentée de 3 ans 1/2; Duvillard trouva les mêmes résultats, et l'expérience confirme chaque jour l'exactitude de ces calculs.

Il ne sera pas sans intérêt de comparer les deux tables anglaises avec les deux tables françaises; mais, pour le faire commodément, il convient de prendre les vies moyennes qui s'en déduisent. Aussi n'hésitons-nous pas à mettre sous les yeux de nos lecteurs ce tableau comparatif, qui présente des résultats décisifs. On y verra que la vie moyenne donnée par la loi de Deparcieux est inférieure à celle déduite de la loi observée dans la ville de Carlisle, et que la vie moyenne résultant de la table de Duvillard est supérieure, jusqu'à l'âge de 36 ans, à celle indiquée par la loi de mortalité de la ville de Northampton, mais qu'elle lui est inférieure à partir de cet âge. Nous ajouterons ici que tous les médecins physiologistes qui ont entrepris des calculs de ce genre dans l'un et l'autre pays, ont toujours obtenu le même résultat.

Tableau de la durée moyenne de la vie à chaque âge, observée en France et en Angleterre.

NORTHAMPTON et DUVILLARD se rapportent aux classes ordinaires. — DEPARCIEUX et CARLISLE aux classes aisées.

AGES.	NORTHAMPTON.	DUVILLARD.	DEPARCIEUX.	CARLISLE.
Ans.	Durée de la vie.	Durée de la vie.	Durée de la vie.	Durée de la vie.
5	40,84	43,40	48,27	51,25
15	39,78	40,80	46,83	48,82
10	36,51	37,40	43,51	45,00
20	33,43	34,26	40,22	41,46
25	30,85	31,34	37,17	37,86
30	28,27	28,52	34,06	34,34
35	25,68	25,72	30,88	31,00
40	23,08	22,89	27,48	27,61
45	20,52	20,05	23,89	24,46
50	17,99	17,23	20,38	21,11
55	15,58	14,51	17,25	17,58
60	13,21	11,95	14,25	14,34
65	10,88	9,63	11,26	11,79
70	8,60	7,58	8,64	9,18
75	6,54	5,87	6,50	7,01
80	4,75	4,60	4,69	5,51
85	3,37	4,16	3,21	4,12
90	2,41	3,87	1,77	3,28

Nous commettrions une omission grave si nous ne parlions pas ici des recherches faites sur le même sujet par M. A. Morgan, directeur de la *Société Équitable*, sans contredit la plus importante de toutes les compagnies d'assurances qui aient jamais existé. Cette société, dont nous parlerons plus en détail, a été fondée en 1762; elle fut dirigée pendant cinquante-six ans par W. Morgan. Aujourd'hui, c'est M. Arthur Morgan, associé depuis long-tems aux travaux de son père, qui en dirige les opérations; ces deux hommes, par des recherches consciencieuses, publiées avec désintéressement, ont rendu de véritables services à la science.

M. A. Morgan a publié, en février 1834, un ouvrage

contenant divers documens relatifs à l'état des assurés dans cet établissement; parmi ces documens se trouve une table qui indique la loi de mortalité qui a régné parmi les assurés de la *Société Équitable*, depuis septembre 1762 jusqu'au 1[er] janvier 1829 : la vie moyenne que l'on en déduit, comparée à celle de la table de Northampton, prouve que la mortalité a été dans cette société non seulement bien plus faible qu'on ne devait s'y attendre, mais qu'elle a été même inférieure, à celle observée dans toutes les autres compagnies. Cette singularité tient à deux causes, dont l'une existe dans toutes les sociétés d'assurances sur la vie : c'est que les assureurs ne peuvent jamais admettre au nombre de leurs assurés des personnes malades ou trop affaiblies par des excès quelconques; la seconde cause, toute particulière à la *Société Équitable*, c'est qu'elle ne paie pas de *commissions* aux agens qui lui procurent des assurances. On conçoit en effet que ces commissions engagent les agens à proposer pour assurés le plus grand nombre possible de têtes, et que leur intérêt particulier peut leur faire apporter quelquefois moins de vigilance dans le choix des assurés. Au reste, voici le tableau de la vie moyenne aux divers âges, telle qu'elle a été observée à l'*Équitable* pendant une période de 67 ans.

Table indiquant la durée de la vie moyenne, de 10 *à* 90 *ans, telle qu'elle a été observée parmi les assurés de la Société Équitable, depuis septembre* 1762 *jusqu'au* 1[er] *janvier* 1829.

AGE.	VIE MOYENNE.	AGE.	VIE MOYENNE.	AGE.	VIE MOYENNE.
	Ans.		Ans.		Ans.
10	48.32	40	27.40	70	8,70
15	45,03	45	23,87	75	6,61
20	41.67	50	20,36	80	4,75
25	38,12	55	16,99	85	3,39
30	34,53	60	13,91	90	2,56
35	30,93	65	11,13		

Le taux de l'intérêt et les deux lois de mortalité étant une fois arrêtés, les sociétés établissent leurs primes d'après les règles du calcul des probabilités. Il n'y a rien d'arbitraire dans cette détermination; aussi les tarifs de toutes les compagnies d'un même pays se ressemblent à de très-petites différences près, et elles présenteraient toutes les mêmes avantages, si elles donnaient la même destination aux bénéfices résultant de leurs opérations. Maintenant que nous connaissons les principales bases qui servent à établir les sociétés d'assurances, examinons en quoi diffèrent leurs combinaisons.

Trois systèmes différens régissent les compagnies d'assurances sur la vie.

1° Dans quelques-unes, les assurés *pour la vie entière* sont mutuellement responsables; ils se partagent les profits, et sont soumis à des appels de fonds lorsque cela est nécessaire. Parmi les établissemens de cette espèce, quelques-uns ont effectué des réserves, afin de rendre les appels de fonds purement nominaux; cette réserve varie selon les compagnies. En général, on se figure que la quotité de la réserve est arbitraire, c'est une erreur; la réserve doit être calculée d'après des règles fixes. Un problème très-intéressant du calcul des probabilités consiste à déterminer à combien il faut élever cette réserve pour que la probabilité de perdre au-delà soit aussi faible qu'on le désire. Ce calcul, tout étrange qu'il puisse paraître, présente des résultats d'une exactitude rigoureuse, mais il est trop élevé pour que nous puissions ici en donner facilement une idée. Les sociétés établies à Londres sur le système de la mutualité, sont :

L'Amicable, fondée en...	1706	London Life Association...	1806
L'Equitable...	1762	Norwich Union..........	1808

Ces compagnies, que l'on peut considérer comme les plus importantes de la Grande-Bretagne, ne peuvent que difficilement établir leur situation à la fin de chaque année; car d'une part les travaux que nécessite cette opération sont très-considérables, et de l'autre il faut toujours plusieurs années pour que la loi de mortalité présente des résultats sensibles. Au reste, elles n'entreprennent pas à cette opération à des époques uniformes.

L'Amicable fait son inventaire		chaque année.
L'Équitable	— —	tous les 10 ans.
London Life Association	—	chaque année.
Norwich Union	—	tous les 7 ans.

Les bénéfices reconnus à la suite de ces inventaires ne sont point partagés de la même manière dans les diverses sociétés. Ainsi l'*Amicable* en répartit les 7/8es entre les assurés, et elle met le dernier huitième en réserve; l'*Équitable* donne les 2/3 à ses assurés, et met en réserve le dernier tiers. Il ne faut pas penser cependant que la part des bénéfices allouée aux assurés leur soit comptée en argent. Dans quelques compagnies elle sert à augmenter le capital qu'ils ont fait assurer; il est des compagnies qui diminuent, en proportion des bénéfices, les primes des assurés; d'autres, enfin, laissent aux assurés le choix entre ces deux modes de répartition.

2° Le second système est une modification du premier : dans le système de la mutualité, les sociétés s'établissent sans avoir besoin de capital primitif ou fonds social; mais on pensa plus tard qu'une compagnie qui, dès son origine, serait investie d'un capital considérable, présenterait une garantie suffisante au public et s'attirerait un grand nombre d'assurés. C'est ainsi que des capita-

listes, après avoir réuni un fonds social par actions, ont constitué des compagnies d'assurances qui libèrent les assurés de tout appel de fonds ; ce sont les porteurs d'actions eux-mêmes qui supportent les pertes.

Lorsque la situation de la société présente des bénéfices, on divise ce profit en trois parts : l'une est mise en réserve, afin de subvenir aux pertes futures qui pourraient advenir ; la seconde est répartie entre les porteurs d'actions ; la troisième, enfin, est accordée aux assurés pour la vie entière, c'est-à-dire que l'on augmente le capital assuré par chaque police.

Ce système est très-bien conçu, il donne de la consistance à une compagnie. Dans l'origine des assurances sur la vie, époque où l'on ne connaissait ni les lois de mortalité, ni les méthodes de calcul pour établir les primes, on a dû nécessairement suivre le système de la mutualité dans toute sa pureté ; mais les grands progrès de la science, en permettant d'établir les calculs avec précision, ont fait abandonner ce mode d'assurance pour faire adopter le second système, dans lequel la direction de la compagnie n'appartient qu'à un petit nombre de personnes.

3° Le troisième système, enfin, qui régit les autres compagnies d'assurances, se déduit facilement du précédent. Certains capitalistes voulant fonder des sociétés d'assurances sur la vie, trouvèrent plus commode de ne pas accorder la troisième part à leurs assurés et ils se l'adjugèrent, de sorte qu'après avoir effectué une réserve, tout le reste des bénéfices est partagé entre les porteurs d'actions.

On peut donc résumer ces trois systèmes de la manière suivante : les compagnies fondées sur la mutualité distribuent à leurs assurés la totalité des bénéfices, moins la réserve ; les compagnies fondées sur le deuxième système

ne font participer les assurés qu'à une certaine portion de leurs bénéfices, mais les libèrent de tout appel de fonds; et les compagnies établies d'après le troisième système n'accordent rien du tout à leurs assurés. Ces trois systèmes, en usage depuis long-tems, peuvent être appréciés aujourd'hui avec connaissance de cause et par leurs propres effets.

Les sociétés fondées sur le premier système, celui de la mutualité dans toute l'acception du mot, sont devenues les plus considérables, et leurs assurés en ont retiré des avantages plus grands que ceux qui s'étaient fait assurer par les autres compagnies. Le deuxième système a produit des résultats analogues à ceux des compagnies purement mutuelles, mais cependant moins avantageux. Quant au troisième, l'on chercherait vainement à dire quelque chose en sa faveur : les compagnies de cette espèce sont peu progressives; il semble même qu'elles tiennent à ne pas sortir de leurs anciens erremens. *Tout pour elles, et rien pour les assurés*, voilà en deux mots le résumé de leur système. On pourrait dire que ces compagnies, en s'isolant ainsi par égoïsme, portent dans leur sein un germe de destruction.

On ne peut faire qu'un seul reproche au système de la mutualité; il nécessite des écritures et des inventaires sans nombre dont la complication s'accroît chaque année; opérations laborieuses qui à la longue deviennent très-difficiles à exécuter. Dans son application il présente encore un danger que l'expérience seule pouvait dévoiler; ainsi, il est arrivé qu'après avoir réalisé de gros bénéfices, les sociétés mutuelles ont négligé d'augmenter le capital de chacun des assurés, et que des ventes considérables de rentes ont été réalisées pour payer aux personnes assurées le montant des répartitions des bénéfices auxquelles cette

mesure vicieuse leur donnait droit. Cette dérogation aux véritables principes des assurances porte le plus grand préjudice aux intérêts d'une société, car elle fait sortir de ses coffres une partie des capitaux ou de ses réserves qui garantissent le paiement des sommes assurées. W. Morgan, lorsqu'il était directeur de la *Société Équitable*, s'était toujours fortement opposé à cette mesure, mais l'impulsion de l'intérêt personnel est trop forte, et sa voix ne fut pas entendue.

Ce qui est arrivé dans une société peut aussi se présenter dans les autres; car, lorsque les bénéfices sont devenus considérables, il est très-difficile de trouver des argumens capables d'empêcher le morcellement du fonds acquis; il y a toujours des membres disposés à faire prévaloir quelques motifs spécieux en faveur de ce détournement : « c'est une opération lucrative à réaliser, un sociétaire tombé dans la détresse à soulager, etc., etc. »

Aussi, quoique le système de répartition progressive sur les polices soit généralement approuvé et qu'il ait procuré aux assurés de grands avantages, il était cependant nécessaire de chercher à éviter les deux inconvéniens que nous venons de signaler; c'est ce qui engagea W. Morgan, en 1796, à publier un nouveau système qui ne présentait point ces dangers. Ce plan consiste à faire participer les assurés aux profits (*surplus*) de la société, en leur payant seulement *l'intérêt* du capital trouvé en bénéfice. Le capital lui-même reste inaliénable et comme un fonds de garantie pour le paiement des sinistres. Ce capital, qui a beaucoup d'analogie avec les fonds de réserve de la Banque ou de la compagnie des Indes (1), pourrait être transfé-

(1) Voyez les articles que nous avons publiés sur ces deux établissemens dans les nos 8 et 15 de cette série.

rable avec ses profits et charges, mais il serait toujours une partie intégrante du fonds social.

Ce plan, recommandé par W. Morgan à la *Société Équitable*, eût été adopté sans les difficultés dont il était environné et qu'on regarda alors comme insurmontables sans l'autorisation du Parlement; mais on ne crut pas devoir la solliciter. Le projet de W. Morgan ne mérite pas moins l'attention des compagnies qui se formeront à l'avenir, ou qui changeront de système; nous ne saurions trop en recommander l'examen.

Nous allons maintenant donner quelques détails sur les résultats qui ont été obtenus durant les dernières années à la *Société Équitable*, sans contredit la plus importante de toutes les compagnies d'assurances qui existent, tant en Europe qu'en Amérique. Elle fut constituée en 1762, sur le principe le plus rigoureux de la mutualité. A des intervalles, fixés maintenant à dix ans, la société dresse le bilan exact de sa position; lorsqu'elle a reconnu que, tous ses frais payés, il lui reste des bénéfices, elle y fait participer ses assurés *pour la vie entière*, en raison de la *quotité de chaque police* et *de son ancienneté*. Mais, au lieu de faire une distribution de fonds à ses assurés, la société augmente la valeur des polices d'assurances, accroissement qui est déterminé par des règles mathématiques rigoureuses.

Depuis son origine, la *Société Équitable* a accordé neuf fois cette augmentation; savoir, en 1781, 1786, 1791, 1793, 1795, 1800, 1809, 1819 et 1829. Le tableau suivant fait voir quel était, en 1829, le montant de ces augmentations successives afférant à une police de 10,000 fr., qui aurait été souscrite dans l'une des années écoulées depuis 1776.

Tableau indiquant quelle était au 31 décembre 1829 la totalité des additions successives faites par la Société Équitable à ses polices d'assurances pour la vie entière, contractées depuis 1776 jusqu'en 1816.

DATE des polices.	ADDITION totale sur une police de 10,000 fr.	DATE des polices.	ADDITION totale sur une police de 10,000 fr.
1776	49.600	1798	18,700
1777	47,900	1799	17,700
1779	44,600	1800	16,700
1780	43,000	1801	15,700
1782	39,700	1802	14,900
1783	38,200	1803	14,100
1784	36,700	1804	13,300
1785	35,200	1805	12,500
1786	33,700	1806	11,700
1787	32,300	1807	10,900
1788	30,900	1808	10,100
1789	29,500	1809	9,000
1790	28,100	1810	8,500
1791	26,700	1811	7,900
1792	25,300	1812	7,400
1793	24,000	1813	6,800
1794	22,900	1814	6,300
1795	21,800	1815	5,700
1796	20,700	1816	5,200
1797	19,700		

Il résulte de ce tableau qu'une police de 10,000 fr., souscrite en 1776, a reçu, dans les années ci-dessus désignées, des augmentations successives dont la totalité, en 1829, était de 49,600 fr.; or, comme la somme assurée primitivement était de 10,000 fr., la police se trouvait donc valoir 59,600 fr. en 1829. De même une police de 10,000 fr., souscrite en 1816, valait 15,200 fr. en 1829.

Il est bien entendu que l'accroissement des polices ne

fait pas augmenter la prime de l'assuré; la prime reste toujours invariable, quelle que soit l'augmentation qu'éprouve le capital assuré par suite des bénéfices de la société. Outre ces bonifications, la société a fait des réserves successives dont la totalité, au 1[er] janvier 1830, s'élevait à plus de 255 millions de francs. Voici comment se composait son capital à cette époque :

Liv. st.		Liv. st.
4,373,000	en rentes 3 p. °/₀, annuités de la banque consolidées à 89 p. °/₀..................	3,891.970
4,587,000	en rentes 3 p. °/₀, *id.* réduites, à 90 p. °/₀....	4,128,300
400,000	en rentes 3 1/2 p. °/₀, *id.* réduites, à 99 p. °/₀.	396,000
	Placemens sur hypothèques..........................	1,822,860
	TOTAL............... Liv. st.	10,239,130
		(255,978,250 fr.)

	Liv. st.
La totalité de ses assurances à la même époque s'élevait à	14,849,972
	(371,249,300 fr.)
Et elle recevait annuellement pour primes...........	410,665
	(10,266,625 fr.)

Jamais société d'assurances n'a présenté des résultats pareils; les services qu'elle a rendus à l'Angleterre, en répandant le bien-être dans les familles, sont immenses, et personne ne lui conteste aujourd'hui la considération qu'elle mérite à tant de titres. Cette société a été dirigée pendant plus d'un demi-siècle par W. Morgan qui, après y être entré fort jeune, ne l'a quittée qu'en 1830, à l'âge de 80 ans. Son fils, M. A. Morgan, associé depuis longtems aux travaux de son père, lui a succédé dans ses fonctions de directeur, et c'est lui qui a rédigé les principaux

documens statistiques publiés par la *Société Equitable*, documens trop curieux et trop importans pour être passés ici sous silence. La loi de mortalité qu'il a publiée est du plus haut intérêt ; elle se rapporte à des individus bien portans, car ce sont les seuls que l'on admette dans les compagnies d'assurances : elle peut donc être mise en parallèle avec les tables de Deparcieux et celles de la ville de Carlisle, et servir à les confirmer ou à les modifier. Il n'existe aujourd'hui aucune loi de mortalité qui mérite plus de confiance que celle de la *Société Équitable* ; les élémens qui ont servi à l'établir sont précis, car les polices d'assurances donnent exactement les dates des naissances ; quant aux calculs, ils ont été faits sous les yeux et par les soins de M. A. Morgan ; c'est une autorité qui ne laisse rien à désirer.

Tableau comparatif de la durée moyenne de la vie.

Ages.	D'après la loi de Deparcieux.	Dans la ville de Carlisle.	A la Société Équitable.
20...........	40,29	41,46	41,77
30....... ...	34,17	34,34	34,68
35............	30,95	31,00	31,08
40............	27,76	27,61	27,55
45............	24,02	24,46	24,04
50............	20,50	21,11	20,53
55............	17,15	17,58	17,16
60............	14,16	14,34	14,11
65............	11,42	11,79	11,36
70............	8,79	9,18	8,99
75............	6,43	7,01	7,00
80............	4,73	5,51	5.51
85..	3,33	4,11	4,02
90............	1,77	3,28	2,16

Un autre document non moins précieux est celui qui indique les causes des décès des divers assurés, ainsi que l'influence de chaque maladie aux divers âges. Ce document fort étendu pourra être consulté avec fruit par les médecins physiologistes qui s'occupent spécialement des maladies dont les divers âges sont plus particulièrement affectés. Il n'entre pas dans notre cadre de le reproduire, nous dirons seulement qu'il résulte de ce tableau que le plus grand nombre des décès est dû à la vieillesse, ce qui prouve le soin minutieux avec lequel les assurés sont choisis ; il est fort douteux que toutes les compagnies puissent présenter un résultat semblable, qui, à notre avis, est la meilleure preuve d'une bonne direction. Nous ferons remarquer, en outre, que sur les 4,095 décès survenus dans l'espace de 32 ans, il n'y en a eu qu'un seul qui ait été occasioné par la petite-vérole ; or, l'on sait que les personnes non vaccinées ne sont admises au nombre des assurés qu'avec une forte augmentation de prime. Les assurés de cette classe se trouvent par là réduits à un si petit nombre que l'on peut les négliger et considérer tous les assurés comme une réunion de personnes vaccinées ; sans contredit, l'existence d'un tel fait vient prouver de la manière la plus authentique l'efficacité de la vaccine (1).

Nous ne pousserons pas plus loin ces remarques, nous les réunissons toutes dans le tableau suivant, qui indique le nombre d'individus enlevé par chaque maladie sur mille assurés.

(1) Voyez les curieuses observations que nous avons publiées sur la vaccine et sur les effets de la revaccination dans le 19e Numéro de cette série (juillet 1834).

Nombre des personnes enlevées par diverses maladies, sur mille assurés de la Société Équitable, depuis le 1er janvier 1801 jusqu'au 31 décembre 1832.

Causes des décès.	Nombre de décès sur mille assurés.	Causes des décès.	Nombre de décès sur mille assurés.
Vieillesse	138,22	Cancer	10,50
Apoplexie	118,68	Fièvres nerveuses	10,26
Phthisie	82,78	Accidens	9,77
Fièvre générale	63,98	Fièvres bilieuses	9,04
Hydropisie	62,76	Dysenterie	8,30
Paralysie	57,39	Fièvres inflammatoires	7,81
Inflammation de poumons	45,18	Suicide	7,08
Fluxion de poitrine	44,69	Fièvres putrides	6,84
Maladie du foie	42,74	Choléra-morbus	6,59
Angine pectorale	35,41	Erysipèle	6,35
Maladies de la vessie et des voies urinaires	31,26	Epilepsie	4,64
		Pierre	2,93
Maladies d'entrailles	30,77	Hydropisie du cerveau	2,20
Maladies de l'estomac et des organes digestifs	25,89	Convulsions	1,95
		Intempérance	1,95
Ruptures de vaisseaux	20,02	Anévrisme	0,977
Maladies mal définies	19,29	Suites d'acouchemens	0,977
Asthme	18,07	Pleurésie	0,977
Transports au cerveau	15,63	Blessures	0,977
Inflammation de poitrine	14,41	Assassinat	0,733
Gangrène	11,23	Esquinancie	0,733
Atrophie	10,50	Petite-vérole	0,244

D'après le résumé que nous venons de faire de la situation de la *Société Équitable*, on voit qu'il doit y avoir peu de compagnies qui présentent des résultats aussi satisfaisans. En effet, il n'y en a pas d'autre en Angleterre qui soit parvenue à ce degré de prospérité, et qui ait publié des documens statistiques plus complets, preuve évidente de la bonne gestion qui règne dans l'administration de l'*Équitable*; aussi MM. Morgan se sont-ils attiré la considération, non seulement des personnes qui ne voient

que les résultats financiers d'une entreprise, mais encore de celles qui savent tenir compte de l'utilité et du mérite des travaux scientifiques.

Étendons maintenant nos investigations aux compagnies d'assurances sur la vie établies en France, qui, quoique encore naissantes, sont cependant les plus importantes de toutes celles établies sur le continent.

Il en existe trois : la *Compagnie Générale*, fondée en 1819 et constituée d'après le système des compagnies sans participation en faveur des assurés. La *Compagnie de l'Union*, dont l'existence date de 1829; elle prélève 1/5e sur ses bénéfices, et avec ce fonds elle augmente la valeur des polices de ses assurés pour la vie entière. Enfin la *Compagnie Royale* fondée en 1830, qui, au lieu d'augmenter les polices de ses assurés, leur accorde une diminution immédiate sur leurs primes. Ces trois établissemens sont trop nouveaux et ils ont trop de difficultés à surmonter pour présenter un développement analogue à celui des compagnies anglaises, mais ils ne sont pas moins en voie de prospérité. On doit leur reprocher toutefois de ne pas apporter assez de soin dans la rédaction des *exposés de leurs opérations*; il est en outre à remarquer que les publications des caisses d'épargne sont plus attrayantes que les leurs, et cependant les travaux des sociétés d'assurances sur la vie, par la grande diversité de leurs opérations, par les nombreuses remarques qu'elles sont obligées de faire, pourraient offrir bien plus de ressources, soit pour tirer des exemples frappans, soit pour présenter le résultat de leurs combinaisons sous un jour intéressant.

Les compagnies françaises devraient chercher à imiter nos petites publications connues sous le nom de *catéchisme d'assurances*, si répandues chez le peuple en Angleterre;

elles devraient aussi s'attacher à présenter les combinaisons abstraites des assurances de la manière la plus simple, et abandonner ce qui est purement commercial; c'est par ce moyen que les compagnies captiveraient l'attention des classes chez lesquelles l'instruction se fait déjà sentir.

Pour motiver le reproche que nous adressons aux publications des compagnies françaises, nous citerons entre autres deux genres d'assurances les plus utiles peut-être, et qu'elles négligent d'indiquer dans leurs prospectus.

1. Une assurance *pour la vie entière* est un engagement en vertu duquel une compagnie devra payer un capital convenu à la mort de l'assuré, à quelque époque que son décès arrive. L'assuré, de son côté, paie à la compagnie soit une somme unique, soit une somme annuelle beaucoup plus faible, mais qu'il sera tenu de livrer chaque année jusqu'à son décès. Ainsi, par exemple, une compagnie s'engagerait à remettre 10,000 fr. aux héritiers d'une personne âgée de trente ans, si cette personne versait à la compagnie, soit une somme unique de 3,992 fr., soit une prime annuelle de 249 fr. 20 jusqu'à son décès (1).

Ces deux modes d'acquitter une assurance ont leurs inconvéniens : le prix unique est trop élevé pour la plupart des fortunes, et la prime annuelle est une charge que l'on s'impose pour le reste de ses jours; l'on sent d'ailleurs que si l'on parvient à un âge avancé, on aura payé plus que le capital assuré. Or, l'on peut éviter ces inconvéniens *en limitant* le nombre des primes que l'on veut payer à la compagnie : l'assuré stipule, par exemple, qu'il ne veut en aucun cas être tenu à payer plus de 2, 3, 10, 15, etc., primes; cette prime est alors plus élevée que celle pour la vie entière, mais l'assuré y trouve des avantages réels.

(1) Ces prix varient légèrement selon les systèmes des diverses compagnies.

Si l'assuré, âgé de trente ans, ne voulait pas être exposé à payer plus de vingt primes, par exemple, elles seraient fixées par la compagnie à 324 fr. 50 c. par année; cette somme est supérieure, sans doute, à celle de 249 fr. 20 c., payable jusqu'au décès, mais la différence est bien compensée, d'abord parce que l'assuré sait qu'il n'aura jamais à débourser plus de 6,490 fr., somme inférieure au capital assuré, et ensuite parce qu'il ne se trouve pas lié pour le reste de sa vie, condition pénible à souscrire.

2. Le second genre d'assurances dont nous voulons parler est plus nouveau, nous l'appellerons *assurances à paiement certain.*

Par exemple, une personne âgée de vingt-quatre ans, qui s'engagerait à verser une prime annuelle de 379 fr. 60 c., pendant vingt ans, et si *elle était vivante*, serait certaine que la compagnie, après cette époque, paierait un capital de 10,000 fr. soit à lui-même, soit à toute autre personne désignée, et cela que l'assuré soit vivant ou non.

Si l'assuré meurt dans le cours des vingt ans, la compagnie n'a plus de primes à recevoir, mais elle n'en paie pas moins les 10,000 fr. à l'expiration des vingt ans.

D'après les conditions de cette assurance, le cas le plus défavorable pour l'assuré est celui où il vit plus de vingt ans, et où, par conséquent, il paie les vingt primes. Eh bien ! dans ce cas encore, il n'aura déboursé en tout que 7,592 fr., qui lui auront produit un intérêt de 2 1/2 p. % environ.

Le résultat paraît plus avantageux encore lorsque l'on pense que si l'assuré mourait avant l'expiration des vingt ans, le capital de 10,000 fr. n'en aurait pas moins été dû aux personnes désignées par l'assuré.

Un père de famille qui aurait plusieurs enfans peut par

ce moyen leur garantir un capital quelconque au bout d'un certain tems; s'il perd un ou plusieurs de ses enfans, les survivans recevront également le capital assuré; s'il meurt lui-même, sa famille ne reste grevée d'aucune charge, quant à l'assurance; et, au terme convenu, elle touche cependant le capital assuré.

Les deux genres d'assurances que nous venons de signaler ont un côté précieux, c'est de ne laisser aucune incertitude aux assurés sur l'issue de leur engagement; ces transactions n'ont rien de chanceux, ni rien qui ressemble à une loterie, elles devraient être plus connues qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Nous pensons qu'il ne tient qu'aux compagnies françaises de prendre tout l'essor dont elles sont susceptibles, mais il faut avant tout qu'elles mettent leurs combinaisons à la portée de tout le monde. Le champ des assurances est immense; son étendue n'a pas encore été explorée à fond, c'est aux générations nouvelles à en tirer toutes les ressources qu'il renferme.

(*Companion to the life assurance.*)

Voyages.

LES CIRCASSIENS,

LEURS MOEURS ET LEURS USAGES (1).

La Circassie est une contrée presque inconnue des Européens ; aussi la considère-t-on, en général, comme une terre inhospitalière; opinion tout-à-fait injuste et qui contribue pour beaucoup à empêcher ses habitans d'établir des relations avec des peuples plus éclairés, qui pourraient leur transmettre les bienfaits de la civilisation. Les côtes de la Circassie ne sont fréquentées que par les Turcs, nation peu civilisatrice et bien mal disposée pour adoucir les mœurs et faire naître le goût des arts et de l'industrie chez les peuples qu'ils fréquentent. La seule autre nation avec laquelle les Circassiens aient quelques rapports, c'est la Russie qui les entoure de toutes parts et à laquelle ils tiennent par des liens politiques. Mais ils sont loin de montrer, dans leurs relations commerciales avec les Russes, la confiance et l'amitié qu'ils ont pour les Turcs, avec lesquels ils sont en rapport depuis une époque très-reculée.

Quelque gloire qu'il y ait à faire la conquête d'un pays

(1) Note du Tr. La Circassie comprend tout le versant septentrional du Caucase, et s'étend depuis les côtes de la mer Noire jusqu'à la Caspienne, dont elle ne se trouve séparée que par le Daghistan. Elle est divisée en *grande* et *petite Kabarda.* Ce peuple forme une république aristocratique très-redoutable; aussi tous les courriers russes qui apportent la correspondance officielle de Mozdock à Vladikarkas sont-ils accompagnés de 150 hommes de cavalerie et de deux canons, pour résister aux attaques de différentes tribus tâtares qui habitent la Circassie.

par les armes, il y en aurait encore plus à le régénérer et à le tirer d'un état de barbarie tel que celui dans lequel sont encore plongés aujourd'hui les Circassiens. La Circassie offre de vastes plaines encore incultes qui n'attendent que la main d'un agriculteur habile pour produire d'abondantes récoltes. Le caractère, les mœurs, les coutumes et la religion de ce peuple, appellent une réforme qui doit placer au nombre des bienfaiteurs des nations celui qui parviendra à l'opérer. On verra, par l'esquisse que nous allons tracer du caractère des Circassiens, la mesure des difficultés qu'offrirait cette grande entreprise, et l'indication des moyens qu'il y aurait à prendre pour les surmonter.

Les premiers objets qui frappent la vue de l'enfant laissent ordinairement dans son esprit des impressions profondes qui doivent former la base de l'homme futur ; l'éducation accomplit le reste. Le Circassien reçoit le jour, et grandit au milieu du bruit des armes. Tout ce qui l'entoure tend sans cesse à exalter les vertus guerrières ; aussi à mesure que ses idées s'étendent, il sent naître en lui cet esprit d'émulation qui le porte à suivre les traces de ceux dont il entend vanter les exploits. Semblable aux guerriers de l'antiquité, il ne sait pas imposer un frein à son courage au milieu d'une bataille, et ignore même entièrement l'art de combiner ses mouvemens. Une témérité aveugle lui fait mépriser le danger ; c'est là tout ce qui le rend formidable. Comme les Circassiens n'ont d'autre profession que celle des armes, leur éducation est adaptée à ce genre de vie. Il est rare qu'un enfant soit élevé sous le toit paternel. Le droit de diriger son éducation appartient à la nation, mais est délégué au premier qui s'offre pour être son *atlik* (précepteur). Lorsque plusieurs compétiteurs se présentent pour cet emploi au-

quel on attache une haute importance, des arbitres décident pendant combien de tems chacun d'eux sera chargé de l'enfant dont l'éducation est commencée aussitôt qu'il est sorti des mains de sa nourrice ; quand il a acquis le degré d'instruction le plus élevé dans tous les exercices militaires, lorsqu'il peut se rendre maître du cheval le plus indomptable, lorsqu'il peut supporter la faim et la fatigue et tenir tête à l'ennemi, il est amené en triomphe, et présenté tout armé à ses parens.

Si l'on cherche la cause première de la plupart des habitudes des Circassiens, on la trouve dans cet esprit belliqueux qui domine toutes leurs actions ; les dissensions continuelles qui règnent entre les différentes tribus, justifient ensuite leurs vols et les actes de violence auxquels elles se livrent. Les représailles qui ne manquent pas de suivre augmentent l'animosité ; la vengeance et l'avarice appellent de nouvelles excursions, et l'habitude finit par rendre le brigandage une profession honorable dans laquelle tous cherchent à se distinguer. La plus grande insulte que l'on puisse faire à un jeune Circassien, c'est de lui dire qu'il n'a pas encore enlevé une tête de bétail.

Il serait inutile de chercher dans cette contrée des documens historiques de quelque valeur. Les seuls monumens littéraires que possèdent les Circassiens sont de petits poèmes destinés à célébrer les hauts faits de leurs héros. Quant à leur traditions, elles sont confondues avec ces fables dont toutes les nations de l'Orient sont si prodigues. Aussi la partie de l'histoire de ce peuple digne de quelque confiance ne remonte pas au-delà de l'avant-dernière génération. La Circassie paraît avoir subi, pendant ce court espace de tems, une grande révolution ; l'histoire de ce pays commence avec les princes *Sahu* et *Ghéhan*,

dont les descendans, devenus formidables par leur nombre et leur courage, avaient étendu leur autorité sur toute la contrée. Mais la jalousie qui devait exister entre deux familles puissantes amena leur ruine commune. De nouveaux chefs les remplacèrent et se partagèrent la Circassie en autant d'états féodaux qu'ils gouvernèrent sous le titre de princes. Le corps de la nation est divisé aujourd'hui en dix états ou tribus qui sont désignées par les noms suivans.

1re Notkaïtshs.	6e Hatiokais.
2e Shapsoughs.	7e Kemkouis.
3e Abatzaïkhs.	8e Abazes.
4e Psedoughs.	9e Benelneis.
5e Oubighs.	10e Kouberteis.

De fréquentes dissensions s'élèvent entre ces différentes tribus, qui savent cependant se réunir lorsqu'un danger extérieur menace leur indépendance. Tant que ces peuples mépriseront le travail productif de l'homme et regarderont le vol et le pillage comme des exploits glorieux, ces divisions intestines leur seront nécessaires pour subvenir à leurs besoins. Les individus qu'ils enlèvent dans leurs excursions sont le principal article de commerce qu'ils font avec les Turcs (1), et si ce moyen d'établir la

(1) Les Turcs fournissent aux Circassiens toutes les marchandises qu'ils tirent du dehors. Ce commerce consiste principalement en étoffes de différentes espèces, fabriquées dans la Natolie, et dont l'importation annuelle en Circassie monte à environ 2,500,000 piastres. Les autres articles importés sont le sel, le fer, l'acier, l'or, le fil d'argent, le maroquin, les armes, la poudre à canon, et quelques pièces de poterie, formant environ une somme de 500,000 piastres par an. Les Circassiens donnent en échange de la cire, du miel, des salaisons, différentes espèces de peaux, soit pour la tannerie, soit pour les fourrures, mais les esclaves forment la partie la plus importante de leurs exportations.

balance avec le montant des importations venait à leur manquer, ils seraient bientôt privés des choses les plus nécessaires.

Les esclaves qu'ils se procurent dans leurs excursions sont destinés au service intérieur de la maison, à la culture des terres ou au commerce d'échange qu'ils font avec les Turcs. La condition de ceux qui restent dans le pays est loin d'être aussi pénible que celle des hommes qu'une coutume barbare soumet encore à la servitude chez des nations plus civilisées. Les esclaves qui sont employés à l'agriculture reçoivent une certaine étendue de terrain qu'ils doivent cultiver et dont ils partagent le produit avec leurs maîtres; cette part suffit toujours pour leur fournir, et au-delà, les objets les plus indispensables à la vie. Ils peuvent se marier, mais leurs enfans restent dans la même condition qu'eux. Cependant, tous ceux qui sont exportés n'ont pas été, comme on pourrait le croire, faits prisonniers à la guerre; il y a parmi eux un certain nombre de criminels que l'usage ne permet pas de condamner à mort et que l'on punit en les privant de la liberté et en les chassant du pays. On voit aussi des femmes qui, d'elles-mêmes, demandent à être vendues. Pour obtenir l'acquiescement de leurs parens, elles disent qu'elles ont fait le serment d'accomplir cette résolution; et le respect que les Circassiens ont pour le serment les empêche de s'opposer à cette détermination. Ce désir de quitter le pays a pour mobile l'ambition, la curiosité et surtout l'espoir d'éviter le travail continuel auquel les femmes de toutes les conditions sont soumises en Circassie; il leur est aussi inspiré par le récit de celles qui, après avoir passé leur jeunesse dans les harems de Constantinople, s'en reviennent chargées de richesses. Tout ce qu'elles racontent, à leur retour, des délices des harems, et les présens qu'elles

rapportent, suffisent pour engager quelques jeunes filles à courir la même carrière.

Outre le traité d'union qui existe entre les familles de la même tribu, chaque tribu est encore liée avec une autre par une alliance spéciale. Le serment d'union et d'accord prononcé par les députés respectifs de ces tribus les astreint à ne rien faire qui puisse porter préjudice à la tribu alliée, à se prêter un secours mutuel dans toutes les occasions, et à terminer avec une justice réciproque tous les différends qui peuvent s'élever entre les membres des deux tribus. Celui qui viole cet engagement est puni d'une forte amende; et s'il y a récidive, il est vendu aux Turcs comme parjure et ennemi de l'ordre public. Comme le vol est le sujet le plus ordinaire de ces discussions, lorsque le crime est prouvé et l'auteur connu, il est jugé par les anciens et condamné pour la première offense à restituer sept fois la valeur de l'objet volé, et à payer une amende de neuf têtes de gros bétail quand même l'objet volé ne serait qu'une poule. Le meurtrier est puni de la même manière; la punition varie suivant les circonstances qui ont accompagné le crime et suivant la condition de la victime. Les anciens, dans ce cas, joignent les fonctions de médiateurs à celles de juges, et sont chargés de déterminer la somme qui doit être payée aux parens; mais l'argent étant plutôt considéré, en Circassie, comme un article d'échange que comme le signe d'une valeur réelle, ces paiemens sont faits en bétail, en poterie, en provisions, en esclaves et en armes. Il est rare que le meurtrier puisse payer seul l'amende à laquelle il est condamné, mais ses amis et ses parens s'empressent de l'aider. Une indemnité est également donnée aux parens d'une personne qui est tuée par accident; dans ce cas, les anciens recherchent les diffé-

rentes causes qui ont pu amener l'accident, et règlent l'amende d'après le degré de criminalité qu'ils attachent à cette cause. Une semblable loi, dans un pays civilisé, serait l'occasion de discussions interminables; mais ici il est rare que les anciens éprouvent de l'embarras dans leurs jugemens. Cependant, quand la cause est trop obscure, les parties nomment des arbitres qui sont chargés de les réconcilier ou de juger d'une manière définitive.

Le crime le moins excusable chez les Circassiens, c'est l'infraction au serment que l'on a fait de ne causer aucun dommage à ceux avec lesquels on est allié. Il en résulte qu'ils ne reconnaissent d'autre loi sociale que celle qui repose sur la foi donnée, et que là où il n'existe pas de traités, ils ne reconnaissent que la loi du plus fort. Cependant, comme on respecte généralement dans le pays toutes les conventions volontaires, il arrive souvent qu'avant d'en venir aux mains, on essaie de s'entendre par l'intermédiaire d'arbitres : dans ce cas, un nombre égal d'arbitres pris dans chacune des tribus auxquelles appartiennent les parties se réunissent dans un lieu choisi pour la conférence. On les place ordinairement à une certaine distance les uns des autres, afin d'empêcher une surprise, et des cavaliers portent les propositions d'un côté et d'autre, jusqu'à ce que l'on soit d'accord ou que l'on ait reconnu l'impossibilité de s'entendre.

L'hospitalité est considérée comme sacrée chez les Circassiens; mais pour en jouir il faut s'être fait déclarer leur ami et avoir fait choix d'un protecteur. Cette condition n'est pas difficile à remplir, car il suffit de faire un petit présent à la personne que l'on choisit, et qui est toujours très-flattée de la préférence. Cette personne devient le *Konak* de l'étranger et répond de sa conduite envers ses com-

patriotes, en même tems qu'elle garantit contre toute violence la personne et les propriétés de son hôte. Aussitôt que l'étranger a trouvé cette sauve-garde, il est reçu partout avec des égards et une cordialité qui lui prouvent qu'on est très-satisfait de le posséder.

Malgré la disposition au pillage et au brigandage qui est si prononcée chez les Circassiens, ils ont cependant une grande douceur de caractère et leur amitié est très-sûre; mais une certaine hauteur qui tient à leur éducation, et que les Turcs leur ont rendue habituelle, exige que les premières avances soient faites par ceux qui veulent s'assurer leur bonne volonté. Il est facile, en stimulant leur amour-propre par quelques flatteries et par un présent de peu de valeur, de s'insinuer dans leurs bonnes grâces et d'en obtenir alors tout ce que l'on désire.

On retrouve chez eux les mêmes cérémonies et la même méthode d'adoption qui sont en usage chez plusieurs tribus indiennes. La femme présente son sein à celui qui est adopté. L'étranger qui a été naturalisé de cette manière et qui désire se fixer dans le pays peut facilement s'y marier, et alors il se trouve immédiatement lié à un grand nombre de familles, car les degrés de parenté sont très-étendus. Mais si les Circassiens observent avec tant d'exactitude les lois de l'hospitalité à l'égard de ceux à qui ils l'ont accordée, malheur à celui qui tombe entre leurs mains sans l'avoir obtenue, car, d'après leurs principes de ne tenir qu'à ce qu'ils ont promis, ils considèrent comme ennemis tous ceux qui n'ont pas demandé de Konak, et les laissent au pouvoir du premier qui peut s'en emparer.

Les navires qui font naufrage sur leurs côtes, et même ceux qui, sans avoir fait naufrage, sont cependant incapables de résister à leurs attaques ou de les éviter, sont

réputés de bonne prise, et les hommes qui les montent sont soumis à l'esclavage. Mais ils peuvent se faire racheter; le rachat n'est jamais refusé, et il est bien rare que la somme demandée dépasse 18 à 24 liv. st. (450 à 600 fr.), à moins que les prisonniers n'appartiennent à un rang élevé.

On retrouve dans la croyance religieuse des Circassiens des traces du christianisme, qui leur fut probablement apporté par quelque croisé échappé aux malheurs des expéditions en Terre-Sainte, ou par les Génois, qui avaient des établissemens en Circassie à l'époque où ils étaient les maîtres de la mer Noire. Ils reconnaissent un être suprême, une mère de Dieu, et plusieurs puissances célestes d'un ordre secondaire qu'ils appellent apôtres. Ils croient à l'immortalité de l'ame et à une vie future qui sera réglée suivant la manière dont ils auront vécu ici-bas. Cependant, là comme ailleurs, on s'inquiète fort peu de cet avenir, car, en attendant, rien n'est négligé pour se procurer tout ce qui peut embellir la vie terrestre.

Les forêts sont leurs temples, et une croix placée sur un arbre indique un autel sur lequel ils offrent leurs sacrifices. L'un des anciens de l'assemblée officie comme ministre; placé à côté de la croix, couvert d'un manteau de bure et la tête nue, il commence par un sacrifice propitiatoire. La victime offerte à la divinité est ordinairement un mouton ou une chèvre, quelquefois un bœuf dans les grandes solennités. Le prêtre prend une bougie placée auprès de l'autel, et brûle quelques poils de l'animal à l'endroit où il doit être frappé; il verse ensuite un peu de *bouza* (1) sur la tête, et après une courte prière, il ordonne qu'il soit immolé. La tête de la victime est offerte à la divinité

(1) Liqueur qu'ils obtiennent de la fermentation de la farine de millet dans l'eau.

et attachée à un pilier, à peu de distance de l'autel. La peau appartient au prêtre officiant, et les autres parties de l'animal sont préparées pour fournir un repas à l'assemblée.

Plusieurs jeunes gens, la plupart esclaves du prêtre, se tiennent derrière lui, ayant à la main des coupes de *bouza* et des tranches de pain. Aussitôt que le sacrifice est consommé, le prêtre prend un morceau de pain d'une main et de l'autre une coupe, puis les élevant vers le ciel, il invoque la grâce du Tout-Puissant, et les offre au plus ancien de la réunion. Il reçoit alors des mains de ses assistans une nouvelle coupe et un nouveau morceau de pain qu'il offre encore à l'un des plus anciens, après avoir répété la même cérémonie. Avant de terminer, il fait connaître le jour où sera célébré le prochain sacrifice, dont il fixe l'époque à sa volonté, mais il doit avoir lieu une fois par semaine, et seulement le samedi, le dimanche, le lundi ou le mardi; jamais un autre jour.

Il proclame aussi les objets qui ont été trouvés ou perdus, mais on entend rarement parler de ces derniers; on sert ensuite le repas, qui est composé des débris de la victime et des mets que chacun des assistans a eu le soin d'apporter. Outre ces fêtes hebdomadaires, les Circassiens en célèbrent plusieurs autres. Celle de *Mercime*, ou de la mère de Dieu, arrive dans le mois de septembre. On ne sait pourquoi ils la nomment la mère de Dieu : *Merime* est simplement la patrone des abeilles. La tradition rapporte que le tonnerre ayant un jour, dans sa fureur, exterminé tous ces industrieux insectes, *Mercime* en cacha un dans les plis de sa robe, et, grâce à ce soin, l'espèce en fut conservée.

Vers le printems, ils célèbrent la fête de saint Sozerise, qui fut un grand navigateur et auquel les vents et les vagues sont soumis. Parmi leurs autres fêtes, nous citerons seu-

lement celle des morts, que chaque famille célèbre en particulier; celle du premier de l'an, et enfin celle du tonnerre, pour lequel ils ont une grande vénération. En examinant avec quelque attention le motif bizarre de ces fêtes et de ces cérémonies, il est facile de reconnaître que la religion des Circassiens n'est qu'un mélange des fables de l'idolâtrie avec les mystères du christianisme.

Leurs repas sont servis comme ceux des Turcs sur de petites tables rondes, et les plats se succèdent avec assez de rapidité. L'étranger mange seul; le maître de la maison avec toute sa famille, à l'exception des femmes, se tient respectueusement auprès de la table. Les femmes mangent dans une pièce séparée et sont très-honteuses quand un homme les surprend à table. Les Circassiens, à l'exemple des Turcs, ne se servent que de cuillers de bois; leurs doigts remplacent les fourchettes, et jamais ils ne se mettent à table sans invoquer la bénédiction de Dieu. Leur seul aliment est le millet bouilli avec un peu de sel; aussitôt qu'il est à moitié cuit, ils retirent l'eau, qui leur sert de boisson, et ils continuent d'agiter le grain avec une spatule jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'une pâte épaisse, qu'ils versent sur une table pour la faire refroidir. Quelquefois, au lieu de millet, ils emploient la farine de froment, surtout dans les grandes solennités et dans les cérémonies religieuses. Quoique le *bouza* soit la boisson ordinaire du pays, on cultive cependant la vigne dans quelques districts, car les Circassiens aiment beaucoup le vin et l'eau-de-vie; ceux même qui sont mahométans ne se font pas scrupule de violer la loi du Prophète.

La sobriété à laquelle les Circassiens sont en général habitués leur est d'une grande utilité dans leurs expéditions militaires. Chaque cavalier porte un petit sac plein de millet bouilli qu'il attache à sa selle; cette nourritu e

seule leur suffit pendant plusieurs jours. C'est sans doute à cette sobriété que ces peuples sont redevables d'une longévité si remarquable. Les maladies sont rares en Circassie, et si ce n'était la peste et la petite-vérole qui y règnent fréquemment, la population prendrait, dans ce pays, plus d'accroissement que partout ailleurs. Leurs rapports avec les Turcs les exposent constamment aux ravages du premier de ces fléaux contre lequel, au reste, ils ne prennent aucune précaution. Ce n'est pas que les Circassiens se soumettent, comme les Turcs, à la doctrine du fatalisme; mais c'est parce que leur ignorance les empêche de connaître les moyens à opposer à la peste, tandis qu'ils pourraient employer avec succès une partie de ceux qu'ils opposent aux progrès de la petite-vérole. Aussitôt qu'un individu en est atteint, ils le placent dans une hutte séparée qui ne peut être visitée que par les personnes qui déjà ont eu cette maladie; et celles qui soignent le malade sont renfermées avec lui. Tous ses parens prennent le deuil, c'est-à-dire qu'ils cessent de travailler et ne se lavent ni les mains ni la figure; ils ne se coupent pas les ongles et ne changent pas de vêtemens pendant tout le tems que le malade est en danger. Lorsqu'il est complétement rétabli, ils célèbrent sa guérison par un sacrifice et des réjouissances.

Les médecins ne manquent pas en Circassie, mais ils sont tous d'une ignorance étonnante, aussi mêlent-ils sans cesse la superstition à leurs procédés thérapeutiques. La plupart sont Turcs; le plus petit nombre est originaire de Circassie. Les premiers n'emploient pour tout remède que quelques versets du Coran et des amulettes. Les Circassiens suivent une marche un peu plus rationnelle; les herbes, le beurre, la cire, le miel et la saignée forment la base de leur pratique; ils emploient surtout la dernière dans

les maladies de tête. Ils pratiquent une incision avec un fer tranchant sur la partie douloureuse, et arrêtent ensuite le sang avec du coton. Ils jouissent spécialement d'une grande renommée dans le traitement des plaies, pour lequel ils n'emploient que des substances végétales, mais le cérémonial qu'ils suivent dans ce traitement est assez curieux pour être rapporté.

Le malade est placé dans une chambre séparée; au pied de son lit on dépose un soc de charrue, un marteau et une coupe d'eau dans laquelle est un œuf frais. Les personnes qui viennent le visiter frappent en entrant trois coups avec le marteau sur le soc de la charrue, et plongent leurs doigts dans l'eau; ils en aspergent le malade, et prient en même tems Dieu de le rendre promptement à la santé; ensuite ils se rangent au bout de la chambre. Celui qui, par hasard, prend le siége du médecin lui paie une amende; ce petit impôt est le principal émolument que touche le fils d'Esculape. On passe ordinairement la nuit entière dans l'appartement du malade, et l'on y soupe avec les parens et les amis. Dans la soirée, les jeunes gens des deux sexes viennent à cette assemblée, précédés d'une flûte et d'un instrument qui ressemble beaucoup à un luth. Les jeunes garçons se rangent d'un côté de la chambre et les jeunes filles de l'autre, et commencent un chant guerrier. Les filles dansent ensuite des rondes, les instrumens jouent pendant quelque tems, enfin le récit d'une fable précède le souper. Aussitôt que ce repas est terminé, on se livre à différens jeux plus ou moins bruyans, et qui se succèdent avec une certaine régularité.

Telle est la manière dont s'écoule la première nuit, pendant laquelle personne ne songe à dormir. Ce qui est plus étonnant, c'est que le malade ne paraît nullement incommodé par le bruit, soit que la crainte de passer

pour pusillanime lui fasse dissimuler la douleur qu'il éprouve, soit plutôt que les chants guerriers raniment son courage et relèvent ses forces, soit enfin que la gaîté qui règne autour de lui agisse comme un calmant, il est certain qu'il n'en paraît point affecté, et que les efforts qu'il est obligé de faire ne nuisent point à son rétablissement. Mais si la gaîté entoure le blessé, pour adoucir ses souffrances, sa mort est honorée par tout ce que le chagrin le plus vif peut inspirer. Les pleurs et les cris des femmes qui sont dans la maison annoncent son décès, et la nouvelle en est aussitôt répandue dans le voisinage. Les amis et les voisins de la mère ou de la femme du guerrier qui vient de terminer sa carrière viennent pleurer avec la famille du défunt. L'objet de ces visites n'est pas d'apporter des consolations aux survivans; c'est un dernier adieu donné au compagnon d'armes; ce sont les hauts faits du guerrier qu'on vient célébrer.

On lave le corps du défunt, puis on lui coupe les cheveux, et, après l'avoir entièrement vêtu d'habits neufs, on l'étend sur une natte posée par terre. Sur une autre natte est un coussin neuf sur lequel sont étalés les habits les plus riches du décédé. Ses armes sont disposées en trophée à l'entrée de la cour et indiquent que la maison est en deuil. C'est après les avoir dépassées que les visiteurs commencent à faire entendre leurs lamentations. Les hommes cependant sont moins bruyans que les femmes dans l'expression de leur douleur. Ils arrivent avec les yeux rouges qu'ils cachent d'une main, tandis que de l'autre ils se frappent la poitrine avec force. Ils se mettent à genoux sur la natte qui est à côté du corps, et restent dans cette posture pleurant et se frappant la poitrine, jusqu'à ce qu'on les relève en leur disant : « C'en est as-

sez. » On leur donne ensuite de l'eau, et après s'être lavé les mains et la figure, ils vont offrir leurs complimens de condoléance aux habitans de la maison. La coutume exige que le mort soit enterré dans les vingt-quatre heures qui suivent son décès. Pendant qu'on fait à la maison le sacrifice expiatoire, dont les viandes servent au repas, partie importante de la cérémonie, plusieurs jeunes gens vont préparer la fosse, et, quand tout est disposé, le cortége s'avance vers le lieu destiné à recevoir le corps. Les anciens marchent en tête récitant les prières, et derrière eux vient la bière entourée des parens, des amis et des voisins du défunt. Les femmes ferment le convoi, tenant un mouchoir de poche dans chaque main, et offrant tous les signes du plus profond chagrin. La femme, la mère et les plus proches parentes s'arrachent ordinairement les cheveux, se déchirent la figure et se livrent à d'autres actes de désespoir dont elles conservent les marques pendant long-tems.

Quand la cérémonie est terminée, on dépose sur la tombe une partie des viandes du sacrifice avec du *pasta* et du *bouza*, destinés aux passans qui en profitent en bénissant mille fois la mémoire du mort. Toutes les personnes qui faisaient partie du cortége reviennent à la maison mortuaire où un repas copieux les attend, et la cérémonie se termine par un tir à la cible. La mémoire du défunt est célébrée dans un poème qui contient sa biographie, et passe à la postérité si ses exploits en sont dignes. Ces romances sont les seuls monumens littéraires que les Circassiens aient conservé de leur histoire. Mais c'est l'année suivante, à l'anniversaire de la fête, que les parens étalent toute la pompe qui est en leur pouvoir. Le nombre des victimes immolées dans cette occasion est quelquefois de cinquante,

et chaque famille apporte, en outre, quelques mets qu'elle ajoute à l'immense quantité de viande que fournissent toutes ces victimes.

Le jour de l'anniversaire, qui est annoncé plusieurs semaines à l'avance, ils se rassemblent sur le terrain consacré qui occupe un vaste espace parsemé de pierres funéraires. Les habits et les armes du défunt sont placés sur sa tombe avec plusieurs morceaux d'étoffe de différentes couleurs; lorsque les parens sont riches, ils y ajoutent une cotte de mailles, des chevaux et des esclaves, ainsi que les objets destinés aux prix de la course.

La fête s'ouvre par une triple décharge de toutes les armes à feu qui appartenaient à ceux dont on célèbre la mémoire, et les femmes chantent leurs louanges; ensuite, quatre des plus proches parens marchent autour de chaque tombe, menant par la main leurs chevaux nouvellement harnachés; ils tirent quelques gouttes de sang de leurs oreilles, qu'ils offrent en libation au mort en disant: « C'est pour toi. » Chacun d'eux prend ensuite un des morceaux d'étoffe qu'il développe comme un drapeau et s'élance sur son cheval, dont il précipite la course. Tous les autres cavaliers se mettent à leur poursuite, afin de s'emparer des morceaux d'étoffe que les premiers tiennent à honneur de ne pas laisser prendre pour le présenter aux dames qui assistent à la cérémonie.

Au milieu de ces fêtes et de ces jeux, on observe toujours une certaine galanterie envers le beau sexe; ceux qui gagnent les prix ne les reçoivent que pour venir les offrir aux femmes, et dans toutes les occasions les Circassiens leur témoignent une grande considération. Si un cavalier rencontre une femme sur sa route, il met pied à terre et la prie de monter; si elle refuse, il reste à pied et marche auprès d'elle jusqu'à l'endroit où elle cesse de

suivre le même chemin. Mais, malgré ces marques de respect pour les femmes, on ne les laisse pas mener une vie oisive; elles sont obligées de partager avec les esclaves tous les travaux, et pendant que ces derniers sont occupés à la culture des champs, les femmes sont chargées de tous les soins et de tous les détails de l'intérieur de la maison. Les femmes riches elles-mêmes qui, par le nombre de leurs esclaves, sont débarrassées des soins du ménage, ne cessent pas de s'occuper de ce qui regarde l'habillement. Elles travaillent non seulement pour leur famille, mais encore pour les étrangers qui peuvent avoir besoin de leur secours. Ceux-ci leur fournissent les matériaux qu'elles doivent confectionner, et ne les remercient même pas de leur travail, car leur industrie est considérée comme appartenant au public. Elles font preuve de beaucoup de goût et d'intelligence dans tous leurs travaux; les garnitures des vêtemens et des chaussures qu'elles font en tresses de fil d'or et d'argent sont de la plus grande délicatesse, et si on les suit dans leur travail, on est surpris de l'art et du talent avec lesquels elles exécutent les détails les plus minutieux.

Au reste, les Circassiennes sont loin d'être soumises à la règle généralement suivie dans l'Orient où les femmes sont séparées de la société des hommes; elles jouissent d'une liberté entière, et n'en abusent pas. Les lois de la chasteté y sont connues et observées. C'est sans doute par un excès de délicatesse pour ces lois que la coutume empêche aux jeunes mariés de se trouver ensemble en société, et surtout en présence de leur parens; s'ils viennent à se rencontrer par hasard, et que la femme soit surprise par l'arrivée inattendue de son mari, les autres femmes la cachent en se mettant devant elle; si c'est, au contraire, le mari qui est surpris, il se sauve par la fenêtre.

En général, les Circassiennes sont assez jolies, mais leur beauté est loin de mériter la haute renommée qu'elle a obtenue ; leur taille est fine et élancée, mais cette conformation s'observe également chez les hommes. Elle tient à l'habitude où ils sont les uns et les autres de se serrer fortement dès la plus tendre enfance, les garçons avec une ceinture, et les petites filles avec un corset de maroquin cousu sur le corps, qu'elles ne changent que quand il est déchiré, et qu'elles ne quittent pas jusqu'à leur mariage. C'est le mari qui le détache avec son poignard la première nuit des noces. Cependant la délicatesse des formes chez les Circassiens dépend aussi beaucoup de leur sobriété et de leur tempérance, car les femmes qui vont dans les harems turcs y acquièrent beaucoup d'embonpoint.

Les Circassiens, à leur mariage, paient aux parens de la future un douaire qui se compose d'armes, de chevaux, de troupeaux, suivant la fortune des parties ; s'ils sont du premier rang, ils offrent toujours une cotte de maille du prix de 2,000 à 3,000 piastres. Lorsque deux jeunes gens veulent se marier, le jeune homme fait demander la fille à ses parens ; s'ils y consentent, le pere va arranger l'affaire du douaire, dont la moitié est payée lors du mariage, et le reste à une époque convenue. Une fois ces préliminaires achevés, le jeune homme, accompagné de plusieurs de ses amis, rencontre sa fiancée pendant la nuit, l'enlève et la conduit chez la femme d'un ami des deux familles.

Le lendemain on célèbre les noces ; tous les parens et les amis réunis se partagent en deux groupes, dont l'un se rend à la maison de la fiancée, et l'autre accompagne le futur pour la réclamer. Tous sont armés de bâtons avec lesquels ils feignent pendant quelques instans de se livrer

un combat, qui cesse aussitôt qu'on voit apparaître la mariée que l'époux amène en criant : Victoire! Toute la réunion le suit en triomphe jusqu'à la demeure du mari, où un festin, de la musique et des danses les attendent. Ces réjouissances durent cinq à six jours, pendant lesquels le marié n'y prend aucune part; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, la coutume ne permet pas que les jeunes mariés se trouvent dans la même société. Il a donc soin de se cacher dans le voisinage pendant le jour; ses amis viennent le soir le prendre dans le lieu de sa retraite pour le conduire à la chambre de sa femme; et, au lever du jour, il disparaît encore. Il doit se cacher ainsi pendant deux mois. Il est encore obligé d'exprimer les mêmes sentimens de pudeur toutes les fois qu'il devient père. Aussitôt qu'on le lui annonce, il quitte sa maison et n'ose y retourner pendant plusieurs jours, si ce n'est vers la nuit. La naissance de l'enfant n'est célébrée par aucun acte religieux; la femme lui donne un nom, et si c'est un garçon, l'*atlick* s'en charge immédiatement.

Les Circassiens ne sont pas sans capacité pour les arts mécaniques, mais ils en sont détournés par leur dégoût pour le travail. Cependant quelques-uns de leurs produits sont faits avec goût, et l'on y découvre le véritable indice du talent. Malheureusement cette disposition est sans résultat à cause de l'indolence de leur caractère et de l'absence de maîtres propres à en faciliter le développement. Elle se manifeste cependant avec une grande supériorité dans les objets de luxe, auxquels ils attachent une grande importance. Ainsi, la monture de leurs armes, la trempe de l'acier et leur damasquinage ne laissent rien à désirer. Ils ont surtout une méthode pour polir l'argent jusqu'ici inimitable; les ornemens de ce métal dont ils enrichissent leurs armes sont exécutés de la manière la plus délicate, et

en général, tout ce qui concerne leur équipement, ne le cède en rien aux objets de même genre confectionnés en Europe.

Leurs vêtemens ressemblent à ceux des anciens chevaliers français; en avant et de chaque côté de l'habit ils ont une poche qui contient dix ou douze petites boites de bois, dont ils se servent comme de gibernes; elles sont recouvertes de maroquin, et, tout en faisant ressortir leur poitrine, elles ajoutent encore à l'élégance de leurs formes. Ils sont tous cavaliers et portent pour armes un sabre courbé sans garde, un pistolet, un poignard et un mousquet albanais ou un arc. Lorsqu'ils entrent dans une maison, ils suspendent leurs armes à la muraille, et ne gardent que le poignard. Ils chargent leur mousquet à balle, et pour le tirer ils l'appuient sur deux morceaux de bois de quatre pieds de hauteur, qu'ils plantent en terre en les croisant. Les Turcs leur fournissent des canons et des armes à feu; mais on en trouve beaucoup dans le pays qui portent le nom de *Lazzaro Lazzarini*, ancien armurier de Venise.

Presque tous les princes ont une cotte de mailles et des brassards d'acier qui leur couvrent les mains et les bras depuis le coude, et dont ils se servent comme d'un bouclier pour parer les coups de sabre. Leur tête est couverte d'un casque d'acier attaché à la cotte de mailles, et le tout forme une espèce de capuchon qui ne laisse voir que la portion de la figure comprise entre les sourcils et la bouche. Ils tirent ces armes de la Perse; mais depuis que leur frontière a été éloignée par les conquêtes de la Russie, il est bien difficile d'en obtenir; aussi le prix en est-il considérablement augmenté. Ils regardent les cottes de mailles comme l'une de leurs principales richesses: rien n'est plus naturel pour un peuple guerrier que d'atta-

cher une haute importance à la beauté des armes : aussi est-ce à se procurer ces objets que les Circassiens mettent toute leur ambition et tout leur luxe.

Quant aux autres parties de l'habillement, ils y attachent peu d'importance, bien qu'ils ne soient pas entièrement étrangers aux goûts et aux caprices de la mode. Ils changent fréquemment leurs ornemens et la coupe de leurs habits, ainsi que la forme de leurs coiffures; mais ils portent toujours de longues manches, parce qu'elles leur permettent d'avoir les mains couvertes en présence de ceux à qui on doit du respect. Voilà les seuls objets que les Circassiens confectionnent avec talent et même avec une certaine supériorité; mais pour toutes les autres branches de l'industrie, ils sont très-arriérés.

A l'exception du petit nombre d'objets que nous venons d'indiquer, et qui tous appartiennent ou à leur habillement ou à l'équipement, les Circassiens sont extrêmement arriérés dans tous les autres arts. L'agriculture chez eux est encore à naître, et ils ne retirent presque aucun profit de la culture de leurs terres. Il n'y a que peu de tems qu'on a construit chez eux quelques moulins à vent, mais l'usage est loin d'en être encore général, car le plus grand nombre des familles conservent l'habitude de broyer leur grain dans un mortier, et n'ont point encore pensé à employer du levain dans la fabrication du pain.

Puisque les Circassiens ont des romances et quelques instrumens, il est évident qu'ils ne sont étrangers ni à la musique ni à la poésie. Il paraît en effet qu'ils montrent plus de goût dans la culture du premier de ces arts que la plupart des autres peuples de l'Orient. Il y a quelques années, le fils du prince *Mehemet Ichandar Oglou*, le chef actuel de la famille *Soupaok*, alla passer quelques

jours à Kertsh où est un agent russe employé en Circassie; Ce jeune homme, nommé *Karpolet*, âgé d'environ dix-neuf ans, étant entré dans une maison où une jeune personne touchait du piano, fut charmé de la mélodie de cet instrument, et quand on lui demanda quel était le morceau qu'il préférait, il indiqua précisément celui qui était le plus remarquable et qui avait été le mieux exécutér

La nature est libérale en Circassie. Les fruits de toute espèce y croissent presque spontanément et sans culture. Dans les parties méridionales, la vigne rapporte de très-beaux raisins : on les laisse sécher sur l'arbre pour l'hiver; on en fait aussi du vin que l'on conserve dans des vases de terre. Le pays est bien boisé, et la grosseur des arbres indique assez leur grand âge. Le pin, le chêne, le noyer, le buis, le genévrier et le cerisier y sont très-abondans, et d'une qualité supérieure.

Les forêts immenses dont le pays est couvert pourraient fournir les élémens d'un commerce considérable en bois de charpente, et seraient pour le pays une source abondante de richesses. Mais, pour que les Circassiens puissent profiter de tous les dons que la nature a mis à leur disposition, il faut qu'ils apprennent à la développer par l'art, et qu'ils sentent la nécessité du travail.

(*The Journal of the Royal Asiatic Society.*)

UN ÉPISODE

DE LA PESTE DE LONDRES EN 1665.

Que le lecteur ne s'attende à trouver dans ce tableau ni une histoire, ni une description de cette épouvantable catastrophe qui, en 1665, décima la population de Londres. C'est un récit sans art, sans prétention, un précis des circonstances les plus vulgaires qui ont marqué dans l'existence d'une famille pendant que toutes les péripéties du grand drame se déroulaient. La vérité et la position des personnages font tout le mérite de ce récit. Imaginez, au milieu de la désolation générale qui planait alors sur Londres, une famille qui, n'écoutant d'autre sentiment que celui du *moi,* s'isole, s'entoure des précautions les plus minutieuses, hélas! bien souvent inutiles, et parvient, grâce à elles, à se préserver du fléau. L'isolement même où le personnage principal se place avec sa famille, le luxe de précautions dont il s'entoure; cette bonne foi d'égoïsme qui concentre toutes ses craintes comme toutes ses affections dans le cercle domestique, la vive anxiété qui règne dans cette étroite enceinte, font singulièrement ressortir tout ce qu'il y avait d'affreux dans la situation du reste de la ville. Ce récit prosaïque avec tous ses détails vulgaires donne peut-être une idée plus exacte des horreurs de la peste que les pages les plus sombres du poète Wilson, sans toutefois inspirer le dégoût que fait naître le tableau analytique publié par Daniel de Foë (1). La rela-

(1) Note du Tr. *History of the Plague:* On peut consulter, sur ce singulier ouvrage, le beau travail publié par M. Ph. Chasles, sur

tion particulière qu'on va lire, dépourvue de ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui du *style*, parut sans nom d'auteur dans les journaux du tems ; nous la reproduisons dans toute sa simplicité, telle qu'elle s'est offerte à nous.

— Un épicier en gros de Londres qui demeure dans la cité, Wood-Street (Cheapside), s'est préservé de la peste par une suite de précautions dont le récit mérite d'être conservé ; c'est de lui-même que j'en tiens les détails, je n'ai fait que les écrire en quelque sorte sous sa dictée.

La famille se composait du marchand et de sa femme, ayant chacun quarante à cinquante ans, de trois filles, deux fils, deux servantes et un apprenti. L'épicier avait en outre un second commis dont l'apprentissage était presque fini, un homme de peine et un petit garçon de magasin qu'il garda pendant quelque tems ; mais voyant approcher le fléau, il renvoya le jeune garçon à ses parens, dans le Staffordshire, et fit au premier apprenti la remise du reste de son apprentissage. Quant au commissionnaire, il ne logeait pas auparavant dans la maison, il n'y eut pas besoin de le congédier ; mais, comme c'était un pauvre homme exposé à mourir de misère faute d'emploi, et que d'ailleurs il pouvait rendre quelques services, il fut convenu entre le maître et lui qu'il viendrait tous les jours se placer à la porte du magasin depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir pour recevoir ses ordres, faire ses commissions, en un mot exécuter tout ce

Daniel De Foë, le confident, l'ami de Guillaume III, et auteur presque ignoré du célèbre *Robinson Crusoé;* travail qui fait vivement désirer la publication prochaine de l'*Histoire de Guillaume III* que prépare cet habile écrivain. Dans les différentes appréciations que nous avons données du talent poétique de Wilson, on trouvera aussi quelques fragmens de son poème intitulé : *la Cité de la Peste;* voyez surtout le 9e numéro de la 3e série (septembre 1833).

qu'on lui commanderait. L'épicier ajouta à sa porte un guichet vitré, afin de pouvoir introduire ou faire sortir divers objets selon l'utilité éventuelle. Il posa ensuite à l'étage supérieur une petite poulie pour monter et descendre les paquets; c'était par là qu'on descendait les alimens et la boisson du commissionnaire, ainsi que tout ce qu'on voulait lui faire parvenir.

Le maître épicier ayant pris le parti de s'enfermer avec sa famille, s'était pourvu de toute espèce de provisions, bien décidé à n'ouvrir jamais la porte sous aucun prétexte. Personne du dedans n'avait la permission de regarder par les fenêtres dans la rue, ou d'ouvrir aucune issue, excepté la lucarne pratiquée exprès au second étage, celle où était fixée la poulie. L'épicier fit encore revêtir d'une lame de fer-blanc cette lucarne, dans la crainte que des miasmes d'infection ne s'infiltrassent à travers les pores du bois. Chaque fois qu'on l'ouvrait, il avait la précaution de mettre le feu intérieurement à une traînée de poudre à canon. La fumée se faisant jour au dehors avec force, entraînait tout l'air qui pouvait avoir séjourné près de la lucarne, et ne le laissait pénétrer dans la chambre qu'après avoir été purifié par le soufre de l'explosion. Tant que durait cette fumée, on communiquait avec le commissionnaire; mais, dès qu'elle commençait à s'abattre, on mettait le feu à un autre traînée de poudre.

D'abord le marchand accorda à chacun des membres de sa famille une livre de pain par jour; mais, comme il avait pu réunir une assez grande quantité de farine, il réduisit la ration de pain d'un sixième, pour y substituer de la galette et quelques autres espèces de pâte qu'on pouvait pétrir et cuire à la maison. Il acheta aussi trois mille livres de biscuit qu'il fit mettre dans des barriques, comme s'il allait les embarquer; le boulanger crut en effet que ce

biscuit était destiné à l'équipage d'un navire frété par l'épicier; mais il le dirigea d'abord sur Queenhite, et de là il le transporta dans son magasin comme si c'eût été des drogueries. Il prit les mêmes précautions pour vingt barriques de belle farine. Avant de s'enfermer, l'épicier avait disposé un petit four dans la cheminée d'une de ses chambres supérieures. Il était déjà pourvu d'une certaine quantité de bière; mais comme les médecins recommandaient à tous ceux qui pouvaient le faire de boire modérément de peur de se laisser abattre, il mit en cave, outre les drogues médicinales, une quantité raisonnable de vins, de cordiaux, d'eau-de-vie, et aussi de cette nouvelle et coûteuse liqueur appelée *Eau de la Peste*. Lorsqu'il se fut ainsi approvisionné de pain, de farine, de vin, etc., il alla chez un boucher de Rotherhite (personne n'était mort encore de la peste de ce côté de la Tamise); il lui acheta trois bœufs et deux porcs qu'il fit tuer, saler et mettre en baril; le tout fut porté par eau à Trigg-Stairs; là, ces approvisionnemens furent débarqués et chargés sur une charrette qui les conduisit au magasin, toujours comme si c'étaient des denrées d'épicerie. Quant au lard, au fromage et au beurre, l'épicier s'en procura pendant quelque tems dans la campagne; enfin rien ne lui manquait pour la situation où il allait se trouver.

Ces préparatifs terminés, l'épicier s'abstint de s'enfermer tout-à-fait pendant quelques mois encore après la venue de la peste. Quoique l'infection fût terrible dans les paroisses extérieures, surtout aux environs d'Holborn, de Saint-Gilles, de Fleet-Street et du Strand, la Cité restait saine, et la maladie ne sévit pas gravement dans l'enceinte de Londres jusqu'à la fin de juin. Dans la seconde semaine de juillet, les bulletins hebdomadaires annonçaient que 1268 malades, dans les quartiers extérieurs,

avaient succombé à diverses maladies, mais, dans l'ensemble des quatre-vingt-dix-sept paroisses, vingt-huit seulement étaient morts de la peste, et pas plus de seize dans toutes les maisons situées sur la rive droite de la Tamise.

Cependant, la semaine d'après, ce nombre fut doublé, et le fléau commençait à s'étendre sur toute la population intérieure et extérieure comme un torrent. L'épicier défendit alors à tous les membres de sa famille de sortir de la Cité pour aller dans les lieux publics, au marché, à la bourse ou à l'église; il avertit aussi tous ses correspondans de la province de ne rien lui envoyer, ne pouvant plus recevoir ni expédier lui-même aucune marchandise.

Dès le 1er juillet, l'épicier plaça son commissionnaire en dehors de sa porte, où il lui avait construit une petite loge ou niche de portier pour s'y tenir. Le 14 juillet, les bulletins hebdomadaires accusaient 1,762 maladies de tout genre, et comme la paroisse de Saint-Alban, Wood-Street, fut la seconde infectée dans la Cité, l'épicier s'enferma et se barricada avec sa famille, prenant sous sa garde toutes les clefs des serrures et des cadenas, en déclarant à tous les siens que si l'un d'eux, fût-ce son fils aîné ou sa fille, voulait sortir, ne serait-ce qu'à une toise de la porte, il ne rentrerait plus sous aucun prétexte. En même tems il cloua tous les volets et tous les châssis intérieurs de ses fenêtres, à l'exception de l'unique lucarne par laquelle on communiquait avec le commissionnaire de la porte.

Jusque-là l'épicier avait acheté de la viande fraîche d'une femme de la campagne, qui lui certifiait qu'elle l'apportait du marché de Waltham-Abbey sans la découvrir en chemin; mais il l'avertit qu'il ne la recevrait plus

désormais et lui défendit de revenir. Quand toute la famille fut ainsi sévèrement *cloîtrée*, on savait à peine dans la maison ce qui se passait chez les voisins, car on n'entendait plus que le son continu des cloches. Le commissionnaire donnait aussi à l'épicier le bulletin mortuaire de chaque semaine. Cet homme l'informa enfin que deux maisons à droite de la sienne étaient infectées, que trois maisons de gauche étaient closes, et que deux domestiques d'une autre maison encore à gauche, mais de l'autre côté du ruisseau, venaient d'être envoyés à l'hôpital des pestiférés, au-delà d'Old-Street.

Il faut remarquer combien il était dangereux à cette époque pour les pauvres domestiques d'aller en commission, surtout aux marchés, chez les apothicaires et dans les boutiques des regratiers où l'on trouvait alors en général toutes les choses nécessaires à la vie, excepté la viande et le poisson.

Ce fut un grand contentement pour la famille de l'épicier d'apprendre que les habitans d'une des maisons contiguës étaient partis pour la campagne dès le commencement de la peste, et avaient laissé leur logis fermé, portes et fenêtres, en dehors et en dedans, sous la garde du constable et de la police. Les autres maisons voisines furent envahies par la maladie, et dans plusieurs tous les habitans périrent. Bientôt on distingua les sons d'une cloche qui pendant la nuit allait et venait dans les rues; la première fois que la famille de l'épicier l'entendit, comme ce n'était pas le tintement connu de celle du sonneur du quartier, elle fut en proie à la plus vive inquiètude. On distinguait bien à la vérité la voix d'un crieur, mais il aurait fallu ouvrir la porte pour comprendre ce qu'il disait : impossible de le demander au commissionnaire; il ne se tenait dans sa loge que le jour.

Enfin, le matin, lorsqu'il fut venu, il informa ses maîtres que le nombre des morts était si considérable, qu'on avait renoncé à les ensevelir régulièrement, et même à se procurer des cercueils, personne n'osant entrer dans les maisons infectées : en conséquence, le lord-maire et les aldermans avaient ordonné que des chars parcourraient les rues avec un sonneur pour recueillir les corps. C'était ce qui avait déjà eu lieu dans *Holborn*, *Saint-Sépulcre*, et *Cripplegate*, depuis une quinzaine, mais on commençait à en faire autant dans la Cité, surtout dans *Saint-Olave*, *Silver-Street*, etc. Comme c'était la paroisse la plus proche de Saint-Alban, et qu'elle était située de l'autre côté de la rue, il y avait de quoi avoir peur. En effet, pendant cette quinzaine, depuis le 15 août jusqu'au 30, il ne mourut pas moins de quatre-vingts personnes dans ces deux petites paroisses. Il faut dire aussi qu'on comprit dans ces deux paroisses une partie de celle de Cripplegate, très-maltraitée par la maladie qui y était arrivée par Saint-Gilles-des-Champs, où elle avait commencé. Ce fut, pendant la seconde quinzaine d'août et les premiers jours de septembre, le foyer le plus redoutable de la contagion, qui se répandit de là vers Bishopsgate, Shoreditch et Whitechapel, ainsi qu'à Stepney.

Pendant le mois d'août et la première semaine de septembre, on comptait sept à huit cents morts, et même neuf cents par semaine, dans la seule paroisse de Cripplegate. La famille de l'épicier continuait à jouir d'une bonne santé, et le père encourageait sa femme et ses enfans dans l'espoir d'échapper à l'infection, quoi qu'il arrivât au dehors. Toutefois, comme ils recevaient tous les jours de si mauvaises nouvelles, ils commencèrent à se regarder les uns les autres avec tristesse, se croyant morts ou à peu près. « Ce fléau redoutable, se disaient-ils, a été

sans doute envoyé par le ciel pour détruire tous les habitans de Londres, et il n'en restera peut-être pas un seul vivant! » Pendant cette période critique, l'épicier ordonna prudemment que toute sa famille coucherait au rez-de-chaussée ou au premier étage, chacun séparément autant que possible, en laissant quelques lits inoccupés dans les chambres supérieures, à l'usage de ceux qui pourraient tomber malades. Son intention était, dans ce cas, de faire venir une garde du dehors, qu'on monterait au moyen de la poulie jusqu'à la lucarne réservée, pour qu'elle ne traversât pas les autres appartemens, et n'eût de communication directe qu'avec les malades. Il décida en outre que si le mal l'atteignait, il serait immédiatement soumis aux soins exclusifs de la garde, et qu'aucun de ses enfans ne l'approcherait. Il voulait aussi que s'il mourait, son corps fût descendu sur la charrette funèbre par la poulie. Ce règlement sanitaire était bien entendu applicable à tous les membres de la famille qui se seraient trouvés dans le même cas. Ce père si prudent était chaque matin le premier levé; il allait de porte en porte à toutes les chambres, à celles des servantes et de l'apprenti comme à celles des enfans, pour leur demander comment ils se portaient, et lorsqu'ils avaient répondu : *Très-bien!* il les laissait avec cette courte réponse : *Remerciez-en Dieu.*

Les lettres à son adresse étaient remises par le facteur à son commissionnaire, qui les passait à la fumée du soufre et de la poudre, les ouvrait, les aspergeait de vinaigre et les attachait à la corde de la poulie. Parvenues à la lucarne, elles étaient de nouveau parfumées; malgré toutes ces fumigations, l'épicier ne les touchait encore qu'après avoir mis des gants fourrés avec le poil en dehors, et il ne les lisait qu'à une distance respectueuse, à l'aide

d'une énorme lentille, puis il les brûlait. Mais lorsque la peste devint de plus en plus violente, il défendit à ses amis de lui écrire. Un événement imprévu vint jeter l'alarme dans la famille et accroître les embarras de notre brave bourgeois. Un matin, à l'heure accoutumée, on s'aperçut, en descendant au commissionnaire son déjeuner composé d'une tasse de bouillon et d'un morceau de viande, qu'il ne se trouvait pas à son poste, et que le panier restait toujours plein. On n'entendit plus parler du commissionnaire tout ce jour-là et le jour suivant; mais le surlendemain lorsqu'on l'appela, une voix étrangère répondit, avec un accent de tristesse, qu'Abraham était mort.

« Qui êtes-vous donc? dit le maître à la personne qui lui avait répondu.

— Je suis sa pauvre femme, et je viens vous dire que votre pauvre domestique est mort.

— Hélas! bonne femme, qu'allez-vous devenir?

— Oh! monsieur, je suis pourvue, j'ai aussi la maladie et je ne lui survivrai pas long-tems. »

Ces paroles glacèrent le cœur de l'épicier, comme il le raconta depuis; mais étant entouré d'un nuage de fumée de poudre, il ne se retira pas encore et adressa de nouvelles questions à la pauvre femme :

« Si vous êtes dans une situation semblable, brave femme, pourquoi êtes-vous sortie de chez vous?

— Je suis venue, monsieur, parce que je savais que vous auriez besoin du pauvre Abraham à votre porte, et je voulais vous apprendre la cause qui l'empêcherait de s'y trouver à l'avenir.

— C'est bien, continua l'épicier, mais s'il est mort, il faut que j'en cherche un autre, vous ne pouvez le remplacer.

— Non, monsieur, assurément; mais je vous ai amené un honnête garçon qui vous servira aussi fidèlement que mon pauvre défunt.

— Comment puis-je le connaître? et puisqu'il vient avec vous qui êtes malade, comment puis-je savoir qu'il n'est pas infecté? Je n'oserai rien toucher de ce qui aura passé par ses mains.

— Oh! monsieur, dit la femme d'Abraham, c'est un des *hommes sûrs*, comme on les appelle, car il a eu la peste, il en est guéri, et ainsi il est hors de danger; autrement je ne vous l'eusse pas conduit. »

C'était plus rassurant, et l'épicier fut charmé d'avoir un nouveau commissionnaire; mais il ne voulut ajouter foi à l'histoire de sa guérison que lorsque le constable de la paroisse et une autre personne vinrent l'attester. Pendant que ceci se passait, la pauvre femme ayant répondu à plusieurs autres questions s'en alla, après avoir reçu quelque argent qui lui fut jeté par la lucarne.

Au long retentissement des cloches succèda bientôt, dans tous les quartiers, un silence profond : l'épicier et sa famille ne savaient comment s'expliquer ce brusque changement; déjà l'espoir commençait à renaître dans leur cœur; mais le nouveau commissionnaire leur apprit que le nombre des morts était si considérable qu'on ne sonnait plus pour personne, et que tous les corps étaient également transportés sur les charrettes publiques, ceux des riches comme ceux des pauvres. Au milieu de cette calamité, justement lorsque l'épicier commençait à être très-satisfait de son nouveau commissionnaire, d'autant plus qu'il comptait sur lui comme étant désormais garanti des atteintes de la maladie par la maladie même, il fut bien surpris un matin de l'appeler inutilement : il l'appela encore plusieurs fois tout ce jour-là et le lendemain : pas de

réponse. Il ne put recevoir d'autre renseignement que celui qui lui fut enfin donné par un watchman placé à la porte d'une maison voisine, et qui lui apprit que son second commissionnaire, Thomas Molins, était atteint de la peste. « Quelques-uns de ceux qui en étaient guéris deux ou trois fois, ajouta-t-il, ont fini par en mourir tout de bon. » Le lendemain le même watchman l'informa que Thomas Molins avait été emporté par les chars des ensevelisseurs la nuit précédente. L'épicier ferma immédiatement sa lucarne, et fut très-affligé de penser que deux malheureux avaient ainsi perdu la vie pour le sauver en quelque sorte.

Au bout d'une quinzaine, devenu impatient d'être tout-à-fait sans nouvelles, de ne plus connaître les bulletins de mortalité, et de n'entendre enfin que le douloureux roulement des corbillards, il rouvrit la lucarne, brûla deux traînées de poudre, appela le watchman, lui demanda comment il se portait, en lui faisant aussi quelques questions sur la maison au service de laquelle cet homme s'était placé.

— Hélas ! mon maître, répondit le watchman, tous les membres de cette famille sont morts, excepté leur journalier, et encore celui-ci vient d'être transporté à l'hôpital des pestiférés. Je suis maintenant placé devant la maison voisine où il y a trois malades et un mort.

Le watchman ajouta que le bulletin de la semaine précédente était de 800 décès, mais que la peste allait diminuant d'intensité à l'autre extrémité de la ville, dans les quartiers de Saint-Gilles et d'Holborn dont la plupart des habitans étaient morts ou partis ; mais qu'elle augmentait épouvantablement du côté d'Aldgate et de Stepney, ainsi qu'à Southwark où elle avait été jusque-là moins violente qu'en aucun autre quartier. Il mourait encore quatre à

cinq cents personnes par semaine dans la paroisse de Cripplegate et environ huit cents à Stepney.

Au bout d'un mois, cette famille ainsi récluse commençait à souffrir péniblement du scorbut par l'effet des alimens salés dont elle se nourrissait : cependant l'usage des limons et du jus de citron remédia bientôt à cet inconvénient.

Sans parler des maisons marquées d'une croix et de ces mots : *Seigneur, ayez pitié de nous,* écrits sur les portes, les rues offraient un triste spectacle. Le pavé était couvert de gazon. Sur vingt fois que l'épicier ou les siens mettaient la tête à la vitre du guichet de la porte, ils apercevaient à peine un passant. Quant aux boutiques, elles étaient toutes fermées, excepté celles des apothicaires et des regratiers qu'on laissait entrebâillées pour ceux qui venaient acheter des médicamens ou quelques provisions. Pas un carrosse, pas une charrette dans le jour, si ce n'est de tems à autre la voiture de l'hospice des pestiférés qui allait chercher un malade, tandis que, peut-être trois ou quatre fois la nuit, le sonneur précédait les corbillards en criant : « Apportez vos morts. »

Le maître de la maison était devenu peu à peu si impatient qu'il ne pouvait plus s'empêcher d'ouvrir de tems à autre sa lucarne pour parler au watchman qui continuait à se tenir à la porte de la maison fermée ; mais cet homme disparut aussi un matin, et l'épicier en eut d'autant plus de regret qu'il avait eu déjà plusieurs fois l'intention de lui donner de l'argent. A quelques jours de là, cependant, en regardant à travers la vitre de son guichet, il reconnut le watchman qui levait les yeux vers sa maison, et il s'empressa de courir à la lucarne pour causer avec lui. Le pauvre watchman lui dit qu'il était bien aise de le voir en vie, et qu'il avait été congédié de la maison

à laquelle il s'était attaché parce que la plupart des habitans étaient morts. Puis il offrit à l'épicier ses services s'il voulait lui permettre de se placer à sa porte pendant le jour, comme avaient fait les deux autres commissionnaires. Cette offre fut acceptée par l'épicier qui jeta au pauvre homme deux écus dont l'autre le remercia vivement. Il était installé à la porte depuis quelques jours lorsqu'il put annoncer à son maître que la mortalité avait diminué dans la paroisse de 1,837 en une semaine, ce qui avait causé une grande joie, et qu'il ne mourait plus que deux cents personnes dans la Cité.

La semaine suivante le chiffre des morts de toute espèce ne s'éleva pas au-delà de 5,725, et Cripplegate n'y figurait plus que pour 196, ce qui n'était rien comparativement au chiffre de 886 des semaines précédentes.

Les fils de l'épicier auraient bien voulu que leur père comme Noé, envoyât une colombe ou qu'il leur permît de sortir pour aller voir où les choses en étaient. Ils le pressèrent d'autant plus vivement qu'on commençait à entendre le bruit des habitans qui passaient et repassaient dans la rue ; mais ils eurent beau le supplier, leur père ne laissa sortir personne sous aucun prétexte. Deux semaines après il y eut encore une diminution de 1849 dans le chiffre de la mortalité; le watchman frappa à la porte de l'épicier pour lui dire que le fléau s'en allait évidemment, puisque le lord-maire avait ordonné que les corbillards ne feraient plus leur tournée que deux fois la semaine dans plusieurs quartiers de la ville : en retour de cette bonne nouvelle, le watchman reçut une bouteille de vieux vin avec des provisions pour lui et ses enfans.

Cette perspective consolante fut cependant suivie d'une alarme affreuse pour toute la famille : un instant le maître lui-même crut être atteint de la peste. On craignit aussi

que, de peur de la communiquer, il ne voulût se faire transporter à l'hospice. Mais sa femme et tous ses enfans s'y opposèrent en déclarant qu'ils préféraient avoir la peste avec lui plutôt que de s'en séparer, et qu'ils s'en remettaient à Dieu pour les conséquences. Par bonheur une forte transpiration le délivra lui et les siens de leurs terreurs. Au bout de deux ou trois jours il fut rétabli, son indisposition avait été produite par un rhume qu'il avait pris en restant trop long-tems à la lucarne pour parler avec le watchman.

On peut concevoir la joie de la famille : l'épicier commença à ouvrir les volets intérieurs des fenêtres pour voir ce qui se passait dans la rue; peu à peu les allans et venans reparurent; quelques boutiques s'ouvrirent, à moitié du moins; les fiacres faisaient entendre aussi leur bruit accoutumé; de sorte que, sans interroger le watchman, il était facile de s'apercevoir que la peste diminuait sensiblement, et que les personnes épargnées jusque-là reprenaient confiance, dans la cité du moins et du côté de Cheapside.

On était alors dans la dernière semaine d'octobre, et l'on n'enterrait plus que vingt-deux morts dans la paroisse de Cripplegate; mais le chiffre des décès était encore assez haut dans Stepney et Southwark. Aussi l'épicier se contenta de s'informer des nouvelles de la ville, et ne voulant rien rabattre de ses précautions, empêcha sa famille de communiquer avec les gens du dehors. Il prévoyait que la joie d'être sauvé pourrait rendre téméraire; qu'il y aurait des personnes qui reviendraient dans leurs maisons et s'y serviraient des meubles et des lits qui avaient été à la disposition des pestiférés, ce qui pourrait bien ramener la peste. Ce fut en effet ce qui arriva, car vers le milieu de novembre le chiffre des morts augmenta tout

d'un coup de 400, il s'élevait alors de 1,000 à 1,400 ; mais le froid étant survenu , le chiffre ne fit plus que décroître jusqu'à la troisième semaine de novembre où il ne mourait plus que 652 personnes.

Le 1er décembre, l'épicier ouvrit la porte de la rue et sortit seul sans aucun membre de sa famille, regardant les rues, les maisons, les boutiques, mais évitant prudemment toute espèce de conversation avec qui que ce fût. Par le fait, il ne rencontra que peu de personnes de sa connaissance. Il vit un grand nombre de maisons qui avaient été abandonnées ; mais dans quelques-unes les domestiques étaient revenus , ils ouvraient les fenêtres et les portes , allumaient du feu dans toutes les chambres, brûlaient des parfums et préparaient les appartemens pour le retour de leurs maîtres. L'épicier rentra au bout de quelques heures, résolu à garder encore le logis une semaine de plus, et au bout de ce terme il se transporta avec sa famille dans une maison de Tottenham-High-Cross, faubourg de Londres, qui n'avait pas été visité de la peste. Là il jouit du bon air et des provisions fraiches qu'on lui apportait du marché de Waltham. Sa maison de Londres resta bien fermée, excepté la porte de la cour dont la clef fut confiée au watchman ; il envoyait deux ou trois fois la semaine voir si tout était en ordre. Il demeura à Tottenham jusqu'au mois de février , car la peste n'avait pas entièrement disparu de la Cité pendant les mois de décembre et de janvier. Il y eut même une seconde recrudescence pendant les derniers quinze jours de décembre, ce qu'on attribua au retour trop précipité des absens dans leurs demeures. Mais au commencement de février toute la famille de l'épicier étant bien rétablie, en santé parfaite, et la Cité se repeuplant , l'épicier revint dans sa maison , ouvrit ses portes et se remit à son commerce. Le

surplus de ses provisions montait à 1500 livres de pain, 5 barriques de bière, 300 livres de fromage, 5 jambons et quelques barriques de porc et de bœuf salés. L'épicier distribua le tout aux pauvres du quartier, œuvre de charité par laquelle il voulut témoigner sa reconnaissance à Dieu qui l'avait préservé de la peste.

(Retrospective Review.)

Miscellanées.

JOB LE PHILANTROPE.

C'est un nom que mon ami Job mérite bien, et que l'emploi de toute sa fortune, les travaux de toute sa vie, justifient admirablement. Pâlissez, Charles Borromée! baissez la tête, évêque Las Casas! rentrez dans l'ombre, noble Jean Howard! Qu'êtes-vous auprès de mon ami Job?

Non seulement mon ami Job a passé sa vie à faire le bien, mais il n'a jamais manqué de le mal faire. C'est le plus gauche, le plus empressé, le plus maladroit, le plus malheureux, le plus malavisé, le plus absurde des philantropes. Il offre à la fois un exemple de ce que le cœur humain a de plus sensible et de ce que le malheur de n'arriver jamais à propos a de plus douloureux. Je le regarde comme une belle œuvre de Dieu, comme un instrument providentiel; il ne paraît jamais sur la scène de l'humanité sans être chargé de bonnes intentions; il n'y fait pas un seul pas sans accoutumer ce qui l'entoure à la patience, à la résignation et à la douleur. Mon ami Job est grand.

Je n'ai connu que M. Martin, non pas l'ours, s'il vous plaît, ni le flatteur et le conquérant des bêtes brutes, ni le peintre de Babylone, mais M. Martin le membre du Parlement anglais, qui approche un peu de Job le philantrope. C'est M. Martin qui a fait entendre dans la chapelle

Saint-Étienne une voix si éloquente en faveur des animaux malheureux; c'est lui dont la parole démosthénienne nous a rappelé, à nous insensibles, les gémissemens de l'âne accablé de coups par le jardinier, les angoisses des chats poursuivis par les marchands de peaux de lapins, et les grandes douleurs des chiens traqués dans les rues par la police armée de poisons. Quel animal n'a pas trouvé dans M. Martin un avocat paternel et un protecteur zélé! C'est précisément aussi depuis cette époque que le roulier, plus brutal encore, charge de coups plus affreux sa monture patiente; que le maraîcher redouble de mauvais traitemens envers son domestique fidèle; et que la race canine a surtout à se plaindre de l'espèce humaine. Tel est aussi le résultat de tous les efforts tentés par Job le philantrope. Une fatalité invincible s'attache à ses pas. Son humanité active tombe partout comme un fléau.

Exécuteur volontaire des bonnes œuvres de Dieu, il a bien plus de mérite qu'un philosophe ordinaire; personne ne lui sait gré de ses services. Il en recueille, pour récompense, un peu de haine, beaucoup de mépris, de très-mauvais complimens, et une renommée équivoque. Il ne recule pas devant les conséquences de son penchant : il va toujours. Sa mission se remplit. Dès qu'un ménage est brouillé, Job, plaçant le doigt entre l'arbre et l'écorce, ne manque jamais d'élargir encore et d'envenimer la plaie faite à la confiance et à la félicité matrimoniales. Job, d'un air bonhomme, vous dit les vérités les plus dures; il vous apprend, par humanité, que votre femme vous trompe; que votre maîtresse vous est infidèle; que l'on dit beaucoup de mal de votre roman; que vous n'avez eu aucun succès dans la dernière soirée du comte un tel; il vous prémunit charitablement contre la fatuité, la colère, l'orgueil, le ridicule, la morgue, l'affectation.

Sa tirade se termine invariablement par ces mots : « Il faut être indulgent; tout le monde a ses défauts.» On envoie son indulgence à tous les diables; on maudit les leçons de Job; on est furieux contre son humanité. O conseils perdus! O charité mal dépensée!

Il est né riche, et la meilleure partie de sa fortune a disparu, enlevée par sa bienfaisance. C'est très-bien, assurément; mais comme il attaque aussi la fortune de ses amis, comme il a toujours un billet de loterie pour une veuve à vous faire accepter, un pauvre jeune homme à vous recommander, un matelot naufragé à signaler à votre humanité, un marchand ruiné à inscrire sur vos tablettes d'aumônes, ses meilleurs amis ne le voient guère approcher sans terreur. Quand il se montre, on ferme le tiroir de son secrétaire, et l'on met la main sur ses poches, bien qu'il soit le plus honnête homme de la terre : c'est le quêteur universel. Je dois avouer qu'il choisit ses momens avec cette merveilleuse et spéciale gaucherie pour laquelle il est à bon droit renommé. Vous venez de perdre cinquante mille francs (je désire que vous ayez le moyen de les perdre); un gouvernement, à la solidité duquel vous ajoutiez foi, tombe et fait banqueroute; une bonne partie de votre fortune s'évanouit : le lendemain du jour où cette nouvelle vous accable, vous êtes sûr de voir arriver Job le philantrope, avec sa canne à pomme d'or, son air benin, ses grandes manchettes, son sourire paterne, son regard sensible et sa voix attendrissante. Il ne vient pas vous consoler, non; ni pleurer avec vous, ni vous offrir un moyen de salut. Rien de tout cela. Pour la quatrième fois, il vous prie d'inscrire votre nom sur cette liste de souscripteurs, et de contribuer à la fondation d'un nouvel hôpital. Pauvre Job! Dieu sait comment tu es reçu! Ne croit-on pas voir accourir avec toi tous

ces Grecs, Italiens, Espagnols et Polonais que tu protèges, tous ces enfans bâtards que tu réchauffes, tous ces orphelins que tu allaites, tous ces incendiés, noyés, avariés, suicidés et exécutés qui ont besoin, les uns d'un toit, les autres d'un berceau, ceux-ci d'une culotte, ceux-là d'un dîner, les autres d'une tombe ; enfin toute l'armée de tes enfans? La faible humanité s'effraie à l'aspect de tous ces maux qu'il faut soulager, et dont tu es le symbole.

Si nous avons aujourd'hui des bazars de charité, c'est à Job que cette belle invention est due : c'est une des mystifications de son humanité. Là, pour la rétribution de deux ou trois schellings, le bénévole public a l'inappréciable avantage de voir la fille d'une duchesse jouer la fille de comptoir; la coquetterie sert de doublure à la charité ; un billet-doux glissé lestement accompagne la pièce d'or réservée aux pauvres. Un sourire tombé de si haut vaut-il une guinée? un regard tendre ne s'élève-t-il pas à un prix bien plus élevé? et que ne donneriez-vous pas pour quelques paroles charitables? On se plaint donc à tort de cette nouvelle idée philantropique, dont l'exécution met aujourd'hui en mouvement tout ce qu'il y a dans Londres de cœurs tendres et de bourses disposées à s'ouvrir (1).

Vous pensez bien que mon ami Job appartient à toutes les sociétés de charité, d'humanité et de philantropie, qui couvrent Londres de leurs affiches. Ses poches sont pleines de souscriptions; il a trois mille soixante-cinq motifs pour vous demander de l'argent ; son sourire est un artifice ; la suavité de son regard est un appât trompeur;

(1) Dans la 7e livraison de cette 3e série (pag. 187), nous avons inséré une notice sur cette nouvelle espèce de bazars appelés : *fancy fairs.*

les inflexions caressantes de sa voix sont des piéges : on le fuit et on l'abhorre.

« Mon cher Symmons, dit-il un soir à un pauvre homme qui venait de perdre quarante guinées à l'écarté, mon aimable et bienfaisant monsieur Symmons (*Job sourit*), vous êtes précisément l'homme que je désirais le plus rencontrer. Si vous saviez l'événement affreux qui vient d'arriver (*Job soupire*), vos yeux se voileraient de larmes. (*Job essuie une larme*). Un pauvre fabricant de draps, une famille intéressante, une vaste manufacture devenue la proie des flammes ! (*Job pleure*). Je le sais, vous n'êtes jamais sourd aux appels de l'humanité, mon cher Symmons (*Job lance à Symmons un regard irrésistible de tendresse*); aussi est-ce avec la plus grande confiance que je m'adresse à vous.»

Le malheureux Symmons n'attendit pas la péroraison, et prétextant je ne sais quelle inquiétude sur la santé de sa femme, prit son chapeau et s'esquiva. Job est si connu, que dès qu'il se montre, le vide se fait aussitôt autour de lui; on le fuit comme la peste, le choléra-morbus ou la fièvre jaune. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé d'entendre les femmes de mes amis le désigner à leurs époux sous les noms variés et peu flatteurs de : *Cette peste, ce fléau, cette calamité, cet ennui*, et toute la variété d'expressions que peuvent fournir les synonymes du dictionnaire. Au détour d'une rue, aperçoit-on son parapluie à canne, son chapeau quaker, sa blanche cravatte de mousseline et son habit noir si bien brossé ; on s'esquive de toutes parts; vous diriez qu'un choc électrique vient de frapper les passans, qu'une subite averse les menace. Dans toutes les directions, vous les voyez partir et s'élancer, les uns pénétrant dans une boutique de pâtissier, les autres entrant chez un ami, quelques-uns

faisant chez le mercier l'achat inutile d'une paire de gants ; rien que pour échapper à l'humanité assaillante de ce bienfaisant Job. Il m'en a coûté, à moi qui vous parle, une glace que je n'avais point envie de prendre, un jabot que je n'ai jamais porté, une canne que j'ai achetée trois fois trop cher. Un jour même, j'ai mieux aimé subir les dissertations pédantesques du plus ennuyeux et du plus bavard des avocats que je connaisse, que de rester en butte à l'artillerie de sensibilité, de larmes et de désespoir que le philantrope allait diriger contre moi. Je venais de l'apercevoir dans la rue voisine.

Protecteur-né de toutes les infortunes, il a imité les Indiens qui, dans leur universelle charité, n'oublient ni les quadrupèdes, ni les insectes. Bon Job ! sa maison est un hôpital d'invalides pour toutes les bêtes détériorées, mutilées ou malades. Tuer une araignée, il ne le voudrait pas, ses principes s'y opposent ; aussi trouvez-vous dans ses appartemens tous les modèles possibles des travaux ingénieux que peut exécuter la filandière. Autour de ces toiles inamovibles bourdonnent toutes les espèces de mouches. Sur le parquet, galopade éternelle de rats, et congrès de tout ce qui rampe, court, se traîne ou se glisse. Un peintre espagnol, dans ses jours picaresques, aurait été ravi de trouver un tel sujet d'imitation. Vous devinez que Job n'est pas marié ; quelle femme eût voulu disputer ses affections à tous les gueux du monde, et les partager avec tous les chiens et les chats du quartier ? L'infortunée qui aurait épousé Job se serait vue réduite à être jalouse d'un matou favori ou d'un caniche abandonné ; aussi toutes les femmes se sont entendues pour échapper à ce triste sort, et Job est célibataire !

Dirai-je dans combien de mauvais pas l'a jeté sa mono-

manie bienfaisante? Il faudrait en faire un livre; je me contenterai d'un exemple. Voici ce qui est advenu avant-hier à mon indiscret philantrope.

Il revenait sur les minuit d'un concert au bénéfice des pauvres; concert dont l'organisation lui avait coûté un mal infini et je ne sais combien de courses. La rue était obscure, quelques lampes nocturnes étincelaient dans l'ombre, la longue ligne des cochers endormis sur leurs siéges et le piétinement accidentel de quelques chevaux donnaient seuls à la ville assoupie un air de vie et de mouvement. Aux clartés expirantes d'une lampe de taverne, Job crut distinguer sur le pavé deux êtres étendus et immobiles; il s'approcha. C'était un spectacle repoussant. Un homme et une femme, tous deux ivres, couverts de haillons et dans un état que je ne voudrais ni décrire ni contempler, cuvaient sur le trottoir les libations de la soirée. Les fibres sensibles du cœur de Job s'émurent tout-à-coup, sa bienveillance inépuisable s'éveilla : « Pauvres gens, s'écria-t-il! ils se sont un peu amusés ce soir, soyons indulgens, chacun de nous a ses défauts.

Cocher! cocher! s'écria M. Job. » Il avait déjà calculé dans sa pensée bienfaisante à quel péril le couple intéressant serait exposé : le froid, la pluie, une fluxion de poitrine, la mort; c'étaient évidemment, disait-il, le mari et la femme : couple intéressant par son âge, peut-être par ses malheurs. Il fallait le mettre à l'abri des intempéries de la saison et lui procurer un doux réveil, après lequel le savetier et sa femme, ou le chiffonnier et sa respectable épouse, se livreraient de nouveau à leur industrie.

« Cocher! répéta M. Job, qui n'avait pas reçu de réponse de l'automédon endormi, cocher, placez ces deux personnes dans votre fiacre et conduisez-les au *Lion et à*

l'Ancre, grande taverne de Pall-Mall. Vous donnerez ma carte au maître de l'hôtel, et vous lui direz que je vais vous suivre. »

Payé d'avance, le cocher obéit. Le couple intéressant, que les plaisirs de la soirée avaient plongé dans l'insensibilité la plus complète, est emballé dans le fiacre et porté à la taverne. Bientôt arrive Job le philantrope.

« Ayez soin de ces pauvres gens ; je paierai tout, s'écrie-t-il. Ils sont dans un triste état, mais il faut de l'indul gence ; chacun de nous a ses défauts. »

Job s'en va, laissant une guinée entre les mains de l'aubergiste, et le cœur joyeux de sa bonne action. L'homme et la femme, baignés et parfumés, sont roulés dans les mêmes draps ; Morphée et Bacchus les bercent de rêves gracieux ou tristes ; leur mort passagère dure jusqu'au lendemain matin ; onze heures sonnent et déjà toute la maison s'étonne de leur long sommeil.

Tout finit, cependant : c'est la loi de nature. Quelle surprise ! la vieille ouvre les yeux, les frotte, les ouvre encore, regarde autour d'elle, admire et ne peut revenir de son étonnement. Ce miroir, cette cheminée, ces rideaux, ce luxe inattendu, ce lit d'acajou, ces draps fins ne lui appartiennent pas. Ce n'est point là le grenier du cinquième étage, sa fenêtre aux carreaux verdâtres dont l'aspect familier l'accueillait au réveil. Où peut-elle être? Elle se retourne. Un bruit singulier, semblable à celui d'une pédale d'orgue, retentissait auprès d'elle. O abomination ! ô scandale ! Un homme dans ce lit ; un vieillard rouge et ridé, une tête chauve ! un bonnet de coton sur cette tête ! Imaginez la fureur, l'horreur, l'étonnement de la vieille femme, depuis long-tems veuve, et dont le vice favori l'avait toujours laissée parfaitement libre d'un autre vice. Un long cri témoigne sa frayeur : à ce cri répété, le vieil-

lard se réveille. Je n'essaierais pas de décrire le double regard de ces deux personnes, inconnues l'une à l'autre, et réunies dans cette couche nocturne par l'humanité de mon ami Job.

« Qu'est-ce que cela signifie? cria le mendiant, qui fixait sur la vieille ses yeux hagards et ébahis.

— Qu'est-ce que cela signifie, malheureux? qu'est-ce que cela signifie? N'avez-vous pas de honte? vous voulez donc me ruiner, vous voulez donc me perdre?

— Ah! ça, vous êtes donc folle, la vieille?

— Folle?

— Oui, folle; qui diable vous a amenée ici? »

La vieille, qui n'en savait rien du tout, s'arrêta un moment: il lui eût été parfaitement impossible de dire exactement d'où elle venait et où elle était. Elle se contenta donc d'avoir recours à ces exclamations violentes et furibondes qui ne prouvent absolument rien, mais qui font beaucoup de bruit; le vieil ivrogne trouva cet accueil singulier, et bientôt, employant le même moyen, il fit retentir de ses vociférations les voûtes ordinairement paisibles de l'hôtel où Job l'avait placé. Le maître de la maison, effrayé de cette violence, accourut au bruit.

« Voulez-vous déshonorer mon auberge? leur cria-t-il de toute sa force; vos cris compromettent la réputation de ma maison.

— Belle maison et belle réputation! reprit la femme en fureur.

— Est-ce qu'un mari et une femme doivent se quereller ainsi?

— Mari et femme! s'écrièrent à la fois les deux ivrognes.

— Cette vieille, ma femme! cette sorcière! »

Ici, l'éloquence de la vieille devint plus furieuse que

jamais. A force de crier, on s'expliqua. » Vous n'êtes donc pas mariés? leur dit l'aubergiste.

— Non certainement.

— Ce monsieur si sensible a voulu me mystifier ; heureusement j'ai sa carte; la voici. Nous allons ensemble nous rendre chez lui, et nous verrons. »

Ce fut un trio bien intéressant auquel Job le philantrope eut à répondre; l'aubergiste réclamait des dommages-intérêts, le mendiant était furieux, la vieille femme exaltait très-haut son honneur. Il fallut marier ce couple intéressant ; et mon ami Job paya sa dot.

(*Metropolitan.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Expériences galvaniques remarquables faites sur le corps d'un pendu. — L'action du fluide galvanique sur le cadavre des animaux, lorsqu'il est appliqué peu de tems après leur mort, et qu'il est produit par une forte batterie, est si remarquable, les mouvemens qu'il détermine ont tant de ressemblance avec ceux qui sont le résultat de la volonté pendant la vie, qu'il est facile de s'expliquer l'intérêt qu'inspirèrent les premières expériences du galvanisme. On crut presque aussitôt avoir trouvé, sinon la source mystérieuse de la vie, au moins un moyen énergique de la diriger, de la réparer, de la rétablir même peut-être lorsqu'elle serait tout-à-fait éteinte. Quoique cet enthousiasme se soit beaucoup refroidi, aujourd'hui que l'on n'a obtenu presque aucun des merveilleux résultats que l'on en attendait, cependant le récit des expériences faites dernièrement à Richmond, capitale de la Virginie, nous semble bien fait pour intéresser encore; nous laisserons parler l'auteur lui-même.

« Le nègre Ben, âgé de 26 ans, était fort et bien constitué; le développement du système musculaire indiquait qu'il était doué d'une très-grande force, il resta suspendu à la potence pendant trente-cinq minutes, et dix minutes après qu'il en eut été descendu, son cadavre fut remis par

le shériff et transporté immédiatement dans la salle où tout ce qui était nécessaire pour les expériences se trouvait disposé.

» La batterie galvanique que nous avions à notre disposition était composée de deux cents paires de plaques de Wollaston, disposées dans quatre auges qui communiquaient entre elles par des plaques d'étain, mais, d'après la méthode d'isolement adoptée dans la construction de cette batterie, elle avait la force d'une batterie de trois cents à trois cent cinquante paires, construite comme on le fait ordinairement.

» Aussitôt qu'on fut assuré que le corps allait arriver, on versa le mélange acide dans les auges, et quand le cadavre eut été étendu sur une table, on remarqua que l'expression de la face était presque naturelle; elle n'offrait aucune trace des violentes convulsions que l'on observe ordinairement chez les suppliciés.

» Un habile anatomiste ayant mis à découvert un nerf important du cou (le nerf de la huitième paire, celui qui fournit l'influx nerveux aux poumons, à l'estomac et au cœur), une longue aiguille d'argent semblable à celle que l'on emploie pour l'acupuncture fut introduite de manière à ce qu'elle pénétrât dans le tissu même du cœur : cette aiguille devait indiquer si le cœur conservait quelque irritabilité et servir à la solution d'une question encore indécise; savoir si le cœur est susceptible d'être excité par le fluide galvanique. Le pôle positif de la batterie ayant alors été mis en communication avec le nerf, et le pôle négatif avec l'aiguille d'argent, on n'observa pas le plus léger mouvement dans le cœur, ce qu'il eût été facile de voir par les mouvemens que le cœur aurait communiqués à l'aiguille; mais l'action sur les autres parties fut bien évidente. Les muscles du cou et de la poitrine pré-

sentèrent des mouvemens convulsifs d'une grande violence. On eût dit que le sujet avalait avec une grande gloutonnerie.

» Une aiguille fut introduite alors dans le tendon du diaphragme (muscle intérieur de la respiration), et le pôle positif appliqué sur le nerf de la huitième paire; aussitôt de légers mouvemens convulsifs s'étendirent sur la poitrine et l'abdomen, et semblèrent prendre plus d'intensité à mesure que l'acide paraissait agir avec plus de force sur la batterie. Le fil positif ayant ensuite été approché d'une aiguille implantée dans le nerf *phrénique* (nerf qui se distribue au diaphragme et joue un rôle très-important dans la respiration), le résultat se trouva être presque semblable à celui de l'expérience précédente; seulement les mouvemens communiqués à la poitrine se rapprochaient davantage de ceux que détermine le hoquet.

» L'aiguille portée sur un nerf qui passe derrière les sourcils (sus-orbitaire) détermina un mouvement des deux paupières parfaitement semblable au clignement des paupières que l'on fait pour éviter le contact d'un corps étranger, dirigé du côté de l'œil; en même tems la joue du même côté offrait une agitation semblable à celle qu'éprouvent les personnes qui souffrent d'une névralgie de la face et du tic douloureux, ou bien encore au mouvement que nous faisons lorsqu'une mouche s'est posée sur la joue et que nous voulons l'en chasser sans prendre la peine d'y porter la main.

» L'expérience suivante fut faite sur le nerf *facies* (celui qui donne le mouvement à une grande partie de la face); quelques légers mouvemens dans la plupart des muscles de la figure en furent le résultat. On remarqua surtout une contraction et une distension des narines qui ressemblaient beaucoup à l'expression du dédain; mais on n'ob-

serva que faiblement exprimés ces jeux si remarquables de la physionomie lorsque les traits sont animés par la violence de la passion ou par l'émotion du plaisir.

» L'un des résultats les plus curieux fut celui que l'on observa au moment où le nerf qui se rend à la langue (*le grand hypoglosse*) fut touché par le pôle positif. Cet organe éprouva à l'instant même un mouvement de vibration d'une grande rapidité qui fut comparé à celui qu'exécute la langue d'un serpent que l'on vient d'exciter; en même tems les muscles qui sont à la base de la langue furent aussi agités de vibrations rapides, et l'on distingua le craquement des dents qui frappaient les unes contre les autres. L'aiguille ayant ensuite été portée sur les muscles qui serrent les lèvres et ferment la bouche, on crut voir une personne qui se parle seule et à voix basse. Cette expérience, qui produisit le résultat le plus naturel, causa une vraie surprise parmi les spectateurs.

» Les dernières expériences furent dirigées sur les membres; les résultats obtenus furent en raison du volume et de la force des muscles qui leur servent de leviers. Ainsi, l'un des principaux nerfs du bras (*le nerf médian*) ayant été mis à découvert et en communication avec le pôle positif de la pile, tandis que le pôle négatif était appliqué à une aiguille qui pénétrait dans le petit doigt, le bras, qui était dans la position horizontale, se leva avec tant de violence qu'il fallut employer une grande force pour le retenir en place. Il fit de nombreux efforts, absolument comme si le sujet eût été vivant, pour se retirer de la main de l'opérateur qui le serrait avec force; et quand enfin ce dernier l'eut lâché, il vint frapper avec violence contre la poitrine; on eût dit le bras d'un pugiliste prêt à se défendre contre l'attaque d'un adversaire. Pendant toute cette expérience la main s'ouvrait et se fermait al-

ternativement, le bras fléchissait et s'étendait successivement à peu près comme le fait un laboureur occupé à semer du grain dans un champ. L'avant-bras présentait, outre ces grands mouvemens, une espèce de frémissement continuel semblable à celui qu'éprouvent les membres d'un animal qui vient de recevoir un coup sur la tête. La même expérience répétée sur un autre nerf du bras (*le nerf radial*) produisit un effet différent. Les doigts éprouvèrent un mouvement rapide tout-à-fait particulier, et qui fut comparé à ceux qu'exécute un joueur de flûte ou plutôt un violoniste quand il touche les cordes de son instrument.

» Ces deux dernières expériences furent les plus remarquables, et démontrent plus qu'aucune autre le pouvoir presque magique de cet agent merveilleux qui pourrait produire des phénomènes aussi surprenans et absolument semblables à ceux qu'ont exécutés les membres d'une personne jouissant de toute l'intégrité de la vie.

» Les expériences sur les membres inférieurs fournirent des résultats beaucoup moins remarquables ; le corps était déjà presque froid à l'intérieur, et l'irritabilité semblait presque épuisée. D'ailleurs la force de la batterie avait considérablement diminué et ne permettait plus d'attendre des effets aussi énergiques qu'au commencement de l'expérience. »

Excursion dans les mines de sel de Wieliczka, en Pologne. — Nous empruntons les détails qu'on va lire au journal du capitaine Bathurst, rédigé lors de son voyage en Russie et en Pologne, pendant les années 1832 et 1833. « Je ne voulais pas quitter Cracovie sans aller visiter les fameuses mines de sel, à Wieliczka. Un seul obstacle s'y opposait : la présence de ma femme;

mais lorsqu'elle connut mon intention, elle me témoigna le désir de me suivre, accompagnée de nos deux enfans. Je refusai d'abord, mais je cédai bientôt à ses instances.

» Nous partîmes enfin, et après un court trajet nous nous trouvâmes aux portes de Wieliczka. C'est une petite ville située au milieu d'une jolie vallée, au pied d'une des chaînes des monts Crapacks. Wieliczka n'était autrefois qu'un amas de hameaux; mais insensiblement, grâce aux richesses que répand dans le pays l'exploitation des mines, il est devenu l'un des bourgs les plus fashionables du district. Les salines y furent découvertes vers le milieu du treizième siècle, sous le règne de Boleslas V, roi de Pologne. Casimir-le-Grand régla leur exploitation, et depuis cette époque, ces salines ont été une source inépuisable de richesses pour ce pays.

» A notre approche, un des mineurs nous demanda la permission de nous servir de guide; nous l'acceptâmes volontiers. « On peut descendre dans ces salines, nous » dit-il, par deux voies différentes : par un escalier de » plus de quatre cents marches, ou à l'aide d'une corde; » laquelle vous plaît-il d'employer? — Demandez plutôt à » madame, repris-je en regardant ma femme, qui parais- » sait fort embarrassée du choix. » Elle aurait mieux aimé, sans doute, descendre par l'escalier et se ménager de tems en tems de petits repos; cependant, à ma grande surprise, elle opta pour le câble.

» Aussitôt, on nous affubla de longues tuniques blanches pour préserver nos vêtemens et nous garantir de l'humidité; puis, nous nous avançâmes sous une espèce de hangar où nous attendaient deux petits garçons, une lampe à la main. Dès qu'ils nous virent arriver, ils découvrirent l'ouverture par où nous devions descendre, et ramenèrent à eux un câble d'une grosseur prodigieuse, fixé au-dessus

de nos têtes à un cylindre sur lequel il se déroulait. Je fis asseoir ma femme et mes deux enfans sur l'un des siéges disposés le long du câble, en ayant soin toutefois de les attacher à la corde par-dessous les aisselles. Dès que nous fûmes tous assis, visiteurs et conducteur, à la faible lueur de deux petites lampes, nous nous laissâmes plonger dans les profondeurs de l'abîme. La corde se déroulait avec rapidité; à mesure que nous descendions, il me semblait que la vitesse redoublait; tant la colonne d'air que nous déplacions soulevait avec violence nos vêtemens. Notre descente ne fut pas de longue durée; en moins de deux minutes, nous touchâmes au fond; là, un groupe de mineurs vint nous souhaiter la bienvenue, et nous aida à nous dégager de nos siéges et de nos attaches. Je reconnus ce service et cet empressement par quelques pièces de monnaie, et nos hôtes se dispersèrent pour retourner à leurs travaux; il ne resta auprès de nous que notre conducteur Klakowicz et les deux petits garçons qui nous éclairaient. Jusqu'ici, accoutumée à la clarté d'un jour brillant, ma rétine n'avait pu se dilater assez pour me laisser apercevoir le monde nouveau où j'étais descendu. Mais bientôt il me fut permis de contempler la beauté de ces voûtes épaisses qui se prolongeaient à une distance immense et que mon œil ne pouvait sonder.

Nous traversâmes de grandes salles, de larges corridors, où le silence n'était interrompu que par le bruit des outils et le chant de quelques ouvriers dispersés çà et là. Nous arrivâmes dans une salle assez spacieuse, à l'entrée de laquelle était la statue d'Auguste II, roi de Pologne, de grandeur naturelle et faite d'un seul bloc de sel. « Nous voici dans la chapelle, nous dit Klakowicz. » Nous étions en effet dans un petit temple consacré au culte papiste. Au fond était un autel d'un beau travail; sur un

des côtés, une chaire magnifique, et tout autour de la nef des colonnes sans nombre; la voûte s'élevait trop au-dessus de notre portée pour que les lampes pussent l'éclairer. A droite et à gauche, nous remarquâmes des statues de sel rose qui représentaient deux enfans de chœur, comme on en voit dans les églises catholiques. « Cette espèce de sel » est devenue très-rare aujourd'hui, me dit Klakowicz, en » tirant de sa poche une boîte qu'il remit à ma fille; j'espère, » ajouta-t-il aussitôt en souriant, que vous voudrez bien » accepter pour mademoiselle ces petits bijoux, qui n'ont » de valeur que par la rareté de la matière avec laquelle » ils sont faits. » Emma remercia et s'empressa d'ouvrir la boîte, où elle trouva un collier et une paire de boucles d'oreilles de sel rose. Cet ouvrage était travaillé avec beaucoup d'art et de délicatesse. Nous passâmes ensuite dans la salle du *Lustre*. Le spectacle qu'offre la *Kloska* (c'est ainsi que cette salle est appelée par les mineurs) est majestueux et imposant. Tout autour règne une forêt de piliers noirs ; de chaque côté viennent aboutir des corridors vastes et obscurs; mille arcades se succèdent les unes aux autres. Du milieu de la voûte descend une immense girandole de sel cristallisé, dont les branches se prolongent au loin dans tous les sens. Nous marchâmes pendant quelque tems sans jamais rencontrer d'obstacle ; cependant un mugissement épouvantable se faisait entendre, semblable à celui d'un torrent grossi par l'orage. C'était en effet le bruit d'un fleuve souterrain, dont les eaux tombaient avec force d'une hauteur prodigieuse et serpentaient ensuite avec tranquillité. Nos enfans ne purent résister à ce spectacle ! Je priai Klakowicz de les conduire auprès de quelques ouvriers, dans un endroit moins horrible, et j'ordonnai à John de les surveiller. Pour nous, nous attendîmes le retour du guide au pied de la cascade.

» Cependant Klakowicz arriva, et nous assura que nos enfans étaient à l'abri de tout danger. Il nous conduisit ensuite, en suivant la sinuosité du torrent, sur un petit escalier d'où nous pûmes apercevoir avec plus de facilité cette vaste enceinte. Nous avions à nos côtés une centaine d'ouvriers qui, une lampe suspendue à la ceinture, coupaient des blocs de sel; le fleuve coulait sous nos pas, une étendue de sept mille pieds se développait devant nous; à gauche était la cascade, et sur notre tête une voûte que nos lampes ne pouvaient éclairer, et qui s'élevait, à ce que nous assura le guide, à quatre cent trente-deux pieds au-dessus du sol.

» Nous parcourûmes ensuite une infinité d'autres salles non moins intéressantes, des corridors de toutes grandeurs, des allées de toutes dimensions, dont les voûtes étaient la plupart soutenues par des piliers de bois brut. Nous visitâmes ensuite les écuries où quelques chevaux décrépits se reposaient en attendant l'heure de la fatigue. Klakowicz nous donna mille petits détails sur les salines; il esquissa en peu de mots le tableau de leur administration, nous indiqua les différentes branches de travail qu'elles exigeaient, et porta à plus de douze cents le nombre d'hommes employés à leur exploitation. Il nous montra des blocs de sel de cinq à six quintaux, taillés en forme cylindrique pour les transporter avec plus de facilité, les tonneaux remplis de débris pilés et de petits éclats. Il nous fit distinguer les quatre espèces de sel qui forment les roches de Wieliczka. Le sel brut, ou sel grossier; le sel vert, ou *zielow;* le sel blanc, appelé *szibikawa*, et le sel cristallisé, transparent, qui porte le nom de *oczkowata.* Il nous présenta des morceaux de sel extraits des strates supérieures, et qui étaient mêlés avec de la terre glaise, des coquilles et des pétrifi-

cations; on ne peut employer cette qualité qu'après qu'elle a été lavée. La première couche de sel pur est à mille pieds au-dessous de la surface du sol, et la quantité que l'on en a tirée depuis la découverte de la mine s'élève, d'après les archives, à plus de 600 millions de quintaux. Nous passâmes ensuite devant l'obélisque, et nous nous arrêtâmes dans la salle du *Bal*. Ici, je ne sais pourquoi, nous n'éprouvâmes pas ce sentiment de grandeur dont nous avions l'ame remplie dans les autres parties de la mine; le nombre des colonnes, l'élévation de la voûte, la richesse des galeries ne frappent plus l'imagination. Peut-être que notre esprit s'accoutume difficilement à voir les beautés grandioses de la nature s'allier au luxe frêle et mesquin de nos salons. Klakowicz fit allumer plusieurs bougies, dont la clarté se répandit dans toute l'enceinte, et nous pûmes examiner en détail chacune des parties, chacun des meubles de cette singulière salle. Klakowicz était un homme de quarante-cinq ans; pendant sa jeunesse, il avait été témoin des fêtes magnifiques qui s'étaient données aux salines. Il nous parla surtout de celle qui y fut célébrée en 1813, à l'époque de la retraite du prince Poniatowski. Ma femme prêtait une oreille attentive au récit animé du conducteur. La moindre circonstance de la narration l'intéressait, et elle faisait souvent répéter au guide complaisant les particularités qui la frappaient le plus. Il fallut cependant quitter la salle du *Bal*; et ma femme s'y décida avec peine. Elle aurait très-volontiers fait le sacrifice de ce qui nous restait à voir, pour jouir encore quelques instans d'un spectacle qui s'accommodait si bien à ses goûts. On éteignit les bougies, et nous sortîmes.

» Nous étions retombés dans les ténèbres, et comme les lampes ne nous suffisaient plus, les petits garçons qui

nous précédaient allumèrent des torches. Après quelques détours, nous arrivâmes dans la salle du *Lac*. Ici, à la lueur des flambeaux se développait à nos yeux comme une vaste nappe, un lac souterrain. L'eau était noirâtre et tranquille; sur les rives éloignées s'avançaient des étrangers que la curiosité amenait comme nous en ces lieux. Revêtus de leur blouse grise, éclairés par des flambeaux, on aurait dit les ombres des morts privés de sépulture qui voltigent sur les bords du Styx jusqu'à ce qu'une main pieuse creuse une tombe à leur dépouille charnelle. Pour compléter l'illusion, il y avait sur le *Przykos* (c'est le nom du lac) une barque amarrée à une chaîne de fer. Une voix lugubre nous demanda d'un ton brusque si nous voulions nous embarquer. Nous nous approchâmes, les autres étrangers imitèrent notre exemple; et nous tentâmes ensemble la traversée. Deux bateliers dirigèrent notre esquif sur les eaux pesantes du lac infernal. Le tourbillon de fumée que répandaient nos torches, la clarté qui se réfléchissait sur la surface de cette mer souterraine, le chant des bateliers, le bruit des rames, l'agitation de l'eau, ces habits étranges dont nous étions revêtus, ce vague qu'on ne sait définir, mais que l'on éprouve dans des circonstances pareilles, tout cela avait exalté mon imagination, et je laisse à penser si celle de ma femme était exempte de toute influence. Nous débarquâmes enfin sur l'autre rive, incertains encore si le batelier n'exigerait pas l'obole des morts.

» Klakowicz nous fit bientôt descendre aux deux étages inférieurs; après avoir parcouru avec lui une infinité d'autres salles également intéressantes, visité les machines, les pompes, il nous conduisit sous une voûte où pendaient des stalactites brillans, des cristaux réguliers et incrustés de globules de sel semblables à des diamans. Nous

admirions depuis quelque tems ces structures si riches et si variées, quand, avec le plus grand sang-froid du monde, Klakowicz vint porter sans le vouloir le trouble dans notre ame. « Le lieu où nous sommes, dit en s'appesantissant sur les mots le bénin conducteur, correspond tout juste au milieu du lac que nous avons traversé tout-à-l'heure. » A ces mots, ma femme, surprise par un sentiment de frayeur auquel elle était déjà prédisposée, pousse un cri, se dégage de mon bras et court avec précipitation vers le côté opposé; j'abandonne aussitôt le guide et cours auprès d'elle, mais, dans ce même instant, du fond d'une salle voisine une explosion se fait entendre, répétée par tous les échos du souterrain (c'était le bruit causé par un bloc que l'on venait de détacher à l'aide de la poudre). Nous crûmes que c'était la réalisation de nos craintes. Je m'imaginai un instant que les voûtes, affaissées sous le poids du lac, s'écroulaient les unes sur les autres. Vaines terreurs!

» Bientôt nous fûmes détrompés de notre erreur, et nous vîmes approcher Klakowicz qui, en souriant, nous expliqua tout le mystère. Il était tems cependant de quitter ce sombre séjour où nous avions déjà passé huit heures, mais qui demanderait plus de six mois, au dire de notre guide, si l'on désirait le visiter en entier. Nous remontâmes au premier étage, par un escalier taillé dans le sel, et nous retrouvâmes nos deux enfans un peu inquiets, mais heureux de nous revoir. Je laissai quelques schellings à Klakowicz, qui riait sous cape de notre frayeur; et après avoir fait attacher au câble qui nous avait descendus une de ces cages qui servent à élever le minerai, j'y déposai ma femme, mes enfans, et nous regagnâmes tous ensemble la surface terrestre. »

Littérature.-Beaux-Arts.

Progrès de la Littérature, des Sciences et des Beaux-Arts au Brésil (1). — Le Brésil, si fécond en productions naturelles, ne l'est pas moins en hommes de talent. Elle a eu ses poètes, cette nation née d'hier, ou plutôt le Brésilien naît poète et musicien : à l'ombre de ses hauts palmiers, aux sons d'une agreste mandoline, sa verve s'épanche en accords mélodieux, comme la brise de ses forêts. Aussi, quoique pendant trois cents ans, depuis la prise de possession par don Pedro Cabral, pas une académie, pas une institution littéraire n'ait été fondée dans ce vaste empire, le Brésil avait cependant dès le dix-septième siècle ses poètes, poètes malheureux, il est vrai, auxquels il était défendu de pleurer les tourmens de la patrie, mais dont les ouvrages révèlent un profond sentiment poétique. C'est Bento Teixeira, auteur de la *Prosopopée*; Bernardo Vieira, l'un des défenseurs du Brésil dans sa lutte contre la Hollande; Manoel Botelho, qui publia la *Musique du Parnasse*, divisée en chœurs de vers portugais, espagnols, italiens et latins, ouvrage bizarre, mais qui, dans son originalité offre des beautés de plus d'un genre; Brito de Lima, qui composa la *Cesarea* à la gloire du gouverneur de Pernambuco, Fernandès César, et Salvator Mesquita, qui écrivit en latin un drame intitulé : *le Sacrifice de Jephté*.

A cette époque, le Portugal, à l'instar de l'Espagne, faisait tous ses efforts pour arrêter au Brésil le progrès de l'intelligence et des lumières. Deux siècles s'écoulèrent

(1) Une grande partie des documens qui ont servi à rédiger cet article ont été empruntés au nouveau numéro de *l'Institut historique*, publié sous les auspices de toutes les notabilités de l'époque.

sans que les arts fissent un pas hors des couvens; le gouvernement portugais semblait vouloir les concentrer dans ces enceintes. De vastes temples furent dessinés et exécutés en Portugal, puis transportés en Amérique, pierre par pierre; tout arrivait numéroté. C'est ainsi que fut construite l'église de la *Conception* à Bahia. Le Brésilien n'avait qu'à joindre les pièces; il lui était défendu d'appliquer ses facultés intellectuelles, même aux arts mécaniques les plus grossiers.

Cependant, malgré ces entraves, le génie commençait à dissiper les ténèbres : des Brésiliens furent appelés à Lisbonne pour rédiger le Dictionnaire de la langue portugaise; et l'université de Coïmbre compta des Brésiliens au nombre de ses plus habiles professeurs. D'un autre côté les colons portugais, trainant à leur suite des milliers d'Africains, se servaient de leurs bras pour extraire l'or des mines. Devenus riches, ils éprouvaient bientôt le besoin du luxe, et pour le satisfaire, ils faisaient apprendre à leurs esclaves la musique et la peinture; quelques-uns de ces fortunés nababs envoyèrent même leurs nègres étudier les arts en Italie. L'un d'eux, Sébastien, décora, à son retour à Rio-Janeiro, l'église de San-Francisco avec beaucoup de goût, et ses fresques, qui ne manquent ni de noblesse ni de grâce, apparaissent comme un vague reflet des loges du Vatican. Les couvens eurent aussi leurs esclaves artistes, et la postérité libre qui se presse aujourd'hui sous leurs péristyles est loin de croire qu'ils ont été élevés par des mains chargées de chaînes. C'est encore à cette race méprisée que l'on doit la construction du magnifique aqueduc de *Carioca* et de la superbe fontaine qui décore l'une des principales promenades de Rio-Janeiro.

La littérature ne resta pas étrangère à ce mouvement artistique : dès le commencement du dix-huitième siècle,

le Brésil vit fleurir Francisco de Almeïda, qui publia, dans la langue de Virgile, son *Orphée Brésilien.* Le *Parnasse Américain*, et la *Brasiléide*, ou la *Découverte du Brésil*, sont encore des productions de la même époque. Certes, ces ouvrages ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais ils servent du moins à marquer le point de départ d'une littérature dont l'horizon s'étendait chaque jour ; en effet des écrivains du premier ordre ne tardèrent pas à paraître. Duraô, dans son *Caramuru*, poème national destiné à célébrer les aventures du jeune Diego, jeté sur les plages de San-Salvador, et Basilio da Gama, dans son *Uraguay*, ou la *Guerre des Missions*, chantent comme Homère sans cesser d'être Brésiliens ; l'infortuné Gonzaga, dont les bagnes d'Afrique furent le tombeau, rappelle dans ses vers tantôt la poésie mélancolique des *Tristes* d'Ovide, tantôt les gracieuses compositions du chantre de Téos. Enfin, Caldas et San-Carlos, philosophes, orateurs et poètes, célébrèrent dans des hymnes religieux les mystères du christianisme. Ces divers travaux et beaucoup d'autres donnèrent l'impulsion au génie national ; en dépit de la métropole les arts et la poésie ne sommeillèrent plus au Brésil, et ils étaient déjà préparés au progrès quand Jean VI débarqua.

Les artistes qui accompagnaient Jean VI ne s'élevaient pas au-dessus de la médiocrité ; aussi trouvèrent-ils parmi les nationaux des hommes beaucoup plus habiles qu'eux ; entre autres, José Léandro, qui obtint le premier prix au concours pour le grand tableau du maître-autel de la chapelle royale, et José Mauricio, enfant de douze ans, dont le premier jet fut une messe à grand orchestre. La cour surprise eût voulu l'opposer à Marcos, le plus habile compositeur de Lisbonne ; mais il était encore absent. Enfin Marcos arrive, et se trouve face à face avec un rival imberbe, qui n'avait jamais vu l'Italie. La lut

commence, l'envie fermente dans le cœur du Portugais ; mais le génie du Brésilien était tellement hors ligne, ses compositions se multipliaient avec tant de rapidité, que l'opinion publique se prononça pour lui. La manière de Marcos n'était pas dépourvue d'agrément; mais son style était mesquin, et sa musique la même au théâtre qu'à l'église. José Mauricio, lui au contraire, était doué d'une exquise sensibilité; il variait à l'infini le genre de ses compositions; ses notes mélodieuses allaient à l'ame, et long-tems après qu'on les avait entendues, elles produisaient encore de vives sensations.

Jean VI, prince faible, sans talent et sans énergie, faisait cependant tous ses efforts pour favoriser l'émigration au Brésil et cherchait à s'environner de quelque éclat. En 1807, époque de son arrivée en Amérique, il transféra à Rio-Janeiro l'académie de marine consacrée aux sciences mathématiques, aux sciences physico-mathématiques, à l'étude de l'artillerie, de la navigation et du dessin. Trois ans après, suivant les conseils du comte de Linharès, son ministre, il fonda dans la même ville une académie militaire dont les cours étaient de sept ans, et où l'on enseignait les sciences mathématiques, la stratégie et l'histoire naturelle ; enfin, quelques années plus tard, deux écoles médico-chirurgicales s'élevèrent à Rio-Janeiro et à Bahia. Dès-lors la jeunesse brésilienne, sans traverser l'Atlantique, put disposer, au sein même de la patrie, de quelques moyens d'instruction ; moyens imparfaits sans doute, mais que bien peu de fortunes pouvaient aller chercher en Europe.

Dans cette période, le Brésil compte un grand nombre d'illustrations scientifiques. Nous citerons parmi les noms les plus recommandables, José-Bonifacio d'Andrada,

philologue et minéralogiste, qui a écrit de curieux mémoires sur cette branche intéressante de l'histoire naturelle ; le docteur Mello-Franco, auteur d'importans travaux sur l'art médical ; le frère Léandre, illustre botaniste à qui l'on doit l'introduction de la culture du thé au Brésil ; Silva Lisboa, homme d'une immense érudition, auteur de divers écrits sur la législation commerciale, etc., etc.

Malheureusement Jean VI, tout en accordant au Brésil quelques établissemens d'instruction publique, craignait les conséquences du progrès des lumières dans ce pays, et cherchait à en maîtriser l'élan. Inutiles efforts : treize ans s'étaient à peine écoulés depuis l'arrivée de la cour de Portugal, et déjà la nation se refusait au système étroit de Jean VI, lorsque la révolution d'Oporto vint donner une direction nouvelle aux affaires de la monarchie portugaise. Le roi et la famille royale, à l'exception de don Pedro, quittèrent Rio et entrèrent dans le Tage, le 3 juillet 1821. Depuis cette époque, la rupture du Brésil avec la métropole, son émancipation, furent l'effet inévitable de nouvelles exigences. Cinq ou six ans après le triomphe de l'indépendance, deux écoles de droit furent fondées à San-Paulo et à Pernambuco, où plus de quatre cents élèves se livrent chaque année à l'étude du droit et de l'économie politique. Enfin, en 1832, les anciennes académies de médecine de Bahia et de Rio ont été établies sur un nouveau plan, et aujourd'hui, à de très-rares exceptions, les savans du Brésil suivent de près le mouvement scientifique qui s'opère en Europe. Ainsi le génie naturel du peuple brésilien, libre des entraves long-tems opposées à son développement, réalise chaque jour les espérances qu'il avait fait concevoir. Encore quelques années, et le Brésil n'aura rien à en-

vier, pour les sciences, à l'Amérique septentrionale, qu'il laisse déjà loin derrière lui sous le rapport des beaux-arts.

En effet, dès que Jean VI eut pris la résolution de se fixer au Brésil, ses amis et ses courtisans firent tous leurs efforts pour environner sa nouvelle cour de tous les prestiges des arts : l'Italie lui fournit de brillans virtuoses, et l'orchestre de la chapelle royale fut porté à 50 chanteurs et à 100 instrumentistes; enfin la France, toujours si féconde en célébrités de tout genre, lui envoya une colonie de savans et d'artistes. M. Le Breton, ancien secrétaire perpétuel de la classe des beaux-arts de l'Institut, partit pour le Brésil, accompagné de M. Debret, peintre d'histoire, des frères Taunay, l'un paysagiste, l'autre sculpteur, de Grandjean, architecte, d'Ovide, mécanicien, des frères Ferrez, sculpteurs et graveurs de médailles, de Pradier, graveur d'estampes, et du musicien Neucom. Malheureusement des dissentions politiques vinrent paralyser l'impulsion donnée par la science et le talent.

Neucom revint en France, Taunay le paysagiste l'accompagne, Taunay le statuaire meurt, et les autres attendent encore, retenus par une dernière lueur d'espérance. Cependant les commotions politiques continuent; mais Jean VI passe en Portugal; un autre gouvernement s'installe, l'indépendance brille enfin : alors de nouveaux projets se préparent, de nouveaux travaux s'exécutent, et malgré quelques entraves, les fondations de l'Académie des sciences et des beaux-arts s'élèvent. Le 5 novembre 1826, en présence de l'empereur et de la famille impériale, le corps académique est installé; et en moins de trois ans, dans une série d'expositions, M. Debret révèle au public les progrès rapides de ses élèves; tandis que la musique, encouragée par le concours actif de don Pedro, donnait des productions vraiment remarquables. Grâce

à ces efforts soutenus, une révolution s'est opérée dans les esprits; la culture des beaux-arts n'est plus confiée à des mains esclaves, et aujourd'hui les personnages les plus riches et les plus recommandables de Rio s'honorent de cultiver quelqu'une de leur branches, et rivalisent souvent avec des artistes de profession.

Statistique.

Résultat des Sociétés de Tempérance aux États-Unis. — Quelle que soit la cause à laquelle on attribue le vice que les sociétés de tempérance sont destinées à diminuer, sinon à faire disparaître tout-à-fait, il est généralement admis qu'il fait plus de ravages en Amérique que dans aucune autre contrée; tous les Européens qui ont visité ce pays s'accordent à y représenter l'abus des liqueurs alcooliques comme beaucoup plus étendu et plus funeste que dans aucune partie de l'ancien monde. Soit qu'on voie la cause de cette différence en faveur des nations européennes dans le bas prix des boissons enivrantes et dans la facilité de se les procurer, soit que l'imitation, qui entre pour une part si considérable dans toutes les actions de l'homme, tende à perpétuer et accroître ce vice parmi les nombreux émigrans qui y arrivent de toutes parts, disposés à contracter de nouvelles habitudes, cette infériorité de la civilisation américaine a été vivement sentie par quelques hommes éclairés qui se sont efforcés d'arrêter les développemens ultérieurs de ce vice dégradant.

La religion était sans frein contre un ennemi aussi menaçant; les lois ne pouvaient l'atteindre; il ne restait d'autre moyen de le combattre que l'association et les

secours qu'elle a à sa disposition. Des associations se formèrent donc dans le but de renoncer complétement à l'usage des liqueurs alcooliques; des publications furent faites et souvent distribuées gratuitement; des annonces et des articles furent insérés dans les journaux; des discussions publiques eurent lieu dans de grandes assemblées, pour favoriser l'établissement de ces sociétés que les ministres du culte recommandèrent aussi dans leurs prédications, en même tems que des agens, nouvelle espèce de missionnaires, traversaient la contrée dans toutes les directions. L'imprimerie de la Société de Tempérance de New-York a seule fourni, pendant la dernière année, 438,500 exemplaires de publications destinées à fixer l'attention du public sur le but de cette société : elles ne comprenaient pas moins de 80,000,000 de pages in-12.

La Société de Tempérance de l'état de Massachussets, formée en 1826, fut la première de ces sociétés établies dans les États-Unis qui eût quelque importance. D'après le rapport de la Société de Tempérance américaine, publié en mai 1833, 6,000 sociétés de tempérance ont été organisées depuis 1826; 2,000 distilleries ont été fermées; 5,000 marchands ont été obligés d'abandonner le commerce des liqueurs spiritueuses; 5,000 ivrognes ont renoncé à leurs habitudes, et se sont fait remarquer par leur sobriété qui leur a permis de rentrer dans la société; enfin 700 navires ont fait des voyages plus ou moins longs sans emporter de liqueurs spiritueuses.

Ces boissons sont défendues à l'armée, et presque abandonnées dans la marine. Depuis que la dernière réunion a eu lieu, cette espèce de réforme a fait encore d'immenses progrès. On estime que le nombre des signataires de l'acte d'association s'élève maintenant à plus de 1,500,000, et il est certain que dans le prochain compte-

rendu de la société le nombre des signataires se sera accru au moins dans le rapport de 33 p. °/₀. Le numéro de février de *Temperance Magazine* contient les signatures de près de 2,000 médecins, tant anglais qu'américains, qui affirment que l'usage des boissons fortes n'est jamais nécessaire pour les personnes en santé, et qu'au contraire il est bien fréquemment la cause de maladies graves, et que même il détermine quelquefois la mort.

Un fait qui vient bien à l'appui des heureux résultats qu'on peut espérer pour la santé publique de l'établissement des sociétés de tempérance, et qui a été signalé dans le premier volume de *Temperance Quarterly Magazine*, c'est la différence que l'on a observée à Albany pendant la durée du choléra, dans la mortaltié des différentes classes de la société. La population d'Albany est de 26,000 individus, dont 5,000 sont membres de la Société de Tempérance. Le nombre des morts attribués au choléra en 1832 a été de 336, dont deux seulement étaient membres de la Société de Tempérance.

Accroissement de la mortalité à Boston. — C'est un fait bien digne d'être constaté que, tandis que, sur l'ancien continent, la mortalité décroît avec les progrès de la civilisation, elle suit au contraire une marche ascendante en Amérique. Ainsi à Boston, tandis qu'en 1823, sur une population de 36,000 habitans, on ne comptait que 726 morts, c'est-à-dire 2 cas sur 100 habitans, en 1820 cette proportion était de 2. 1 ; en 1830 de 2. 2, et en 1833 de 2. 5. La population de Boston était en 1820 de 43,000 habitans ; en 1825 de 58,000 ; en 1830 de 61,000, et en 1833 de 64,000. Le tableau suivant indique l'accroissement progressif de la mortalité dans le cours de ces vingt dernières années ; on verra qu'il n'a

pas été en rapport direct avec l'accroissement de la population.

ANNÉES.	CHIFFRE TOTAL de la mortalité.	INTEMPÉRANCE.	CONSOMPTION.	SUICIDE.
1813..........	786	193	0	0
1814..........	727	153	0	1
1815..........	854	190	0	6
1816..........	904	180	3	4
1817..........	907	231	0	3
1818..........	971	138	2	4
1819..........	1,070	174	11	4
1820..........	1,103	220	31	6
1821..........	1,420	192	30	2
1822..........	1,203	166	25	5
1823..........	1,154	183	10	3
1824..........	1,297	242	22	5
1825..........	1,450	220	23	4
1826..........	1,254	231	38	5
1827..........	1,022	178	25	4
1828..........	1,224	217	34	9
1829..........	1,221	203	30	5
1830..........	1,125	193	19	8
1831..........	1,424	203	38	12
1832..........	1,761	246	44	8
1833..........	1,476	240	40	14
TOTAL.......	25,016	4,193	425	112

Nous avons consigné dans ce tableau les trois causes de mortalité qui nous ont paru les plus intéressantes à indiquer : les *suicides*, *l'intempérance* et la *consomption*. Les deux premiers cas, comme on voit, se présentaient bien rarement il y a vingt ans ; leur progression est aujourd'hui effrayante. Quoique la consomption ne fasse pas de progrès relativement, il n'est pas moins étonnant que cette seule maladie entre pour un septième dans les causes de mortalité.

Voyages.

Ville antique de l'Hindoustan, dont les ruines ont été découvertes en nettoyant un canal. — Dans une lettre adressée à la Société Asiatique, le capitaine Cantley, surintendant du canal de Douab, annonce l'envoi d'un certain nombre de médailles très-intéressantes, destinées pour le musée, qu'il dit avoir été trouvées sur l'emplacement d'une ancienne ville bâtie vraisemblablement par les Hindous, mais maintenant ensevelie à cinq mètres environ au-dessous de la surface du sol. Il résulte de la courte notice qu'il donne sur cette découverte, qu'elle a été faite en nettoyant le canal de Douab, au-dessous et assez près de la ville de Behut, que la carte de Rennell place par 26° et quelques minutes de latitude septentrionale et 78° 50′ environ de longitude. Le canal ayant été mis à sec, on ne tarda pas à trouver au fond des médailles et divers autres objets enfouis parmi les débris de vieux ais, de vieilles planches. « Je dois faire observer, dit le capitaine Cantley, que la direction du canal actuel est tout-à-fait distincte de celle que suivait, dit-on, l'ancien. Lors donc qu'il n'existerait pas d'autres preuves du contraire, on ne serait point autorisé à soutenir que tout ce qu'on a trouvé dans ce canal y a été entraîné par l'eau, comme on l'a dit plus d'une fois en pareil cas. »

Voici comment est composée une coupe verticale prise sur le canal, dans cette partie où la surface du sol est beaucoup au-dessous du niveau de celle où est bâtie la ville de Behut.

Le sol, à la surface, est en partie cultivé, en partie couvert d'herbes sauvages. Immédiatement au-dessous se trouve une couche de sable de rivière de 4 pieds 1/2

(1 mètre 368 centimètres) ; vient ensuite un lit très-peu épais de sable, dans lequel sont quelques débris de bois ou de planches. Au-dessous est une couche d'argile rougeâtre mêlée de sable, et dont l'épaisseur est de 12 pieds 1/2 (3 mètres 80 centimètres). Sous cette dernière couche est l'emplacement de l'ancienne ville, dans une terre noire, épaisse de 6 pieds (1 mètre 824 centimètres), et remplie d'os, de poteries, etc. ; on a trouvé les pièces de monnaies et les autres objets envoyés par le capitaine Cantley au muséum.

Le sol sur lequel la ville paraît avoir été bâtie est très-noir, rempli d'os et de débris de vases de différentes formes. Il s'y trouve, en outre, des briques très-grandes, et qu'on dirait, à la manière extraordinaire dont elles sont faites, avoir été destinées à servir dans la maçonnerie circulaire des puits; des morceaux de scories sortis de fourneaux à fondre le fer, fourneaux dont on n'a jamais connu l'usage à Behut; des pointes de flèches, des anneaux, des grains de verre de différentes sortes. En un mot, c'est un autre *Herculanum*, et tout porte à croire qu'on pourra y pousser beaucoup plus loin les découvertes.

Le secrétaire de la Société Asiatique a publié la note suivante, au sujet de la lettre du capitaine Cantley :

« L'époque où existait la ville souterraine dont il est question dans cette lettre peut être assignée ou plutôt renfermée avec assez d'exactitude dans des limites connues, grâce à la découverte très-précieuse de beaucoup de pièces de monnaies enfouies à la même place que les briques et les os. Les monnaies appartiennent à trois classes différentes que M. Wilson a déjà fait connaître dans un mémoire inséré dans le dix-septième volume des *Recherches Asiatiques*.

» 1° Une de ces pièces portant la figure d'un homme avec une cotte de mailles, offrant quelque chose sur un petit autel, peut être regardée comme monnaie indo-scythe.

M. Wilson pense, avec beaucoup de probabilité, que cette pièc peut être d'une date rapprochée du commencement de l'ère chrétienne. Sur vingt-six médailles de cette première espèce, une seule est assez bien conservée pour en reconnaître l'empreinte.

» 2° La plus grande partie des monnaies envoyées par le capitaine Cantley sont semblables à d'autres dont on a donné la figure dans le même volume des *Recherches Asiatiques*, mais on ignore entièrement ce qu'elles étaient. Les unes et les autres portent un éléphant sur une de leurs faces, et sur l'autre un ou plusieurs monogrammes particuliers. Quelques-unes diffèrent, et portent sur leur revers le taureau des brahmines, et sur la tranche une inscription en caractères inconnus.

» 3° La dernière espèce de ces monnaies est en argent. Ce sont des pièces épaisses et carrées, sans aucune impression régulière, mais portant simplement plusieurs marques, comme il est vraisemblable que cela se faisait avant qu'on eût généralement adopté l'usage de battre la monnaie. La collection de Mackensie contient un grand nombre de ces médailles, mais sans rien donner de certain sur leur ancienneté, sans pouvoir même garantir si ce sont de vraies médailles. La découverte nouvelle pourra servir à résoudre ces deux points. Toutes ces médailles doivent être postérieures à l'existence des dynasties indo-scythes dans la Bactriane, et appartenir à une époque où, comme aujourd'hui en Chine, l'argent avait généralement cours au poids, tandis que les métaux inférieurs circulaient comme signes d'une valeur nominale fixe.

» La découverte de ces médailles, très-précieuse en elle-même, ne forme qu'un des points sans nombre qui sera sans doute éclairci par cet *Herculanum* oriental. L'apparence et l'état des dents et des os envoyés par le capitaine Cantley offrent également un grand intérêt. Ils

ne sont pas entièrement dépouillés de toute leur matière animale, mais celle-ci est en grande partie remplacée par du carbonate de chaux.

Confession d'un Phanségar. — Nous avons entretenu plusieurs fois nos lecteurs de l'existence d'une association de bandits connue dans l'Inde sous le nom de *thogs* ou *phanségars* (1). Malgré les précautions que prend le gouvernement pour purger le pays de ces hommes qui consacrent leur vie à cette horrible profession, il ne paraît pas que le nombre en diminue sensiblement. Nous allons répéter, d'après le *Mofussil Ukbar* (journal publié dans la Présidence de Calcutta), les détails qu'a donnés sur sa vie un des chefs de cette secte.

CONFESSION DE BHUMMA, FILS DE CHIDDA LODLEE.

« J'étais d'abord batelier à Mehadee Ghat. Runnous-Monshee, *jemadar* des thogs, passait souvent dans la province de Douab pour se rendre à sa demeure, a Byskapourous; c'est pendant ses fréquens voyages que je fis connaissance avec cet homme. Nous nous liâmes bientôt d'amitié; Runnous me fit quelques confidences et me persuada un jour de quitter mon état de batelier pour le suivre; il me promit de me donner les trois quarts des dépouilles du voyageur que j'aurais étranglé. Séduit par l'appât du gain, je me fis recevoir membre de la religion des thogs; il y a de cela neuf ans. Pendant six ans, je fus le compagnon avoué de ce jemadar. Mais un jour, à la suite d'une dispute que j'eus avec lui, je le quittai et m'attachai à la bande de Kesaree, un des soubadars de notre association que l'on a arrêté depuis quelque tems. Avant son arrestation, je m'étais mis à la disposition de

(1) Voyez les curieux articles que nous avons publiés sur cette secte homicide dans le 8e Numéro de la 2e série, et dans le 7e de la troisième.

deux autres jemadars : Mirza et Futleh. J'ai succédé, il y a pas long-tems, au soubadar Kesaree; et c'est de cette époque seulement que je perçois les droits de jemadar.

» Un de nos confrères, Harou, fils de Ramden Lhodee, a dit dans sa déposition que deux brahmines avaient été assassinés dans le district de Moradabad et qu'on les avait ensevelis bientôt après; cela est vrai. Il a dit aussi que deux autres brahmines furent étranglés dans le Surroumannagur, et que Bhinma, Kesaree et plusieurs autres thogs, au nombre de trente-huit, avaient participé à ces assassinats comme auteurs ou complices; cela est encore vrai, mais le reste de sa déposition est entièrement faux. Voici la vérité.

» Il y a deux mois et demi, c'était avant l'arrestation du phanségar Ramden, qui fut faite à Hussunguni. En octobre dernier, il y eut une assemblée de thogs à Chinsourah, Illakah Oudh. Nous y pratiquâmes toutes les cérémonies que prescrit notre religion. Pendant que nous cherchions des augures favorables, nous entendîmes le cri d'un âne à gauche, et le croassement d'une corneille à droite. C'était un heureux présage. Dès lors, notre expédition fut arrêtée et le lieu du rendez-vous fixé à Saundy, où nous passâmes la nuit tous ensemble. Le jour suivant nous nous dirigeâmes sur Bawun. Là, nous rencontrâmes une petite bande de thogs qui se joignit à la nôtre. Au nombre de dix, nous nous rendîmes à Taigree, située sur le Gange, auprès de Ghurmouktessur, en suivant les chemins de Shakabad, Shahigehanpour, Bareilly, Moradabad et Comowah. Jusque-là nous n'avions commis aucun assassinat, car les voyageurs se méfiant de nous, se gardaient de nous accorder la confiance que nous voulions leur inspirer et refusaient de faire leur chemin en notre compagnie. Ainsi désappointés, nous retournâmes en sui-

vant la route par où nous étions venus; nous allâmes à Kuttra, au midi de Rampour; ici la bande fut renforcée de quelques hommes. A trois lieues de Roudurpour, nous vîmes deux voyageurs du Hajpout. Je m'approchai d'eux avec Hiroua, je gagnai leur confiance et les accompagnai jusqu'à Roudurpour, où nous couchâmes. Ils nous dirent qu'ils arrivaient de Meerut, qu'ils allaient à la recherche de plusieurs cipayes, leurs parens, qu'ils avaient crus en garnison dans cette dernière ville; mais, qu'ayant été trompés dans leur attente, ils poussaient leur chemin jusqu'à Almorah, où ils espéraient être plus heureux.

» D'après ce qu'ils racontaient entre eux, il paraîtrait qu'ils avaient fixé leur résidence à Lucknou. Nous leur offrîmes de partager notre repas avec eux; ils acceptèrent de bon cœur. « *Bale !* » s'écria Douja, un de nos compagnons, quand nous fûmes arrivés auprès d'un terrain couvert de broussailles (ce mot fatal est le signal de l'assassinat du voyageur). Comme ils se baissaient pour puiser l'eau qui devait servir à leurs ablutions, nous les étranglâmes. Une fosse de deux coudées de profondeur fut creusée aussitôt avec un *khourpn* que nous avions pris à Bareilly, et nous confiâmes à la terre les deux cadavres encore chauds. On ne trouvera sur eux aucune blessure, car nous n'avions point d'instrument tranchant. Nous partageâmes leur dépouille, et voici ce qui m'échut en partage : une couverture noire, un vase d'airain, un habit et un khail que j'ai encore. Nous suivîmes ensuite pendant quatre jours la route d'Almorah; de là nous revînmes sur Bareilly, où nous arrivâmes trois jours après. Le lendemain nous nous dirigeâmes vers Saundee, et nous couchâmes à un village qui est auprès de Bareilly, dont j'ai oublié le nom. Dès le matin même, nous continuâmes notre marche pendant laquelle nous rencontrâmes deux brahmines. Hiroua se chargea de les persuader

de nous suivre jusqu'à Nugra Illakah. Ils arrivaient, je crois, des provinces supérieures de l'Hindoustan, et se rendaient à Lucknou. Nous les égarâmes quelque peu; le mot fatal fut prononcé, et bientôt nous eûmes à ensevelir leurs cadavres au lieu même où ils venaient de perdre la vie. Il m'est resté de leurs dépouilles un vieux *chudder*, un habit, un vase d'airain sans anse que j'ai encore, et cinq roupies.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers Lande Oumardeus. Pachoaa, Mahanunda et Untoua nous quittèrent alors et se rendirent chez eux, dans le Douab. Deena et Douja voulurent aussi revenir dans leurs foyers, à Chinsourah. Il ne restait plus que six thogs, dont je faisais partie, quand nous arrivâmes à Monha Bhutoulee. Quatre jours après, Douja et Deena retournèrent vers nous pour assister à notre assemblée religieuse, mais ils repartirent le lendemain. Hiroua, Doulutteah, Bubbona, Bhona, frère du précédent, et Bussovana furent les seuls qui restèrent avec moi. Quatre d'entre eux ont été arrêtés le lendemain par ordre de sir Robert Wilson. Bhouwa et moi nous nous sauvâmes pendant notre ablution, mais nous restâmes dans le village. Le soir, je retournai chez moi, et comme on ne me trouva pas, on a présumé que les cipayes m'avaient pris. Je fus arrêté cependant le jour suivant comme thog par le peuple ameuté de Saundy Anmil. Il y a seize jours que je suis en prison. Aujourd'hui je reçois votre lettre, à laquelle je m'empresse de répondre, espérant, sur la foi de vos promesses, que vous aurez égard aa témoignage que je rends à la vérité. »

Histoire Contemporaine.

Le dictateur Francia et le Paraguay. — Au centre de l'Amérique du Sud se trouve une contrée que nous

connaissons à peine, et qui mériterait cependant d'attirer toute notre attention, c'est le Paraguay. On trouverait difficilement un pays d'une étendue aussi resserrée, et dont les productions soient plus variées. On n'y voit partout que verdure et riches moissons ; des arbres, des arbrisseaux, des fleurs, des fruits de toute espèce : le cèdre, le l'acajou, le campêche, la canne à sucre et l'*Yerba*, surtout, si connue sous le nom de *Thé du Paraguay*, le café, le tabac, le poivre, le coton, l'indigo, le riz et le maïs, le plantain, le melon, la vigne, y viennent à merveille ; le vin y est délicieux, l'eau-de-vie exquise, le gibier et le poisson abondans. Joignez à cela des mines d'or, d'argent, de cuivre, de platine et de mercure, une population nombreuse qui dépasse de beaucoup celle des autres petits états de l'Amérique méridionale, et vous n'aurez encore qu'une idée bien imparfaite du Paraguay.

C'est là que règne le despote le plus absolu du monde entier ; tout le monde connait l'histoire du docteur Francia (1), son avénement au pouvoir dictatorial et comment, à la faveur des Espagnols et des prêtres, il parvint à s'emparer du pouvoir suprême. A peine élevé à la dignité de dictateur à vie, le premier acte de son autorité fut de s'entourer d'une garde. Plus tard, il profita de l'ignorance et de la crédulité des Indiens qu'il gouvernait, et se fit passer pour inspiré. Il ne parut que rarement en public, et jamais sans déployer un grand appareil de pompe et de solennité. Il vantait sans cesse le Paraguaysien, simple et superstitieux, qui se prit au piége qu'on lui tendait. Chacun regarda le tyran comme un sau-

(1) Note du Tr. Nous avons déja consacré deux articles au portrait historique de cet homme remarquable ; les détails qui suivent confirmeront ce que nous en avons déjà dit, et ajouteront de nouveaux traits à sa biographie.

veur, et l'on finit par s'incliner devant lui comme devant Dieu. Cet acte ridicule et dégradant n'est plus aujourd'hui une simple coutume à laquelle on soit libre de se soumettre c'est une loi rigoureuse, dont on ne s'affranchit qu'en s'exposant aux peines les plus rigoureuses. Mais le Paraguaysien ne se plaint pas ; il aime les chaînes dont il est chargé, il s'honore d'être admis à fléchir le genou devant son maître.

Dès son arrivée au pouvoir, craignant l'influence des doctrines libérales et de l'esprit anarchique qui divisait les états voisins, Francia intercepta toute communication au dehors; il établit une suite de forts sur les frontières pour en défendre l'approche, et ordonna aux étrangers d'évacuer le territoire dans le plus bref délai. Bientôt les gouvernemens voisins s'effrayèrent des mesures que prit le dictateur; à Buenos-Ayres, surtout, on trembla pour la liberté, on s'apitoya sur le sort de la nation malheureuse et l'on envoya des troupes à son secours et un libérateur ; mais le Paraguaysien, tranquille et stupide, ne comprit pas ce qu'on voulait de lui; il ne s'émut pas plus des armées commandées par le général Balcarce que du despotisme du docteur Francia, et peu touché du dévouement de Buenos-Ayres, il resta fidèle aux drapeaux du dictateur.

Que les hommes versés dans les secrets de la politique et de la vie des peuples expliquent pourquoi il y a au milieu de tant de nations dévorées d'une soif ardente de liberté, au milieu de tant de peuple qui se débattent sans cesse pour arriver à l'indépendance, au milieu de ces républiques américaines, si jeunes, si bouillantes, si agitées, une terre *phénomène* où règne l'homme le plus despotique, le tyran le plus absolu? Nous n'entreprendrons pas de résoudre ce problème.

Le Paraguaysien n'aime pas à s'occuper de politique; il s'inquiète peu de sa dignité nationale. « Le dictateur

est un homme qui sait mieux que nous, dit-il avec apathie, ce qui nous convient ; nos affaires sont en très-bonnes mains. » Le dictateur est le chef suprême de la religion ; c'est lui qui ouvre les portes du ciel ou les gouffres de l'enfer ; c'est lui qui dirige les affaires de l'église comme celles de l'état, qui tranche les questions théologiques, rédige des canons, lance des bulles, fulmine des brefs, comme si l'Esprit saint lui eût promis l'infaillibilité que s'attribuent les conciles œcuméniques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il expédie les affaires avec moins de lenteur.

Le gouvernement de Francia s'est rendu redoutable aux peuples voisins. Il tient toujours sur pied une armée de trente mille hommes tous bien instruits, bien disciplinés et prêts à se mettre en marche au premier signal. Les soldats aiment le dictateur, ils le craignent et lui sont dévoués. Cependant Francia ne confie pas indistinctement à tous les militaires la défense de sa personne, il s'est choisi une garde prétorienne qui fait le service du palais, et qui l'escorte aux cérémonies publiques comme dans ses promenades ordinaires.

La police se fait au Paraguay avec autant d'activité qu'en Autriche et en Russie ; il n'y a pas de complot dont elle ne fasse partie, dont elle ne connaisse tous les fils ; aussi les conjurés sont presque toujours découverts. Dernièrement, cependant, la trame d'une conspiration avait été si bien ourdie que le projet allait être exécuté. Mais malheureusement celui qui devait porter le coup de poignard avait le cœur d'un lâche. C'était un nègre qui, placé dans la chambre du dictateur, devait l'immoler au pays ; mais lorsque l'assassin entendit les pas de sa victime, il perdit ses forces, trembla et se trahit lui-même en se cachant derrière la porte. Le nègre et ses complices passèrent bientôt par les armes.

Voici un trait récent qui confirme bien tout ce qui a déjà été publié sur le docteur Francia. « Voyez-vous ces deux petites pièces d'artillerie, dit-il un jour à un charpentier qu'il avait fait venir ; combien de tems vous faudra-t-il pour les réparer ? » L'ouvrier tourne et retourne, prend ses dimensions, et répond que son ouvrage sera terminé dans quinze jours. Cependant les quinze jours s'écoulent et l'ouvrier s'excusant sur un mauvais calcul, demande encore du tems. « Souvenez-vous, lui dit Francia en fronçant le sourcil, de ne pas me manquer de parole. »

Le charpentier ne comprit pas tout ce que renfermait de sinistre la recommandation du dictateur ; il ne fut pas plus exact que la première fois. « Eh bien ! lui dit Francia, en fronçant de nouveau le sourcil, tu serviras d'exemple aux menteurs et aux paresseux. » Puis s'adressant à ses gardes : « Qu'on fusille cet homme, » ajouta-t-il avec colère. Un instant après, la sentence était exécutée.

Cet homme étrange passe la plus grande partie de sa vie dans une solitude profonde. Le livre favori qui fait l'objet de ses lectures et qu'il médite sans cesse, c'est Machiavel ; il a toujours à côté de son obscur auteur un dictionnaire italien qui lui sert à traduire les passages difficiles. A cela près, on ne sait rien de la vie privée du dictateur. Le peuple lui attribue des pouvoirs surnaturels ; on ne prononce jamais dans un cercle le nom de Francia sans porter l'effroi chez les personnes qui vous entourent ; on est persuadé qu'il se rend invisible à souhait et qu'il assiste, à la faveur de sa diaphanéité miraculeuse, aux conversations les plus secrètes. L'habitant de l'Assomption vous montrera de loin le palais du dictateur sans oser en approcher ; on dirait des paysans de la vieille Écosse qui s'indiquent du doigt un manoir en ruines, habité par les *revenans* et les *esprits*. D'après sa physionomie, le docteur Francia paraît avoir

soixante-cinq ans environ, et semble devoir parvenir à un âge fort avancé. Plusieurs fois on a répandu le bruit de sa mort, mais toujours sans fondement.

Industrie.

Manière dont on recueille la neige dans les environs de Naples. — Les glaces et les boissons glacées sont considérées, en Angleterre et dans les autres pays du nord, comme un luxe que les riches seuls peuvent se permettre; mais dans les contrées méridionales, à Naples et surtout en Sicile, elles sont rangées pendant l'été parmi les choses les plus indispensables à la vie, et tout le monde en fait usage. Il n'est pas de voyageur qui, ayant passé dans ce pays la saison d'été, ne s'accorde à regarder l'eau à la glace comme l'une des plus vives jouissances que l'on puisse s'y procurer. Le vin du pays, quoique conservé dans les caves les plus fraîches, et l'eau, bien que tirée des puits les plus profonds et des sources les plus froides, deviennent, au bout de quelques minutes qu'ils ont été exposés à la température de l'atmosphère, si tièdes qu'il est impossible de les boire. Pendant la chaleur ardente de juin, de juillet et d'août, le lazzaroni napolitain lui-même est incapable du moindre effort (*se non c'è neve*) s'il n'a pas de neige pour rafraîchir sa boisson. Mais si vous lui donnez un morceau de neige congelé et brillant qu'il puisse faire fondre dans son verre, à l'instant même le vin le plus mauvais, ou même l'eau pure, devient un nectar qu'il boit avec délices et qui lui donne une nouvelle énergie.

On dit en Angleterre de la glace et de l'eau à la glace, parce qu'en effet c'est la glace que l'on emploie pour rafraîchir les boissons. En Italie, ce n'est pas de la glace, mais de la neige dont on se sert constamment pour le même objet. La quantité que l'on consomme chaque an-

née, surtout lorsque l'été est long et brûlant, est vraiment prodigieuse. La neige ne recouvre jamais les plaines, mais les Apennins qui traversent toute la Péninsule offrent des dépôts de neige inépuisables. Quelques-uns des points les plus élevés de cette grande chaîne, comme le *grand Rocher d'Italie* et le *Mont Majello* (tous deux dans les Abruzzes), sont couverts de neige pendant toute l'année et offrent même des glaciers dans quelques-unes de leurs vallées les plus profondes; mais presque partout la neige disparaît du sommet des Apennins vers la fin de mai, et si l'art n'était employé pour la conserver, elle manquerait à l'époque même où le besoin s'en fait le plus vivement sentir.

Les Napolitains creusent, sur le flanc des montagnes, des puits profonds ou des caves; quelquefois ils profitent des excavations naturelles qu'offrent les rochers; et à l'époque où ils peuvent se procurer des couches épaisses de neige, ils la ramassent et l'y placent pour la conserver. Ils la transportent avec soin, et quand une fois l'excavation est pleine, ils la couvrent d'une grande quantité de paille de feuilles sèches ou de branches d'arbre; ils ferment ensuite l'ouverture du puits ou de l'excavation qui est souvent, mais non pas toujours, recouverte par une petite bâtisse en pierre. Ces caves à neige sont ordinairement placées au nord de la montagne. En faisant attention à l'exposition et en profitant des touffes d'arbres qui, pendant l'été, procurent une ombre épaisse et de la fraîcheur, ou d'une étroite crevasse entre des rochers où le soleil ne pénètre jamais, il est toujours facile d'établir des dépôts dans les endroits où tombe la neige. Ce dernier point est un grand avantage, puisqu'il en résulte une diminution considérable dans le travail et la dépense du transport.

Les paysans sont tout joyeux quand la neige tombe dans les chaînes les plus basses des montagnes; ils se

réunissent de toutes parts pour la recueillir et la transporter dans des lieux où elle soit en sûreté. L'auteur de cette notice a été témoin d'une scène de ce genre en allant de Naples dans la Pouille : il traversait la première ligne des Apennins, entre les villa de *il Cardinal* et *Monte-Forte*, quand survint subitement une bourrasque qui couvrit la terre d'une couche assez épaisse de neige ; aussitôt que les habitans la virent tomber à flocons gros et serrés, ils poussèrent des cris de joie, et sans attendre, hommes, femmes et enfans coururent tous avec des râteaux, des pelles, des paniers, des civières, et tout ce qu'ils purent trouver sous la main pour recueillir le trésor qui leur tombait du ciel. Les Israélites dans le désert n'éprouvèrent pas une joie plus vive quand ils virent tomber la manne qu'ils attendaient avec impatience; ces braves gens riaient, chantaient, sautaient de joie, tout en ramassant la neige. Ils en formaient des boules d'un volume énorme, que les enfans faisaient glisser avec soin le long de la montagne jusqu'à la cave à neige où elles étaient placées aussitôt. Comme nous passâmes très-près d'eux, ces paysans nous criaient : *Ecco, signor, una bella raccolta ; questa è una bella raccolta.*

La consommation de la ville de Naples, qui compte 400,000 habitans, est très-considérable. Pendant tous les mois d'été on est occupé à transporter de la neige par terre et par mer des Apennins et des autres ramifications les plus rapprochées de ces montagnes; on préfère toujours la voie de mer, parce que, transportée de cette manière, la neige est plus propre et présente moins de déchet. Plusieurs centaines d'hommes et de jeunes garçons sont exclusivement employés au transport dans l'intérieur de Naples.

C'est le mont Sant-Angelo, le point le plus élevé du

promontoire qui sépare la baie de Naples de la baie de Salerne, qui fournit la plus grande partie de la neige que l'on consomme à Naples. Cette montagne, qui s'élève majestueusement derrière la ville et le port de Castellamare, près de l'extrémité de la baie de Naples, n'est qu'à environ douze milles de cette capitale. Ainsi la proximité, la facilité des transports qui se font par eau, ont donné une grande importance à l'exploitation de la neige de cette montagne dont les flancs sont percés d'un grand nombre de caves et de puits. C'est là que l'on entasse une immense quantité de neige qui disparaît bientôt devant les nombreux ouvriers qui l'excavent. La nuit est exclusivement consacrée à ces travaux; au point du jour, de longues files de mulets, semblables à de petites caravanes, grimpent la montagne, chargés de neige brisée par gros morceaux, et ils descendent ensuite aussi vite que possible, mais avec toute la sûreté qu'on leur connaît, à travers les précipices et par les routes les plus dangereuses, jusqu'à Castellamare où leur fardeau est déposé dans de grands bateaux qui les attendent. Aussitôt que la cargaison est complète, ils partent couverts de paille et de feuilles sèches. Quand les bateaux à neige sont arrivés à Naples, ils sont aussitôt déchargés par un grand nombre de commissionnaires enrôlés pour ce service; ces hommes, qui sont très-actifs et très-robustes, quoiqu'ils ne se nourrissent que de pain, d'olives, d'ail et de quelques légumes, vont en courant avec leur charge de neige depuis le bord de l'eau jusqu'à un grand bâtiment disposé exprès pour la recevoir. C'est à ce dépôt général, appelé *la dogana della neve*, que tous les marchands viennent se fournir; il y a à peine une rue à Naples, quelque misérable et quelque éloignée qu'elle soit, qui n'ait son marchand de neige. D'après une ancienne loi du pays, leurs boutiques ne doivent jamais se fermer ni le jour ni la nuit pendant les mois d'été.

REVUE

BRITANNIQUE.

MOUVEMENT POLITIQUE

DE L'EUROPE ACTUELLE.

Depuis l'année 1830, cette année menaçante comme une comète, cette année qui devait briser et ensevelir tous les trônes, morceler tous les royaumes, anéantir les monarchies par les républiques, et faire périr les républiques sous l'effort des monarchies, c'est quelque chose de bizarre que l'Europe. Profondément émue, elle s'agite peu ; une fièvre nerveuse, intime, paraît la dévorer : au lieu de se révéler par des manifestations ardentes, par des éruptions fougueuses, le mal se cache dans les profondeurs. Comme personne n'ignore qu'il existe, on s'attend sans cesse à une effrayante catastrophe ; on la prévoit, on la prédit, et à force de la préparer, on la prévient. Dans cette singulière lutte, tout le monde est averti, chacun est sur ses gardes. Les territoires se hérissent de baïonnettes ; on remplit ses caisses pour parer aux besoins de la guerre, on montre à l'ennemi un front me-

naçant; et, la mèche allumée, debout près des bouches à feu qui remplacent aujourd'hui le courage, l'adresse et le talent militaire, chaque puissance d'Europe tend à sa voisine une main diplomatique. Tant de préparatifs qui n'aboutissent à rien doivent étonner la foule niaise.

Quoi! c'est à cela que l'on arrive? des armées permanentes et une pareille torpeur; partout des chambres délibérantes et de si petits résultats; partout des cris de liberté, et l'écrivain politique qui déplait au pouvoir va rejoindre ses confrères semés dans toutes les forteresses d'Europe. Quelle bizarrerie! là, où la presse est indépendante, la presse est si sévèrement réprimée que cette indépendance est pour elle-même un fléau; là, où l'esprit démocratique souffle avec le plus de violence, en France et en Angleterre, les radicaux trouvent d'insurmontables obstacles. En vain leurs forces se sont augmentées; les forces ennemies se sont également accrues. Ils croyaient marcher au triomphe, à peine peuvent-ils obtenir le combat.

Nullité, apathie, mollesse, découragement, dites-vous? Nous ne croyons pas que cette manière de juger l'Europe actuelle soit raisonnable et juste. Le dénigrement ne résoudra pas l'énigme européenne. Il faut voir de plus haut et de plus loin.

La grande lutte de l'absolutisme et du libéralisme des trônes et des peuples ne date pas d'hier. Voici un demi-siècle que tous les partis se donnent et reçoivent mutuellement de fortes leçons. Il n'y a pas un intérêt qui n'ait cherché à se consolider, à s'asseoir, à s'affermir: les uns, instruits par l'apprentissage du passé, se sont débarrassés des vices internes qui compromettaient leur existence, ou qui gênaient leur marche. Les autres ont emprunté à leurs adversaires des principes de force et des élémens de

rénovation. Il résulte de cet effort universel, de cet éréthisme général, que toutes les énergies se sont développées d'une manière presque égale et à un degré qui ne permet ni la victoire, ni la défaite. Quelques-unes se sont renforcées sous l'inspiration de la terreur; la crainte les a retrempées, le besoin de la conservation les a forcées d'appeler à elles tous les auxiliaires utiles; elles ont même puisé, pour se défendre, dans les doctrines ennemies. Les plus menacés parmi les intérêts européens ont été les plus ardens à se fortifier ainsi. L'église, sous Charles X, semblait marcher à un envahissement : aussitôt une levée de boucliers libéraux la repoussa. La démagogie, après les barricades de juillet, s'attaquait déjà à la propriété : la propriété reparut toute hérissée de fers, tout armée de baïonnettes bourgeoises, il est vrai, mais inflexibles et entêtées comme l'intérêt personnel. Le parti tory de l'Angleterre a repris, depuis les derniers événemens, une intensité qu'il n'avait pas eue depuis un siècle. L'Irlande, naguère opprimée, est devenue toute menaçante : son effort a ranimé la vigueur défaillante de l'intérêt protestant. Observez donc tous ces groupes ennemis, occupés à forger des armes toujours égales, luttant sans se vaincre, croisant le fer sans se blesser à mort, mesurant les forces de l'ennemi pour se préparer des ressources équivalentes.

Sur une plus grande échelle, même spectacle; il n'y a que les petites puissances qui aient succombé. Comme ces astres forcés de suivre l'impulsion planétaire des grandes planètes voisines, il a fallu, bon gré mal gré, qu'elles s'attachassent au système qui les absorbait; monarchies ou républiques, peu importe : la révolution de juillet a écrasé un roi qu'elle a refoulé en Hollande, et l'ascendant supérieur de la Russie a étouffé l'héroïsme républicain de la Pologne.

Voilà donc des forces qui s'annulent, des trésors qui ne se remplissent que dans l'espérance et dans l'avenir illusoire d'une guerre qui n'aura pas lieu ; voilà des craintes universelles qui équivalent, comme résultat, au courage le plus consommé ; voilà, enfin, l'une des situations les plus extravagantes, les plus bizarres que l'Europe ait jamais subies. Le mouvement réel, le mouvement secret qui fait la destinée des empires n'est pas celui de leurs passions, mais de leurs intérêts. Je m'explique : il y a toujours dans la vie des peuples, ainsi que dans celles des hommes, une partie matérielle et positive qui l'emporte sur tout le reste, un besoin de conservation et d'agrandissement qui triomphe même des enthousiasmes, des fanatismes et des préjugés. Supposez un homme chez lequel la passion soit en lutte avec l'intérêt ; tour à tour agité par ces deux souffles : si c'est la passion qui triomphe, il succombe ; si c'est l'intérêt, à un certain succès matériel se joint un certain degré de déconsidération toujours attaché à l'égoïsme.

Un individu, c'est un peuple ; un peuple, c'est un individu. Pendant la révolution française, l'intérêt matériel de la France était nécessairement sacrifié à la passion dominante et foulé aux pieds ; le sang coulait, les châteaux brûlaient, l'échafaud était dressé, les fleuves roulaient des cadavres, il y avait disette et misère. Bonaparte, celui qui mit les scellés sur la révolution, en héritant d'elle et en la continuant, fauchait les générations avec moins de pitié encore que Robespierre. Peu importait : il s'agissait d'une grande passion, d'une de ces passions qui saisissent les peuples, qui les agitent, qui les secouent et les renouvellent ; il s'agissait d'être puissant et de braver l'Europe ; il s'agissait de montrer sa force et de faire triompher son orgueil. La cause était belle, elle l'était d'autant plus, que

depuis la vieillesse de Louis XIV il y avait eu écrasement de la France, étouffement de sa renommée, abaissement de sa puissance. Les gentilshommes et les seigneurs avaient fait leur tems; tout ce qu'il y avait dans ces races nobles de sève et de vigueur dont la patrie pût profiter, ils l'avaient donné à la patrie. C'était le tour de la roture; c'était aux manans de devenir les boulevarts et les appuis de cette France qui avait besoin d'être régénérée. Il y eut donc, sous ce rapport, quelque chose de providentiel dans le mouvement dont nous parlons. Ce n'était pas seulement parce qu'il s'agissait de liberté que nous en jugeons ainsi, mais parce que les forces étaient égales à l'entreprise; parce que, tout en sacrifiant l'intérêt du moment à la passion du moment, tout en versant l'or et le sang des citoyens à flots, tout en dévastant les villes, en brûlant les moissons, en dressant les échafauds, on marchait vers un but que l'on ne pouvait manquer d'atteindre : on renouvelait, on agrandissait, on retrempait la France. Voilà le mot de l'énigme. Quiconque s'opposait au passage de cette révolution terrible semblait, en apparence, défendre l'humanité, et cependant il la desservait. Ajoutons même, ce qui semblera singulier, que, chez quelques-uns des hommes féroces ou fanatiques qui étaient les instrumens de cette catastrophe, il y avait dès lors un sentiment vague du bénéfice futur que la révolution apporterait à la France. Que l'on ne croie pas que je les excuse, ces instrumens aveugles et terribles. Le feu, en brûlant les forêts et les moissons, féconde la terre qu'il couvre de cendres : ce n'en est pas moins un terrible fléau.

De même que la civilisation, à cette époque de crise, avait lieu par orage et par violence, de même aujourd'hui la civilisation, pour être utile, a besoin d'être pacifique et calme. Les seules nations qui soient restées en

arrière dans ces dernières années sont celles qui ont voulu la guerre. Voyez ce qu'y ont gagné le Portugal, l'Espagne, la Hollande; ajoutons aussi l'infortunée Pologne dont il faut pleurer l'héroïsme inutile, mais à laquelle il était impossible de ne pas prédire son malheureux sort.

Chose étrange, tout le monde, pendant la révolution française, eût pensé qu'il n'y avait d'avenir pour les peuples que dans la paix : et cependant la guerre était indispensable. Il fallait la sagacité de Rousseau et de Montesquieu pour apercevoir les symptômes lointains du grand cataclysme. Depuis la révolution de juillet, au contraire, vous croyez que vous êtes sur un volcan, et le volcan ne veut pas faire éruption. C'est une attente et une suspension qui ne finissent pas. Tout l'avenir des peuples, armés maintenant pour la guerre, se trouve dans la paix; tandis qu'autrefois tout l'avenir de ces mêmes peuples qui croyaient s'endormir dans la paix, était dans cette tempête de guerre et de révolution qui devait les réveiller violemment. C'est ainsi que les apparences politiques sont presque toujours contraires aux réalités politiques. Le courant qui frappe les yeux, celui qui se manifeste aux intelligences vulgaires va du nord au midi; mais vous ne savez pas que sous ce courant même il en existe un autre non moins important, et qui va de l'est à l'ouest. Ce sera chose curieuse de comparer, d'après ce principe, le mouvement réel et le mouvement apparent des diverses puissances d'Europe.

Commençons par la Russie : elle est en dehors du mouvement de l'Europe par sa position géographique; mais sa haute influence la mêle à tous nos intérêts. Tandis qu'elle veut s'emparer de l'Asie, qu'elle a l'œil fixé sur la muraille de la Chine d'un côté, sur la Perse d'un autre, et enfin sur Constantinople qu'elle regarde comme sa proie future, l'Europe trompée croit que c'est à elle qu'on en

veut. N'en doutez pas, c'est sur l'Orient seul que l'empereur Nicolas fait planer sa pensée et son espérance. La Perse est faible. Tous les jours l'espace désert qui sépare la Russie des peuples orientaux se comble pour ainsi dire par la civilisation, et les colonies militaires russes sont destinées à aplanir la route et à plier à l'esclavage les sauvages populations au milieu desquelles elles campent.

Telle est la véritable direction de la diplomatie russe. Elle n'ignore pas que l'Europe libérale est un dangereux pays pour ses Kalmouks et pour ses Moujicks. On ne vient pas impunément se mêler à nos discussions et à nos émeutes ; et, sans compter les immenses dangers d'une invasion, la résistance que l'on trouverait, l'incertitude du succès, disons mieux, la presque certitude de l'insuccès, qui sait quelle semence de rébellion et d'indépendance tous ces barbares, qui tremperaient un moment dans notre civilisation, rapporteraient dans leur pays ? Ne nous effrayons donc pas trop de la Russie, dont l'ombre gigantesque semble devoir couvrir le monde entier.

Mais, sans nous occuper davantage de la politique extérieure de ce pays, voyons un peu s'il n'y a pas dans sa politique intérieure des mouvemens secrets qu'on n'observe pas. Un abîme sépare ses classes élevées de ses classes inférieures. Les unes ont voyagé, elles ont vu l'Europe ; non seulement elles sont libérales, mais elles ont pris de la civilisation ce que la civilisation a de frivole et de factice. Au-dessus de ces seigneurs, se trouve l'autocrate, isolé comme l'autocrate de Constantinople. Son pouvoir est grand ; mais la base de ce pouvoir, c'est l'obéissance des masses. Dans les profondeurs de la société, vous discernez à peine je ne sais quelle foule populaire sans esprit public, sans autre pensée que de vivre et d'obéir : masse inerte et par conséquent prête à tout. Quand le dernier développement

de la civilisation empruntée à nos régions libérales se sera complétement emparé de l'aristocratie russe, croyez-vous que le pouvoir monarchique ne sera pas menacé? Là, où il n'y a pas pas de hiérarchie, songez combien une révolution est facile. S'il plaisait une fois aux descendans des boyards d'adopter cette forme prétendue républicaine des anciennes cités grecques, l'autorité suprême n'aurait-elle pas une lutte terrible à soutenir?

Dans le fait, tous les matériaux d'une république modelée sur la forme grecque se trouvent entre les mains des seigneurs russes. Savez-vous pourquoi le citoyen d'Athènes était si puissant? c'est qu'il disposait d'un peuple d'esclaves. Nos gentilshommes du moyen-âge n'avaient que des vassaux, dont la fidélité, moitié volontaire et moitié consacrée par l'usage et la nécessité, tenait avant tout à laprotection dont le suzerain les couvrait; mais voyez quel instrument, quel levier, quel pouvoir que cette masse de bêtes brutes à figures humaines qui pétrissent le pain, qui cultivent la terre, qui font des étoffes, qui manipulent tous les élémens de la vie matérielle. Avec ce secours, on est réellement libre, et libre d'une indépendance sans entraves; on n'a plus à se mêler que d'ambition, de plaisirs et de guerre; on les lance comme des catapultes contre ses ennemis; on les applique comme des machines à tous les arts de la paix. La puissante aristocratie russe comprendra-t-elle cette situation si favorable à ses intérêts, si effrayante pour le monarque? c'est une grande question que l'avenir se chargera de résoudre. Mais il est certain que chaque pas fait dans la civilisation par les nobles moscovites doit porter la terreur dans l'ame de ceux qui les gouvernent. Contemplez, d'une part, cette masse de nobles qui avance vers les lumières européennes; d'une autre, cette immense troupe de serfs stationnaire et sans idées; et au sommet

un seul pouvoir despotique, arbitraire et fait par conséquent pour l'uniformité la plus complète. Je ne connais pas de pays qui, malgré son apparente sécurité, exige plus de prudence de la part de ceux qui le dirigent.

Abstraction faite des formes qui ne sont rien, l'Amérique ressemble à la Russie sous plus d'un rapport; ce sont deux contrées qui se forment, dont l'avenir paraît gigantesque, et dont le présent n'est qu'une attente. Que diraient les graves politiques de notre Europe, si le despotisme de la Russie tournait aux formes républicaines, et si le fédéralisme démocratique de l'Amérique arrivait avec le tems aux institutions monarchiques? Le philosophe ne s'en étonnerait pas. Voyez toutes ces démarcations territoriales qui découpent le vaste territoire américain du sud au septentrion, et qui, ne cessant d'envahir les terrains sauvages, promettent de rejoindre tôt ou tard les républiques méridionales, les républiques du Nord et les possessions anglaises du Canada. Quels intérêts différens viendront se développer, quand, au lieu de populations clair-semées qui ne cherchent maintenant qu'à défricher le sol, à abattre des arbres, à construire des villes, à multiplier les troupeaux, vous aurez une foule de nations distinctes, pressées comme en Europe, rivales de pouvoir et de commerce? Quels chefs hardis s'empareront de l'autorité? quelles aristocraties naîtront? quels services rendus au peuple fonderont des dynasties nouvelles? Il n'est donné à personne de le savoir; mais ce qu'il est impossible d'espérer, c'est que la même civilisation de défrichement, de culture, de construction et de préparatifs, puisse suffire éternellement aux besoins de toutes ces nations en progrès. Il est également impossible que des guerres n'éclatent pas; qu'avec l'accroissement de la population, de grandes catastrophes ne changent pas le cours ordinaire

des choses; que les institutions faites pour cette contrée au berceau ne deviennent pas insuffisantes et incomplètes. Dès que le danger se montrera, le besoin de la centralisation se fera sentir. Il faudra renforcer le pouvoir, soit au profit d'une caste militaire, soit pour servir une association sacerdotale, soit même dans les intérêts d'un chef unique et puissant, ce qui certes ne serait pas un médiocre sujet d'étonnement pour les Américains d'aujourd'hui. Si notre vue d'avenir n'est pas inexacte, il nous semble voir germer sur l'immense arène de l'Amérique, presque déserte encore, tous les élémens de toutes les institutions politiques.

Quittons l'Amérique dont l'influence sur l'Europe est aujourd'hui nulle; laissons la Russie, colosse qui effraie par sa masse et qui a beaucoup à faire de se nourrir, de se soutenir et de se civiliser. Il y a des pays moins menaçans et plus puissans, tels sont la Prusse et l'Autriche. Là comme en Russie, vous remarquez un mouvement réel et secret qui n'a rien de commun avec le mouvement extérieur et patent de la civilisation. Pendant que l'on croit ces contrées vouées à l'absolutisme, c'est dans un sens contraire qu'elles marchent : le libéralisme les entraîne sans qu'elles s'en doutent. Nous ne le disons pas pour en faire honneur à la générosité de ces pays. Les nations ne sont pas généreuses : conduites par leurs intérêts, ou par ce qu'elles croient être leurs intérêts, elles marchent dans cette voie sans que rien puisse les arrêter. L'art des gouvernans est de deviner l'intérêt véritable des populations, de les contrarier quand elles se trompent elles-mêmes, de deviner le moment précis des améliorations et des perfectionnemens, et celui des résistances nécessaires.

Que l'Autriche veuille garder sa domination absolue sur l'Italie : que cette domination en elle-même soit un

mal et une anomalie, c'est ce dont personne ne peut douter. Sans doute il est triste de voir briller au soleil, à côté des coupoles de Venise, la baïonnette des soldats hongrois. Mais admirez un peu par quel moyen M. de Metternich lui-même est obligé de protéger son pouvoir. Le double aigle, aux serres aiguës et aux têtes menaçantes, n'est plus cet oiseau de proie vorace qui trônait autrefois sur les rochers de la Suisse et dans les châteaux-forts de la Hongrie.

Dès 1818, Mme de Staël (et que cet hommage soit rendu à une femme assez philosophe pour être vraie) avait commencé à détruire le préjugé universel répandu par les philosophes contre l'Autriche. Tous les voyageurs modernes ont si bien confirmé ces documens, qu'il est aujourd'hui de mauvais goût, parmi les hommes éclairés de toute l'Europe, de parler du despotisme de l'Autriche. Au fait, et sans le dire, la marche de ce pays est toute libérale. D'une part, le gouvernement tient beaucoup à se faire craindre : il se présente sous des couleurs terribles, il fait le méchant et le redoutable; il a soin de conserver dans leur intégrité les théories d'absolutisme sur lesquelles il repose. Il est vrai aussi de dire que, connaissant la base chancelante de cette théorie et sachant qu'elle est repoussée maintenant par toute l'Europe civilisée, il met un certain luxe de terreur dans ses condamnations. C'est chose odieuse que les mauvais traitemens que l'on fait subir aux Italiens accusés de carbonarisme. Ce n'est pas de la barbarie atroce, mais de la petite cruauté. Le pain est mauvais : le prisonnier manque d'air, les caveaux sont humides, l'isolement est profond et douloureux. Quand on lit le bel ouvrage dans lequel Silvio Pellico, sans se plaindre, sans anathématiser, sans maudire, a consacré le souvenir de cette misérable torture de tous les momens,

on ne peut s'empêcher de verser des larmes, et de pousser un cri de colère contre les exécuteurs subalternes des volontés autrichiennes.

A regarder ces actes, non en philosophes, mais comme historiens et témoins désintéressés, on reconnaît que le besoin de conserver sa puissance en Italie a été le mobile de l'Autriche. Voici bientôt huit siècles que les empereurs d'Allemagne ont posé leurs mains de fer sur la Lombardie ; voici huit siècles que l'Italie se débat, impuissante à secouer le joug de ses maîtres, impuissante à s'unir dans le même faisceau. Le mal gît dans les entrailles de l'Italie même, dans les jalousies intenses qui animent les diverses provinces de ce grand pays, dans la haine des Napolitains contre les Siciliens, des Romains contre les Napolitains, des Génois contre les Piémontais. A peine la main de fer de Bonaparte a-t-elle réussi, par une pression violente et souverainement tyrannique, à maintenir dans un silence et une unité apparente toutes ces portions hétérogènes, tous ces fragmens ennemis. Incapable de se réconcilier avec elle-même, l'Italie n'est pas moins impatiente du joug. Un patriotisme honorable et impuissant couve sous la terre et fait éruption de tems à autre. Le souvenir de la république romaine est là : fantôme du passé qui brille et qui égare. On voudrait ressaisir la vieille prépondérance de la cité romaine. Chose impossible ! cette prépondérance n'était fondée que sur l'état des esclaves et sur le titre de citoyen romain. De là, ce sentiment amer qui ronge de nobles cœurs italiens, ces inutiles et fréquentes tentatives de libération, ce perpétuel état de fièvre et de crise : le gouvernement, inquiet et mécontent, croyant voir toujours des embûches et des piéges sous ses pas, s'arme d'une surveillance active et jalouse ; la police des passeports

devient harassante; on pousse jusqu'au ridicule la prohibition des livres, on accumule les restrictions contre les voyageurs, on fait de la censure, toujours vexatoire et souvent inutile. Après tout cependant, de tous les condamnés politiques sur lesquels pèse depuis 1820 la sentence de mort, pas un seul n'a été exécuté: fait curieux et qui prouve combien l'esprit du libéralisme s'infiltre, si l'on nous passe cette expression, dans le vieil arbre de la tyrannie.

On met à l'index les journaux étrangers; c'est un tort, la manière subreptice dont ils s'introduisent en Italie est mille fois plus dangereuse. L'opinion publique est comme ces gaz incompressibles, dont la subtilité traverse jusqu'aux barrières les plus denses. Selon nous, l'Autriche devrait ouvrir ses portes, non seulement aux journaux de tous les partis qui se servent de mutuel antidote, mais à tous les exilés; n'ont-ils pas payé assez cher, par de longues années de souffrances, leurs vues exagérées ou leurs efforts dangereux? Les Italiens sont rarement admis à remplir des fonctions publiques; c'est encore une erreur et une injustice dangereuse: en les faisant participer au gouvernement, on les intéresserait à sa stabilité. Enfin, l'empereur et la cour semblent redouter l'Italie: faute non moins périlleuse. Milan et Venise devraient voir de tems à autre cette patriarcale et bienveillante figure de François, cette familiarité si populaire, cette attention si cordiale prêtée à toutes les plaintes, accordée à toutes les pétitions. *Père Franz* (Vater Franz), comme on le nomme à Vienne, aurait, j'en suis sûr, beaucoup de succès parmi les gondoliers des lagunes et les riverains de la Brenta.

Il y a quelque petitesse, quelque dureté, quelque puérilité dans les craintes de ce gouvernement autrichien en Italie, qui ne veut absolument pas perdre son vieux do-

maine conquis; mais, d'un autre côté, voyez comme il est emporté par le courant. Il donne à ses territoires l'éducation populaire; ce bienfait immense, c'est-à-dire plus qu'une charte, un jury, une chambre des députés et un *habeas corpus*. Chaque commune a son école, soutenue par le fonds municipal; les maîtres reçoivent un salaire de 250 à 400 livres autrichiennes. Les jeunes filles ont leurs écoles particulières. A Venise, on compte 29 de ces dernières, fréquentées par 2,390 jeunes filles. Dans les provinces vénitiennes, qui composent à peu près le tiers du territoire austro-italien, il y a 1,402 écoles élémentaires pour 1,894,000 habitans, dirigées par 1,553 maîtres; elles reçoivent 62,000 élèves. Les universités de Pavie et de Padoue commencent à refleurir. Pavie, célèbre aujourd'hui par la supériorité de son école de médecine et par le progrès des études philosophiques, a maintenant plus de 1,400 étudians. La vieille prédominance de Padoue qui, pendant le moyen-âge, éclipsait toutes les villes universitaires, semble prête à renaître sous l'ombre redoutée de la puissance autrichienne.

Quoi! ce sont là les actes de cette administration de Metternich, si renommée par sa haine des lumières, son amour de la barbarie et de l'ignorance, et sa résistance à tout perfectionnement! C'est qu'elle comprend très-bien qu'il n'y a de salut pour elle que ces lumières mêmes qu'on lui oppose. Au lieu de s'armer contre des ennemis si redoutables, elle se les concilie. Elle a porté à 6,000 francs, au lieu de 3,000, les salaires des professeurs. Elle a protégé le célèbre professeur Tamburini, malgré ses opinions anti-papales et ses écrits presque hérétiques mis à l'index par la cour de Rome. L'effet de ce système, prohibitif quant au présent, libéral quant à l'avenir, est de semer une graine d'indépendance et de savoir qu'elle ne

germera peut-être que pour déposséder l'Autriche ; mais, ajoutons aussi que c'était là le seul moyen à prendre pour protéger efficacement les intérêts de la domination présente.

Ce n'est pas seulement en Italie et par une concession faite au carbonarisme que le gouvernement autrichien se conduit ainsi : non ; sa politique intérieure, basée sur les principes du despotisme par la grâce de Dieu, est, dans son application, je ne dis pas seulement libérale, mais philosophique.

Récemment un des plus éloquens et des plus brillans tribuns populaires de la presse allemande, Wolfgang-Menzel, éditeur du *Morgen-Blatt*, s'avisa de traverser cette Autriche qu'il avait toujours regardée comme les Hébreux regardaient l'Égypte, avec une horreur profonde ; pays abject, de servitude, d'apathie et d'avilissement. Des bords du Danube jusqu'aux rives de l'Euxin, il foula toutes ces plaines opulentes, traversa tous ces vignobles renommés ; de ville en ville, de hameau en hameau, il ne vit qu'industrie florissante, figures heureuses, chaumières bénies du ciel, rues peuplées d'habitans bien vêtus et fleuris ; point de haillons, peu de misère, un air de satisfaction qui le surprit, de l'hospitalité, de l'activité, de la probité, un commerce en progrès ; nulle part on ne voyait, comme en Russie, la hutte du pauvre manquant de pain, adossée au palais du riche, possesseur de dix mille esclaves ; nulle part on ne voyait ce qui frappe tous les regards en Italie : de longues rangées de mendians étendus sur les escaliers de marbre qui conduisent à la maison de Dieu, ni, comme en France et en Angleterre, des milliers de pauvres familles périssant de faim et de froid dans les greniers, mourant obscurément, sans secours, sans consolation, au milieu d'une ci-

vilisation qui se dit philantropique. Menzel, homme bienveillant et candide, quoique pétri d'opinions presque républicaines, s'étonna de cette situation de l'Autriche.

Il s'attendait à ce que chacune de ses paroles serait l'objet d'une active et fatigante surveillance, que chacun de ses regards serait arrêté au passage et dénoncé, que l'exhibition et le visa des passeports se renouvelleraient sans cesse. Rien de tout cela : à peine jette-t-on, à son entrée et à sa sortie, un coup-d'œil sur le terrible passeport. La première table d'hôte à laquelle il s'assied à Saltzbourg est entourée de convives qui parlaient politique aussi librement que s'ils eussent été au Palais-Royal de Paris ou dans une taverne de Londres. La police, qui faisait rarement son apparition, se montrait douce, aimable et civile comme un maître de cérémonie. A Vienne, qu'il regardait comme le vrai sanctuaire du despotisme ; à Vienne, c'est-à-dire dans le neuvième cercle et dans le dernier abîme de l'enfer autrichien, ce ne furent ni des sbires qu'il rencontra, ni des démons armés de griffes, ni des estaffiers de l'Inquisition. Introduit auprès des savans et des hommes d'état, favoris du gouvernement autrichien, hommes qu'il avait souvent accablés d'injures ou de sarcasmes, il les trouva bienveillans et affables, gens d'honneur et très-peu disposés à vendre leur ame pour une place. Grillparzer le poète, Von Hammer, Mailath, le baron de Zedzlitz, lui parurent dignes d'occuper une place parmi les hommes de génie et de probité qui honorent le plus l'Europe. Quant au peuple, il avait l'insolence d'être heureux et de le paraître. Quoi! se demandait Menzel, c'est ici, dans un pays de tyrannie, que ce grand principe du radical Bentham se trouve réalisé. Tous ces élémens de mort qui devaient depuis long-tems tuer l'Autriche ne l'ont pas empêchée de se bien porter.

Le philosophe ne revenait pas de sa surprise; il avait envie de dire comme ce vieux médecin : « Le malade est sauvé, j'en conviens, mais il y a long-tems que d'après les règles il doit être mort. » Écoutons un passage curieux de cet écrivain éloquent. Il confirmera tout ce que nous avons avancé.

« L'Autriche, dit-il, marche lentement et par une route détournée vers les idées libérales que l'Europe croit qu'elle repousse. Semblable à ce beau fleuve qui est son symbole et qui fait sa richesse, elle avance quand elle paraît rétrograder. Suivez le cours de cette nappe d'eau majestueuse, elle semble prendre une route contraire à celle de toutes les rivières d'Europe; mais observez sa marche définitive à travers la mer Noire et la Méditerranée, ses eaux vont se confondre dans le sein de l'Atlantique avec tous les autres fleuves d'Europe. Je dois le dire, ce peuple, loin d'être dépravé, est un de ceux qui ont le cœur le plus sain, l'ame la plus innocente et la plus énergique. L'habitude de la lecture, la culture intellectuelle l'ont éloigné de tous les vices grossiers; le but que voulait atteindre l'empereur Joseph se trouve atteint aujourd'hui. Je ne sais quelle philosophie modérée, douce et consolante s'est introduite dans toutes les classes. Point de fureur religieuse, point d'intolérance fanatique; on jouit de la vie, sans brutalité, sans étourderie et presque sans crime; car les tableaux statistiques démontrent que, de tous les pays d'Europe, c'est l'Autriche qui est la moins féconde en criminels. »

Le mouvement libéral de la Russie a pour base la constitution de ses nobles; leurs idées libérales empruntées à la France et leur politesse les séparent d'une manière tranchée du reste de la nation incivilisée. Le mouvement libéral de l'Autriche est, au contraire, dans l'édu-

cation commune et morale des masses. C'est à cette dernière que l'Italie devra plus tard le vrai mouvement libéral par lequel elle se trouvera entraînée. Certes, quand les lumières auront pénétré dans tous les rangs, lorsque l'éducation autrichienne et les écoles primaires auront produit leur effet, lorsque les devoirs de chacun seront nettement connus, cette vie sauvage du midi qui ne manque ni de poésie, ni de grandeur, sera modifiée par un système de moralité plus sévère et plus pur, qui émane du nord.

Contre l'opinion générale, toutes les régions que domine le pouvoir absolu gravitent vers la liberté; celles, au contraire, qui ont servi de premier foyer aux idées d'indépédance gravitent vers la concentration du pouvoir.

L'Autriche a été très-bien jugée de la même manière par un libéral d'une trempe bien plus forte, par un homme élevé au sein de cette philosophie française qui, comme on le sait, a très-peu d'indulgence pour les rois. Alphonse Rabbe, c'est ainsi qu'il se nomme, joignait à une énergie et à une vigueur d'ame peu commune une grande amertume contre les supériorités sociales; amertume augmentée et envenimée par les douleurs d'une maladie longue et cruelle. « L'Autriche, dit Alphonse Rabbe, est mal connue : on croit qu'elle n'a fait aucun progrès depuis quarante ans; que ce peuple, imprégné de l'esprit d'obéissance qui est la religion de l'ordre social, gémit sous le fouet des tyrans, et que les larmes de ses paysans malheureux achètent la broderie éclatante qui couvre l'habit de ses courtisans et de ses militaires. Pas un mot, pas une syllabe de vrai dans ce tableau; le peuple est heureux, il vit dans l'abondance et la sécurité. Depuis six ans, Vienne n'a été témoin que d'une seule exécution à mort, celle d'un Polonais. Le noble fait de son pouvoir un usage pa-

triarcal; le paysan vit près de lui sans le craindre, sans l'envier, sans le haïr. Quant au clergé, qui jouit d'un grand crédit moral, ce crédit ne ressemble nullement à un pouvoir tyrannique : on voit les prêtres encourager la danse joyeuse des paysans, on les voit assister à ces ébats qu'ils sont loin de réprouver. Dans les vallées, dans les grandes plaines, c'est le même spectacle; et ne croyez pas que le chef de cette noblesse si puissante et de cette roture si paisible soit environné d'une pompe et d'un mystère inaccessible, une espèce de *dalaï-lama* : un chef de fabrique en France est plus orgueilleux que ne l'est l'empereur d'Autriche. On le voit partout, soit à pied comme un simple particulier, soit dans un carrosse à deux chevaux, sans domestiques, sans gardes-du-corps. Quiconque veut l'aborder et lui parler a l'accès le plus facile auprès de lui. Il vous dira : « Vous êtes fatigué, veuillez vous asseoir. » Tous les huit jours il donne deux audiences de huit heures chacune. Plus d'un pauvre homme, plus d'un artisan repoussé par les ministres, a trouvé justice auprès du roi.

Pendant que les pays despotiques penchent ainsi vers la liberté idéale, les pays constitutionnels inclinent vers le despotisme: rien de plus naturel. Avec des doctrines qui relâchent et détendent tous les liens du pouvoir, il faut, sous peine de destruction, resserrer fortement le pouvoir. Au contraire, quand il est bien établi dans tous les esprits que l'autorité centrale est sainte et vénérable; quand tout le monde s'abaisse devant elle ; quand un pays ainsi voué à l'autorité absolue est entouré d'autres régions qui peuvent lui communiquer au premier moment l'étincelle libérale, la prudence ordonne d'agir comme agit l'Autriche, et de rendre le joug si léger qu'il ressemble à l'indépendance.

De là, cet étrange phénomène : la France et l'Angleterre sont les pays du monde où l'on paie, par le plus de dépendance réelle, la liberté des doctrines. Là, tout se dirige uniformément vers la concentration du pouvoir. Il est plus difficile d'organiser une conspiration en France qu'en Angleterre, en Angleterre qu'en Italie, en Italie qu'en Autriche, en Autriche qu'en Russie; et comme on sait cela, on augmente de vigilance, et la police s'arme de plus de force à mesure que le pays a plus de liberté.

Nous nous sommes surtout attaché, dans cet article, à démontrer que la plupart des mouvemens extérieurs et visibles de la politique ne correspondaient nullement avec ses mouvemens réels et cachés. Notre observation s'applique à tout. Non seulement l'Autriche, mais l'Allemagne entière sera contrainte à prendre parti en faveur du libéralisme contre la Russie. Les forteresses moscovites ont trop empiété sur le territoire des Germains; Vienne et Berlin sont trop près des possessions russes pour que l'intérêt des nations germaniques ne les porte pas, malgré elles, à entraver la marche du géant de la Moscovie. La chute de Napoléon avait démesurément accru le pouvoir russe : avec cent cinquante mille hommes le czar avait pris possession de la Pologne et l'avait gardée. La civilisation de France, les vignobles de la Champagne et de la Bourgogne, l'aspect de ces contrées du midi, si peu semblables aux régions du nord, avaient ranimé cet ancien désir de conquêtes méridionales dont les peuples du septentrion ont toujours senti la secrète influence. Souvent battues par Napoléon, mais victorieuses en définitive, les armées russes avaient appris de lui l'art de la guerre, et ces hommes, dont la civilisation était au berceau, étaient déjà des vétérans sous les armes. Jugez du progrès que dut faire en peu de tems cette puissance, qui échap-

pait à peine à la barbarie. En une seule campagne, elle fit crouler le pouvoir de la Perse, subjugua les forteresses d'Eristan, et établit ses domaines dans la plus riche province du Korassan. Deux autres campagnes lui suffirent pour renverser l'ancien et redoutable pouvoir des Osmanlis, s'emparer des forteresses sur le Danube, franchir la barrière des Balkans, et dicter une paix glorieuse dans Andrinople, ancien séjour de la puissance turque en Europe. Qui ne s'effrayait alors de ce progrès de la puissance russe? Au milieu des convulsions de 1830, quel homme doué de la seconde vue politique ne redoutait pas cet accroissement gigantesque qui menaçait toute la partie occidentale de l'Europe?

Mais le remède était à côté du mal. Cette Germanie, qui professait en apparence les mêmes principes politiques défendus par la Moscovie, ne put voir sans crainte un voisin dont la force augmentait d'une manière si menaçante, et qui pénétrait jusqu'au sein de son territoire. Pendant que cette terreur inspirée par la Russie armait contre elle secrètement les intérêts germaniques, l'Angleterre n'en était pas moins épouvantée. Comment auraitelle vu avec indifférence le czar prêt à bâtir ses forteresses dans l'Asie centrale, et à partager avec la Grande-Bretagne la domination que l'Europe commence à faire sentir à l'Orient. Non seulement un intérêt commun rapprocha les désirs et les pensées des cabinets de Vienne et de Saint-James, mais il y eut plusieurs conférences dans lesquelles on s'arma d'avance contre les usurpations prévues du colosse septentrional. Notez bien que, malgré leur apparente diversité, l'Allemagne et l'Angleterre ne forment qu'un seul pays. C'est la même souche, le même langage originel, le même fond d'idées et de mœurs. Une infusion de sang normand nous a donné sans doute ce caractère

hardi et impétueux qui nous distingue de nos frères les Teutons. Le mélange de la race danoise et de la race saxonne a pu favoriser cet esprit d'audace et d'entreprise que l'on remarque en nous; aussi avons-nous précédé l'Allemagne dans la carrière de la liberté. Mais elle nous suit, et, comme nous, c'est sur l'ordre, sur la propriété, sur la religion, seules bases solides, qu'elle fonde lentement sa construction durable. Plus méthodique que nous, difficile à mettre en mouvement, mais redoutable, une fois l'impulsion donnée, l'Allemagne ne peut manquer, tôt ou tard, de s'unir à nous pour faire face à l'irruption des hordes scythiques. En vain la révolution de juillet semble avoir détruit cette alliance nécessaire, et avoir fait de la Germanie le boulevart et le poste avancé de la Russie. Un tel état ne peut durer : à mesure que le libéralisme allemand prendra des forces, la puissance russe faiblira dans ce pays, et si jamais le combat s'établit d'une manière forte et prononcée entre le nord et le midi, entre le système de l'obéissance et le système de la liberté, il est impossible que l'Allemagne, menacée dans ses intérêts par la Moscovie, ne se joigne pas, en dépit de toutes les prévisions, à la Grande-Bretagne et à la France.

La Grande-Bretagne et la France, deux mots que l'on s'étonne de voir unis, « deux énormes béliers, dit Chateaubriand, qui se sont unis pour battre en ruine tous les pays de l'Europe ! »

Nous sommes loin de croire la comparaison exacte : mais quand les cœurs des deux contrées ne seraient pas unis, les intérêts le sont tellement, qu'on ne peut les empêcher de rouler et de se confondre dans le même but ; la France achève sa révolution, l'Angleterre commence la sienne. L'une est lasse de factions et de combats, l'autre semble chercher la lutte avec une sorte de fureur juvé-

nile. Heureusement, l'exemple de la France est là, exemple terrible, phare allumé dans le champ de la politique pour éclairer l'avenir. Soit qu'une crise violente menace la propriété en Angleterre, et qu'elle doive, malgré les terribles leçons données par un peuple voisin, subir toutes les phases des catastrophes révolutionnaires; soit, que plus sage, elle ait la patience et l'énergie nécessaires pour se garantir de ces dangers et pour démolir les abus sans déraciner la constitution, il est certain que la route de la France et celle de l'Angleterre sont identiques.

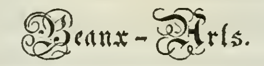
Le champ du carnage se trouve aujourd'hui concentré en Portugal et en Espagne. Dans ces deux pays, c'est l'Angleterre et la France qui ont triomphé des répugnances nationales, des habitudes populaires, et même des lois établies. C'est sous les yeux de la Russie et de l'Autriche que don Miguel et don Carlos ont été dépossédés. Il est vrai que la lutte n'est pas achevée, et que selon toute apparence elle durera long-tems; mais cette lutte elle-même servira les intérêts de la liberté constitutionnelle. Quelle que soit la cause qui triomphe, il faudra bien avoir recours au peuple. La reine promettra une Chambre des Députés; don Carlos essaiera de faire revivre les vieux *fueros* de l'Espagne, ou dispensera des franchises municipales. Ainsi de quelque côté que l'on tourne les yeux, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'Europe, comme le serpent, se dépouille de sa vieille peau. La Suisse elle-même, si dévouée à ses anciennes constitutions, ne cherche-t-elle pas à les modifier et à les transformer? L'esprit d'indépendance et de révision politique s'est répandu et infiltré de toutes parts. Tous les peuples ne deviendront pas républiques, sans doute; tous n'adopteront pas les formes constitutionnelles; mais qu'est-ce que la forme auprès de l'esprit? Je n'ai pas besoin de faire sentir que cet esprit

réformateur a pénétré jusqu'en Orient avec Mahmoud et Mehemet-Ali. L'avenir des peuples n'est pas dans la démocratie, que la plupart d'entre eux repoussent, mais dans l'expansion de cette liberté éclairée qui n'est que la science du devoir mêlée à celle du droit qui la contre-balance : enfin l'indépendance dans l'ordre.

Veut-on se faire une idée de ce que deviendra l'Europe actuelle? que l'on se souvienne de ce qu'elle est devenue après la réforme. Le protestantisme qui l'avait embrasée ne la domina pas tout entière; le catholicisme garda d'immenses points d'appui. La France, l'Italie, l'Espagne, restèrent fidèles au pape; mais voyez quels changemens! En Italie, le Vatican est forcé de baisser la voix : en Espagne, le fanatisme, de propagandiste qu'il était, est forcé de devenir domestique, de se renfermer dans des limites étroites, et de renoncer à son influence sur les autres peuples. En France, les libertés gallicanes s'établissent, et Louis XIV lui-même, tout en se faisant le champion armé de la foi catholique, ne souffre pas les usurpations temporelles du souverain pontife. Si l'on jette un coup-d'œil philosophique sur toute l'Europe depuis la réforme, on reconnaîtra partout quelques traces de l'influence protestante. Elle crée la Hollande, fait naître l'Angleterre constitutionnelle, et par suite l'Amérique. Elle propage l'esprit philosophique et prépare ainsi l'esprit de réforme par lequel nous sommes absorbés et envahis. Cet esprit nouveau, si différent de celui qui soutenait et animait les querelles religieuses, a jeté sa plus grande flamme, a produit sa plus violente éruption; la lave coule encore : ni la Russie, ni l'Autriche, ni l'Italie ne se préserveront de ces effets. Mais on verra s'achever l'œuvre singulière qui se prépare aujourd'hui; une nouvelle Europe libérale séparée en fractions plus ou moins hostiles, entrecoupée

de nuances diverses, s'élèvera peu à peu sur les ruines de l'Europe monarchique. Rien n'arrête les destinées des nations : de même que la Hollande et l'Angleterre, puissances hostiles jusqu'alors, se trouvèrent unies et coalisées pour résister à l'intolérance religieuse du catholicisme et à l'influence politique de Louis XIV ; de même l'Angleterre et la France, unies d'intérêts malgré leur inimitié séculaire, présenteront un front d'airain aux intérêts absolutistes qui pourront, grâce à l'Autriche et à la Russie, opposer une ardente résistance, mais qui, en définitive, seront absorbés par la prépondérance inévitable des intérêts libéraux. Par quels faits se manifestera le développement de ce drame ? Quelle lutte, quelles batailles renferme-t-il dans son sein? quels héroïsmes et quels crimes fera-t-il éclore? Tout cela est dans la main de Dieu, mais la route est tracée, et les nations, en dépit d'elles-mêmes, ne peuvent s'empêcher d'y marcher.

(*New Political Register.*)



ARCHITECTURE MODERNE

DE L'ALLEMAGNE.

L'Art a été conçu pendant long-tems d'une manière étroite, servile et peu poétique. En peinture comme en architecture et en poésie, certains modèles, types généraux dont il n'a pas été permis de se départir, ont écrasé l'invention et étouffé l'originalité. Souvent, lorsque le type remontait à une haute antiquité, on le comprenait mal et on l'imitait mal. L'art ancien, dans ses transformations, est devenu méconnaissable. Tout chargé des affectations et des bizarreries modernes, il a traversé les siècles, et au moment même où il s'écartait le plus de son point de départ, il se donnait encore pour le fils de l'antiquité, pour le véritable Apollon des Grecs.

Voyez l'architecture italienne : de combien de recherches puériles, de raffinemens ridicules ne s'est-elle pas mêlée ? Tout en prétendant à l'héritage de l'architecture antique, il n'y a guère de folie et de caprices qu'elle ne se soit permis. Cette école italienne du seizième siècle, emportée vers une décadence rapide, a commencé sans doute par donner des fruits précieux et brillans; mais, à peine entourée de gloire, elle n'a pas tardé à se livrer aux puérilités et aux caprices d'une imagination désordonnée. Un goût fantasque s'est emparé de toutes les productions de

l'art : l'Italie, en imitant les Borromini, a cru copier l'école athénienne ; et la France, en imitant l'Italie, a cru imiter la Grèce. Pour savoir jusqu'à quel point de folie et de ridicule le style prétendu classique peut descendre, il faut comparer aux modèles anciens, aux monumens de Pœstum et d'Agrigente, les mille extravagances contournées dont les palais de Rome sont remplis. Ainsi, Dorat a pour source première l'imitation classique, et quelle distance cependant de Théocrite au marquis de Pezay!

Ne refusons pas aux Italiens un génie architectural fécond et gracieux, mais convenons que les talens supérieurs de Michel-Ange, du Bernin, de Palladio, n'ont pas réellement reproduit la forme et le caractère antiques. En croyant marcher sur les traces de leurs maîtres, ils ont été dominés par d'autres circonstances du sol et du climat ; ils ont créé un style nouveau, plein d'éclat et de charme, de fantaisie et d'élégance, mais aussi éloigné du vrai goût hellénique, que le Bajazet de Racine est éloigné de l'Agamemnon d'Eschine. Lorsque les ruines d'Athènes furent étudiées ; lorsque Pompéi, ressuscité et secouant son vieux linceul, apparut aux yeux du monde surpris, bien des révélations se firent. On découvrit enfin combien peu l'architecture grecque et celle de Michel-Ange se ressemblaient. On s'aperçut que Vignole, en posant les principes de la prétendue architecture grecque, avait été inventeur plus qu'imitateur, rénovateur plus que copiste, et qu'il pouvait réclamer la gloire d'avoir fondé une école toute nouvelle.

Quelques Allemands et quelques Anglais ont été jusqu'à condamner récemment les idées et les principes de Palladio. « Notre passion pour l'architecture grecque (dit l'*Encyclopédie Britannique*) ressemble beaucoup à celle

du Maure de Shakspeare pour Desdémone: *Nous l'aimons sans la bien connaître.* Cette vénération que les anciens nous inspirent, n'est qu'une idolâtrie factice, privée de base, souvent puérile. Nous les étudions comme le grammairien étudie les poètes, comme le rhéteur examine Démosthène et Socrate. Triste destinée du scholiaste, qui, au lieu d'approfondir le génie d'un écrivain, au lieu de se pénétrer de son ame, ne voit dans l'œuvre qu'il commente que des aoristes et des participes, des dactyles et des spondées. Le mal qu'a produit le pédantisme dans l'Europe moderne est incalculable. Un architecte grec crée l'œuvre de son art, non pas d'après une certaine formule préliminaire, d'après des axiomes qui dominent toute l'école, mais pour donner un développement à sa pensée, pour l'exprimer de la manière la plus naïve, la plus grande, la plus solennelle et la plus gracieuse. Les modernes sont venus ensuite, qui ont mesuré les métopes, les diamètres, les entre-colonnemens. Ils n'ont vu dans l'œuvre du génie qu'une affaire de géométrie, de trigonométrie, d'arithmétique. Les diverses modifications que l'architecte ancien faisait subir au type primitif, ils les ont posées comme règles; ils ont imaginé que chacune des lois qu'ils donneraient se trouvait formulée d'avance dans le code des architectes grecs. C'était ressembler à un écolier qui croirait qu'Homère a composé l'Iliade en la scandant sur ses doigts vers par vers, à un peintre qui prétendrait que le Corrége n'a dessiné les attitudes gracieuses de ses figures que d'après des courbes géométriques. »

Cette diatribe assez violente a son degré de justesse. Nous pensons, avec l'auteur de ces lignes, qu'on a donné beaucoup trop de prise et d'importance à la partie technique et matérielle de l'art. Mais nous ne sommes pas d'a-

vis qu'il faille mépriser et condamner ces architectes du seizième siècle, qui, croyant marcher sur les traces des anciens, ont créé des chefs-d'œuvre si brillans et si originaux. Selon nous, l'art est immense : c'est un vaste domaine où tout peut se placer sans confusion.

Le grand crime en pédantisme a été d'étouffer l'inspiration sous les règles. Sachons faire revivre et remettre en honneur la partie *esthétique* de l'art; accordons la première place au génie, à l'inspiration, au souffle divin. C'est ce que l'un des premiers architectes allemands, Carle Menzel, exprime avec beaucoup de simplicité et de force dans le passage suivant : « La plupart des architectes, dit-il, travaillent d'après des règles établies et ne croient pas au génie de leur art; ils se condamnent au métier de *maçons*, comme s'il n'y avait pas autant d'inspiration dans un beau monument que dans un beau poème? comme si un temple n'était pas la manifestation d'une pensée que l'artiste réalise au moyen de colonnades et de portiques. Le premier germe de toute œuvre, en poésie, en architecture, en musique, c'est l'invention, la conception qui donne naissance à toutes ces parties, qui les coordone, qui prête une réalité physique à l'idée enfantée dans le cerveau créateur. Ensuite vient la partie technique qui corrige et élabore les créations du cerveau; qui polit, assortit, arrange, embellit d'ornemens variés les productions, les conceptions de l'artiste. C'est elle qui distribue, qui arrange, qui fait valoir toutes les parties l'une par l'autre. Elle agit comme un surintendant qui a de l'ordre; mais c'est le génie qui est maître. C'est lui qui doit marcher le premier, c'est lui qui doit dicter des lois; je sais qu'il est plus facile de suivre la route opposée, et qu'un architecte, en se souvenant des règles, en les ap-

pliquant avec soin et avec une certaine adresse, peut satisfaire le goût et élever des monumens utiles et agréables à l'œil, bien proportionnés, bien distribués. Le peuple applaudira peut-être, mais ces créations secondaires ne posséderont le charme mystérieux qui n'appartient qu'au génie. On les contemplera sans admiration, sans étonnement, sans émotion ; en vain leur auteur prouvera-t-il que, sous le rapport de la symétrie et sous celui de l'utilité, ce sont des œuvres parfaites ; cette perfection une fois admise, on n'en dira pas moins : Le génie n'est pas là ! »

Telle est l'opinion actuelle des maîtres de l'école allemande ; école qui a pris un remarquable développement depuis vingt années ; elle coïncide avec les opinions littéraires de Gœthe, de Tieck, de Schlegel, qui, divisés sur beaucoup de points, s'accordent à penser que l'étude des anciens n'est bonne que si on la féconde par une critique plus élevée. Ainsi tout se tient dans la sphère des arts et des lettres. Pendant que Gœthe et Klopstock, renversant les pédantesques axiomes de Goteschec, s'élevant à des considérations supérieures et marchant dans la voie tracée par Lessing, réclament les priviléges éternels du génie et de l'inspiraiton ; pendant qu'ils essaient de prouver que l'art classique moderne n'est pas l'art classique des anciens ; que *Racine* a créé une tragédie qui lui est propre, mais non une tragédie calquée sur le modèle hellénique ; que les règles, suivies avec l'exactitude la plus minutieuse, ne remplacent pas la pensée, n'équivalent pas au génie, le même mouvement qui domine la littérature s'empare aussi des arts. Les peintres essaient de revenir à cette naïveté de conception, à cette intensité de sentiment qui distinguent les Giotto et ses contemporains. Les architectes qui ont pour organe Menzel, dont nous venons de ci-

ter les paroles, rejettent la loi du Bramante et de Palladio qu'ils cessent de regarder comme les interprètes fidèles des anciens.

En Allemagne, tout s'est fait lentement, et pour ainsi dire selon une méthode scientifique. La première civilisation de ce pays a été féodale, puis religieuse. Les armes, la guerre de château à château et de province à province, la lutte contre le pontificat, ont employé et dépensé toutes les forces nationales jusqu'au seizième siècle. Depuis le seizième siècle jusqu'à la fin du dix-septième, l'établissement du protestantisme et les longues guerres de l'empire germanique ne se prêtent point à un développement de civilisation consacré spécialement aux arts. Ces derniers éclosent pour ainsi dire, sans que l'on sache comment personne ne s'embarrasse d'eux et ne les protège.

Le génie religieux et le génie féodal n'avaient pas laissé que de donner leurs fruits au milieu de cette confusion. Toutes les fois qu'un peuple est possédé par quelque idée forte et grande, cette idée se manifeste spontanément par des chefs-d'œuvre. Nous nous étonnons que les siècles que nous appelons siècles de barbarie aient produit les cathédrales dont l'Europe est couverte, et qui semblent, du haut de leurs tours, géans de pierres, écraser d'un regard dédaigneux nos constructions modernes. Il n'y avait pas alors d'école d'architecture : mais le génie catholique se réalisait et se pétrifiait d'une manière sublime dans ces grands monumens. Contemplez ces belles et antiques forteresses des bords du Rhin; arrêtez-vous aux pieds de la cathédrale de Cologne ou de Strasbourg, et vous nous direz s'il n'y avait pas une puissante et féconde pensée d'art en Allemagne, aux époques même où la force

brutale paraissait la dominer sans réserve, où la controverse religieuse et les passions acharnées allumaient leurs brandons d'un bout à l'autre de la Germanie.

Si l'Allemagne eut ses chantres d'*amen* et ses constructeurs d'églises dès le douzième et le treizième siècle, la civilisation proprement dite, la civilisation élégante se fit attendre davantage. Ce fut l'Allemagne qui, la dernière, eut une poésie bien réglée, soumise à des principes, une critique savante, et des arts dirigés par l'étude. On dirait que, plus timide, plus laborieuse et plus patiente, cette nation s'est long-tems résignée à l'étude et à l'observation. Elle laissait passer devant elle toutes les nations étrangères, essayait d'entrer dans leurs intentions et de se pénétrer de leur génie, mais n'osait rien peser elle-même : comparant, analysant, étudiant sans cesse, cherchant les motifs de chacune des formes des arts, et n'arrivant à la culture réelle de chacun d'eux que par la voie lente et souterraine des observations multipliées. Ainsi, en Allemagne, par un phénomène rare, la critique a précédé la création ; la science a marché en tête de toutes les conceptions humaines. Il est résulté de ce procédé savant une sorte d'éclectisme vague et vaste qui s'est subdivisé en beaucoup de ramifications ; avant de rien créer on a voulu tout comprendre, et ces nombreuses et différentes admirations ont donné des résultats singuliers. Les sectaires du style primitif en peinture se sont élancés au-delà de Raphaël et du Pérugin lui-même. Ils ont été chercher leur modèle dans l'enfance de l'art, comme on a vu des poètes parodier les Nibelungen, et se faire naïfs, de propos délibéré. D'autres, amoureux du style gothique, voudraient, dans notre tems qui manque à la fois du génie religieux et des ouvriers accoutumés à

de tels travaux, ressusciter les gigantesques fabriques de nos ancêtres. Quelques-uns ont imité l'Inde, d'autres la Perse, d'autres l'Arabie.

L'école d'architecture qui l'emporte aujourd'hui en Allemagne est celle qui, repoussant à la fois Vitruve et Vignole, le style gothique et le style français, copie dans sa pureté le style primitif des Grecs. *Léon von Klenze* en est le chef. Ses élèves poussent jusqu'au fanatisme l'amour de l'architecture grecque et le dédain de tous les autres genres. On jugera du degré d'intensité de ce fanatisme en lisant les paroles suivantes écrites dans un pays semé de monumens gothiques, par Klenze, le chef de l'école hellénique pure, et l'on y reconnaîtra toute la liberté intellectuelle de cette Allemagne qui n'a pas pu conquérir la liberté politique.

« Il ne peut y avoir absolument, dit Klenze, qu'une seule manière de bâtir : celle que les Grecs inventèrent. Avant d'atteindre la perfection de cet art, ils firent plusieurs essais. Un grand nombre de tentatives eurent lieu : ce furent les degrés progressifs de leur supériorité définitive. Cette route les conduisit à un style caractéristique et parfait dont les proportions et la beauté répondent à tous les besoins et satisfont tous les goûts. Les artistes du seizième siècle se sont recommandés à l'estime par d'autres tentatives brillantes ; mais que pouvaient-ils faire de plus que des tentatives, eux qui sortaient de la magnifique barbarie du moyen-âge ; eux qui vivaient entourés de ces œuvres de mauvais goût prodiguées par Rome à l'époque de sa décadence? De là, les énormes solécismes, les fautes immenses commises par Buonarotti, aggravées encore par Maderno, Borromini et Jules Romain. De là, les puérilités sans esprit qui dégradèrent le goût architectural sous Louis XV; et enfin, ces imitations partielles de quelques

formes grecques détachées, imitations sans vérité, sans compréhension de l'ensemble, sans harmonie, sans grandeur, et qui distinguent le dernier style architectural de la France. Souvent ces imitations se rapportaient aux époques de la dernière décadence. Grâce à tant d'aberrations, l'art est tombé si bas dans quelques pays, que l'architecture ne semble plus destinée qu'à nous protéger contre la pluie et le vent, contre la tempête et l'orage. Il s'agit de la relever, de la rappeler à sa haute destination. »

Le mot d'ordre était donné; on s'est empressé sur les traces de von Klenze. Nous avons cité le passage précédent, écrit par l'un des premiers architectes de l'Allemagne, pour attester l'indépendance d'opinions propre à ce pays, privé d'ailleurs de liberté d'action. L'école grecque-allemande a dépassé en sévérité tout ce que les écoles d'architecture française et italienne ont jamais posé d'axiomes. Cette sévérité pèse et plane sur l'ensemble; elle s'occupe avant tout de l'harmonie parfaite des proportions; elle recommande non seulement la sobriété des ornemens, mais l'accord le plus complet des accessoires avec le tout: et cela, sous les yeux des partisans exclusifs du genre gothique qui s'agenouillent devant la cathédrale de Cologne, et lui sacrifieraient volontiers le Panthéon de Rome et le Parthénon d'Athènes.

Avant de nous arrêter sur les détails relatifs à von Klenze et à Menzell, les deux principaux architectes de l'Allemagne moderne, nous nous occuperons de quelques artistes qui les ont précédés et qui leur ont ouvert la voie. Avant l'apparition de *Frédéric Weinbrenner*, les édifices publics que l'on construisait en Allemagne n'avaient ni grâce ni grandeur; ils ne se rapportaient pas au style gothique, et n'approchaient pas non plus de la pureté des formes grecques: c'était une architecture bâ-

tarde et domestique. Dénué de génie, mais patient, intelligent, apte à former de bons élèves, Weinbrenner contribua, sinon par son génie, du moins par ses travaux et son talent, à rendre quelque honneur et quelque autorité à l'art qu'il professait. Parmi ceux qui suivirent sa trace on peut citer surtout *Georges Muller*, qui a étudié profondément l'architecture du moyen-âge. Le théâtre, le Casino et l'église catholique de Darmstadt ont été construits sur ses dessins. Il a réparé la partie orientale de la cathédrale de Mayence et construit le théâtre de cette ville, auquel il a donné la forme extérieure des théâtres antiques.

Son œuvre la plus remarquable est une imitation du Panthéon de Rome, édifice construit pour l'église catholique de Darmstadt. C'est une rotonde dont le diamètre intérieur a cent soixante-quatre pieds (mesure de Darmstadt); une seule ouverture pratiquée au centre du dôme donne la lumière à l'édifice. L'auteur a voulu conserver le caractère de grandeur imposante et de solennité qui distingue le Panthéon romain, qu'il a simplifié en supprimant les espaces inégaux, la multiplicité des détails et la double ordonnance des colonnes. Il a substitué à cette double ordonnance un péristyle continu de vingt-huit colonnes isolées qui soutiennent l'entablement. L'effet de cette simple colonnade circulaire est noble, singulier, et peut-être unique dans son genre; chaque colonne n'étant séparée de l'autre que par un espace d'un diamètre et demi. Il y a dans cette disposition de la richesse, de la nouveauté, de la simplicité, même une certaine naïveté architecturale. Rien de plus sévère, de plus simple, et même de plus nu. La dimension des colonnes, qui ont à peine neuf diamètres de hauteur, augmente encore cette sévérité. On ne se douterait pas que

cette architecture si mâle et si grave appartient au style corinthien, tant il est vrai que les règles sont toujours fausses et insuffisantes. L'ordre ionique peut, à lui seul, fournir une gamme entière de caractères différens, depuis l'austérité la plus chaste jusqu'à l'élégance la plus raffinée. Ici l'ordre corinthien, que les professeurs nous donnent pour si brillant et si riche, est devenu simple jusqu'à la nudité. Les murailles sont privées d'ornemens, et peut-être doit-on reprocher à l'auteur un certain désaccord qui résulte de la beauté de la colonnade elle-même et de son contraste avec la simplicité du monument.

Frédéric-le-Grand, aussi infatigable maçon que conquérant intrépide, donna une impulsion vive à l'art dont nous parlons. Plusieurs des édifices qui font le plus d'honneur à l'Allemagne ont été construits sous les auspices de ce monarque. Il protégea spécialement *Carle Gottard Langhans*, né en 1732, à Landshut, en Silésie. C'est à lui qu'est due la belle porte de Brandenburgh qui signala le retour de l'art germanique vers la pureté grecque. Il construisit le théâtre de Breslaw et plusieurs autres monumens très-remarquables. Appelé à Berlin par Frédéric, il trouva dans ce prince, non seulement un patron, mais un ami. Bâtir était une manie pour Frédéric. Au retour de ses campagnes, il quittait l'épée et saisissait l'équerre et la truelle. On le voyait monter sur les échafaudages, diriger ses ouvriers. Langhans jouit d'une grande faveur auprès de lui, et donna les dessins du Casino, du théâtre, incendiés en 1817, et de cette porte de Brandenburgh qui est son véritable titre de gloire, et à laquelle les propylées d'Athènes ont servi de modèle. Depuis cette époque et d'après l'exemple donné par Langhans, les architectes du siècle de Louis XV qui avaient fait la loi en Allemagne y perdirent tout leur crédit. On dit

adieu pour jamais aux formes tourmentées et mesquines, aux involutes bizarres que nos pères avaient admirés dans les boudoirs de Trianon. Les deux *Boumann, Gouttard, Ungar, Nauman,* concoururent avec *Langhans* à régénérer le goût allemand : jusqu'alors, comme la littérature de ce remarquable et singulier pays, l'architecture germanique avait flotté indécise entre toutes les formes étrangères, antiques et modernes, qu'elle n'avait pas même osé copier exactement. N'oublions pas *Knobelsdorff,* dont Frédéric daigna, dans un de ses caprices royaux, prononcer l'éloge public; *Louis-Frédéric Catel*, connu par un excellent ouvrage *sur la construction des églises protestantes*; enfin *Genze*, dont le chef-d'œuvre est le nouvel Hôtel de la Monnaie de Berlin.

Ce dernier eut un mérite spécial. Il comprit que les ornemens eux-mêmes, dans tout édifice, avaient un sens déterminé, et il introduisit une amélioration excellente dans le système des sculptures en relief. Autour de ce monument d'ordre dorique, règne une frise de 116 pieds de longueur et de 6 pieds de profondeur. Elle représente toutes les opérations qui ont rapport à l'art monétaire, depuis l'extraction du minerai jusqu'à l'action du balancier. La plupart des architectes emploient avec une légèreté étourdie les ornemens les plus disparates. On serait tenté de croire que tous les styles d'architecture s'accordent également bien avec toutes les espèces de bas-reliefs. *Genze* démontra par des exemples l'erreur de cette opinion. Il n'y a pas d'ornement, quelque subalterne que vous le supposiez, qui ne doive se trouver en harmonie avec le reste de l'édifice. Pourquoi ces détails brillans, s'ils n'embellissent pas l'ensemble, s'ils ne se confondent pas avec lui? Ces bas-reliefs ne seront-ils donc que des tablettes insignifiantes, suspendues aux murailles et divisées par intervalles égaux? Dans l'ordre dorique, le plus simple de tous, employez des

sculptures plates, des bas-reliefs très-peu saillans : vous pourrez en augmenter la saillie quand il s'agira de l'ordre ionique ; et enfin l'*alto-relievo*, la demi-bosse, la saillie très-prononcée de toutes les figures paraîtra convenable quand il s'agira de l'ordre corinthien, le plus riche de tous les ordres, celui qui s'environne du luxe le plus varié, des décorations les plus splendides, celui qui se rapproche le plus de la peinture et qui comporte le plus d'ornemens. On s'étonnera de ces nouveaux principes ; ils sembleront surprenans à ceux qui n'ont étudié l'art que dans les livres ; mais nous qui aimons à remonter jusqu'aux principes généraux et naturels, nous qui apercevons au-dessus de toutes les critiques une critique plus élevée et plus grande, celle qui imite les procédés de la nature, nous voulons que dans une œuvre tout soit d'accord et très-proportionné. L'art n'existe pas sans l'harmonie de l'ensemble ; la plus grande faute des modernes dans leurs imitations de l'antique, c'est d'avoir copié, ici un détail, là un ornement, plus loin un accessoire, jamais la largeur et l'harmonie des masses ; c'est leur obstination à ne copier qu'une partie, ou de l'Iliade d'Homère, ou du Parthénon d'Athènes, ou du Laocoon mourant, sans comprendre le génie total de ces œuvres, sans en reconnaître l'inspiration harmonieuse, une et grandiose.

Catel exerça une heureuse influence sur la décoration intérieure des maisons et des édifices publics. *Charles-Théodore Ottmer*, aujourd'hui architecte de la cour de Brunswick, contribua aussi à faire naître la nouvelle école grecque primitive, à la tête de laquelle se sont placés Schinkel et Menzel. Le chef d'œuvre d'*Ottmer* est la nouvelle Académie de chant de Berlin, édifice oblong de 140 pieds sur 60. Austère et gracieux, cet édifice, semblable à un temple grec sans colonnades et sans portiques (*apteros*), aurait excité sans doute plus d'admiration si l'on ne s'é-

tait souvenu du plan donné par Schinkel, plan gigantesque, mais dont la simplicité égale la beauté.

Charles-Frédéric Schinkel, né au *Nouveau-Ruppin*, en 1781, est l'un des plus remarquables artistes de l'époque; il est à la fois peintre, poète, architecte. Loin de penser que l'architecture soit tout simplement une sorte de maçonnerie sur une plus grande échelle, un art dénué d'inspiration, il l'a considérée comme une poésie réalisée avec le marbre et la pierre. Suffit-il donc de bien tracer des lignes et de savoir Palladio par cœur pour être architecte? Non : Schinkel s'est aperçu du lien intime, de la chaîne indissoluble qui unit tous les arts; il a reconnu que la partie technique, la science des aplombs, celle des lois statiques, celle des entre-colonnemens et des diamètres est au génie architectural ce que la logique est à la poésie. Il a su que les préceptes didactiques ne peuvent aboutir qu'à une correction froide et morte, sans valeur et sans énergie véritables. On voulait faire de lui un jurisconsulte. Comme la plupart des hommes distingués, il contraria les intentions de sa famille, et après avoir fait ses études au gymnase de Berlin, il partit pour l'Italie. Long-tems il mena la vie d'artiste dans toute l'acception de ce mot; cherchant des antiquités, copiant des camées, ne dédaignant pas de donner les dessins de vases, d'ustensiles et de figurines, peignant des décorations pour le théâtre de Palerme; enfin, ne méprisant aucune des branches de son art.

En 1810, il fit partie du comité d'architecture (*Baudeputation*) : nommé ensuite membre de l'académie et créé *Geheimer-uber-baurath*, il enrichit Berlin d'une foule de constructions publiques et particulières. Quand les batailles de Moscou et de Waterloo eurent permis le repos au peuple allemand; lorsque le conquérant de l'Eu-

rope, isolé sur son rocher lointain, laissa enfin la paix à l'Europe qu'il avait bouleversée et fécondée, le roi de Prusse mit à profit le talent varié de Schinkel. Si les événemens n'avaient pas pris ce cours, peut-être l'artiste remarquable eût-il langui dans l'obscurité. S'il n'avait pas fallu satisfaire par des créations architecturales la vanité germanique, que serait devenu Schinkel? quelle voie se serait ouverte à son talent si varié?

Nous avons déjà signalé le rapport inévitable qui unit l'architecture allemande à la poésie allemande. L'une et l'autre sont les produits tardifs et réfléchis de l'étude et de l'observation. L'une et l'autre se distinguent surtout par une profonde compréhension des différens styles et par une application heureuse des spécialités qui les caractérisent. Voyez Gœthe: il entre dans toutes les nationalités; il pénètre dans toutes les formes que peut revêtir la pensée. C'est une vraie métempsycose : il est Indien, Grec, Romain du tems d'Auguste, habitant féerique des bois de la Germanie, Druide, Suisse et Italien tour à tour. Il ne veut pas seulement emprunter les costumes; il veut fondre son ame dans les ames étrangères qu'il interroge et auxquelles il servira d'organe.

Plus original que Menzel, Schinkel ne s'est pas voué à une seule imitation; il semble avoir voulu, dans ses créations, comme Gœthe dans ses odes, prouver qu'il s'approprie aisément le caractère et le génie de tous les tems et de toutes les époques. Alors même qu'il paraît copier un modèle antique, il est créateur. La touche puissante de l'invention et de la nouveauté fait vivre son œuvre d'une vie forte et originale. Il est toujours guidé par le sentiment artistique. Ses licences sont naturelles et naissent sans effort; elles ressortent de l'ensemble de son œuvre, et ne choquent point le regard. Souvent il enfreint

les règles : on ne s'en aperçoit pas. Il varie les chapiteaux des colonnes avec une audace singulière et qui lui réussit. C'est surtout dans le *plan* des édifices qu'il déploie son originalité. C'est là qu'il brille : il s'occupe beaucoup moins de l'*élévation*. Il aime à établir une forêt de colonnes, à varier ses issues, à égarer le coup-d'œil, à le perdre dans de longues perspectives à pratiquer dans les murailles des ouvertures inattendues, qui laissent entrevoir l'air et le ciel : hardiesses architecturales dont on ne trouvera pas d'autres exemples que dans ses ouvrages.

Si le langage pouvait donner quelque idée du talent de l'architecte, nous ferions admirer à nos lecteurs cette variété de distribution intérieure qui distingue les *plans* de Schinkel; il a donné plus de vingt dessins admirables pour un monument à ériger en l'honneur de Frédéric-le-Grand. Il y règne quelque chose de la splendeur pittoresque et de la riche magnificence qui caractérisent notre peintre Martin. Ces projets, tous différens, se font remarquer par la grandeur de leur conception : tantôt ce sont des groupes de monumens destinés à divers usages et qui, malgré la dissemblance de leur forme, s'harmonisent entre eux et forment une masse imposante; tantôt ce sont des temples religieux, des sanctuaires guerriers, des jardins suspendus comme ceux de Babylone. Tout ce luxe oriental demanderait des millions, et la réalisation de ces rêves gigantesques s'accorderait mal avec l'économie, premier devoir des monarques actuels. Aussi ne verra-t-on jamais les plans de Schinkel s'exécuter; mais, pris en eux-mêmes et jugés comme conceptions poétiques, ils attestent sa puissance de création. Le peintre dont nous venons de parler, Martin, si renommé pour son génie grandiose, ne nous semble pas posséder cette qualité au même

degré que Schinkel. Les lignes de Martin ont assurément de la grandeur, mais trop souvent cette grandeur est sans variété. Prolonger jusqu'aux limites de l'horizon une perspective indéfinie d'arcades et de portiques ; montrer des masses, colossales sur le premier plan, et qui diminuent et se dégradent jusqu'à ce que l'œil perde la faculté de les saisir : ce n'est pas un effort de génie : il y a même dans ce procédé quelque charlatanisme de grandeur. Rochers, palais, nuages, tout est sur une échelle démesurée ; mais distribuez sur des milliers de lieues les créations de Martin, et analysez-les pièce à pièce, vous reconnaîtrez que souvent l'immensité des proportions couvre et dissimule le défaut d'originalité. Les projets de Schinkel sont au contraire magnifiques et réalisables. Quand l'architecte s'est restreint à des proportions qui n'ont rien d'exagéré, ses travaux frappent encore l'esprit de cette espèce de stupeur que provoque le grandiose dans tous les genres.

Il y a surtout un édifice construit par Schinkel, le *Bauschule* (école d'architecture de Berlin), qui offre l'exemple frappant du génie spécial de cet homme singulier. Schinkel l'a construit en dehors de toutes les idées reçues, de tous les dogmes de l'architecture scientifique. C'est un vaste monument de briques d'une structure parfaitement bizarre et où la richesse, ou plutôt le luxe des ornemens, s'allie à la simplicité la plus grave.

Il a essayé aussi le style gothique, ou plutôt il a tenté de le modifier selon ses idées personnelles. Si l'on ne peut le justifier complétement dans cet essai, du moins on ne peut lui enlever le mérite de l'originalité la plus marquée. Au lieu de copier l'ogive et les colonnettes, il les a fait servir à de nouveaux usages. On sait que le caractère principal de ce genre consiste dans l'élévation des pilastres et dans leur merveilleuse hardiesse : il semble que la pen-

sée humaine, resserrée dans l'espace étroit des galeries et des ailes latérales, soit forcée de s'élancer avec la courbe des pilastres, de voler vers le ciel et de quitter la terre : privez le genre dit gothique de son élévation, vous le changez totalement ; aussi ne peut-on confondre avec le gothique de nos cathédrales le style lombard et tudesque dont on voit de si brillans exemples en Italie, à Venise, à Pise et à Milan. Les modifications que Schinkel a tentées dans ce style d'architecture semblent se rapporter à ce dernier système ; il y a même mêlé quelques vestiges du génie byzantin.

Voilà bien des matériaux pour une seule œuvre : le difficile était de les classer. On blâme, non sans raison, la confusion des genres qui appartiennent aux écoles diverses, et nous ne donnons pas comme exemples qu'il faille imiter les essais de Schinkel ; de moins habiles s'y égareraient aisément. L'homogénéité, la grandeur et la grâce qui les distinguent prouvent que, tout en disposant d'élémens disparates, un homme de goût et de génie peut créer un ensemble complet ; c'est un vrai tour de force que cette harmonie inattendue. On ne sait trop comment le plein-cintre et l'ogive font pour s'accorder, ni par quel prestige les caractères les plus saillans des deux styles s'allient sans déplaire à l'œil : aussi faut-il avouer que l'architecte habile n'a rien oublié pour dissimuler ce mélange adultère. Il a employé mille artifices de détail et mille nuances de transition. Dans le *Werdersche Markte,* des corniches à feuilles d'acanthe et plusieurs autres formes helléniques viennent s'allier sans disparate aux formes évidées et presque arabes qui règnent dans le reste de l'édifice.

Si une teinte romantique et le besoin de la variété pittoresque semblent dominer le génie de Schinkel, celui de *Léon von Klenze*, dont nous avons déjà cité le nom,

obéit à des principes tout différens. Klenze est presque un Français : élève de l'école Polytechnique, il a conservé, il a même épuré les principes sévères de l'école parisienne, calquée sur le modèle de l'architecture gréco-italienne. Après avoir terminé ses études à Paris, il parcourut l'Italie, fut nommé architecte du roi de Westphalie, et devint, en 1815, architecte du roi à Munich. En 1823 et 1825, il accompagna le roi actuel, alors prince royal de Bavière. Savant laborieux, il s'est occupé long-tems et presque exclusivement de la partie archéologique de son art; moins fécond et moins original que son rival Schinkel, il y a surtout de la souplesse, de la facilité et de la gravité dans son talent. Imbu des principes de ses maîtres, je ne connais qu'un seul style auquel il n'ait jamais pu s'accoutumer et qu'il ait constamment rejeté avec mépris: le genre gothique. Tour à tour, dans la construction du *Walhalla*, de la *Glyptothèque*, de l'*Alterheiligsten-Capelle*, de la *Pinacothèque*, de l'*Odéon*, du *Nouveau-Palais* et du *Bazar*, il a imité les genres hellénique, romain, byzantin, italien. Ce n'étaient après tout, pour lui, que les variétés d'un seul style : comme l'Italie, Byzance et Rome n'ont fait que modifier le style grec, Klenze adopte leur architecture, fille légitime de son genre spécial et chéri. Mais l'art gothique n'est pas un art pour lui : c'est une aberration, c'est une barbarie, c'est une folie; ce n'est rien.

Les succès et la vie de Klenze sont tellement mêlés à la vie du roi de Bavière, qu'il est difficile de parler de l'un sans citer l'autre. Sans le roi de Bavière et son amour passionné pour les arts, la gloire de Klenze n'existerait pas. Heureux l'artiste qui rencontre un pareil Mécène, un homme qui joint au pouvoir et à la richesse nécessaires pour faire fleurir les arts l'amour plus rare encore des arts et des artistes! Ce prince mérite mieux que son

aïeul Maximilien I[er] le titre de Médicis de la Bavière. Il est rare de voir unis chez les individus le sentiment qui accepte l'art comme une jouissance, l'intelligence qui le comprend, la noblesse d'ame qui accepte sa supériorité, le pouvoir qui le protège, et l'opulence qui l'enrichit : condition que réunit le roi de Bavière actuel. Je le regarde comme un génie jeté par le hasard hors de sa sphère et que Dieu, par caprice, a fait naître dans des langes de pourpre. Il a passé la plus grande partie de sa jeunesse à parcourir l'Italie ; son âge mûr et sa vieillesse sont consacrés à protéger ces arts qu'il a non seulement étudiés avec attention, mais aimés de toute la force de son ame. Dans les poèmes qu'il a composés en 1817 et qui ont paru sous le titre de *Poèmes, par Louis I[er], roi de Bavière*, se trouvent des preuves évidentes de cette vive passion artistique. On les a blâmés, on les a critiqués comme écritsd'un style trop facile et trop lâche ; pour moi, j'y ai reconnu un accent si vrai et un amour si profond du beau moral, que, malgré le dédain de quelques juges poétiques, je n'ai pu m'empêcher de les relire et de les admirer.

Voici quelles paroles Louis adresse aux artistes : « C'est dans les profondeurs de la méditation et du silence, leur dit-il dans un de ses sonnets, que l'art peut se préparer et s'élancer vers l'énergie et l'influence active. C'est dans le fond du cœur qu'il faut qu'il éclose, s'il veut aller frapper un autre cœur !

» Sans doute, l'ancien monde, qui produisit de grands artistes, était plus pur et plus libre ; mais vous, Artistes, creusez dans les mêmes profondeurs, éveillez la sensibilité qui sommeille, et l'avenir portera de vous à jamais un honorable témoignage !

» Esclaves de l'antiquité, vous cramponnerez-vous à ses

œuvres? Non ; tel ne sera pas le but de vos travaux ; cela ne peut être : fixez vos yeux vers la lumière éternelle et sainte, qu'elle vous dirige, qu'elle vous soutienne! »

Quoi qu'il en soit, la passion du roi de Bavière pour les arts a produit, comme toutes les passions exclusives et excessives, des résultats assez funestes. La cour s'est mise à l'imiter, et les bourgeois ont imité les courtisans. Bâtir est devenu une manie bavaroise: on sait combien cette manie est ruineuse. Beaucoup de grands seigneurs et de riches marchands se sont modelés sur leur maître, et après avoir fait construire de très-beaux édifices, ils ne trouvent plus dans leur fortune épuisée assez de ressources pour habiter ces palais qui sont aujourd'hui déserts. Munich est une merveille d'architecture, et les logemens y sont pour rien. Quelques-unes des maisons récemment construites semblent faites pour des rois plutôt que pour des particuliers. J'ai compté jusqu'à trente-trois pièces de plain-pied dans un seul rez-de-chaussée. Dans la rue Louis et autour de la place Caroline et de la place Maximilien, vous trouvez des palais dont la location n'équivaut pas à celle d'un premier étage de la rue Saint-Honoré à Paris, ou de quatre petites chambres dans la rue du Régent à Londres.

Klenze est plutôt l'ami que le protégé du roi; sous tous les rapports, il est digne de cette distinction. C'est un homme du monde et un homme aimable. Je le rencontrai pour la première fois chez l'ambassadeur de France à Munich. On dinait à cinq heures : chose extraordinaire dans cette ville patriarcale où le dîner plébéien a lieu de onze heures à midi, le dîner bourgeois à une heure, le dîner fashionable à deux heures, et le dîner ultra-dandy à trois heures. Quant au dîner servi à cinq heures, c'est précisément l'analogue de nos dîners-soupers aristocratiques qui commencent à neuf heures du soir. Au milieu d'un fracas étourdissant de

croix et de cordons, de crachats et de décorations, je distinguai l'architecte von Klenze, dont les traits peu réguliers se font remarquer par ce caractère de simplicité douce et d'observation réfléchie que l'on retrouve chez la plupart des hommes de talent. Je ne sais pourquoi, ma sympathie qui ne s'arrêtait point sur les ducs, les princes et les barons réunis dans la salle à manger, se porta tout entière sur l'architecte. Je me rapprochai de lui, et l'aisance de ses manières, la facilité gracieuse de sa conversation aplanirent bientôt l'embarras d'une première entrevue. Il me parla de ses œuvres avec simplicité, du roi de Bavière avec enthousiasme, me raconta plusieurs anecdotes piquantes et sans causticité qui caractérisaient bien l'impatience presque juvénile du roi et sa vive affection pour les artistes. Le lendemain, il voulut bien me conduire dans la Glyptothèque, un de ses chefs-d'œuvre, et que le roi de Bavière a payé (non du trésor public, comme il arrive à la plupart des rois), mais de sa fortune privée et de ses économies annuelles.

La *Glyptothèque* et la *Pinacothèque* de Munich sont les deux principaux édifices construits par Klenze; car Klenze est pour Munich ce que Schinkel est pour Berlin. A peine un volume suffirait-il à donner l'idée de ces deux édifices : ce sont de petits Vaticans en miniature. Je ne prétends pas promener le lecteur à travers ses douze admirables et resplendissantes galeries, avec leurs fresques, leurs peintures, leurs détails infinis, leurs recherches de toute espèce, leurs nombreux ornemens, leurs sculptures précieuses, leurs curiosités, leurs arabesques et leurs cartons. Je me contenterai de tracer ici, autant que le permettent les ressources du style et du langage, une esquisse de leur plan architectural. A quelque distance de Munich, dans un espace isolé, vous apercevez un monument

d'un style simple, de forme carrée, entouré de beaux arbres verdoyans ; c'est la Glyptothèque, le musée de sculpture.

Il y a quelque chose de chaste et de noble dans le premier aspect de l'édifice. Une grande cour équilatérale en occupe le centre ; point de fenêtres à l'extérieur ; le jour destiné à la Glyptothèque ne vient que de fenêtres qui ouvrent sur la cour et de quelques dômes intérieurs. La cour est spacieuse ; les fenêtres, dont nous venons de parler, occupent presque toute la hauteur de l'édifice ; cette distribution, qui ne permet pas à l'œil des curieux qui se promènent de pénétrer dans le sanctuaire des arts, n'est pas sans grâce et sans convenance. Klenze a choisi pour les ornemens extérieurs l'ordre ionique, mais l'architecte en a légèrement modifié le caractère selon les nécessités du plan général. La façade principale est majestueuse et singulière : c'est un portique de douze colonnes ioniques dont l'aspect est très-imposant, et dont la disposition, offrant un grand nombre de colonnes juxta-posées, mais sans désordre, frappent le regard d'un jeu d'ombre et de lumière plein d'originalité. Le portique fait saillie en dehors ; cette saillie est égale à la largeur d'un entre-colonnement ; il s'enfonce également dans l'intérieur et forme un renfoncement dont la profondeur est égale à la saillie extérieure. Des douze colonnes du portique, il y en a quatre qui font saillie, quatre qui reculent et quatre qui forment une rangée intermédiaire. On arrive à ce portique par trois degrés très-larges et très-élevés. Les colonnes ne sont pas cannelées : preuve du bon goût de l'artiste qui a senti le danger de multiplier dans un petit espace les lignes droites, déjà si nombreuses à cause du grand nombre des colonnes.

Ce portique conduit à une salle pavée de marbre ; en

face, au-dessus de la porte principale, vous lisez le nom du roi et la date de la construction ; au-dessus de la porte à droite, le nom de *Klenze*, et au-dessus de la porte à gauche, celui de *Pierre Cornélius*, peintre chargé d'exécuter toutes les fresques de la Glyptothèque. Ces trois inscriptions fraternelles qui placent de niveau la puissance du talent et celle de la royauté ; cette association de trois noms, si diversement classés dans l'échelle des grandeurs humaines, m'a paru d'un bon goût et d'un bon exemple.

La distribution intérieure est extrêmement simple : à gauche du vestibule, se trouve la salle destinée aux antiquités égyptiennes. On passe ensuite dans la salle qui renferme les monumens de l'art étrusque et de l'art grec antique : rotonde éclairée par un dôme et qui occupe l'un des angles du bâtiment ; puis, dans la salle des marbres d'Egyne, et de là, dans la salle d'Apollon et dans celle de Bacchus. La salle de Niobé vient après et conduit aux deux vastes appartemens consacrés aux grandes réceptions, aux repas solennels et aux bals de la cour (*Fest-Saale*). Un petit vestibule les sépare l'un de l'autre. Ils sont ornés, avec beaucoup de magnificence, de fresques représentant l'ensemble et les détails de la mythologie grecque, et exécutées par *Cornélius* et ses élèves. Après avoir traversé une autre salle qui fait face à la salle de Niobé, on descend par deux degrés dans la salle *romaine*, galerie de cent trente pieds de long qui occupe à elle seule l'un des pans du carré ; elle contient tous les chefs-d'œuvre de la sculpture romaine. Un autre escalier mène à une seconde rotonde remplie de bronzes et de sculptures antiques en marbres de couleur, en porphyre, etc. La dernière salle, qui nous ramène sous le vestibule après avoir fait le tour de ces belles galeries de plain-pied, est consacrée aux œuvres de l'art moderne.

Toutes les salles sont pavées de marbre, revêtues de stuc de diverses couleurs, ornées de corniches, chargées d'ornemens dorés et embellies d'une pompe et d'un luxe qui vont en augmentant depuis le point de départ jusqu'au point d'arrêt. C'est une belle idée, c'est une noble création que cette histoire progressive de l'art, que ces annales du génie plastique, représenté par tous les monumens de ses diverses époques. A mesure que l'on avance de la salle étrusque à la salle grecque, et de là jusqu'au dernier salon, la magnificence de l'architecture suit le progrès de l'art et se déploie avec plus de splendeur. Ainsi, la salle romaine, beaucoup plus riche que toutes celles qui la précèdent, semble digne des profusions impériales de Néron et de Dioclétien. Rien de plus beau que l'effet de ces trois dômes et des arabesques d'or dont le plafond est orné. Je ne parle pas des trésors nombreux que les galeries renferment : ce sujet réclamerait un article à part, et je ne m'occupe ici que de l'architecture en elle-même.

Les architectes anglais pensent, en général, que la simplicité des décorations intérieures est une convenance impérieuse pour un musée de peinture ou de sculpture. Il suffit, selon eux, de donner aux sculptures et aux tableaux de l'espace et du jour ; des murailles sans ornement, revêtues d'une légère teinte azurée, doivent faire le fond de la Glyptothèque. Nous ne sommes pas de cet avis : peu de tableaux satisferaient le regard s'ils n'étaient pas encadrés. La sculpture, si sévère en elle-même, demande à être rehaussée et mise en relief. Que des ornemens brillans, placés avec goût, prêtent un nouveau charme aux créations du sculpteur ; que l'on environne d'arabesques gracieux la Vénus et l'Apollon. Des couleurs variées, dont on ménagera les contrastes, feront mieux ressortir et valoir les chefs-d'œuvre d'un art qui ne s'occupe que

de la forme, et qui doit vaincre, à force de beauté et d'énergie, la monotonie de la couleur.

Il est impossible de traverser les douze galeries de la Glyptothèque, sans payer à Klenze un tribut d'admiration. La lumière, sans tomber à flots éblouissans, se répand avec harmonie sur les chefs-d'œuvre que les salles contiennent. L'ensemble est simple, les détails sont riches. Les sculptures dont la façade de la Glyptothèque sera ornée ne sont pas terminées encore; mais déjà, malgré l'état incomplet de cette façade, on peut juger l'ensemble de l'édifice, un des plus beaux de l'art moderne.

Le Walhalla, autre chef-d'œuvre de Klenze, s'élève sur une colline voisine de Regensburg; c'est un temple magnifique construit dans le style dorique, avec toute cette sévérité que les anciens attribuaient à ce style. Il s'annonce par un beau portique de huit colonnes de front, derrière lesquelles se trouvent six autres colonnes. Dix-sept colonnes de marbre sont disposées des deux côtés: on arrive par des degrés à ce monument majestueux, Panthéon allemand destiné à recevoir les bustes de tous les héros et de tous les hommes célèbres de la Germanie. Une frise magnifique, exécutée par le sculpteur Wagner, en décore l'intérieur.

La Pinacothèque se rapporte encore au style grec; mais Klenze, homme d'esprit et de goût, a compris qu'il n'était plus question de la simplicité un peu froide de la sculpture, art spécialement antique et primitif; aussi le plan de la Pinacothèque, encore inachevé, est-il plus varié et plus orné; c'est le même génie, modifié, raffiné, orné, empreint de quelques souvenirs de l'Italie, de quelques nuances empruntées aux modernes. La première pierre de ce beau monument fut posée le 7 avril 1826, jour anniversaire de la naissance de Raphaël. Sa forme gé-

nérale est un parallélogramme terminé par deux corps de bâtimens en saillie qui produisent à peu près l'effet de deux ⊢⊣ ainsi disposés. Ces deux ailes ou extrémités ont chacune 170 pieds de longueur ; l'édifice entier a 500 pieds de long sur 90 de large.

L'emploi du style rustique, dans cette construction, est imposant et remarquable : les fenêtres et les portes sont cintrées, mais encadrées et entourées de sculptures fort élégantes. Autour de l'édifice règne une colonnade d'ordre ionique engagée dans le mur, avec une console très-riche. Les entre-colonnemens sont occupés par de larges fenêtres cintrées sur lesquelles repose l'architrave. La largeur des ouvertures, en découpant à jour tout l'édifice, lui donnerait peut-être un caractère de légèreté peu compatible avec sa destination première, si la solidité massive des ailes et des murailles ne corrigeait cette légèreté apparente, et ne mêlait heureusement la grâce à la force et l'aplomb à la légèreté. L'ensemble est d'un effet solennel, élégant et singulier; un vrai chef-d'œuvre dans le genre italien. Ce style, moins pur et moins sévère qu'il n'est agréable, a rencontré en Allemagne plus d'un critique ; nous devons avouer que l'habileté de Klenze en a su tirer le meilleur parti. Il y a plus d'une hardiesse, plus d'une licence dans ce plan ; mais l'architecte les a rachetées par un caractère de grandeur spéciale, et par une originalité brillante qui se détache à la fois des modèles italiens et des types helléniques.

Le corps de l'édifice est en briques d'une nuance singulière; c'est une teinte assez douce à l'œil et qui reste indécise entre le jaune et le vert. Les architraves, les balustrades et les frises sont en pierres de taille d'un beau gris. L'harmonie de ces couleurs est très-flatteuse pour l'œil.

Les vingt-cinq fenêtres de front de chaque galerie sembleraient devoir suffire à l'éclairer; Klenze a senti qu'un musée de peinture réclamait une plus grande variété dans la distribution du jour; la lumière tombe, non seulement des fenêtres latérales, mais des voûtes.

Autour du toit règne une balustrade de pierres, ornée de vingt-quatre statues colossales qui représentent les peintres les plus célèbres de toutes les nations et de tous les tems. Un jardin que l'on commence à planter et qui sera embelli d'urnes, de vases, de statues, entoure la Pinacothèque d'une verdoyante ceinture. Le rez-de-chaussée sera consacré à la collection de monumens étrusques, aux mosaïques, aux dessins des vieux maîtres, au cabinet de gravures et à la bibliothèque composée de livres relatifs aux beaux-arts. L'étage supérieur servira de musée. Un vaste escalier de pierre, richement sculpté, y conduit; on se trouve d'abord dans un vestibule occupé par les gardiens et les surveillans; puis on passe dans une belle salle de réception qui contiendra tous les portraits des princes fondateurs de cette collection. Une galerie ou corridor, de 18 pieds de large sur 400 pieds de long, suit toute la ligne tracée par l'édifice du côté du sud. Elle reçoit la lumière des vingt-cinq fenêtres dont j'ai parlé et donne accès par dix portes dans les huit salons réservés aux tableaux : ces salons, éclairés par de grands dômes, ont 40 pieds de large sur 50 pieds de haut jusqu'au sommet du dôme. Leur longueur varie de 50 à 80 pieds. Derrière ces vastes galeries se trouvent vingt-trois cabinets, éclairés chacun par une fenêtre latérale, longs de 19 à 15 pieds, et qui doivent recevoir les cadres de petite dimension.

On voit que, d'après cette excellente distribution, les salles consacrées aux grands tableaux occupent le centre

de l'édifice ; que sur l'un des côtés règne une série de vingt-trois cabinets réservés aux petits tableaux, et de l'autre côté un corridor ou *loggia* dont vingt-cinq croisées éclairent le vaste espace (400 pieds). Vingt-cinq compartimens, qui seront occupés par des fresques, correspondent à ces vingt-cinq fenêtres et aux vingt-cinq dômes pratiqués à la voûte. Les premiers artistes de Munich doivent travailler aux fresques de ce grand et magnifique corridor, d'où l'on aperçoit les cimes bleuâtres et lointaines des montagnes du Tyrol. Tous les plafonds seront enrichis d'ornemens en stuc ; la plinthe et l'encadrement des portes sont d'un marbre grisâtre ; les murailles seront tapissées de damas moiré, vert ou cramoisi. Tout, dans cette galerie, est combiné dans l'intérêt de l'art. On peut, du corridor, passer, soit dans la salle des vieux tableaux allemands, soit dans celle des peintres italiens. Ainsi l'on échappe à la fatigue insupportable que font éprouver à l'œil le chaos et l'entassement de tous les styles.

Quelle distance se trouve entre cette splendeur, cette richesse, cette délicatesse de sentiment artistique, cette recherche de tous les moyens qui peuvent augmenter les jouissances des arts, et la pauvreté de nos musées d'Angleterre, soumis à l'économie la plus mesquine et la plus stricte ! On semble avoir regretté l'espace accordé à chacun de nos tableaux ; on croit avoir fait assez quand on a badigeonné de jaune les murailles qui doivent supporter les chefs-d'œuvre des maîtres. A Munich, la hauteur de la plinthe et l'angle très-ouvert que forme la voûte réservent un espace de vingt pieds au cadre des plus grands tableaux. Impossible d'accumuler comme à Paris les tableaux sur une ligne perpendiculaire de cinquante pieds. D'après le système adopté par Klenze, on ne peut ni reléguer des chefs-d'œuvre bien loin au-delà du point que

le rayon visuel atteint, ni éblouir et étourdir le spectateur en lui offrant une multitude d'œuvres différentes entassées dans un espace étroit. Ici, au niveau du spectateur, une froide peinture de van der Werff; au-dessus un Rembrandt; plus haut un Raphaël; et plus haut encore un Poussin : que de dissonances pour l'œil ! Et comment fixerait-on son attention sur un chef-d'œuvre? comment porter un jugement intime et sincère, réfléchi, au milieu de toutes ces distractions, de toutes ces disparates ?

Peut-être les Allemands ne sont-ils pas les plus grands artistes du monde; mais ils sont doués, au-dessus de tous les peuples, de la compréhension des arts. C'est bien ainsi, dans des salles de plain-pied, sous une lumière égale et douce sans être éclatante, qu'on aime à contempler les œuvres des Raphaël et des Michel-Ange; séparées les unes des autres par un assez grand espace pour que leurs beautés mutuelles ne se portent pas ombrage et ne se confondent pas; assez rapprochées pour que la pensée et la mémoire les comparent, et déposées dans un temple digne d'elles.

Voilà ce qu'a fait pour les arts le prince d'un petit royaume. La Bavière a dépassé de bien loin l'opulente et fière Angleterre; grâce au noble enthousiasme et à la persévérante passion de son roi, la Bavière a élevé à la peinture et la sculpture les deux plus nobles monumens que les peuples du nord leur aient consacrés (1).

Il ne faut pas oublier le *Nouveau-Palais*, qui est en

(1) Les journaux ont annoncé que le roi de Bavière avait envoyé Léon von Klenze en Grèce, pour choisir l'emplacement d'une capitale et veiller à la conservation des monumens helléniques. Après un séjour de quelques semaines, von Klenze a fait choix d'Athènes, qui retrouvera ainsi son ancienne splendeur et sa prépondérance. Il a aussi obtenu de la régence l'assignation d'une somme annuelle pour

construction depuis plus de sept ans, qui coûtera sans doute sept autres années encore, pour lequel Klenze a donné plus de sept cents dessins, et dont les moindres détails ont été réglés d'avance et combinés par lui. L'extérieur de l'édifice est simple et convient à un monarque patriarcal, à un roi allemand qui aime la vie de famille, qui donne le bon exemple à ce qui l'entoure, et qui recommande aux peintres chargés de décorer sa salle à manger de ne pas y introduire de figures nues et lascives, *à cause de ses enfans*, dit-il.

Les instructions que le roi de Bavière avait données à Klenze l'ont guidé dans son travail. « Bâtissez un palais, non pour aujourd'hui, non pour la mode actuelle, mais pour l'avenir, pour mes descendans, pour mon peuple : un palais dont les ornemens soient durables autant qu'élégans, et qui, deux siècles après moi, puisse offrir à mon successeur un domicile digne de lui. » En effet, il est difficile d'unir, plus complétement que ne l'a fait l'architecte, la solidité à la magnificence. L'édifice formera un carré dont les appartemens du roi et ceux de la reine, exposés au midi et au premier étage, occuperont une face. L'escalier de

la conservation des antiquités. Il a proposé MM. Pitakir et Riso comme inspecteurs ; on a commencé à faire, sous sa direction, des fouilles dans l'Acropole et l'on a placé des postes de soldats invalides devant les édifices principaux. Les fortifications de l'Acropole seront démolies, à l'exception des anciennes. On espère prémunir ainsi ce beau débris contre les dangers du bombardement. En déblayant, d'après les ordres de von Klenze, le terrain situé devant le Parthénon, on a déjà trouvé quatre plateaux de la grande frise, et l'on espère encore faire de plus riches découvertes. Le Parthénon sera déblayé en trois ou quatre ans ; on s'occupera ensuite des Propylées et de l'Ericthéon. Malheureusement pour la Grèce, Klenze doit y passer peu de tems ; les nombreux travaux dont il est chargé et qu'il a commencés à Munich le rappellent en Bavière.

l'est conduit chez le roi, celui de l'ouest chez la reine ; ces deux suites d'appartemens s'uniront à leur centre, où se trouve la communication de la chambre à coucher du roi et de celle de la reine. Le reste est destiné au service du palais. Tout cela est extrêmement simple, comme on le voit : mais la manière dont ces appartemens sont ornés est admirable ; c'est un goût, une poésie, un luxe bien entendu, une magnificence qui se mêle toujours de grâce et de gravité. Les poètes grecs ont fourni tous les sujets dont l'appartement du roi est orné ; les poètes allemands, ceux qui embellissent l'appartement de la reine. Un bel escalier en marbre de Bavière, sans ornemens et sans dorure, conduit chez le roi. La première antichambre est décorée avec simplicité ; la seconde, nommée l'antichambre étrusque, et dont l'effet est fort singulier, mène à un salon de réception chargé d'arabesques d'une richesse incroyable. Ensuite, vient la salle du trône dont le luxe est plus splendide encore : puis un nouveau salon qui ouvre dans le cabinet particulier du roi, d'où l'on passe dans son cabinet de toilette, et de là, dans sa chambre à coucher. Les sujets des peintures de ces deux dernières chambres, empruntés à Théocrite et à Aristophane, sont gais et gracieux. Les appartemens de la reine, semblables pour la distribution à ceux du roi, seront embellis d'ornemens moins sévères et plus nombreux. Ce qui est remarquable dans ce palais et ce qui caractérise bien les mœurs germaniques ; c'est que, malgré sa splendeur, c'est un palais pour la vie privée : Klenze a parfaitement bien compris son Mécène.

Comparons aux chefs-d'œuvre de Klenze, à sa Pinacothèque et à sa Glyptothèque, l'édifice que *Schinkel* a construit à Berlin pour la même destination et qui doit servir à la fois de musée de sculpture et de musée de pein-

ture. C'est un édifice isolé qui forme un long parallélogramme, régulier et non interrompu, de 276 pieds de long sur 170 de largeur. La façade principale, qui se trouve du côté du sud, consiste en une grande colonnade de dix-huit colonnes ioniques, cannelées, séparées par dix-neuf entre-colonnemens. Il y a deux étages supérieurs, percés de fenêtres sur trois côtés. Les colonnes reposent sur un stylobate solide qui n'est interrompu que par les degrés de la colonnade centrale : ces dernières occupent l'espace de sept entre-colonnemens et de leurs colonnes. L'escalier ne se laisse apercevoir qu'à travers une seconde colonnade et dans une perspective presque mystérieuse, qui emprunte du charme et de la grandeur aux nombreux ornemens dont ce vestibule est enrichi. Lorsque tous les artistes auront mis la dernière main à cette œuvre monumentale, nous doutons que l'Europe moderne puisse citer un musée plus brillant et plus majestueux que celui de Berlin. Simplicité, variété, originalité de dessin, sentiment classique, nouveauté d'invention, luxe des détails, tout s'y trouve ; c'est le palais des arts. Les trois faces extérieures du bâtiment, malgré leur nudité, conservent encore le caractère qui distingue la façade principale. Guidé par ce goût et ce tact exquis que Klenze a puisé dans l'étude des anciens, il n'a pas voulu que le centre d'une construction dont toutes les formes sont carrées apparût surmonté d'un dôme. Il a senti qu'il y aurait là contraste et désharmonie ; aussi le dôme est-il caché par une superbe structure de forme carrée, et dont les ornemens déguisent le but et la nécessité.

La rotonde elle-même, placée au centre, a 66 pieds de diamètre sur 70 de haut, et sa partie inférieure est entourée d'un péristyle de vingt colonnes cannelées avec des chapiteaux ornés de feuilles d'acanthe. Au-dessus de ce

péristyle est pratiquée une galerie qui communique avec les appartemens de l'étage supérieur. Au rez-de-chaussée se trouvent les sculptures et les antiques qui occupent une galerie de 200 pieds de long et deux autres galeries de 125 pieds chacune. Elles sont divisées en trois portions égales par deux rangées de colonnes d'ordre dorique. L'étage supérieur, consacré aux peintures, est divisé en cabinets qui reçoivent un jour très-égal. Les cloisons qui séparent ces cabinets ne vont pas d'une muraille à l'autre : il y a un espace de dix pieds ménagé entre chacune d'elles et le mur du fond, de manière à laisser jouir le spectateur du coup-d'œil de la galerie tout entière : elles n'atteignent pas non plus le plafond, et ne s'élèvent qu'à la hauteur des fenêtres.

En Italie, dans cette contrée des arts où le ciel, le sol et l'organisation des habitans concourent également à créer les grands artistes et les chefs-d'œuvre, il est fort rare de trouver un musée où les distributions du jour et de l'espace, où l'arrangement architectural permettent au spectateur de jouir, aussi complétement qu'on pourra le faire à Munich ou à Berlin, des productions de l'art. En général, tel est le caractère de l'Allemagne : une faculté merveilleuse d'assimilation, le don de tout comprendre, le soin de tout placer dans son véritable jour, de ne rien laisser échapper à la critique la plus lumineuse, la plus intelligente, on pourrait presque dire la plus créatrice.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Économie Politique.

DE L'EXUBÉRANCE DE LA POPULATION ET DES CAPITAUX EN ANGLETERRE, ET DES MOYENS DE LES UTILISER (1).

Il doit s'opérer dans la vie générale des nations un double phénomène alternatif assez semblable à celui que les physiologistes ont constaté chez l'homme, et qu'ils appellent vie de nutrition et vie de relation. Un peuple se concentre et s'étend; il produit et il échange; il agit en dedans et en dehors, et si l'harmonie ne se maintient

(1) Note du Tr. L'auteur de cet article a eu surtout pour but de faire ressortir les avantages que présente un nouveau système de colonisation, conçu et médité depuis près de deux ans par une société de philantropes et d'économistes anglais, à la tête desquels figurent MM. Withmore, Lytton Bulwer, le colonel Torrens, Campbell, W. Clay, Poulett Scrope, etc., etc. Ce système ingénieux, qui sera bientôt soumis à la sanction du Parlement, nous a paru d'un intérêt trop immédiat pour la France pour différer de le porter à la connaissance de nos lecteurs. Aujourd'hui que l'administration coloniale d'Alger vient d'être définitivement constituée; aujourd'hui que le gouvernement français est bien décidé à conserver cette belle possession, nous pensons qu'il est important de rechercher tous les moyens qui pourront accélérer les progrès de l'établissement colonial de cette régence et contribuer à tirer le meilleur parti, et en moins de tems possible, des richesses qui appartiennent à son territoire. La *Société Sud-Australienne*, tel est le nom qu'a pris la nouvelle société, parce

point entre ces deux ordres de fonctions, il y a malaise, langueur et atonie. C'est ce spectacle fâcheux que l'Angleterre présente aujourd'hui. Depuis une vingtaine d'années, le mouvement intérieur est infiniment plus considérable que le mouvement d'expansion qui devrait lui correspondre, quoique ce dernier ait pris de grands développemens. Par un phénomène social extraordinaire, notre pays souffre à la fois d'une exubérance de capitaux et de population. Le premier cas s'explique par la difficulté qu'il y a à créer de nouveaux débouchés; l'autre,

qu'elle doit fixer le centre de ses opérations en Australie, s'est proposée, en se livrant à cette entreprise, de résoudre ce double problème : *favoriser à la fois l'émigration de la population surabondante de la Grande-Bretagne et celle des capitaux inactifs*. Pour atteindre ce résultat, la société s'interdit toute concession gratuite, et s'oblige à consacrer le montant total de la vente des terres à procurer à la colonie le nombre de travailleurs nécessaire pour leur exploitation. Ainsi, chaque capitaliste, en achetant une portion de terre, sera sûr d'avoir sous la main des travailleurs prêts à l'exploiter, et les travailleurs de leur côté pourront, dès leur arrivée dans la colonie, trouver de l'ouvrage ainsi que toutes les ressources nécessaires pour commencer le travail. Lorsqu'on veut rendre fertiles des terrains vierges, éloignés des grands foyers de civilisation, les travailleurs ne sont que des instrumens très-secondaires; il faut des capitaux considérables accumulés, et surtout des intelligences capables de diriger les travaux d'utilité publique, d'établir des routes, de creuser des canaux et d'assainir le pays; sans cela, quelle que soit la bonne volonté des émigrans, elle ne pourra jamais triompher des obstacles de la nature. Aussi pensons-nous que le système de la *Société Sud-Australienne* pourrait être parfaitement applicable à notre colonie d'Alger. Au lieu de laisser les terrains encore vacans devenir la proie de spéculateurs avides et sans bonne foi; au lieu d'offrir comme appât à quelques malheureux émigrans des lots de terre, souvent très-éloignés du centre de la colonie, ne vaudrait-il pas mieux adopter cette méthode plus rationnelle, qui favorise à la fois les intérêts du capitaliste et ceux de l'industriel?

par des causes toutes physiques. Les progrès de la science médicale ont reculé le terme moyen de la vie humaine. Il y a chaque jour trois naissances pour un décès.

Si l'état de paix et de stagnation où nous sommes devait se prolonger, il en résulterait un encombrement qui se fait déjà pressentir. Si nous pouvons encore nous mouvoir librement sur le sol de la patrie, nous éprouvons déjà des difficultés pour y acquérir l'aisance qui partout doit être le fruit du travail. Quelle est la profession où le père peut lancer ses enfans avec l'espoir fondé de les voir réussir? Nos universités regorgent d'étudians. Jamais les dissensions domestiques ni les infirmités humaines ne suffiront pour occuper cette foule d'aspirans qui se pressent dans les temples de Thémis et d'Esculape.

Toutes les classes de la société exercent l'une sur l'autre un froissement fâcheux. Dans le commerce: des chefs d'ateliers et des fabricans se livrent une guerre acharnée pour se disputer de mesquins bénéfices, tandis que les travailleurs s'irritent et se coalisent sans résultat. Le négociant qui, pour échapper au malaise qui les accable, se livre aux exportations, voit sur les marchés étrangers ses articles dépréciés et avilis par la concurrence. Le manufacturier cherche vainement un débouché qui ne soit pas obstrué par les produits de ses compétiteurs. Dans quel port l'armateur enverra-t-il ses vaisseaux? quel est le havre où ne flotte déjà le pavillon anglais? Le détaillant voit son bénéfice diminuer d'année en année, parce qu'à côté de lui un capitaliste, pour utiliser ses fonds, vend les mêmes denrées, en se contentant d'un moindre profit. Partout lutte générale de capitaux et d'intérêts qui se heurtent. Dans la dernière session du Parlement, n'a-t-on pas vu deux compagnies rivales se présenter simultanément, avec toutes les garanties désirables, pour obtenir la con-

cession d'un chemin de fer dans la même direction et sur le même terrain !

Il s'est formé depuis quelques années une secte de visionnaires, se décorant du nom de philosophes, qui croient avoir trouvé un remède fort simple aux inconvéniens que nous venons de signaler. Ces doctrinaires établissent en principe que tous les maux du pays provenant d'un accroissement trop rapide de la population, il ne s'agit pour les neutraliser que de les arrêter dans leur source, c'est-à-dire de faire cesser cet accroissement. La voie qu'ils indiquent à cet effet consisterait dans une sage abstinence, ou, en d'autres termes, dans la stricte observance du célibat. Cette secte fit, à sa naissance, de nombreux prosélytes qui prêchaient de parole et d'exemple. Par bonheur, la nature fut plus forte que les argumens de M. Malthus et de ses disciples; le goût du mariage ne s'en est pas moins propagé, et la population n'a pas cessé de s'accroître.

Mais pourquoi nous affligerions-nous de posséder surabondamment deux choses que tant d'autres pays nous envient? La population et les capitaux, qui deviennent chez nous une cause de détresse, sont partout ailleurs une source de prospérité publique. Au lieu de chercher à restreindre nos richesses aux proportions de notre sol, élargissons notre sol en proportion de nos richesses. La colonisation, établie sur des bases larges et bien conçues, nous en offre les moyens. Il n'est rien de plus heureux pour un pays que de se créer ainsi des espèces de succursales composées d'individus qui, long-tems et toujours peut-être, seront unis à la mère-patrie par une communauté d'usages, de goûts et d'intérêts. D'ailleurs l'expérience prouve qu'il n'y a point de commerce plus avantageux que celui qu'on fait avec un peuple nouvellement

créé. En changeant ou en modifiant nos lois commerciales, il est possible qu'on étende ou qu'on facilite nos relations avec les puissances de l'Europe; mais nous ne trouverons jamais dans ces relations les mêmes avantages que nous offrent nos transactions avec les colonies. Toutes les nations d'Europe entrent avec nous en concurrence et en rivalité. Les colonies, au contraire, sont à notre égard dans une position toute de franchise; placées dans un climat différent du nôtre, elles trouvent comme nous leur intérêt dans un échange continuel de produits. Pour nous convaincre de cette différence, voyons quelle est l'importance de nos exportations; d'un côté, avec les divers états de l'Europe; de l'autre, dans les États-Unis et les Indes-Occidentales. La population de l'Europe continentale est d'environ 200,000,000. La totalité de nos exportations absorbée par cette population a été, en 1829, de 25,000,000 liv. st. Les populations réunies des États-Unis et des Indes-Occidentales n'étaient, en 1830, que de 14,500,000 habitans; et dans cette même année, le chiffre de nos exportations dans ce pays s'est élevé à 12,200,000 liv. st. Ainsi, en considérant les États-Unis comme colonie, en raison de la nature de leurs relations avec l'Europe, et par rapport à leur population respective, la masse de nos exportations y a été six fois plus forte que dans l'Europe tout entière. Quant aux résultats, il est incontestable que nos relations avec les États-Unis nous donnent relativement une plus grande somme de bénéfices que celles que nous entretenons avec l'Europe. Examinons maintenant quelle est la partie du globe qui nous offre le plus d'avantages et de facilités pour tirer parti de l'exubérance de notre population et de nos capitaux.

Si nos possessions en Afrique et dans les Indes-Orientales repoussent l'Européen par l'insalubrité de leur climat; si

le Canada et le Nouveau-Brunswick l'effraient par la rigueur de leurs hivers, le vaste continent de la Nouvelle-Hollande ne le cède en rien aux plus belles contrées de l'Europe. L'air y est sain, la température égale et modérée, le sol d'une fécondité extraordinaire; des rivières navigables assurent des moyens de communication de l'intérieur aux côtes; enfin, les mers qui l'entourent offrent aux diverses branches de l'industrie des troupes nombreuses de cétacées, source inépuisable de richesses.

Aux avantages que présente le climat de l'Australie se joignent ceux qui résultent de sa position géographique. Placée entre l'ancien et le nouveau continent, l'Australie est destinée à servir d'intermédiaire aux relations commerciales qui s'établiront entre l'Amérique occidentale, le sud de l'Asie, la presque totalité de l'Afrique, et enfin avec l'Europe, lorsque l'isthme de Suez, disparaissant sous les efforts de l'industrie, permettra d'éviter la circumnavigation de l'Afrique. Qu'on jette un coup-d'œil sur la carte, et on verra que l'Australie est au centre d'un bassin immense qui s'étend depuis le cap Horn jusqu'au détroit de Behring, d'un côté, et depuis la presqu'île de Malacca jusqu'au cap de Bonne-Espérance, de l'autre; ainsi, de toutes les contrées de l'univers, c'est l'Australie qui est le plus à portée des grands corps de nation. L'Angleterre ne pouvait laisser inactifs de tels élémens de prospérité. A peine découverte, l'Australie servit à l'accomplissement d'une œuvre d'utilité publique. On sait comment, peuplée d'abord par le rebut de la société européenne, la Nouvelle-Galles du Sud retrempa dans le travail ces ames dégradées, comment un refuge de malfaiteurs est devenu le siége d'une industrie florissante, et comment une île voisine (*Van-Diemen's Land*) participe déjà à ses succès. Au moment où nous écrivons, *Ho-*

bart-Town, fondée sur les mêmes principes et régie par les mêmes lois coloniales que Sidney, rivalise avec la capitale de la colonie-mère.

Mais il est tems enfin que cette ébauche grossière soit remplacée par un système de colonisation plus large, mieux combiné et qui offre à la fois à nos produits manufacturés un écoulement sûr et progressif, à notre population exubérante et honnête un débouché avantageux, enfin à nos capitaux improductifs un emploi utile et profitable pour tous. Depuis long-tems attirés par les avantages que présentent le climat et la fertilité du sol de l'Australie, les émigrans anglais se dirigent vers cette contrée, mais un sentiment de répugnance et de dégoût retient le plus grand nombre. L'émigrant n'est point un être flétri, dégradé; il faut, au contraire, une grande force d'ame pour se décider à abandonner volontairement le sol de la patrie, pour affronter mille dangers et braver toutes les incertitudes que présente un établissement nouveau. Aussi, quoique l'Australie offre aux émigrans de plus grands avantages que les autres colonies anglaises, la plupart d'entre eux préfèrent se rendre dans la Nouvelle-Angleterre plutôt que de rester confondus avec cette population de *convicts* que la Grande-Bretagne envoie chaque année à Botany-Bay, à Sidney, à Port-Jackson, etc., etc. Il faut bien se garder de croire que ces braves *gentlemen,* après leur traversée, arrivent dans leur nouvelle résidence entièrement dépouillés de leurs inclinations vicieuses, et que les lois de la colonie sont toutes-puissantes sur eux. Ce serait une grave erreur que de croire à de semblables transformations, et le tems des miracles est passé. Nulle part, relativement, la dépravation des mœurs n'est aussi générale, la mauvaise foi dans les affaires plus commune, les meurtres et surtout les vols plus fréquens qu'en Australie.

Aussi la fortune et la vie même des émigrans honnêtes sont-elles sans cesse exposées. Pendant notre séjour à Sidney, nous avons connu une dame très-respectable, mère de deux jeunes personnes, qui avait pour domestiques deux hommes et une femme. L'un des hommes avait été condamné pour homicide volontaire. et l'autre pour vol avec effraction. La femme ne s'était rendue coupable que de bigamie. Avec de pareils serviteurs, quelle mère ne doit trembler, non seulement pour les mœurs, mais encore pour la vie de ses enfans?

Ces craintes, malheureusement trop fondées, sont très-nuisibles aux progrès de la colonisation de l'Australie. Elles en éloignent un grand nombre de familles honnêtes et empêchent qu'il ne s'établisse des relations entre ce pays et nos établissemens de l'Inde. On sait combien le climat de cette contrée est funeste à la santé des Européens. Les employés de la Compagnie sont dans l'usage d'envoyer leurs enfans et quelquefois leurs femmes en Europe ; aussi presque toutes les familles sont-elles séparées par des distances immenses pendant un grand nombre d'années, souvent même pour la vie. Ne serait-il pas plus agréable pour les habitans de Bombay, de Madras et de Calcutta, de pouvoir envoyer leurs familles dans la Nouvelle-Hollande, qui leur offrirait une température analogue à celle de l'Europe, et qui n'est séparée d'eux que de cinq à six semaines de navigation! Les invalides de nos régimens pourraient à peu de frais y aller rétablir leur santé délabrée. Déjà plusieurs familles anglo-indiennes, attirées par la douceur de la température australienne, ont établi leur résidence à Sidney, Cape-Town et Hobart-Town. Mais aucune de ces villes n'offre aux étrangers qui viennent les visiter sans but d'intérêt, ce charme de la société que des personnes bien nées regardent

comme une des nécessités de la vie. Voilà donc un noyau de colonisation tout trouvé, et qui ne manquera pas.

D'ailleurs, le continent australien, dont la superficie est presque égale à celle de l'Europe, peut largement suffire à tous les essais qu'on voudra tenter. La population européenne ne s'élève pas aujourd'hui à plus de 60,000 ames, c'est-à-dire six habitans par mille carré; et cette population, comme on sait, se trouve en grande partie concentrée dans la partie méridionale appelée la *Nouvelle-Galles du Sud* (1). Certes, le littoral australien est assez développé, pour que, sans se rapprocher de la colonie pénitentiaire, on puisse fonder un vaste établissement exclusivement composé d'hommes libres, qui aura des institutions et des lois tout-à-fait indépendantes de celles qui régissent Sidney et Botany-Bay. Alors plus d'hésitation parmi les émigrans et les capitalistes d'Europe; leur route sera toute tracée, et la civilisation avec de tels élémens fera des progrès rapides dans la nouvelle colonie. Les employés civils et militaires des stations anglaises de l'Inde viendront y rétablir leur santé délabrée par l'ardeur du climat hindou; les jeunes Anglo-Indiens pourront y recevoir, sous les yeux de leurs mères, une éducation presque aussi soignée qu'à Brighton; enfin, les invalides et les vétérans

(1) La population européenne de la Nouvelle-Galles du Sud, y compris les établissemens qui en dépendent, à l'exception de la Terre de Van-Diemen, se compose de la manière suivante :

Émigrans volontaires. . .	7,300	Exportés graciés.	1.200
Créoles.	10.000	Exportés non affranchis.	15,940
Exportés devenus libres.	8.000	Total.	42,940

La nourriture et l'entretien de chaque criminel exporté coûte par an 13 liv. st. 6 shell. 6 d. (334 fr. 10 c. (.

anglais seront certains d'y trouver le comfort nécessaire à leur position sans être en contact avec des criminels. Tel était le plan conçu par les fondateurs de la colonie de Swan-River, sur la côte occidentale de l'Australie. On ne doit attribuer la ruine de ce malheureux établissement qu'à des motifs étrangers au choix de sa position, et que nous ferons bientôt connaître, en analysant le nouveau système de colonisation que vient de publier une société très-recommandable pour favoriser l'émigration de notre population surabondante, et pour donner un emploi utile à nos capitaux improductifs.

Cette association a pris le nom de *Sud-Australienne*, et a choisi pour théâtre de cette vaste expérience la partie de la Nouvelle-Hollande, qui s'étend du 132e au 141e degré de longitude orientale et dont *Port-Lincoln* peut être considéré comme le centre. Cette contrée comprend un espace de 420,000 milles carrés, soit 270,000,000 d'acres, et l'étendue de ses côtes, ainsi que celles de l'île des *Kangarous* et du lac *Alexandrina*, présente un développement de 2,150 milles. Ces dispositions naturelles fourniront aux colons des moyens de transport très-faciles, soit pour leurs échanges avec l'intérieur, soit pour expédier sur les marchés éloignés leurs produits. Partout, sur ces côtes, on trouve des havres excellens où le débarquement s'effectue sans peine; aussi le port *Lincoln*, par son étendue, l'extrême facilité de ses abords, deviendra avant peu le marché central de l'Australie; car, outre les avantages que nous venons de signaler, il offre au commerce maritime de l'Europe une économie de dix jours sur Port-Jackson, Sidney et Botany-Bay.

Les navigateurs anglais et français qui ont visité cette partie de la Nouvelle-Hollande sont d'accord sur les traits principaux qui la caractérisent. Le climat y est sain et la

température modérée; dans les plus fortes chaleurs, le thermomètre s'y tient à bord entre 66 et 78°, et à terre à 76° Fahrenheit. On n'y rencontre aucun insecte venimeux ou nuisible. En creusant à peu de profondeur, on trouve presque partout de l'eau potable de bonne qualité. Les belles forêts, dont les côtes sont presque généralement couvertes et qui s'étendent au loin dans l'intérieur des terres, sont un indice assuré de la fertilité du sol; quant aux parties de terrain qui ne sont point boisées, elles nourrissent un gazon épais qui donne à l'ensemble du pays l'aspect le plus pittoresque.

Jusqu'au moment où elle pourra se suffire à elle-même, la colonie naissante n'aura point à redouter les embarras sans nombre qui sont inséparables de ces sortes d'établissemens. Située à douze journées de Sidney, et à six de Hobart-Town, elle peut, au moyen d'une navigation assurée en toutes saisons, tirer de ces établissemens les vivres, les grains et le bétail nécessaires à sa consommation. Nous donnons ici le cours des principales denrées sur les marchés de la Nouvelle-Galles du Sud et de Van-Diemen's Land, pour démontrer combien il est facile de satisfaire dans ce pays aux premiers besoins de la vie.

Prix des principales denrées dans la Nouvelle-Galles du Sud et dans la Terre de Van-Diemen.

	A SIDNEY.			A HOBART-TOWN.		
	Liv.	s.	d.	Liv.	s.	d.
Bière anglaise (le tonneau).....	5	»	»	5	»	»
— de la colonie............	3	»	»	3	»	»
Pain (les deux livres).........	»	»	2	»	»	5
Bœufs (la pièce).............	2	15	»	2	15	»
Vaches... —	1	10	»	1	10	»
Veaux.... —	»	6	»	»	12	»
Moutons.. —	»	6	»	»	12	»

	A SIDNEY,			A HOBART-TOWN.		
	Liv.	s.	d.	Liv.	s.	d.
Porcs .... —	•	7	•	•	8	•
Œufs (la douzaine)..........	•	1	•	•	•	8
Grains : tels que blé, orge, maïs, avoine, riz (le boisseau).....	•	3	•	•	4	•
Drèche anglaise (le tonneau)...	8	10	•	9	•	•
Viande de boucherie : bœuf (la livre).....................	•	•	1 1/4	•	•	1 1/4
Mouton (la livre).............	•	•	1 3/4	•	•	2
Porc.... —	•	•	3	•	•	3
Volailles diverses...............	•	2	•	•	4	•
Sucre (la livre)...............	•	8	•	•	8	•
Tabac —	•	•	6	•	•	6
Bois à brûler (la charge).......	•	4	•	•	4	•
Vins de Porto (les 12 bouteilles).	1	15	•	1	15	•

Les végétaux de toute espèce sont aux prix les plus modérés. Si l'on rapprochait ces prix de ceux de la Nouvelle-Angleterre et de l'Union, on verrait que la vie animale en Australie coûte 50 p. °/₀ de moins que dans ces deux pays qui sont aujourd'hui les points vers lesquels se dirige la plus grande masse des émigrans d'Europe.

Une fois installée, la colonie trouvera dans ses propres limites des moyens d'échange nombreux. On peut les diviser en trois classes générales :

1° Les productions spontanées du sol et des mers qui l'environnent.

2° Les produits communs à toutes les colonies australiennes.

3° Un grand nombre de denrées et d'objets manufacturés que l'Australie importe et qu'elle pourrait produire ou exporter elle-même en augmentant ou combinant mieux ses moyens productifs.

Dans la première classe, nous plaçons en première ligne :

L'ardoise, dont on trouve d'immenses carrières dans

l'île des Kangarous, et qui serait précieuse pour l'Ile-de-France, où on la transporte à grands frais d'Angleterre.

Le charbon de terre, qu'on trouve en abondance dans l'Australie, et que jusqu'ici l'Angleterre a fournie exclusivement à Calcutta, à Madras, à Bombay, à Java, à Canton, à Singapore et à l'Ile-de-France.

Des bois de diverses espèces propres à l'ébénisterie, qui trouveront un débouché facile en Chine et même en Angleterre, où le gommier australien est déjà très-estimé.

Diverses écorces, et surtout celle du *mimosa,* qui contient au plus haut degré les sucs propres au tannage.

Les gommes de toute espèce, surtout la gomme arabique et la manne, que les arbres du pays distillent en abondance.

Le sel, dont l'île des Kangarous produit une qualité excellente et bien supérieure à celui de la Nouvelle-Galles du Sud.

Le poisson salé et autres provisions salées qui se vendront à la Chine et dans l'Inde, et qui pourront servir à ravitailler les vaisseaux de passage.

La pêche de la baleine qui, outre ses profits particuliers, attirera dans les ports de la colonie tous les vaisseaux qui y sont employés.

Dans la seconde classe nous placerons :

Le blé et la farine qui ont un débit assuré à l'Ile-de-France, et à Sidney, dont la colonie de Van-Diemen approvisionne seule les marchés en ce moment.

La laine; on connaît la supériorité de cet article, et les profits considérables qu'il laisse aux producteurs actuels.

On peut comprendre dans la troisième classe :

Le vin. Jusqu'à présent, les difficultés et les soins d'un premier établissement ont empêché les colons austra-

liens de se livrer à la culture de la vigne, qui demande plusieurs années d'attention et de patience avant de donner des résultats positifs. Ce nouveau produit doit être le résultat d'une combinaison bien entendue des capitaux avec la main-d'œuvre.

Le lin et le chanvre, qui ne sont point indigènes de l'Australie comme ils le sont de la Nouvelle-Zélande, mais qu'on peut y transplanter avec un peu de soin. Le lin de la Nouvelle-Zélande est d'une qualité admirable, et sa naturalisation, en augmentant les ressources de la colonie, donnerait une occupation utile et agréable aux femmes du peuple.

Le coton formerait encore une branche d'exportation considérable, si l'on se livrait avec persévérance à sa culture. Nous abrégerons en indiquant rapidement les amandes, l'anis, la cire et le miel, la barille, la cochenille, la coriandre, les fruits secs, le houblon, l'huile d'olive, les citrons, les oranges, enfin la soie qui peut devenir un objet industriel de la plus haute importance.

Nous venons d'indiquer quels sont les principaux élémens de la nouvelle colonie, examinons maintenant par quels moyens les fondateurs et directeurs de la *Société Sud-Australienne* se proposent d'y utiliser à la fois l'exubérance de notre population et de nos capitaux ; mais avant, jetons un coup-d'œil sur les principaux systèmes de colonisation qui ont déjà précédé cette entreprise.

La première colonie anglaise fut fondée sous le règne d'Elisabeth, dans une partie de l'Amérique septentrionale, qui, en l'honneur de la reine, reçut le nom de *Virginie*. Le sol de cette province avait toute la fertilité désirable, et les vaisseaux anglais y transportèrent des colons nombreux avec des outils, des provisions, de l'argent ; en un mot, avec tous les élémens possibles de suc-

cès. Cependant cette expédition périt de misère. Une seconde lui succéda et eut le même sort. Deux ans après, une troisième tenta de nouveau la fortune, et ne fut pas plus heureuse que les deux premières. A la même époque, l'Espagne formait dans l'île d'Hispaniola une colonie dont la prospérité excitait l'étonnement de l'Europe entière. A quoi faut-il attribuer cette différence de résultats? à la supériorité de l'énergie espagnole sur l'énergie anglaise. Non, car alors les troupes et les flottes de l'Angleterre battaient et détruisaient celles de l'Espagne dans toutes les rencontres. Il faut donc chercher ailleurs la solution de ce problème.

Les Anglais allaient coloniser un pays fertile, chacun d'eux possédant assez de capitaux pour se suffire à lui-même. Que faisaient-ils dès leur arrivée? Ils se disséminaient sur la surface du pays. Ils se faisaient adjuger d'immenses concessions de terre et détruisaient ainsi toute proportion entre la main-d'œuvre et l'étendue du sol. Chaque famille se trouva bientôt isolée, sans moyens de communication avec les autres familles. Dès lors plus de combinaisons, plus d'ensemble possible dans les travaux, point de routes, point de marchés; et les colons anglais, avec toute leur énergie, avec tous leurs capitaux, furent hors d'état de produire, et périrent de besoin.

Voyons maintenant ce qui se passait à Hispaniola. Le gouvernement espagnol, en donnant des terres aux colons, leur avait concédé, à titre d'esclaves, les habitans de l'île conquise. La main-d'œuvre se trouva dès lors proportionnée à l'étendue du sol, et il en résulta une production proportionnée aux besoins des producteurs. Suivons les progrès du système d'esclavage dans la colonie espagnole. Les colons surchargèrent de travail les indigènes, dont le nombre diminua rapidement. A mesure que cette dépo-

pulation avait lieu, l'étendue du sol et la main-d'œuvre cessèrent d'être en rapport, et la prospérité des colons déclina rapidement. Elle ne se releva que lorsque leur criminelle industrie alla arracher aux côtes de l'Afrique les esclaves que leur refusait le sol américain.

A Dieu ne plaise qu'aucune de nos paroles puisse servir d'argument en faveur de l'esclavage. Nous voulons seulement tirer de l'exemple d'Hispaniola cette induction que le grand, le seul moyen de succès pour une colonie, c'est la concentration du travail et la juste proportion entre la main-d'œuvre et l'étendue du sol.

Si nous avions besoin, pour appuyer cette assertion, d'exemples puisés chez des peuples étrangers, nous citerions deux colonies fondées par les Hollandais, celle du cap de Bonne-Espérance et celle de New-York (qui était dans l'origine une colonie hollandaise). Dans cette dernière, la population resta concentrée ; le caractère belliqueux des Indiens qui l'environnaient l'obligea à combiner ses efforts et ses moyens de défense. Il n'en fut pas de même au cap de Bonne-Espérance : on prodigua follement les terres ; les colons s'éparpillèrent, il n'y eut point d'ensemble dans les travaux. Qu'arriva-t-il ? La colonie de New-York était florissante, tandis que celle du cap de Bonne-Espérance alla toujours en dégénérant, et les descendans des premiers planteurs hollandais qu'on y trouve encore ne diffèrent guère des Hottentots qui les environnent.

Dans nos colonies australiennes, partout où l'on a suivi le principe de concentration, le succès a été prompt et complet, tandis que la ruine a été le partage de ceux qui l'ont négligé. Dans la Nouvelle-Galles du Sud et dans Van-Diemen's Land, les propriétaires du sol ont, pour utiliser leurs fermes, le travail des condamnés ; aussi, ces deux

établissemens sont-ils arrivés à un haut degré de prospérité. Quel a été, au contraire, le sort de la colonie de Swan-River? En renonçant au travail des convicts, elle n'a point songé à le remplacer en proportion égale par le travail libre, et elle a abandonné le principe de la concentration. On y a fait des concessions de terres inconsidérées, beaucoup d'individus en ont reçu 50,000 acres; un seul en a obtenu, dit-on, 500,000! Les colons, isolés les uns des autres par ces vastes propriétés inoccupées, n'ont pu communiquer entre eux; ils mouraient de faim sans pouvoir se secourir les uns les autres. On leur a fait passer de l'argent, secours inutiles! On leur a envoyé des ouvriers, mais les uns sont morts de faim, les autres se sont refugiés à Van-Diemen's Land. De quatre mille personnes dont se composait primitivement la colonie, il n'en reste peut-être pas quinze cents.

Instruite par les fautes du passé, la Société Sud-Australienne a dû chercher à en prévenir le retour. L'un des premiers objets de sa sollicitude a été le mode de répartition des terres, cause primitive de tant de ruines et de mécomptes. Par le premier article de ses statuts, elle déclare propriété publique le sol tout entier de la colonie projetée. Personne ne pourra, sous quelque prétexte que ce soit, en obtenir aucune partie à titre gratuit; car cette distribution, faite presque toujours sans discernement, détruit l'équilibre des colonies, et détourne les colons de leur spécialité. Le prix, calculé d'abord au minimum, sera élevé au fur et à mesure que les demandes afflueront, et dans aucun cas le montant des concessions ne pourra être employé qu'à approvisionner la colonie de travailleurs. Cette mesure doit produire de très-bons effets : les capitalistes n'auront point intérêt à acheter plus de terre qu'ils ne pourront en faire cultiver, ou

qu'ils n'espéreront en recéder avec avantage dans un court espace de tems; d'un autre côté, sûrs d'y trouver des travailleurs, ils n'hésiteront pas à faire des acquisitions de terrain, dont les produits décupleront bientôt leurs capitaux.

Les émigrans adopteront des principes d'économie plus justes et mieux entendus. En général, ils arrivent d'Europe, imbus des idées les plus fausses. Habitués dans les pays populeux à voir affecter une valeur considérable à la propriété foncière, ils s'habituent à considérer la terre comme ayant une valeur intrinsèque, tandis qu'en réalité cette valeur ne lui est donnée que par la main-d'œuvre. Aussi, dans le système des concessions gratuites, voit-on les nouveaux arrivés refuser de travailler comme journaliers, et s'ériger en propriétaires sans avoir les moyens nécessaires pour subvenir aux frais de culture pour attendre la récolte. Dans le nouvel ordre de choses, les émigrans de la classe pauvre ne seront plus séduits par cette faculté décevante; si l'indépendance a des attraits pour eux, ils devront l'acquérir par des services rendus, et se mettre en état de la conserver.

En même tems qu'elle s'occupait à concentrer la population, la société a cherché les moyens les plus sûrs de l'accroître rapidement. Elle a décidé que la totalité des fonds provenant de la vente des terres serait consacrée à payer le transport de jeunes couples choisis dans la classe agricole et dans la classe ouvrière. On sait que, dans tous les établissemens nouveaux, la main-d'œuvre est généralement bien payée. Ces jeunes colons, trouvant dès leur arrivée les moyens de pourvoir largement aux besoins de leur famille, ne seront point tentés de quitter brusquement un état lucratif pour les chances incertaines de spéculations à leur propre compte; ils attendront pour cela d'avoir un capital. Alors on verra s'établir dans

la colonie cette diversité de professions indispensable à la prospérité publique. En effet, il est difficile de voir réussir un établissement dans lequel tous les capitaux et toutes les industries sont employés au même genre de production. D'abord, les moyens d'échanges intérieurs sont restreints ; ensuite, chaque industriel, obligé de se procurer par lui-même tout ce dont il a besoin, perd une grande partie de son tems dans des occupations de détail, et n'en trouve plus assez pour l'objet principal : la *production*. Il résulte de cette non-division du travail un état de demi-civilisation qui permet aux colons, si le sol qu'ils cultivent est fertile, de soutenir leur existence, mais qui ne les mettra jamais en état d'acquérir de l'aisance.

L'état de perfection vers lequel toutes les colonies se traînent péniblement, la Société Sud-Australienne prétend y arriver sans transition et sans efforts. Ce ne sont point les élémens confus d'une société qu'elle veut transporter au-delà des mers ; c'est une société toute complète, toute formée. En un mot, elle veut transplanter l'arbre avec ses racines et ses branches. Il ne faut pas se le dissimuler, cette entreprise est hérissée de mille difficultés ; mais sa réalisation n'est pas impossible, et si elle réussit, les résultats seront immenses pour l'Angleterre. Comme les Benthamistes, nous ne voyons pas dans ce projet une ligue de capitalistes décidés à importer en Australie le système de la servitude et de la glèbe des tems féodaux. Nous n'y voyons, au contraire, qu'une heureuse alliance de l'intérêt du prolétaire avec celui du capitaliste.

Nous convenons avec la *Revue de Westminster* « qu'un des motifs les plus puissans qui décident certaines familles à quitter leur patrie pour aller coloniser un pays, c'est l'espoir qu'elles ont de devenir possesseurs d'un

petit domaine et propriétaires indépendans. L'ouvrier qui gagne chez lui 10 et 12 schellings par semaine ne s'expatrie que parce qu'il compte gagner au moins 30 ou 40 schellings, ne dépenser que 6 pences pour sa nourriture, et parvenir enfin, à force de travail et d'économies, à être un jour possesseur de quatre ou cinq acres de terre : le cultivateur dont les affaires sont en mauvais état désire au moins dans la colonie une position sociale égale à celle qu'il vient de quitter ; le capitaliste qui a un fonds de 4 ou 5,000 livres, ou une rente de 160 à 200 livres par an pour entretenir une nombreuse famille, s'attend à posséder une quantité de terres en proportion de ses capitaux, afin de vivre au moins dans une aisance honnête et de pourvoir aux besoins de sa famille. » Mais la *Société Sud-Australienne* n'a jamais songé à empêcher les travailleurs de devenir propriétaires ; elle a voulu, au contraire, préparer leur bien-être dans la colonie en leur assurant du travail. S'il y a ligue contre quelqu'un, c'est plutôt contre les grands capitalistes, car tout a été combiné pour favoriser l'arrivée des petits capitaux et l'émigration des travailleurs.

Lorsqu'il s'agit d'entreprises aussi utiles, et dont les résultats doivent avoir une si grande influence sur le bien-être de tout un pays, c'est à résoudre les difficultés, à dissiper les erreurs, et non à soulever les passions, que nous devons employer les ressources de notre esprit. Voilà 270,000,000 d'acres (1) qui, à une estimation moyenne de 10 à 12 schellings, représentent un capital de 160 millions liv. st. (4,000,000,000 fr.). Avec ce capital, c'est donc au minimum plus d'un million d'émigrans qu'on peut transporter en Australie; car le prix du transport ne

(1) Un acre équivaut à 40 ares, 46 centiares.

dépassera pas 20 liv. st. (500 fr.) par individu. Quel bienfait pour les Trois-Royaumes qu'une telle émission! Sans doute, les hommes à argent seront plus lents à se décider que les travailleurs; mais, d'un côté, pressés par l'accroissement imminent de la taxe des pauvres, découragés par le faible intérêt qu'ils retirent de leur argent en Angleterre; de l'autre, stimulés par le bas pris des terres de l'Australie et par les bénéfices qu'ils espéreront en retirer, au moyen des instrumens intelligens qu'ils seront sûrs de trouver sur les lieux, ils ne balanceront pas à se décider.

On ne saurait trop encourager une entreprise aussi loyalement conçue et à laquelle se rattachent les intérêts les plus puissans du pays. Le nouveau système créé par la *Société Sud-Australienne* donne toutes les garanties désirables aux pauvres comme aux riches. L'homme qui n'a pour lui que son travail se trouve transporté, lui et sa famille, sans avoir, pour acquitter les frais du voyage, à subir des conditions pénibles qui souvent équivalent à une sorte d'esclavage. A son arrivée dans la colonie, tout son tems lui appartient; et le premier argent qu'il gagne est le principe de son aisance future. Le capitaliste, de son côté, n'a plus à craindre ces violations d'engagemens, si fréquentes dans les autres colonies. Il peut compter sur un nombre de travailleurs toujours proportionné à la quantité de terre qu'il acquerra, puisque le prix payé par lui pour cette terre est consacré à lui procurer des travailleurs. Mais les capitalistes et les journaliers ne sont pas les seuls à qui le système de la *Société Sud-Australienne* offre de grands avantages. Beaucoup de personnes, sans acheter des propriétés, sans être soumises à des occupations en dehors de leurs habitudes, trouveront aussi à s'utiliser d'une manière plus profitable qu'en Europe. On aura bientôt besoin d'architectes, d'in-

génieurs, de commis, d'instituteurs, de jurisconsultes, etc. Enfin, il y a aujourd'hui dans la société européenne une classe malheureusement trop nombreuse qui doit trouver des avantages immenses dans une colonie fondée sur les bases que nous venons d'indiquer. C'est celle des hommes à fortune médiocre et à famille nombreuse, qui, sans être incapables, ne possèdent pas assez de connaissance des affaires pour parvenir dans un pays où l'argent rapporte un intérêt si minime. Ces hommes, placés par leur fortune au-dessous de la position qu'ils devraient occuper dans le monde, vont s'ensevelir dans quelque misérable ville d'Angleterre ou de France : là ils voient leurs fils lutter contre la pauvreté, et leurs filles demeurer près d'eux comme un reproche vivant. Cependant ils n'iront pas se faire pionniers dans le Canada, ou gardiens de convicts dans la Nouvelle-Galles du Sud. Mais qu'on leur offre une colonie possédant les principaux élémens de civilisation, où l'argent rapporte un intérêt plus élevé, et où la société n'a pas encore pris toute son expansion, ils s'empresseront de s'y rendre. Là, ils se caseront sans être obligés de renoncer ni à leurs mœurs, ni à leurs habitudes. Ils y trouveront une carrière honorable pour leurs fils, des maris pour leurs filles; et pour eux-mêmes, s'il ont quelque aptitude, un champ sans limites à leurs efforts et à leur ambition.

(*Foreign Monthly Review.*)

Littérature.

SUPERSTITIONS POÉTIQUES DE L'ÉCOSSE (1).

La dernière chose qu'un peuple abandonne, soit aux prédicateurs d'une religion nouvelle, soit aux professeurs d'une philosophie toute mondaine, c'est ce qu'on appelle ses superstitions. Pour les détruire brusquement, il faudrait détruire les passions inhérentes à la nature intime de l'homme, passions contre lesquelles échouent le raisonnement et la raison tant qu'elles accélèrent ou ralentissent les battemens du cœur. Il y a en nous un inépuisable besoin de croire qui se nourrit souvent des opinions et des idées les plus contradictoires. Notre orgueil et notre faiblesse appellent sans cesse à leur secours des forces imaginaires. Il n'y a pas jusqu'aux vertus qui ne soient au nombre des complices de notre crédulité : l'amour est aussi superstitieux que la haine ; la foi et l'espérance, vertus théologales, ne le sont pas moins que la peur...... que dis-je? le courage lui-même a ses superstitions.

L'étude des superstitions d'un peuple fait partie de l'examen philosophique de ses mœurs, de ses coutumes, de sa littérature, de tous les élémens qui constituent son

(1) Note de Tr. Dans le 1er Numéro de la 2e série (juillet 1830), nos lecteurs trouveront un article fort remarquable intitulé : *De la Magie au dix-neuvième siècle.* Dans cet article l'auteur s'était surtout appliqué à retracer tous les actes barbares auxquels on avait eu recours pour réprimer ce prétendu crime. Le but spécial de celui-ci est de reproduire la partie gracieuse et poétique des croyances des premiers âges de la civilisation écossaise.

individualité nationale. On s'extasie sur l'invention féconde des poètes primitifs : qu'ont-ils fait, la plupart, que traduire en un langage harmonieux les contes du peuple? à eux la forme du récit, au peuple la création. Les belles fictions d'Homère, toutes ces allégories auxquelles les philosophes de la Grèce attachèrent un sens mythique, n'eurent pas d'autre origine. Les sages accusèrent maintes fois l'aveugle de Chio d'avoir calomnié ou dégradé les dieux, en leur prêtant les passions des hommes, en leur attribuant un rôle indigne d'eux dans le grand drame de la vie; mais le peuple défendit ces divins mensonges et divinisa Homère lui-même pour le remercier d'avoir donné l'immortalité de la poésie à ses croyances grossières.

Un des moralistes les plus distingués du siècle dernier, le docteur Johnson qui nourrissait depuis l'enfance une antipathie déclarée contre les Écossais, fit exprès le voyage des Hébrides pour donner sur les lieux mêmes un démenti aux fictions héroïques de Macpherson. Il nia qu'Ossian et Fingal eussent jamais vécu, combattu et surtout chanté eux-mêmes leurs exploits; il ne voulut apercevoir dans aucun nuage d'Ecosse les héros fingaliens, il se moqua en philosophe caustique du char de Cuchullin, de la harpe de Malvina, du bouclier de son père aveugle, de toute la mythologie pseudo-calédonienne : mais le même philosophe avouait ingénument qu'il croyait à la seconde vue, aux revenans et à tous les contes de la tradition ; s'il avait osé, il eût cru aux sorciers et aux fées de la moderne Écosse ; il n'en parlait du moins qu'avec respect ; pourquoi? parce que c'était la croyance populaire, et Johnson eût volontiers fait brûler les poésies erses, qui n'étaient, selon lui, que l'invention du poète, un faux en littérature, une imposture odieuse. Si un vassal du clan Mac-Lean ou du clan Mac-Grégor, lui eût dit : « Je crois à Ossian l'a-

veugle, comme je crois à Oran le ressuscité, je crois à Malvina comme à la syrène de Colonsay, ou à la sorcière de Corryvreckan, » Johnson se fût converti à la Voix de Selma. Mais comme il ne trouva qu'un seul maître d'école qui prétendit défendre sérieusement l'authenticité littérale de la prétendue traduction des vieux bardes, il défia Macpherson de montrer ses textes originaux.

Depuis l'expédition de Johnson aux Hébrides, Ossian a paru un peu moins poétique à l'orgueil national des compatriotes de Macpherson : celui-ci est fort heureux d'avoir été de nos jours le poète favori de Napoléon ; car, en Écosse même, sa mythologie factice n'a jamais pu réveiller aucun souvenir populaire. Burns et Walter Scott ont puisé à une autre source le *merveilleux* de leurs ouvrages. Ils se sont faits peuple en fait de croyances, et n'ont pas craint de déroger par leurs continuelles allusions au vieux *Nick*, aux *fées*, aux *brownies* ou lutins familiers, aux *spunkies*, au sorcier *Michel Scott*; en un mot, à tout ce qui paraissait vulgaire aux poètes de salon, leurs prédécesseurs du dix-huitième siècle. Grâce à ces deux hautes renommées qui les ont prises sous la protection de leur muse, les superstitions populaires de l'Écosse sont devenues *populaires* au-delà de la rive sud de la Tweed, et bien au-delà des iles britanniques. Les fées, les brownies des Highlands sont allées en joyeuse excursion danser sur les théâtres de Londres et de Paris ; non plus au son de la cornemuse montagnarde, mais au bruit divinement harmonieux de la musique de Rossini. A notre tour, nous autres critiques, successeurs de Johnson, nous pourrons aller rendre visite aux lutins du Ben-Lomond et à la fée du lac Katrine.

On suppose, en général, que les superstitions de l'Écosse sont divisées en superstitions particulières à la Haute-Écosse (*Highlands*), et en superstitions particulières à la Basse-

Écosse (*Lowlands* ou basses-terres) : si nous voulions faire une dissertation didactique, nous adopterions indifféremment cette distinction ou toute autre, dont se sont emparés, à l'appui de leurs systèmes, les auteurs de très-savans traités sur la différence des races. Avant que les Lowlanders, ou habitans de la Basse-Écosse, devinssent des *mangeurs de pain de froment*, comme les appelaient les montagnards, par mépris ou par envie, les superstitions de tout le royaume étaient probablement les mêmes ; car l'aspect physique des deux divisions territoriales ne diffère pas assez pour produire seul des modifications d'idées bien remarquables ; mais, avec les coutumes et les mœurs du peuple, les croyances populaires ont dû insensiblement recevoir de nouvelles formes et de nouvelles couleurs. Ainsi, par exemple, les superstitions décrites par Burns dans son *Halloween* appartiennent presque toutes aux habitudes d'une contrée pastorale ou agricole, tandis que celles que nous retrouvons de nos jours dans les montagnes sont l'expression caractéristique d'un peuple guerrier, chasseur et sauvage

L'*Halloween* est la nuit qui précède la Toussaint (*All-Hallows*) : les sorcières, les diables, les lutins, etc., parcourent librement les airs pendant cette nuit, qui est une espèce de trève entre les esprits et l'homme ; l'époque de l'année où, par certains charmes, l'intelligence la plus vulgaire peut connaître l'avenir. Les paysans d'Écosse, de tems immémorial, célèbrent l'*Halloween* par des rites puérils ou bizarres. Les jeunes filles se prennent par la main et vont deux par deux, les yeux fermés dans le potager, arracher le premier chou qu'elles rencontrent : suivant que le chou est gros, petit, tortu ou droit, leur futur sera beau ou laid, grand de taille ou bossu. Si un peu de terre adhère à la racine, c'est signe qu'il sera

riche : si la tige du chou est douce, le mari aura un bon caractère; si elle est aigre, il grondera souvent. Deux jeunes fiancés attachent aussi le présage de leur bonheur ou de leur malheur à deux noix qu'on fait brûler ensemble dans le feu, et qui tantôt se consument tranquillement côte à côte, tantôt s'écartent et éclatent en pétillant, selon que le ménage doit être paisible ou troublé par les querelles et les brouilles. Une jeune fille qui n'a pas encore d'amoureux s'approche d'un miroir, et ferme les yeux en mangeant une pomme ; puis, quand elle les rouvre, elle voit dans la glace la tête de celui qui l'aime ou l'aimera, penchée sur son épaule. La même apparition est obtenue par celle qui sème des graines de chanvre en répétant quelques paroles consacrées ; enfin presque tous les autres rites de l'Halloween ont pour but encore de satisfaire cette curiosité de jeune fille.

La fête du *Bel-Tein,* dans les montagnes, est une cérémonie plus sérieuse, mais celle qui rappelle le mieux un âge de mœurs pastorales. C'est le 1er mai que s'assemblent les membres du clan, dans un emplacement désigné un mois d'avance ; chacun apporte du whisky et une galette ou gâteau de farine d'orge, car personne ne doit venir les mains vides. On commence par creuser une fosse carrée dans la terre, au milieu de laquelle on laisse un tertre ou autel de gazon. C'est là que le feu est allumé. Un grand vase est placé sur le feu : les assistans font le cercle et jettent dans le vase leurs offrandes : ce sont des œufs, du beurre, de la farine d'orge et du lait. Quand ce mélange culinaire a bien bouilli, on en fait des libations aux esprits invisibles du monde. Alors les dévots du Bel-Tein apportent leurs galettes votives, pétries par la ménagère elle-même, avec neuf échancrures ; ils se tournent vers le feu, cassent la galette en neuf morceaux et les

jettent par-dessus l'épaule en s'adressant aux êtres naturels et surnaturels qu'ils espèrent se rendre propices ou dont ils veulent conjurer le mauvais vouloir : « A toi ! disent-ils, préserve mes chevaux ! — A toi ! préserve mes moutons » ; ainsi de suite, sans désigner autrement l'être inconnu qu'ils invoquent. Puis c'est le tour des destructeurs visibles : « A toi, renard ; je te donne ceci pour que tu épargnes mes agneaux ! ceci à toi, corbeau noir ! ceci à toi, aigle de la montagne ! » Ce sacrifice achevé, les sacrificateurs s'asseyent et partagent entre eux le reste des provisions qu'ils arrosent de whisky, afin que le repas soit complet : quelquefois le repas se termine par une danse.

La veille du Bel-Tein, les montagnards ont envoyé leurs enfans ou sont allés eux-mêmes dans le bois pour y cueillir des branches de frêne, qu'ils placent en croix sur les portes, attribuant à cet arbre la vertu de chasser les mauvais esprits. Cette partie du rite rappelant le gui des Druides, plusieurs antiquaires ont prétendu que ce devait être une tradition obscure du culte druidique ; d'autres ont voulu y voir un reste du culte païen de Palès, la déesse des bergers. *Belton,* ou *Beltein,* ou *Beltane,* dérive de deux mots gaëliques signifiant le feu de Bélus, ou le feu de Baal ; mais les antiquaires classiques ont changé le B en P, et ils traduisent par le *feu de Pal,* le feu de Palès. La fête de Palès, dans le paganisme, était toujours célébrée en avril. On n'offrait à la déesse aucune victime vivante, mais comme au Bel-Tein les fruits de la terre, du lait, des fromages, des œufs et les gâteaux pétris par les femmes des pasteurs. On purifiait les troupeaux avec la vapeur du soufre et la fumée d'un feu de buis, de genevrier et d'autres arbustes. Les partisans de la superstition druidique citent aussi leurs analogies : quant aux montagnards eux-mêmes, ils continuent la tradition sans cher-

cher à se rendre compte de son origine : ils la regardent comme fille du sol. Quels sont les esprits invisibles qu'ils invoquent ainsi? ils l'ignorent, et ce mystère ajoute encore à la solennité de la fête.

En général, les esprits des montagnes sont plutôt sombres que gracieux, plutôt horribles que beaux. Le Gaël solitaire, vivant au bruit de l'orage ou du torrent, avec des nuages gris de plomb devant les yeux, ne peut souvent avoir des visions douces et agréables. Il ressemble à cet enfant du spectre dont Walter Scott a fait le sacrificateur du clan de Roderick Dhu, dans la *Dame du Lac* (1). Pour lui les rochers aux formes âpres se changeaient en monstres hideux, il voyait surgir de la cascade écumeuse un démon aquatique; la vapeur de la montagne devenait tout-à-coup le manteau d'une vieille sorcière; le vent de la nuit était le chant prophétique des morts d'une prochaine bataille. Loin des hommes, enfin, l'hôte du désert s'entourait d'un monde de fantômes. Les fables des montagnards participent de cette sombre imagination. S'ils prêtent à un esprit infernal des formes gracieuses, c'est pour cacher le poison sous ses baisers, pour rendre mortel l'éclair de ses beaux yeux. Telles sont les *femmes vertes* qui apparurent à deux chasseurs occupés à se reposer des fatigues de la journée dans une hutte de Glenfinlas. La nuit était épaisse sous le triple dais d'un ciel nuageux, de l'ombre des montagnes et du feuillage des arbres. Cependant les deux chasseurs étaient jeunes; le toit de leur *bathy* ou hutte fores-

(1) L'*Enfant du Spectre* était, selon la tradition, le fils d'une jeune fille qui s'était endormie auprès d'un feu allumé pour brûler les ossemens d'un champ de bataille. Pendant son sommeil le vent la couvrit des cendres de ce bûcher funèbre, cendres fécondes qui la rendirent mère. Nous connaissons peu de superstitions aussi étranges que celle-là.

tière pouvait défier le vent et la pluie ; un tronc de pin dévoré par la flamme du foyer envoyait jusqu'aux solives les gerbes d'une lumière pétillante ; ils avaient vidé à demi la gourde du whisky, et ils achevaient de la vider en chantant de vieilles ballades, dont s'étonnaient les tristes échos de minuit.

« Nous avons de joyeux refrains et du whisky généreux, dit l'un ; que n'avons-nous une troisième chose pour que notre félicité soit parfaite ?

— Vous avez raison, dit l'autre, que n'avons-nous deux filles de la montagne, pour rire et folâtrer avec nous ? »

Soudain, comme en réponse à ce double souhait, deux voix se font entendre à quelque distance de la hutte ; un bruit de pas qui s'approche se mêle à ce son réjouissant : on frappe deux petits coups à la porte qui, privée de loquet, s'ouvre d'elle-même ; deux jeunes filles entrent riant et chantant. *Elles étaient vêtues de vert ;* leur robe était d'un tissu de la plus riche soie. Leurs seins et leurs blanches épaules sortaient à demi de leurs corsets. Un poète eût pu les comparer à l'écume que le torrent printannier fait bouillonner sur ses rives, où croît une bordure de bruyère. Ces deux inconnues avaient passé l'âge de la première jeunesse, mais elles en conservaient la fraîcheur unie à la brillante maturité de la femme faite, et le *snood* ou ruban des vierges nouait encore les boucles de leur abondante chevelure. A l'âge qu'accusait leur maintien, la beauté peut cesser d'être timide sans rien perdre de ses grâces. Leurs yeux bleus semblaient animés par une heureuse gaité et un peu aussi par l'expression d'une voluptueuse attente ; on eût dit enfin qu'une ivresse inaccoutumée leur avait donné le courage imprudent de quitter seules la maison maternelle.

Dans un momemt plus calme, les deux chasseurs eussent sans doute adressé des questions curieuses à ces belles inconnues : qui étaient-elles ? d'où venaient-elles? pourquoi venaient-elles ? mais à quoi bon effaroucher leur imprudence avant d'en profiter ? Un des deux amis, le premier voulut saisir dans ses bras la plus grande des deux sœurs; car, si elles n'étaient pas sœurs par le sang, elles l'étaient par la beauté. Un léger cri d'effroi lui fit craindre d'être trop vite coupable, et il ne put retenir la belle effrayée lorsqu'elle sauta en arrière et repassa le seuil de la porte; il lui sembla toutefois qu'en fuyant, elle lui avait adressé plutôt un regard de tendre reproche que de sérieuse colère, et il courut pour la ramener ou pour la suivre; en un instant le couple se perdit dans les ténèbres.

« Où ont-ils passé? dit la plus jeune sœur, allons voir.

— Non, non; gardons-nous de les déranger.

— Nous pouvons sortir ensemble sans les déranger, reprit la demoiselle verte avec un agaçant sourire, accompagné de ce signe du doigt qui dit si tendrement : Venez! — Venez, ajouta-t-elle, voyant que le chasseur restait dans la hutte, venez, la vallée est assez grande pour eux et pour nous.

— Il fait froid, la nuit est noire, asseyons-nous ici auprès de ce bon feu.

— La lune brille avec tant d'éclat sur le sommet du Ben! La cascade tombe comme un torrent d'argent liquide; venez, venez.

Ses yeux exprimèrent alors tant d'impatience, que le chasseur commença à croire qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans leur flamme amoureuse.

« Attendons le retour de mon ami, dit-il.

— Ce sera trop tard; je suis forcée de partir... adieu, ou venez : allons, donnez-moi la main.

— Un moment, encore; répondez à une seule question... Mais, chut... écoutez ! »

C'était un cri dans l'éloignement, et le chasseur crut reconnaître la voix de son ami ; mais la belle inconnue recommença à chanter, et à chanter toujours plus haut comme pour étouffer l'écho de ce cri de mauvais augure. Le chasseur effrayé reconnaît alors le piége où il allait tomber; à son ardeur imprudente succède une froide crainte. Il invoque la vierge Marie. Plus il met d'onction à répéter les versets du *Salve regina*, plus faibles deviennent les accens de la mystérieuse demoiselle, plus sa beauté pâlit et s'efface. Cependant elle demeure, elle continue ses chants, elle darde sur le chasseur ses regards de tendre coquetterie, et quand parut l'aube matinale, le chasseur était épuisé, sa voix expirait sur ses lèvres..... Heureusement qu'à son dernier signe de croix, il vit s'évanouir la séductrice et n'entendit plus ses incantations magiques.

Dès qu'un rayon du soleil eut percé les nuages, il alla à la recherche de son ami... Hélas! il ne retrouva plus qu'un cadavre et revint seul à la ville, remerciant le ciel d'avoir échappé aux embrassemens homicides des *femmes vertes*.

Plus généralement les mauvais génies des Highlands ne craignent pas de se montrer aux montagnards dans tout l'appareil de leurs terreurs et tendent des piéges plutôt à leur courage qu'à leur amour du plaisir. Le démon de la forêt de Glenmore, nommé *Llam-Dearg* ou *Main-Rouge,* a la forme d'un guerrier armé de pied en cap. C'est comme un chevalier qui défie au combat ceux qu'il rencontre. Malheur à l'audacieux qui accepte et lui dit de jeter son gant! il voit une large main rouge qui saisit une épée dont la lame a été trempée dans les fournaises de l'enfer.

Le choc est terrible ; quelques braves chefs, dignes de la valeur de leurs ancêtres, sont parvenus à désarmer Llam-Dearg ; mais alors commence entre les deux adversaires une lutte corps à corps, dont l'issue est fatale au vainqueur du premier combat ; car, s'il laisse Llam-Dearg terrassé, il se retire les membres meurtris par les étreintes de la terrible main rouge, et ne survit pas long-tems à sa double victoire.

Le canton de Knoidart est aussi habité par un démon appelé *Glas-Lich,* ou la *Sorcière des nuits*. Glas-Lich est un géant femelle dont les longs bras vous saisissent au passage, si vous êtes assez hardi pour continuer votre route lorsque vous l'apercevez. Telle qu'un télégraphe, qui vous avertit de rebrousser chemin, Glas-Lich suspend par les cheveux le malheureux qu'elle étrangle au plus haut sapin de Knoidart, et elle rit lorsque les amis du mort le plaignent d'avoir rencontré le sort d'Absalon, en poursuivant une jeune corneille ou un écureuil de branche en branche.

Le lac et le torrent ont en Écosse leurs démons, comme le désert et la forêt. La *Mermaid* ou *Sirène*, que les naturalistes ont savamment confondue avec le phoque ou veau marin, a quelquefois la perfidie des *femmes vertes* de Glenfinlas. Elle séduit par son chant le montagnard amateur de la musique, elle l'invite à sa grotte de corail et l'endort à jamais dans un humide tombeau. Quelquefois aussi la sirène est séduite à son tour ; elle aime d'amour sincère, et quand elle est trahie et abandonnée, elle maudit, comme la Calypso antique, son odieuse immortalité. Mais les lacs d'Écosse, parcourus aujourd'hui en tout sens par des bateaux à vapeur, ont perdu peu à peu leurs sirènes amoureuses. Les dernières se sont réfugiées dans l'archipel des Hébrides, près des îles d'Iona et de Colon-

say. Heureusement avec elles a disparu aussi le cruel *kelpie* ou *cheval-démon,* qui venait caracoler gracieusement sur le rivage, invitait par ses gambades coquettes les jeunes enfans ou les jeunes filles à se hasarder sur sa croupe, comme Europe sur le taureau de Crète, puis soudain se précipitait dans le lac ou le torrent avec ses imprudens cavaliers. Le kelpie du loch Tay emporta ainsi, en 1809, quatre beaux enfans tout fiers d'avoir dompté ce bucéphale sauvage.

Le *kelpie* a la plus grande analogie avec ces dracs du Rhône dont parle le maréchal du royaume d'Arles, le vieux Gervais de Tilbury, dans ses *Otia imperialia,* recueil curieux de sombres légendes composées par un Anglais sous le ciel riant de la Provence.

Le *spunkie* n'est guère moins à redouter que le kelpie. C'est lui qui allume ces lueurs trompeuses qui courent le long d'un marécage, et persuadent au voyageur anuité qu'il approche de quelques hameau. Burns, dans son *ode au diable*, traite le spunkie de singe malfaisant (*mischievous monkey*). Ce nom lui va à merveille. Ce malicieux lutin appartient également à la Haute et à la Basse-Écosse; on le retrouve sur les deux rives de la Tweed et dans tous les pays de marécages. Les Anglais l'appellent *jack-with-a lantern*, les Français *feu-follet,* etc. Il y a encore sur le Ben Lomond la race hideuse des *Frisks* ou *Sylvains*, espèces de satyres aux jambes de bouc comme les compagnons du vieux dieu Pan.

Nous parlerons avec plus d'égards du lutin familier et domestique nommé *Brownie*. C'est l'hôte bienveillant de la ferme ou de la cabane, préférant la société du montagnard ou du *lowlander* à celle de ses semblables. Quand il adopte une maison, quand il a pris l'habitude de venir chaque soir, dès que le foyer est désert et les lumières

éteintes, se réchauffer au reste de chaleur qu'exhalent la plaque de l'âtre ou les tisons éteints, on doit le laisser jouir en paix de cet asile. Loin d'abuser de cette hospitalité, il devient bientôt l'invisible ami du maître, le surveillant désintéressé des étables et de la laiterie. Si les servantes négligent leur tâche, Brownie range les meubles, balaye la cuisine et le salon, retire des vases de lait les mouches qui s'y sont noyées, etc. Quelquefois il suit les agneaux au pâturage, chasse les taons importuns et démêle les toisons des brebis. Si Brownie se permet quelques malices, s'il effraie quelque servante paresseuse, s'il chatouille avec une paille les lèvres de quelque rustre qui s'endort sur le fauteuil du maître, il rend tant de services aux maîtres et aux domestiques, qu'on doit lui pardonner un caprice de tems en tems. Brownie est à la fois de la famille d'Ariel et de celle de Puck.

Les fées d'Écosse ne sont pas non plus d'ordinaire une race malfaisante. Les Highlanders et les Lowlanders les appellent les *Bonnes gens*. Elles habitent dans les cavernes des Bens du Perthshire, et là, ceux à qui il a été donné de les surprendre dans leurs danses ont pu avoir une idée du pandémonium de Milton, car les fées d'Écosse affectent volontiers la taille des pygmées pour se rassembler dans un moindre espace.

Il y a aussi des fées de deux sortes : les *fées domestiques* et les *fées indépendantes*; les fées domestiques s'attachent à une famille, et assez volontiers à une famille noble, laissant les cabanes et les fermes au rustique Brownie. Heureux le clan dont le chef est protégé de père en fils par une *benshie !* c'est ainsi qu'on appelle ces sortes de fées; tout est joie et bonheur dans sa demeure et parmi sa tribu. Si un revers menace le protégé de la benshie, elle l'avertit par un cri de douleur; ce cri retentit plus mélancolique

quand il s'agit d'un malheur irréparable, quand arrive la veille du jour où le chef doit descendre au tombeau. Quelquefois ces avertissemens d'une mort prochaine sont donnés à un chef par le spectre de quelque ancien ennemi de sa famille. Tel est le *Bhoda Glas* de Mac Ivor dans *Waverley*.

Les fées indépendantes forment un royaume nomade qui a ses mœurs, ses institutions, sa hiérarchie. Véritables bohêmes du monde merveilleux, les fées d'Écosse se recrutent quelquefois parmi les hommes, par le vol des enfans au berceau. Certains mortels privilégiés ont été aussi admis, dans l'âge mûr, aux secrètes faveurs de leur reine, et en ont reçu le don d'immortalité. Thomas d'Erceldoune vit encore dans *Elfland*, ou le pays de féerie (1). On raconte que, de leur côté, certaines fées indépendantes ont quitté leur demeure inconnue pour venir consoler, par leur affection innocente, les jeunes filles persécutées dans leur famille. Une de ces fées avait lié une étroite amitié avec la jolie Kilmenie, surnommée la Rose du Perthshire. Kilmenie allait tous les jours ramasser dans la tourbière la provision de combustible pour le ménage, pendant que ses frères, gâtés par la préférence d'une mère injuste, passaient leur vie dans l'oisiveté ou à la chasse. La fée amie, voulant abréger la tâche pénible imposée à sa favorite, l'attendait le matin à l'entrée d'un *tourham* ou petite colline féérique qui lui servait d'asile. Kilmenie frappait trois coups sur le rocher, et par une petite ouverture elle voyait sortir une petite main qui lui

(1) Il n'y a guère plus de cinquante ans qu'un vénérable ministre des montagnes, le docteur Kirby, qui avait trahi les secrets des fées en les publiant, fut enlevé par elles : on vous montre son tombeau à Aberfoyl; mais en vous assurant qu'il est vide. Le docteur Kirby apparaît quelquefois à ses anciennes ouailles.

tendait un petit couteau. Avec ce petit couteau, elle avait amassé toute la tourbe dont elle avait besoin en quelques minutes. A son retour elle frappait deux coups, la petite main sortait encore pour reprendre son petit couteau. Les frères de Kilmenie remarquant qu'elle s'acquittait de sa tâche sans fatigue, s'imaginèrent que quelqu'un l'aidait. Ils l'épièrent et découvrirent ce merveilleux secours; ils lui arrachèrent le couteau, et la devançant à la colline, frappèrent deux coups comme elle; la fée répondit au signal, mais ces misérables lui coupèrent la main avec son propre couteau. La fée poussa un cri de douleur, et se croyant trahie par sa protégée, ne la revit plus.

La nombreuse famille des *Gobelins* écossais mériterait bien son chapitre, s'il était possible de parler de tous les êtres surnaturels dont la crédule Écosse a peuplé ses montagnes et ses vallées solitaires. Les villes elles-mêmes ont leurs revenans, leurs spectres et leurs fantômes, comme les vieux châteaux et les huttes de bergers. Il y a quelques années, il fallut changer la garnison de la citadelle d'Édinbourg pour déloger le spectre d'un soldat fusillé injustement, à ce que prétendaient ses camarades. Le malheureux avait trouvé ses officiers inexorables devant la cour martiale, et il était mort en protestant de son innocence. Son spectre continua cette protestation après son supplice, jusqu'à ce qu'on lui laissât le champ libre, mais il vécut en bonne intelligence avec le nouveau régiment.

Le spectre écossais a cela de particulier, qu'il existe avant comme après la mort de chaque homme dont il est l'*ombre*. Avant la mort il s'appelle *wraith*; tout homme qui s'*apparaît* ainsi à lui-même n'a plus que le tems de faire son testament.

Les apparitions ont quelquefois en Écosse un caractère religieux, et le ciel les a lui-même fait servir d'aver-

tissement aux rois et au peuple. S'il faut en croire les chroniqueurs, on vit à Édimbourg, comme à Jérusalem, des armées se livrer bataille dans les airs à la veille d'une guerre funeste; on entendit des tambours et des trompettes invisibles donner le signal d'une victoire à la veille d'une guerre heureuse. Une des apparitions les mieux constatées de l'histoire est celle qui ne put empêcher malheureusement le roi Jacques IV d'aller se faire tuer à Flodden-Field, si toutefois le roi Jacques IV est mort, car bon nombre d'Écossais prétendent que, comme le roi Sébastien de Portugal, il fut enlevé par des esprits qui lui permettront un beau matin de revenir continuer son règne. Le roi était à l'église dans sa bonne ville de Linlithgow, lorsqu'un homme âgé de plus de cinquante ans, dit Pitiscote, se présente à la porte, traverse le cercle des seigneurs et se fait faire place d'un air d'autorité, en déclarant qu'il veut parler au roi. L'inconnu portait une robe ou blouse bleue avec une ceinture blanche qui lui serrait les reins; il avait des brodequins aux pieds, mais pas de chapeau, et ses cheveux blonds pendaient sur ses épaules. Le roi priait lorsque cet homme l'aborda sans cérémonie, se pencha sur son prie-dieu et lui dit : « Messire roi, ma mère m'envoie vers vous pour vous avertir de ne pas aller où vous avez l'intention d'aller; sinon, il vous arrivera malheur à vous et à tous ceux qui iront avec vous. » Jacques, étourdi de cette singulière apostrophe, baissa les yeux comme pour réfléchir ou se recueillir avant de répondre; mais lorsqu'il releva la tête, l'homme n'était plus là; on ne sut ni où il avait passé, ni comment il avait disparu; chacun l'avait vu entrer, personne sortir. Les uns voulaient que ce fût saint André, les autres saint Jean, parlant au nom de la Vierge mère. Ce n'est que de nos

jours que la critique historique a prétendu que ce pouvait bien être aussi un saint de la façon de la reine, femme de Jacques, très-opposée à la guerre méditée par son chevaleresque époux ; mais, dit Walter Scott, il faut choisir ici entre une imposture ou un miracle.

Le roi crut avoir fait un songe ; cependant, il était si déterminé à la guerre qu'il ne céda pas même à un second avis qui lui fut donné quelque tems après avec une nouvelle solennité. A l'heure de minuit, quand toute la ville d'Édinbourg dormait, un bruit étrange fit mettre tout le monde aux fenêtres. On entendit distinctement des fanfares de trompettes, et du haut de la croix en pierre où se faisaient les proclamations des ordonnances et décrets du royaume, une voix retentissante se mit à réciter un catalogue de noms. C'étaient les noms de toute la brave chevalerie d'Écosse, comtes et barons, qui furent sommés de comparaître sous quarante jours devant le tribunal de la mort. Tous ceux qui furent compris dans cette fantastique proclamation succombèrent peu de tems après avec le roi sur le champ de bataille, à Flodden ; tous, excepté un seul homme qui, s'entendant citer d'une façon si étrange, s'écria de son balcon qu'il en appelait à la miséricorde de Dieu, son sauveur.

Ce n'est encore que de nos jours qu'on a mis en doute cette voix surnaturelle, ce héraut d'armes infernal. C'était, a-t-on dit, un second stratagème pour détourner Jacques de la guerre. Mais ces traditions n'en font pas moins partie des croyances de l'Écosse. Si elles n'étaient pas conformes au génie du peuple et à la foi populaire, on ne les eût pas inventées, ou celui qui les inventa n'aurait pas été cru si facilement. Les Écossais obéirent à leur roi et marchèrent en grand nombre sous sa bannière, mais avec la triste conviction qu'ils avaient contre eux les puissances

du ciel et celles de l'enfer. Qui sait jusqu'à quel point cette conviction contribua à la perte de la bataille?

La citation solennelle de la croix d'Édinbourg a fourni à Walter Scott une des plus belles pages de son poème de *Marmion;* les notes de ce poème, comme celles de tous ses ouvrages de poésie, sont riches en anecdotes de féerie, de sortiléges et d'apparitions : c'est en effet dans ces notes que le romancier-poète a presque toujours relégué le merveilleux de ses sujets, car ce n'est que par allusion et sous la forme du doute que, dans ses compositions même, il rappelle les légendes superstitieuses de l'Écosse.

A l'exception de la *Dame blanche* dans le MONASTÈRE, exception peu heureuse, on trouve dans les poèmes comme dans les romans de Walter Scott bien moins d'esprits, de spectres, de fantômes, de fées, de sorciers, qu'on ne pourrait s'y attendre. Walter Scott a été surnommé le magicien du nord (*the wizard of the north*); mais aucun auteur n'a été plus sobre de ressorts extraordinaires, aucun n'a plus répugné à appeler au secours de ses dénouemens le *Deus intersit* d'Horace. Les personnes qui ont vécu dans son intimité assurent que l'auteur de la *Dame du Lac* était secrètement aussi superstitieux que Samuel Johnson lui-même, et qu'il craignait d'exposer ses *Dieux* au ridicule, en les exposant au grand jour de la publicité; mais dans la conversation, surtout au coin du feu, *sous la rose,* comme disaient les anciens, Walter Scott aimait par-dessus tout les vieilles légendes, et les racontait avec tout le sérieux d'un homme convaincu. Sa bibliothèque offrait aussi des trésors en ce genre; ses livres ou brochures sur la magie et la féerie s'élevaient à plus de trois mille volumes. Au soin avec lequel ces ouvrages sont classés, à leur reliure originale, l'étranger visitant Abbotsford reconnaît tout d'abord que ce furent

là les livres de prédilection du châtelain. Par le même motif, ce qu'il aimait le plus, et il le disait souvent, dans la situation d'Abbotsford, c'était le voisinage des lieux immortalisés par les prodiges de deux fameux nécromans, dont l'un lui avait au moins légué son nom, Thomas d'Erceldoune et Michel Scott. D'un côté, ce sont les sommets coniques de l'Eildon triplés par un coup de baguette; de l'autre, des ponts improvisés en une nuit sur la Tweed par deux ou trois ouvriers. Michel Scott avait à ses ordres un si grand nombre de ces ouvriers actifs, les uns visibles, les autres invisibles, que son embarras consistait à leur trouver de l'emploi. Croyant tromper cette activité effrayante, il leur avait commandé un jour de construire une chaussée depuis Fortrose jusqu'à Arde, sur le golfe de Moray. Le lendemain matin, la chaussée allait être terminée, et Michel, qui ne voulait pas forcer le fleuve ni la mer à changer de lit, n'eut d'autres ressources que de la faire détruire ; il n'en reste plus que le cap de Fortrose, qu'on appelle encore la chaussée de Michel Scott. Mais alors les infatigables manœuvres de l'architecte revinrent le trouver pour lui demander de l'ouvrage; Michel ne sachant comment les employer, imagina une mystification cruelle. « Allez, leur dit-il, me faire des cordes avec du sable. » Les démons essayèrent, mais ce fut pour eux la tâche des Danaïdes dans l'enfer classique, et ils revinrent prier Michel de leur permettre d'ajouter au moins un peu de paille à la matière première de cette bizarre corderie, dont on voit encore les vestiges sur les bords du golfe de Solway. Michel refusa, et les démons sont encore occupés à leur tâche impossible.

Michel Scott était un de ces nécromans vertueux qu'on ne brûlait pas et que les souverains consultaient même sans danger pour leur foi. C'étaient les sorciers de la

science et du génie, ceux qui arrachaient à la nature ses secrets par l'étude et le travail. L'Écosse eut ensuite ses sorciers et ses sorcières par pacte diabolique, sorciers ou sorcières sentant le fagot, et dont plusieurs périrent par le feu, comme l'attestent les fastes judiciaires d'Édinbourg et d'Aberdeen. Quelques-uns de ces malheureux n'arrivaient même pas jusqu'au lieu de l'exécution : le peuple les arrachait au bourreau pour se donner le plaisir de les égorger lui-même. Tel fut le sort de la fameuse sorcière *Cornfoot*. Quelques-unes de ces sorcières de par Satan avaient l'art de racheter de tems en tems leurs noirceurs et leurs méfaits par quelques services. Il y avait aussi en Écosse des sorcières insaisissables qui faisaient plutôt partie du monde des esprits que du monde matériel. Les sorcières de *Macbeth*, par exemple, n'auraient pu être traduites en justice. Par la description qu'en fait Shakspeare, d'après les chroniques sans doute, ces fatales sœurs (*wierd sisters*) rentrent dans la classe des êtres mythologiques de l'Écosse. Elles n'ont pas de sexe, elles participent plutôt de la nature du démon que de celle de l'homme. On dit que le docteur Johnson les invoqua en vain dans la bruyère de Fores : il est vrai que le docteur Johnson leur parla, je crois, en vers latins, comme il eût parlé à la Canidie d'Horace ou à l'Erichto de Lucain : elles auraient répondu plus volontiers à une incantation gaëlique. Les fatales sœurs existent encore dans le comté de Fife, et l'on prétend que tous les fils aînés de la maison de Duff ont le secret du charme auquel elles répondent.

J'aimerais mieux voir apparaître, pour ma part, la jolie sorcière du *Tam O'Shanter* de Burns ; car Burns a été fidèle aux superstitions locales en faisant sa sorcière jeune et jolie. Plus d'une fille d'Écosse a été accusée, de nos jours encore, d'aller danser au sabbat dans le costume in-

délicat qui inspire à l'enthousiasme de Tam cette exclamation devenue classique : « Bravo, courte-chemise! » (*Weel done cutty-sark!*) Cependant la vraie sorcière écossaise, le type de Madge et des ensevelisseuses de la *Fiancée de Lammermoor* est une vieille à la peau ridée, au chef branlant, hideuse et morose, entretenant un reste de chaleur animale auprès de quelques charbons recouverts de cendres dans un pot cassé, marmottant des paroles mystérieuses, et n'ayant plus d'autre compagne, d'autre amitié dans ce monde, que celle de son vieux chat; encore celui-ci n'est-il, chez la vieille sorcière, un chat que pour la forme : sous sa fourrure c'est le vieux Nick qui se cache. Telle est la seule sorcière que connaissent les Écossais aujourd'hui, dans la Haute comme dans la Basse-Écosse, dans les montagnes comme dans les îles Hébrides. La pauvre vieille! elle monte encore à cheval sur son balai pour se rendre au sabbat; mais tout le pouvoir qu'elle en rapporte, c'est quelque sortilége à jeter sur les vaches de Sawney ou de Donald. Elle ne risque plus d'être brûlée, sans doute, mais elle ne peut plus commander aux élémens, ni se faire obéir de la tempête, comme jadis la sorcière de Corrivreckan (1), dont nous

(1) Corrivreckan, entre le cap Jura et l'île Scarba, est encore aujourd'hui un golfe dangereux pour les matelots ; mais il y a long-tems qu'on n'y a vu apparaître la vieille sorcière qui jadis n'avait qu'à agiter son mouchoir pour exciter une tempête à engloutir une flotte. Un prince danois osa braver la sorcière un jour qu'elle agitait ainsi son mouchoir : il fit naufrage corps et biens. La dame qu'il aimait avait exigé de lui cet acte de courage pour l'éprouver avant de lui donner sa main. Saint Colomba fut plus heureux, dit une chronique, quand il franchit le passage du Vreckan. Déjà la tempête grondait ; le saint s'adressa à son ami, saint Kenneth, qui entendit son cri de détresse et sa prière du fond de l'Irlande au moment où il allait s'asseoir à table. Saint Kenneth courut à l'église, n'ayant eu que le tems de

allons raconter un trait qui prouve que cette redoutable alliée de Satan avait du moins le sentiment du patriotisme écossais.

Pendant le règne de Mac-Donald, roi ou lord des Iles, une princesse espagnole, attirée par la réputation des saints édifices d'Iona, vint en pèlerinage pour faire sa prière et déposer son offrande à l'autel de Saint-Colomba. La belle étrangère fit le tour des côtes sauvages de Mull, et sa présence fut comme l'apparition d'une fée mortelle pour les chefs de l'archipel des Hébrides. Ils furent tous frappés de cette belle peau brune et de ces beaux yeux noirs, qui contrastaient avec le genre de beauté des Hébridiennes au teint blanc, aux yeux bleus, aux cheveux blonds. Il y avait surtout un charme inexprimable pour ces chefs guerriers dans sa démarche langoureuse, dans ce mélange de mollesse et de vivacité qui caractérise les châtelaines andalouses. « Elle est noire comme un corbeau ! dit l'un. — Elle ne saurait pas danser un *reel* (espèce de danse des Hébrides), dit un autre. — C'est quelque princesse échappée de l'Afrique, dit un troisième. » Mais tous au fond du cœur éprouvaient quelque chose qui démentait leurs dédains affectés pour l'étrangère. Le plus franc de ces chefs fut Mac-Lean de Duart, qui s'écria que, noire ou brune, africaine ou espagnole, la pèlerine lui semblait la plus belle femme qu'il eût jamais vue, et qu'il oserait le lui dire à elle-même. Il se jeta dans une barque, aborda la galère de la princesse, s'offrit pour lui servir de pilote

mettre un de ses souliers, et il célébra bien vite la messe, à l'intention de son ami, avec un pied en pantoufle. Il était neuf heures du matin lorsqu'il consacra l'hostie : ce fut à neuf heures précises que Colomba vit tout-à-coup les flots courroucés du Vreckan s'écarter de sa barque au moment où ils semblaient s'avancer en montagnes pour l'écraser et l'engloutir. (*Légende de saint Oran.*)

jusqu'à Iona, et la guida heureusement à travers les dangers du golfe de Corrivreckan. La princesse, de son côté, trouva à Mac-Lean un air noble et digne de l'attention d'une reine :

« Êtes-vous le roi de ces îles! lui demanda-t-elle.

— Je suis le roi de la mienne, répondit Mac-Lean.

— Mais vous avez un roi au-dessus de vous?

— Mac-Donald est roi des Iles, moi je suis roi de Duart. »

La princesse d'Espagne trouva que ces titres lui suffisaient pour avoir l'honneur d'être son chevalier, après avoir eu l'honneur d'être son pilote. Il n'y a pas de fière Espagnole qui ne soit égalée en fierté par un chef écossais. Celle-ci entra dans la grande église d'Iona, appuyée sur le bras de Mac-Lean. Mac-Lean eût voulut lui parler d'amour, mais c'eût été se mettre en rivalité avec Dieu. Il respecta les dévotions de la dame étrangère. Son silence fut peut-être mal interprété d'Iona : la dame voulut être conduite à Dunstaffnage, ayant, disait-elle, une mission diplomatique pour le roi des Iles. Mac-Lean n'osa pas encore se déclarer, et comme il y avait une querelle héréditaire entre son clan et celui de Mac-Donald, il ne put la suivre jusqu'à Dunstaffnage.

Le roi des Iles ne fut pas moins frappé de la beauté de l'Espagnole que les autres chefs hébridiens; mais il fut plus hardi que Mac-Lean. Au lieu de soupirer discrètement, d'attendre toujours un moment favorable pour parler, il fit l'amour dans les règles. La princesse avait trouvé Mac-Lean trop timide, elle trouva Mac-Donald trop hardi, et refusa de le payer de retour. Le tems la rendra plus raisonnable, se dit Mac-Donald, et la princesse, quand elle désira remettre à la voile se vit prisonnière. Elle voulut alors éprouver si elle avait dans Mac-Lean un champion

aussi digne d'elle par son courage que par son respect. Elle lui fit savoir sa situation. Mac-Lean était comme tous les montagnards, toujours prêt à la guerre et à la vengeance : il lui semblait déjà que la visite diplomatique de la belle Espagnole se prolongeait un peu trop : sûr de son approbation , il fit ses préparatifs, surprit le château de Dunstaffnage, et s'empara à la fois du lord des Iles et de sa captive qu'il emmena au château de Duart.

Là, la belle Espagnole se montra reconnaissante, et elle eût épousé Mac-Lean sans faire long-tems la prude, lorsque son père, inquiet à son tour de l'absence si prolongée de sa fille, envoya son amiral avec une flotte pour la réclamer. Cet amiral, qui avait fait jadis la guerre dans ces mers sous le comte de Buelna , menaçait de mettre à feu et à sang le territoire de Duart si on ne lui rendait la princesse.

Mac-Lean avait résisté par les seules forces de son clan au clan de Mac-Donald et à ses alliés; mais il ne pouvait espérer de résister par des moyens aussi simples à toute une flotte espagnole. Il alla donc consulter la sorcière de Corrivreckan. La sorcière prit son mouchoir pour tout bagage, et vint au rocher sur lequel est bâti le château de Duart.

Quand l'amiral espagnol jeta l'ancre sous le rocher sourcilleux , il commença à s'étonner de la tranquillité qui régnait autour de lui. Pas de préparatifs de défense, aucun signe d'alarme. C'était un marin expérimenté; il regarda à droite et à gauche : rien.

« Mousse, cria-t-il enfin , grimpe au faîte du mât, et dis-moi ce que tu vois :

— Amiral, je vois un corbeau noir qui vole en tournant sur la crête du rocher.

— Mousse, regarde encore.

— Amiral, voici deux autres corbeaux qui viennent joindre le premier.

— Mousse, regarde encore.

— Amiral, voici trois autres corbeaux, six en tout; eh! pardon, amiral, en voici un septième.

— Redescends, dit l'amiral dont le front se rembrunit à cette nouvelle : matelots, à vos postes!» Mais il était trop tard : une tempête épouvantable, comme celle qui devait un jour engloutir l'Armada, fondit sur le vaisseau amiral et sur toute la flotte qui se dispersa et n'osa plus reparaître.

Chaque fois que la sorcière de Corrivreckan avait agité son mouchoir, un corbeau était accouru, et chaque corbeau apportait un grain d'orage sous son aile. La princesse espagnole épousa Mac-Lean et oublia l'Espagne dans les Hébrides. La tradition dit que les sept corbeaux de Duart étaient sept sorcières transformées ainsi.

Les formes que peuvent prendre les sorcières d'Écosse sont réglées par une espèce de code de leurs priviléges : elles peuvent se changer, 1° en pierres; alors elles se placent dans un champ qu'on laboure, et le fermier voit le soc de sa charrue se briser dans le sillon; 2° en pies, elles se sauvent ordinairement sous cette forme; 3° en corbeaux, c'est pour apporter les tempêtes ou annoncer les morts; 4° en chats, c'est sous cette forme qu'elles s'introduisent dans les maisons; 5° en lièvres, pour détruire les légumes dans les jardins et les champs cultivés. Quelques heures avant la bataille de Falkirk, en 1746, un lièvre ayant passé tout-à-coup devant la ligne du général anglais, les soldats se mirent à crier : voilà la comtesse de Kilmarnock qui passe. » La comtesse était une vieille douairière jacobite qu'on accusait dans le canton d'être sorcière.

N'est pas toujours sorcier qui veut, en Écosse comme ailleurs ; mais en Écosse, il est des personnes qui sont, bon gré mal gré, forcées de correspondre avec les malins esprits, qui ont le don de les voir en tous lieux et à toute heure. Ces personnes sont nées le jour de Noël ou le vendredi-saint : singulier privilége qui remonte à l'époque où le catholicisme régnait dans tout le royaume de Bruce, mais dont la réforme n'a point privé les Écossais.

Le don de seconde vue est encore un privilége du même genre, qui est particulier à l'Écosse, et surtout aux habitans des Iles ; privilége fatal, car il en est des prophètes ou voyans des Hébrides, comme de la Cassandre des Grecs : ils sont malheureux par anticipation d'un danger qu'ils prédisent en vain à l'imprévoyance opiniâtre des hommes. Lochiel fut bien prévenu par un voyant de l'issue qu'aurait la bataille de Culloden ; mais l'honneur lui fit une loi d'aller périr avec son clan sous la bannière de Charles-Édouard.

La seconde vue est un phénomène dont la physiologie s'est occupée et qu'elle a analysée comme le symptôme d'une manière d'être propre à certains tempéramens, à certaines organisations. Je ne sais plus quel est le savant docteur qui en a fait une variété de la catalepsie. Quoi qu'il en soit, c'est un de ces miracles qui ont pu impunément subir l'épreuve suggérée par Voltaire, l'examen d'une académie ou d'une faculté de médecine. La seconde vue existe : reste à l'expliquer. Je la définirai provisoirement un rêve sans sommeil. Si une fois on admet qu'on peut dormir éveillé, les yeux ouverts, ces rêves sont-ils des prédictions plus sûres que celles que l'oniroscopie tire des rêves du sommeil ? Voilà comme vous pourriez poser la question à la faculté d'Édinbourg ; mais dans les Highlands et les Hébrides, on attache un sens moins fortuit

aux révélations de la seconde vue. Les *voyans* sont des êtres à part, écoutés avec respect, consultés sérieusement. L'anecdote suivante vous est souvent racontée pour prouver combien leurs prophéties sont indépendantes d'aucun calcul.

Dans une auberge de Killin, ville du comté de Perth, un de ces voyans était à table, lorsqu'entre un inconnu. A la vue de cet homme, le voyant tressaille, se lève de table et se sauve en courant. On le poursuit, on l'atteint, on l'interroge et il avoue qu'il s'est enfui parce que le nouveau venu, qu'il ne connaît pas, est destiné à périr sur l'échafaud dans deux jours, et qu'à cette révélation s'est joint en lui un irrésistible instinct de terreur personnelle. Cet homme s'irrite de cette prédiction comme d'un outrage, tire sa claymore et l'enfonce dans le cœur du voyant. L'assassin est arrêté, jugé à l'instant et périt deux jours après du supplice qui lui avait été prédit. Certes, voilà qui surpasse tout ce que les anciens disaient et croyaient de ce pouvoir indéfinissable et supérieur aux dieux, la fatalité.

Enfin il est aussi des Écossais qui prétendent que la seconde vue est à la fois une science et un don naturel, qu'elle peut se communiquer par initiation. Voici comment s'exprime à ce sujet un vieil auteur qui a traité gravement la question :

« C'est par d'étranges solennités qu'on investit un homme de tout le secret de la seconde vue. Il faut d'abord que celui qui prétend l'acquérir se serre la taille avec une corde en crin, ayant servi à fixer le couvercle d'un cercueil. Il faut ensuite qu'il courbe la tête comme fit Elisée (*Rois,* liv. I[er], ch. XVIII, vers. 42), jusqu'à ce qu'il aperçoive à travers ses jambes un enterrement qui passe. Mais si le vent change pendant ce tems-là, il est en danger

de mort. Il est donc plus prudent pour le néophyte curieux de cette science de mettre son pied gauche sous le pied droit d'un voyant, qui pose en même tems sa main sur sa tête. Dans cette attitude, il regardera par-dessus l'épaule du voyant et il apercevra une multitude de personnages furieux qui accourront à lui de toutes les parties de l'horizon, aussi nombreux que tous les atomes qui flottent dans l'air. Ces personnages ne sont pas des *non-entités* ni des fantômes, créatures émanées d'une imagination effrayée, d'un cerveau troublé ou malade; ce sont des réalités se montrant telles qu'elles sont à un homme dans son bon sens, et qui peut les examiner avec une attention scrupuleuse; mais cette vue devient bientôt si terrible que l'apprenti voyant reste tremblant, respirant à peine et muet.»

Terminons par la mention des singulières idées qu'ont tous les Écossais sur les morts. L'ame, disent-ils, ne quitte la chambre où elle s'est séparée du corps qu'après que les funérailles sont accomplies. Elle plane autour de la couche funèbre, et si on s'adresse à elle avec certaines paroles d'incantation, elle peut rentrer dans sa prison mortelle, la ranimer un moment et répondre aux questions qui lui sont adressées sur la cause de son trépas. L'ame n'est pas seule dans la chambre, toutes les ames de sa connaissance viennent lui tenir compagnie pendant l'intervalle qui sépare la mort des funérailles. Invisibles à tous les yeux, les ames peuvent cependant manifester leur présence si elles sont provoquées par quelque indiscrétion. L'usage est de tenir la chambre d'un mort ou large ouverte ou entièrement fermée; si on la laissait entrebâillée, la première personne qui entrerait, dit-on encore, verrait probablement le corps assis sur le lit.

Les superstitions écossaises sont en si grand nombre, que notre but, dans cet article, n'a été que de faire con-

naître celles qui sont les plus populaires et surtout les plus poétiques ; mais que le lecteur n'oublie pas que, pour goûter un pareil sujet, il faut une *grâce d'état* ou tout au moins une disposition d'esprit particulière. Le charme d'une légende, comme l'a dit le grand magicien du nord, dépend beaucoup de l'âge de la personne à qui elle s'adresse. « Je le sens d'autant mieux, ajoute sir Walter Scott, qu'à deux époques bien différentes de ma vie, je me suis trouvé avec des résultats tout différens en des lieux favorables à ce degré d'émotion superstitieuse que les Écossais appellent *eerie* (la peur des esprits). » Et à l'appui de cette assertion, il nous raconte comment, à l'âge de dix-neuf ou vingt ans, il passa une nuit d'insomnie dans le château de Glamis qui, depuis Macbeth, s'est enrichi de siècle en siècle de nouvelles légendes. Il eut beau appeler l'histoire à son secours pour démentir celles de ces traditions que la poésie a empruntées aux récits populaires, son imagination fut d'accord avec Shakspeare pour évoquer les personnages de la fameuse scène nocturne du château de Macbeth. Il les reconnut, comme si ces acteurs fantastiques eussent joué sur le lieu même cette scène qu'il avait vu représenter quelque tems auparavant à Édinbourg par John Kemble et son inimitable sœurs M[rs]. Siddons. En 1814, le hasard conduisit Walter Scott dans le château de Dunvegan, qui n'est guère mois riche en traditions superstitieuses que le château de Glamis; mais il avait alors dépassé l'âge moyen de la vie. Le laird et la châtelaine lui firent l'offre courtoise de le faire coucher dans la chambre dite des apparitions. « J'en pris possession, dit-il, à l'heure où les esprits reviennent. Excepté peut-être quelques tapisseries flottantes et l'extrême épaisseur des murs, rien de plus *comfortable* que cette chambre; mais si vous regardiez par les fenêtres, tout ce que vous aperceviez s'al-

liait aux idées superstitieuses. Un vent d'automne, parfois chargé de vapeurs, dérobait le golfe à la vue, ou en soulevait les vagues et les précipitait sur le rivage. Les rochers qui, surgissant du fond de la mer sous une forme assez semblable à la forme humaine, ont reçu le nom de *Filles de Macleod*, étaient couronnés d'une écume blanche. Dans une nuit semblable, ces rochers singuliers auraient pu me rappeler aussi les déesses norwégiennes surnommées les *Messagères de la mort*, ou les femmes voyageant sur l'orage. Dans le fond du tableau, on distinguait quelques-unes des montagnes de Quillan, appelées les *Tables de Macleod*. Enfin, à la voix des flots et du vent se mêlait celle de la cascade retentissante, désignée sous le nom de *la Nourrice de Rorie More*, parce que ce chef aimait à s'endormir en l'écoutant. En un mot, ma chambre méritait un hôte moins pressé de sommeil. Eh bien! je dois avouer que de tout ce que je vis avant de me coucher, ce qui me séduisit le plus, ce fut le bon lit où j'espérais réparer la fatigue de quelques nuits pénibles passées à bord, et où je dormis en effet sans rêver de spectres, de fantômes ou de lutins, jusqu'au lendemain matin. Il fallut que mon domestique vînt me réveiller. »

(*Edinburgh Magazine.*)

Souvenirs de Voyage.

N° II.

ESQUISSES SICILIENNES (1).

La plupart des familles nobles de Sicile ont une chapelle qui leur appartient spécialement, dans laquelle on enterre chacun des membres à leur décès, et où l'on ne célèbre que quelques rares cérémonies aux époques des anniversaires solennels. Vers la fin de l'année 1815, Mme Zambani, seconde femme d'un prince sicilien qui habite le voisinage de Messine, témoigna à son mari et à ses enfans le désir d'aller visiter leur vieille chapelle qu'elle n'avait pas vue depuis long-tems, et qui ce soir-là devait être illuminée en l'honneur de la Fête du Rosaire. L'un des fils du prince, qui est aujourd'hui le prince San-Severino, avait alors dix-huit ans. La fantaisie de sa mère le contrariait; il aurait voulu ne pas la suivre; elle exigea qu'il accompagnât la famille dans sa visite à la chapelle : mais ce fut avec une grande répugnance qu'il obéit à des ordres réitérés.

Une fois dans l'église, le jeune homme ne fit attention ni à la beauté romanesque du site, ni à l'effet solennel de l'orgue retentissant sous les voûtes byzantines, ni à celui

(1) Voyez le premier article dans la 20e livraison de cette série (août 1834).

de nombreuses bougies dont la clarté se jouait sur les trèfles gothiques et sur les sculptures arabes. En véritable enfant gâté, il resta dans l'église sans se montrer à personne. Il se jeta dans un confessionnal, y dormit pendant que l'on chantait l'office des morts, et ne prit aucune part aux dévotions et aux cérémonies de la soirée.

Quand la princesse eut achevé ses prières et qu'elle voulut retourner au palais, elle chercha des yeux son fils, et ne le trouvant pas, elle pensa qu'il avait quitté l'église avant la fin de l'office, et qu'il l'avait précédée. A son arrivée au palais, elle reconnut qu'elle s'était trompée; mais elle fut peu surprise de son absence et pensa que, dans sa bouderie d'enfant, il avait été coucher à Messine où la famille avait une résidence.

Cependant, le jeune prince dont le nom de baptême était Ramire, et que nous appellerons ainsi, n'était pas sorti du confessionnal. Au moment où tout le monde se retira, où les bougies s'éteignirent, où les portes se fermèrent, où un profond silence succéda au chant des moines, le jeune homme dormait encore. Le chef de la famille emporta les clefs de la chapelle qui ne devait se rouvrir que l'année suivante. Après un assoupissement dont le jeune Ramire ne put déterminer exactement la durée, il ouvrit les yeux, sortit du confessionnal, s'étonna de l'obscurité profonde qui l'environnait et fit quelques pas dans l'église. Il cherchait à s'orienter, lorsqu'il entendit un bruit de pas lointains. Il s'arrêta : un homme d'une taille haute, enveloppé d'un *ferrajuolo* ou grand manteau à l'italienne, passa, une lanterne à la main, devant le confessionnal, parut s'agenouiller en face de l'autel, continua sa route et disparut. Soit que la crainte ou le besoin de dormir aient retenu le jeune Ramire dans le confessionnal, où il rentra presque aussitôt après l'apparition de ce mystérieux personnage,

il n'essaya de quitter son asile qu'au lever du soleil. Alors, rassuré sans doute par la clarté qui se projetait le long des murailles, il examina l'intérieur de la chapelle avec attention, trouva la porte hermétiquement fermée, ne put découvrir aucune issue, ni du côté de l'autel, ni du côté de la nef : puis cet examen achevé, il monta sur l'appui d'une des fenêtres, et se laissa glisser en dehors jusqu'à terre. On avait fait peu d'attention à son absence nocturne et sa mère resta persuadée qu'il avait passé la nuit à Messine.

Cependant le mystère de cette apparition dans la chapelle lui était resté dans l'esprit ; il se demandait à lui-même si elle ne cachait un secret appartenant à ses parens, et s'il n'y avait pas là-dessous quelque aventure aussi romanesque qu'intéressante à découvrir. Mais comment arriver à l'éclaircissement qu'il désirait? Il y pensa long-tems, et, huit jours après la fête du Rosaire, il prévint sa famille qu'il allait passer la nuit à Messine, et partit pour la chapelle, muni d'une paire de pistolets, d'une épée et des clefs nécessaires. Il retrouva son poste, s'enferma dans le confessionnal, attendit plus de trois heures, n'aperçut rien et s'endormit. La même expérience, répétée trois ou quatre fois, n'obtint pas plus de succès. Il commençait à penser que son imagination avait fait les frais de toute l'aventure et qu'il avait rêvé cette visite nocturne. Dans cette persuasion, il renonça à son entreprise. Un mois s'écoula. Comme il revenait de Messine un matin, il vit, sur la route qui conduisait à la chapelle, un homme enveloppé du *ferrajuolo* sicilien et dont la tournure le frappa : elle ressemblait à celle du visiteur nocturne. Il résolût de recommencer ses recherches le soir même.

Entre Messine et la chapelle se trouvait un petit hameau dans lequel il s'arrêta pour prendre quelques informations.

Il entra dans plusieurs cabanes, et demanda aux paysans s'ils avaient vu dans le voisinage l'homme dont il leur donnait le signalement. « Oui, répondit l'un d'eux, nous le connaissons ; c'est un homme très-charitable dont le nom n'est pas connu, qui distribue des aumônes dans le pays, et qui va souvent chez les Rinzo, paysans pauvres dont la fille est assez jolie. »

Déterminé à connaître le fond de cette aventure, Ramire se fit conduire chez ceux que l'étranger avait visités, et il interrogea les habitans de la chaumière dont la fille était, en effet, remarquable par sa beauté.

« Nous ne savons pas, disaient ces paysans, comment se nomme la personne dont vous parlez, mais nous supposons qu'elle est de la famille Costa dont elle nous entretient toujours. Si nous n'étions persuadés que c'est de la signora Costa que nous vient l'aumône, nous ne recevrions pas les bienfaits d'un étranger. D'ailleurs, tout ce qui est relatif à la conduite et à l'origine de celui dont vous parlez nous est complétement inconnu.

Le second *Ave Maria* allait sonner, lorsque le jeune homme, bien armé et sentant sa curiosité plus éveillée que jamais, se blottit dans le confessionnal et y fit sentinelle. Toute la nuit s'écoula ; Ramire, qui avait eu soin de ne pas s'endormir, n'était pas plus avancé que la veille. Déjà les teintes grises du matin apparaissaient à l'horizon, et renonçant pour toujours à sa recherche inutile, il mettait le pied hors du confessionnal, quand le bruit d'une clef, tournant avec effort dans une serrure, frappa son attention. Il rentra, prêta l'oreille, et vit s'entr'ouvrir une porte secrète, qui, pratiquée entre deux pilastres, faisait mouvoir un pan de mur, et dont rien à l'extérieur ne trahissait l'existence. Un bruit de voix vint jusqu'à lui, et l'homme enveloppé d'un manteau parut encore. Il s'agenouilla devant l'autel,

souleva les marches de bois qui y conduisaient et plaça quelque chose sous ces marches; puis il se dirigea vers la sacristie et on ne le vit plus. Le jeune homme laissa s'écouler près d'une demi-heure, et quittant avec lenteur sa cachette, il examina la sacristie qui était vide et où rien n'annonçait plus ni la présence, ni le départ de l'étranger. Il rentra dans la chapelle, souleva les marches de l'autel et ne trouva rien. Ce ne fut qu'après une fort longue recherche qu'il découvrit, dans un petit enfoncement pratiqué sous les marches, une cheville de bois qu'il enleva et qui laissa tomber dans sa main une petite clef ronde, semblable à une clef de piano. Il la prit, remit les marches à leur place et se dirigea vers le pilastre où une légère ouverture se trouvait pratiquée. Il se demanda s'il ouvrirait cette porte et s'il braverait le danger auquel devait l'exposer une pareille entreprise? Il avait entendu des voix sortir de la galerie souterraine à laquelle la porte conduisait. Était-ce un repaire de pirates? un réceptacle d'objets volés? un *in pace* dans lequel les moines ensevelissent vivans ceux de leurs frères qu'ils ne veulent pas livrer à la justice humaine? Quoi qu'il en pût être, le jeune homme n'osa pas s'aventurer dans ces mystérieuses cavernes: il replaça tout comme il l'avait trouvé et rentra dans le palais de son père. Il eut soin de ne dire à personne l'étrange découverte qu'il avait faite. Peut-être, aussi, craignait-il de compromettre l'honneur de sa famille par une indiscrétion.

Mais sa curiosité l'emporta bientôt sur les conseils d'une prudence timide : il résolut de se rendre pendant le jour dans la chapelle où se trouvait cette porte mystérieuse : la clef était à sa place, la porte tourna sur ses gonds avec une facilité que sa lourdeur rendait surprenante. Il aperçut

un corridor sombre; pas un rayon de lumière au loin; pas un bruit. L'humidité de la voûte pénétrait et glaçait ses membres. Craignant d'être arrêté sur son passage par quelque obstacle inattendu, ou de tomber dans quelque chausse-trappe placée là pour punir l'indiscret visiteur, il referma doucement la porte, se contenta de ce commencement de découverte, replaça encore la clef sous les marches, et se promit de revenir le lendemain avec une lanterne.

En effet, il revint dès le lendemain, armé de sa lanterne, ouvrit la porte, l'examina en dehors et en dedans, et reconnut qu'une fois ouverte elle se refermait d'elle-même, au moyen d'un ressort, et qu'il était impossible de la rouvrir en dedans à moins d'avoir la clef d'une seconde serrure, que la première clef extérieure n'ouvrait pas. Ce nouvel embarras le fit réfléchir, et la crainte d'être enseveli vivant dans ces caves souterraines l'arrêta un moment dans son projet. Mécontent, cependant, d'avoir poussé les choses aussi loin et de ne pas en être venu à son honneur, il quitta la chapelle pour aller chercher des tenailles, une lime et un marteau, qui lui serviraient à enlever la seconde serrure. En moins d'une demi-heure, il s'était procuré ces objets dans le hameau voisin, et, de retour dans la chapelle, il chercha la petite clef sous les marches; elle n'y était plus. Ses fréquentes visites avaient-elles éveillé le soupçon? Le visiteur nocturne était-il entré sous la voûte? il l'ignorait: mais s'approchant tout doucement de la porte, collant son oreille à l'ouverture qu'il connaissait, il resta long-tems ainsi sans entendre aucun bruit, sans rien découvrir. Enfin, après un quart d'heure d'attente, la porte secrète livra passage à l'homme au manteau qui se trouva en face de Ramire.

Leur surprise fut mutuelle; tous deux reculèrent de

plusieurs pas et placèrent la main sur leurs épées ; car l'étranger était armé. Ramire parla le premier : c'est lui qui m'a raconté cette anecdote, et je rapporte ses propres paroles telles qu'il me les a dites : « Qui êtes-vous, monsieur ? et que venez-vous faire dans la chapelle de ma famille ?

— Mais vous, mon petit seigneur, répondit impoliment l'étranger, qu'y venez-vous faire à cette heure ? Faites-moi le plaisir de vous retirer à l'instant même. Si vous n'avez pas cette complaisance, il y a du danger pour vous, je vous en préviens. Si vous tenez à vivre, oubliez entièrement ce que vous avez vu, cessez vos visites, point d'indiscrétion, et par égard pour vous, pour votre jeunesse et pour votre famille, je vous épargnerai.

— Eh bien ! répliqua le jeune homme, vous qui me parlez d'un ton de hauteur et de mépris si ridicule, apprenez que je ne vous laisserai pas bouger d'ici, avant que vous ne m'ayez expliqué votre conduite et rendu compte de vos actes. »

Le jeune homme, en disant ces mots, avait tiré son épée et observait d'un œil attentif tous les mouvemens de son adversaire. C'était un homme athlétique d'environ quarante-cinq ans, qui, en entendant les dernières paroles du jeune homme, s'élança sur lui avec fureur. Cette première attaque fut parée avec adresse par le jeune homme qui le toucha de la pointe au-dessous des côtes et lui tira du sang. La rage de l'étranger augmentait : se servant de son épée comme d'un stylet, il se jeta sur Ramire qu'il essaya de cribler de coups et qu'il atteignit au bras. Heureusement Ramire ne fut pas désarmé, et, de son bras tout sanglant, il donna à son adversaire un coup d'épée si violent et si bien ajusté que son arme s'enfonça jusqu'à la garde dans l'abdomen de l'ennemi ; puis, retirant son

épée à lui, il fit à l'étranger une entaille si profonde que tous ses intestins sortirent et ensanglantèrent le pavé.

« Vous m'avez réduit à cette extrémité, lui dit le jeune homme, il a bien fallu que je me défendisse. Mais parlez dans ce moment fatal, puis-je vous servir?

— Je suis un homme mort, s'écria-t-il, je ne vous demande qu'une seule chose!

— Parlez.

— Prenez cette clef, jetez-la dans la mer et ne cherchez jamais à savoir quel motif m'amenait dans la chapelle. Cela ne regarde et n'intéresse que moi seul. Je meurs de votre main; ne me refusez pas ce dont je vous supplie. »

Ramire évita de répondre à cette demande du mourant, que l'on emporta dans une maison du hameau voisin. On reconnut que c'était un nommé Don Gaëtano Cantarello de Messine, homme d'une réputation assez équivoque et de mœurs fort cachées. Mme Zambani, croyant que son fils avait eu quelque dispute d'amour et de jalousie avec Cantarello, alla visiter le mourant et lui demanda des explications sur cet événement malheureux.

« Madame, répondit-il, puisque votre fils ne s'est pas expliqué à ce sujet, vous me permettrez de ne pas prendre l'initiative. »

Il mourut deux jours après, sans avoir donné aucun renseignement, et même sans avoir disculpé le jeune homme, sur lequel un soupçon d'assassinat, chose assez commune en Sicile, ne tarda pas à peser. On exigea caution pour le jeune homme.

La justice palermitaine, dans tous les tems, et surtout à l'époque dont nous parlons, ne se montrait pas fort sévère pour les personnes appartenant aux familles nobles. Cette fois, cependant, le cri public s'élevant contre Ramire,

et les témoignagnes de plusieurs paysans du voisinage s'accordant à déposer qu'on l'avait vu se promener autour de la chapelle, et attendre l'occasion d'une rencontre avec Cantarello, contraignirent la famille à garder le jeune homme à vue pendant quelque tems. Sa mère craignait d'ailleurs la vengeance des parens de Cantarello : on sait que la vengeance sicilienne ne s'explique qu'à coups de poignard. Ramire ne sortait plus sans être suivi d'une armée de valets. Le soir, on l'enfermait dans sa chambre, on ne laissait personne pénétrer jusqu'à lui. Pendant quinze jours, cette surveillance fut très-sévère. Lorsqu'il priait sa mère de le délivrer, elle lui répondait que sa liberté dépendait des explications qu'elle lui demandait sans cesse et qu'il refusait de donner : que s'il était question de quelque intrigue d'amour, de quelque folie de jeunesse, il ne devait pas craindre un jugement sévère, et qu'elle le priait seulement de s'expliquer sur les motifs de cette singulière aventure.

Il s'y refusa constamment ; mais, après deux semaines, la surveillance dont il était l'objet se relâcha un peu. Mme Zambani, dont la tendresse vigilante ne le perdait pas de vue, alla passer une nuit à Messine, et le jeune homme, saisissant cette occasion, s'évada par une fenêtre de sa chambre, dont le balcon donnait sur un jardin. Il avait emporté une paire de pistolets et un briquet destiné à ranimer la lanterne qui sans doute était restée dans la chapelle. En entrant dans le sanctuaire souillé par un combat à mort, il aperçut le sang du malheureux Cantarello qui, desséché depuis l'époque du duel, rougissait encore les dalles de marbre, et toute la partie du pavé voisine de la porte secrète. Le jeune homme frémit d'horreur à cet aspect; mais, entraîné par la curiosité qui le dominait encore, il ouvrit la porte, détacha la seconde serrure, plaça un levier en travers pour l'empêcher de se refermer, et

entra dans le corridor. A peine y avait-il mis le pied, une odeur méphitique sortit des voûtes souterraines, arrêta le jeune homme au passage et se répandit dans toute la chapelle, dont il fut obligé d'ouvrir les fenêtres. Il attendit quelques instans, et lorsqu'un air plus pur eut pénétré dans la chapelle et de là dans le corridor, il s'y engagea. La voûte était basse et la galerie étroite. A vingt toises ou à peu près de la première porte d'entrée, il trouva une seconde porte fermée. En cherchant par terre à l'aide de sa lanterne, il ne tarda pas à trouver la clef de cette porte qu'il ouvrit, et qui livra passage à une odeur si infecte qu'il fut obligé de fuir du côté de la chapelle et d'attendre que les miasmes pestilentiels se fussent dégagés. Quand il rentra dans cette caverne où il avait peine à se soutenir et à marcher, tant elle était remplie d'air vicié, il reconnut que c'était une espèce de caveau carré et à la voûte basse. Il approcha sa lanterne d'une masse informe en putréfaction; une chaîne scellée dans la muraille en retenait les derniers débris. C'était un cadavre dont la décomposition infecte se mêlait à la paille fétide qui couvrait le plancher. En face, dans le coin opposé, se trouvait le corps d'une femme qui tenait un enfant entre ses bras, dans le même état de putréfaction. Les yeux du jeune homme se couvrirent d'un nuage, ses pieds chancelèrent. Un évanouissement allait le surprendre dans ce lieu horrible, où peut-être la mort l'aurait saisi, s'il ne s'était hâté de regagner, en chancelant, la chapelle. Il resta quelque tems assis sur les marches de l'autel, reprit l'usage de ses sens et se dirigea vers Messine, où il confia au chapelain de la famille tous les détails de sa découverte. Ce chapelain avait assisté Cantarello au lit de mort sans pouvoir obtenir de lui aucun aveu; il fit sentir au jeune homme la nécessité d'instruire non seulement la famille du prince, mais la

police palermitaine. Celle-ci se rendit sur les lieux, et le caveau qui avait servi de tombe aux trois victimes vivantes fut l'objet d'une recherche exacte.

Il était évident que ces trois personnes étaient mortes de faim. L'homme était retenu par une forte chaîne rivée autour de son corps et qui correspondait à un anneau de fer placé à son pied droit. Cette chaîne ne laissait qu'un espace de trois pieds de libre entre lui et la muraille. La femme, qui n'était pas enchaînée, reposait sur un matelas de laine. On trouva près d'elle des aiguilles à tricoter, un écheveau de coton et un bas commencé. Auprès de sa tête et contre la muraille, se trouvait une chaise brisée que cette malheureuse avait recouverte d'un jupon. Lorsqu'on dérangea cette chaise, on vit qu'elle cachait un trou pratiqué au bas de la muraille et assez large pour livrer passage à un homme. Il paraît que la pauvre femme ne voyant pas revenir celui qui avait coutume d'apporter des alimens aux prisonniers, s'était mise à creuser la terre et à déplacer plusieurs énormes pierres qu'elle avait posées sous son matelas. On trouva dans la cavité cet instrument de bois que les femmes siciliennes appellent *mazzarello*, qu'elles placent dans leur ceinture et qui leur sert à soutenir les aiguilles à tricoter.

Telle est la puissance de la volonté et la force du désespoir, qu'elle était parvenue, à l'aide de ce seul outil, à creuser un trou de plus de dix pieds de profondeur sur cinq de diamètre. Les angoisses de la faim vinrent l'arrêter dans son travail; et, prenant son enfant entre ses bras, elle s'étendit sur le matelas où elle mourut. L'attitude du squelette d'homme qui se trouvait en face de cette infortunée prouvait qu'il avait fait d'effroyables efforts pour parvenir jusqu'à elle et pour briser sa chaîne. Tous ses membres paraissaient tordus par les convulsions de l'a-

gonie, et ses deux bras s'étendaient vers le coin de la caverne où son enfant avait péri. On ne découvrit aucune trace de sang ni de blessure, sur le pavé ni sur les deux cadavres.

Ce qui est étrange, c'est que l'on trouva dans un des angles du caveau une grande jarre contenant environ trois pintes d'eau, et, au fond de cette jarre, une livre de raisin que sans doute les prisonniers y avaient laissé tomber par mégarde. Dans un enfoncement de la muraille, une bouteille contenait un peu d'huile; un gobelet d'étain et une lampe composaient le reste de l'ameublement. Un autre enfoncement du mur était noirci par la fumée, soit que Cantarello y eût allumé du feu pour river les fers de sa victime, soit qu'il eût permis aux prisonniers de s'en servir comme d'une cheminée.

Les enquêtes de la justice jetèrent quelque lumière, mais une lumière incomplète sur les faits dont nous venons de raconter le dénouement. Une fille de la campagne déposa que, deux mois auparavant, comme elle était occupée à cueillir des figues derrière la chapelle, elle crut entendre sortir de terre une voix de femme berçant son enfant, et que, tout effrayée, elle jeta son panier et s'en alla. Un prêtre qui avait officié pendant la cérémonie, déposa qu'au moment où il éteignait les cierges, il avait entendu une voix qui semblait partir du souterrain : *Madonna del rosario! Madonna del rosario!*

Les paysans chez lesquels Cantarello avait coutume de s'arrêter, racontèrent qu'il y avait environ deux ans que Cantarello leur rendait visite sous prétexte de leur faire l'aumône; qu'il apportait avec lui et qu'il remportait des alimens de différentes espèces renfermés dans un panier; que, dans les premiers tems, il avait apporté du vin, de

la viande et du pain, qu'ensuite ce n'étaient plus que des fruits secs et du pain bis.

A diverses reprises, mais à des intervalles très-éloignés, il avait amené avec lui un jeune garçon, enveloppé d'un long manteau et qui paraissait pleurer. Ils avaient, disaient-ils, raillé Cantarello sur cette bonne fortune; mais lui, au lieu de prendre leur plaisanterie en bonne part, s'était fâché. « C'était, dit-il, un jeune prêtre qui ne voulait pas rentrer au séminaire et qui était de ses parens. » La conjecture la plus probable ferait croire que le prétendu jeune prêtre n'était autre que la jeune femme du caveau à laquelle il permettait de tems à autre de sortir avec lui.

Cantarello avait été valet de chambre chez le marquis Cornaro. Lorsque le tremblement de terre de 1783 détruisit Messine de fond en comble, le palais Cornaro fut détruit et son propriétaire enseveli sous les ruines. La rumeur publique accusa le valet de chambre de s'être enrichi des dépouilles de son maître. En effet, sans que l'on pût connaître la source exacte de sa nouvelle opulence, il s'établit à Messine, acheta une maison de campagne et vécut en gentilhomme. Il rechercha en mariage une jeune personne qui avait été femme de chambre de la marquise Cornaro et qu'on avait soupçonnée d'être en intrigue avec lui. Elle le refusa, et choisit pour mari un jeune homme de Trieste avec lequel elle alla habiter une maison assez isolée des environs de Messine. La déposition d'un ancien domestique de Cantarello, renvoyé par son maître cinq ans auparavant, sembla jeter enfin quelque jour sur ce drame compliqué.

« Un soir, dit-il, mon maître fit arrêter sa voiture dans un sentier détourné, à trois lieues de la ville et en face de la maison habitée par la femme qu'il avait demandée en

mariage. « Allez, me dit-il, et avertissez les maîtres de cette maison que l'enfant qu'ils ont en nourrice vient de tomber gravement malade et que leur présence est très-nécessaire. Allez, et ne leur apprenez pas de quelle part vous venez. » Je vis bien que c'était un mensonge, et je fis quelques représentations à Cantarello, qui me répondit : « Mon intention est de les surprendre agréablement et de les faire souper avec moi. » J'exécutai ses ordres. La femme, inquiète à la réception de ce message, voulait partir aussitôt. Son mari s'y opposait ; elle l'emporta, et dès qu'ils se trouvèrent en face de Cantarello, ils parurent aussi étonnés qu'effrayés. « Montez dans ma voiture, s'écria Cantarello. — Je te l'avais bien dit! reprit le mari en s'adressant à sa femme d'un ton de reproche, que nous tomberions dans quelque piége. » Le cocher et Cantarello firent entrer de force le mari et la femme dans le carrosse, et mon maître m'ordonna de courir en toute hâte chez lui et d'y faire préparer un souper pour trois personnes. Une demi-heure après, un paysan vint décommander le souper et nous apprendre que mon maître et ses convives s'étaient arrêtés chez un de leurs amis communs qui les avait retenus à souper. Voilà tout ce que je sais. Depuis cette époque, mon maître étant devenu intraitable, son humeur violente me força de le quitter.

On interrogea la nourrice à laquelle avait été confié l'enfant des personnes disparues. Elle confirma la déposition du domestique ; l'argent qu'on lui avait fait tenir avec exactitude lui était parvenu par la voie de Trieste, et elle était persuadée que le mari et la femme, sans doute par suite de quelque mauvaise affaire, s'étaient retirés dans cette dernière ville. Tels furent les seuls renseignemens que l'on parvint à se procurer. Il paraît certain que le premier enfant de cette femme (auquel d'ailleurs, par

testament, Cantarello assura toute sa fortune) était le fils de ce même Cantarello, et que l'action horrible dont il se rendit coupable fut le résultat de la jalousie que lui inspira le mariage de celle qui lui avait donné cet enfant.

Étrange pays! qu'il est difficile de quitter dès qu'on y a mis le pied, et où cependant mille périls vous environnent si vous n'avez pas le bonheur d'être catholique et de comprendre ce patois guttural, criblé de *z* et de *g*, que parle le peuple de Sicile. Un pauvre Anglais de mes amis en a fait la triste expérience. Il revenait de la chasse, son fusil à la main, et traversait la petite ville d'Augusta. La qualité distinctive de cet Anglais n'était pas la sagacité : c'était un fort bon chasseur et un médiocre observateur. Arrive la solennelle procession de Saint-Sébastien ; un colosse doré, sur un tréteau mobile, était traîné par des chevaux empanachés, ornés de guirlandes, entourés d'un nuage d'encens. Mon ami portait un costume d'officier, et comme il était armé de son fusil, on le prit pour une sentinelle. La longue volée des cloches faisait frémir l'air ; on se prosternait sur le passage du saint ; la prétendue sentinelle reste immobile et regarde le peuple qui la voit l'arme au bras, et prend cette immobilité pour une injure. Il veut forcer l'Anglais à *présenter arme* pour rendre hommage à l'idole ; on l'environne, on pousse de grands cris, on cherche à lui faire comprendre qu'il doit *présenter arme*. Il n'entend pas un mot de sicilien. Pourquoi cette colère et ces cris? pourquoi cette foule débraillée, le visage rouge de fureur, le poing fermé, lui montre-t-elle l'image de saint Sébastien? pourquoi les mots *coquin, scélérat, misérable,* bégayés en mauvais anglais, frappent-ils son oreille? Il ne se doute pas que c'est à lui que s'adresse toute cette colère ; il finit par croire que le saint en est l'objet. Il trouve assez singulier qu'on

amène devant lui une image de bois avec de si grandes vociférations et des malédictions si énergiques. Il s'imagine enfin que, pour contenter cette foule émue, il n'a qu'à décharger son fusil dans la tête de saint Sébastien. En effet, deux minutes après toutes ces réflexions, le saint était décapité par une balle, et la populace sicilienne se ruait sur l'imprudent Anglais qu'elle mettait en lambeaux.

J'ai dit qu'il faudrait des volumes pour décrire ces étranges mœurs. Voici ce qui m'est arrivé en 1802, à l'époque où nous occupions militairement la Sicile. Jeune officier, insouciant et ami du plaisir, je n'avais pas encore reçu ce triste baptême de l'expérience, des années, des campagnes et des voyages. J'avais vingt-deux ans : on me permettra de jeter un voile officieux sur une partie de mon aventure.

Le 5 février, après la procession de Sainte-Agathe, on a coutume d'illuminer la ville de Catane et les environs. Une foire brillante, qui commence à la fin du jour, attire beaucoup de chalands et de promeneurs. Vous ne voyez que feux d'artifices, girandoles, verres de couleur, orchestres sous le feuillage, bougies devant des madones, abbés, paysans et jeunes femmes se promenant et causant dans l'obscurité. Il y a une coutume singulière qui n'appartient qu'à cette foire de Sainte-Agathe. Les femmes de tous les rangs, grandes dames et bourgeoises, vieilles et jeunes, laides et jolies, ramènent sur leurs yeux le petit manteau court surmonté d'un capuchon qu'elles portent habituellement, et déguisant leurs voix, cachant leur visage, mettent à contribution la bourse des gens de leur connaissance qu'elles rencontrent et qu'elles saisissent par le bras. On ne refuse jamais, sous aucun prétexte, cette *aumône de la foire*, car tel est le nom que porte ce tribut bizarre.

Les vieux et les avares ont soin d'éviter la fête nocturne de Sainte-Agathe ; les maris la redoutent ; les amans l'attendent et l'espèrent, et les amours en profitent.

Je venais de débarquer en Sicile, et j'ignorais cette coutume des *encapuchonnées, tuppatelle*, comme on les appelle dans le pays, quand je vis pour la première fois cette joyeuse et éblouissante fête. J'avais laissé au quartier ma bourse, d'ailleurs assez légère ; mon brillant uniforme et mes épaulettes scintillaient sous l'éclat diapré des verres de couleur, lorsque deux *tuppatelle* me saisissant, l'une par le bras droit, l'autre par le bras gauche, me demandèrent la charité au nom de sainte Agathe. J'étais honteux de ma situation. La taille et la démarche des *tuppatelle* annonçaient de l'élégance, de la distinction, même de la richesse. Pas un pauvre *danaro* dans ma poche : comment faire ? Je balbutiai des excuses, je baragouinai le peu d'italien que j'avais attrapé au vol, pour obtenir de ces dames crédit jusqu'au lendemain matin. Elles riaient en m'écoutant ; mais c'étaient des créancières inexorables. Point de répit, point de pitié, l'une d'elles s'écria en bon italien : « Puisqu'il s'obstine, il restera prisonnier ! »

J'étais fort étonné de cette capture qui ne m'effrayait guère, et je me laissai paisiblement conduire par les deux Siciliennes qui, fendant la foule des bateleurs, des joueurs de fifres et des danseurs, traversèrent toute la foire et se trouvèrent enfin avec moi devant une calèche découverte ; elles m'y firent monter. J'aurais pu, après tout, disputer le droit qu'elles prétendaient avoir de me faire prisonnier ; je ne m'en avisai pas. La calèche partit, et les deux *tuppatelle* passant lestement sur mes yeux une écharpe détachée du cou de l'une d'elles, m'empêchèrent de voir quelle direction prenait notre équipage. Résister,

était absurde ; marquer de la crainte ou de la défiance, eût été plus niais encore. Les mains qui me tenaient captif avaient la douceur du satin, et les voix qui me condamnaient si arbitrairement étaient mélodieuses. Je pris le parti de les laisser faire, ne sachant trop où cet enlèvement aboutirait, et ne craignant qu'une chose, les arrêts militaires après cette disparition subite.

Enfin le carrosse s'arrêta ; on me fit descendre, et le bandeau qui me couvrait les yeux ne fut détaché que dans un salon magnifique tout étincelant de bougies et où un souper était préparé. « Voici votre prison, me dit l'une d'elles, et vous y resterez tant que vous ne nous aurez pas donné satisfaction de votre conduite passée. J'y consentis sans peine, on le pense bien, et pendant quinze jours qui s'écoulèrent comme une heure, je ne sortis pas de ce palais d'Armide. Conversation élégante, talens pour les arts, gaîté folle, bon vin, délicatesse exquise, tout se trouvait là, tout, excepté la liberté. Un beau matin le majordome entrant dans ma chambre, me banda les yeux pendant mon sommeil, m'aida à faire ma toilette, me remit deux bagues que je possède encore, me fit entrer dans une voiture, et me ramena aux portes mêmes de la ville de Catane. Je retrouvai assez facilement la route du quartier où mon corps était caserné ; et ce qui m'étonna beaucoup, c'est qu'après cette vie de plaisir et d'oisiveté, mes camarades ne tarirent pas de plaisanteries sur ma maigreur, ma pâleur et mon air de souffrance. Ils prétendirent que j'étais tombé entre les mains de brigands qui m'avaient rançonné et soumis à une diète forcée, et traitèrent de fable le récit exact que je leur fis. Pendant un séjour de trois mois à Catane, j'essayai, comme on le pense bien, de retrouver, dans les environs, la trace des *tuppatelle*, mais inutilement. Ce n'est que dans les

pays demi-sauvages, en Espagne, en Pologne, en Sicile, que de telles aventures peuvent avoir lieu : contrées romanesques, au fond des mœurs desquelles le roman se retrouve toujours. Une religion ardente, poétique, des lois vagues, des habitudes pittoresques, des passions que la convenance ne régit pas ; tout cela ne concourt ni au bien-être, ni à la prospérité industrielle ; mais une teinte plus dramatique se répand sur toute l'existence, et quelque chose de plus imprévu se répand sur toutes les circonstances de la vie.

Huit mois après cette expédition de quinze jours, toute la ville de Catane était en rumeur : artisans et bourgeois se répandaient dans les rues, criant de toutes leurs forces : *le Seigneur est volé ! le Seigneur est volé !* Les femmes pleuraient et s'arrachaient les cheveux. Les cloches sonnaient, les églises étaient remplies de pénitens à genoux. Qu'était-il donc arrivé ? L'Etna menaçait-il d'engloutir la ville sous ses flots bouillonnans ? Non : voici le fait. Deux pauvres forgerons sans ouvrage et sans argent étaient entrés dans une église de la ville ; personne ne s'y trouvait, point de prêtres, point de bedeau, pas même d'enfans de chœur. Le saint-sacrement était exposé ! Telle est la vénération inspirée par cet objet sacré, qu'on ne suppose pas même en Sicile la possibilité d'un vol sacrilége ; mais un démon terrible, la faim, poussa le bras de l'un des deux hommes qui s'empara de l'ostensoir et prit la fuite avec son compagnon. Ils sortirent de la ville, s'arrêtèrent dans une *trattoria* ou auberge, fort embarassés de disposer de leur vol : ils dirent à la maîtresse du logis qu'ils lui demandaient crédit jusqu'au lendemain et promirent de revenir la payer. Dans une seconde *trattoria* où ils s'arrêtèrent le soir et qui était plus éloignée de Catane, ils laissèrent entrevoir une partie du saint-sacrement qui

frappa les yeux d'une jeune fille, servante d'auberge. L'événement avait déjà fait du bruit : elle s'écria de toute sa force : *le Seigneur est trouvé! le Seigneur est trouvé!* Épouvantés, les deux coupables prirent la fuite dans les bois. Le remords et la crainte les tourmentaient, ils croyaient que la main du ciel pesait sur eux; mais comment se débarrasser de ce fardeau sacré, sans se livrer eux-mêmes? Ils creusèrent un grand trou dans la terre, enveloppèrent respectueusement le saint-sacrement dans leur chemise qu'ils déchirèrent, et recouvrirent de terre le lieu qu'ils avaient choisi pour cet étrange dépôt.

Cependant de longues processions de moines blancs et noirs parcouraient la ville; on ne cessait de dire des messes pour retrouver le *bon Dieu perdu* : huit jours s'étaient passés dans un véritable désespoir. Des paysans qui venaient au marché rapportèrent que, dans un bois situé à huit ou dix milles de Catane, on avait vu un chien couché sur de la terre fraîchement remuée, et que cet animal poussant des hurlemens, refusait de s'éloigner alors même qu'on le chargeait de coups. C'était sans doute, disaient-ils, quelque homme assassiné que l'on avait enterré là et dont le cadavre était gardé par son chien. On creusa la terre à cet endroit, et les paysans, qui se regardaient comme indignes de toucher au saint-sacrement qu'ils venaient de découvrir, s'empressèrent de porter cette nouvelle à l'évêque de Catane. L'évêque fit avertir tout le clergé, qui se rendit, pieds-nus, ainsi que l'évêque, à l'endroit indiqué. Toute la population de Catane, hommes, femmes et enfans, fut debout en un quart d'heure. On chanta le *Te Deum*, et une église magnifique, que l'on voit encore aujourd'hui et qui est consacrée *au Seigneur retrouvé*, s'éleva dans l'endroit même où les voleurs s'étaient arrêtés.

Il se passait peu de semaines qui ne fournissent à l'observateur quelque nouveau trait caractéristique; tout ce que nous appelons gouvernement, régularité, ordre, police administrative, était étranger à la Sicile. Quelquefois le peuple, après avoir beaucoup souffert, s'insurgeait avec frénésie, et sa colère débordait pendant quelques jours comme la lave du volcan qui domine la Sicile. Des crimes, des actions héroïques, se mêlaient et se confondaient comme l'éclair et la foudre dans les nuages. Il semble que, par sa configuration même, la Trinacrie ne puisse se soumettre à l'ordre régulier de la civilisation. Comment sillonner de grandes routes et de canaux un pays montagneux où les mouvemens du sol sont si fréquens, que souvent il faut faire trois lieues autour d'une montagne pour parcourir une distance réelle d'un quart de lieue? Non seulement les sentiers en zig-zag, les routes en limaçon occupent une grande partie du territoire sicilien, mais, dans différentes saisons de l'année, le terrain change d'aspect et de nature. Le long des montagnes, dont l'île est semée, s'ouvrent des *fiumaras,* ou larges précipices, qui, couverts de végétation pendant l'été, et de neige pendant l'hiver, se remplissent d'eau bouillonnante lorsque vient la fonte des glaces. Ces impétueux torrens, suivant une pente très-rapide, entraînent tout sur leur passage : arbres, maisons, rochers. Quelquefois ils ont un quart de mille de largeur. On les voit se précipiter dans la mer avec un bruit effroyable, et salir de leurs eaux jaunâtres la nappe verte de la Méditerranée. Ils changent de lit; et quand le sillon creusé l'année précédente se trouve obstrué par les débris qu'ils ont accumulés, ils s'élancent dans une autre direction, menaçant d'une inévitable destruction les cabanes et les fermes qui se trouvent sur leur passage.

C'est du sommet du mont Chalcidique ou de l'Antenna-Mare, souverain sourcilleux de la grande chaîne Pélorienne, que l'on découvre aisément toute la Sicile et qu'on peut se faire une idée nette de sa singulière configuration géologique. J'entrepris ce voyage vers le milieu du mois de juin 1806. Le tems était beau; nous nous mîmes en route dès le matin. Près de nous, sur la droite, se creusait un de ces lits de torrens, fleuves temporaires, ou *fiumaras*, de trente ou quarante pieds de profondeur, garni des deux côtés de roches menaçantes rongées par l'effort des eaux, tapissé de plantes aromatiques et ombragé d'arbres gigantesques, qui forment comme un berceau naturel au-dessus du gouffre desséché; spectacle admirable, qui varie de moment en moment, et qui défie par sa beauté même et sa variété toute la puissance et toute la richesse des descriptions écrites.

Quand nous atteignîmes le sommet, nous nous trouvâmes à trois mille sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Messine était sous nos yeux. Nous distinguions sans peine ses édifices, ses rues, ses groupes de maisons, tout, jusqu'à son port et les navires qui le remplissaient. Devant nous s'étendait le célèbre phare, occupant vingt milles; entre les montagnes de Calabre et les belles côtes de la Sicile. Çà et là, semés par intervalles, de jolis villages apparaissaient au milieu des orangers, des oliviers et des citronniers qui les entouraient.

L'œil, grâce à la transparence de l'atmosphère, ne perdait pas un seul des objets de cette immense perspective: le promontoire de Sylla, les îles de Lipari et ce terrible Etna, dont la base énorme se baigne dans la mer. La neige couvrait déjà le front de ce colosse et lui formait un diadème qui contrastait avec la belle verdure des côtes. Quant à la Sicile elle-même, vous diriez une vaste arène sur la-

quelle une main prodigue et poétique aurait semé de capricieuses élévations. Partout des sentiers tortueux, collines sur collines, ravins creusés en entonnoirs, groupes de montagnes, vallées qui s'ouvrent dans toutes les directions et qui offrent aux regards toutes les variétés de nuance que peut présenter la verdure; fiumaras qui se précipitent, villages perchés sur le sommet du roc ou ensevelis dans des abîmes verdoyans; tantôt des têtes de montagnes nues et pelées, tantôt d'autre cimes moins hautes, couvertes du haut en bas de pampres et de vignes; enfin, tous les contrastes imaginables. Les villages situés au pied du mont Chalcidique portent le nom singulier de *Furies*, (*le Furie*); ce sont pourtant les plus jolis villages du monde.

Ne croyez pas que, dans une telle contrée, on fasse jamais régner l'ordre industriel et la police exacte de Londres ou d'Amsterdam. Les officiers chargés de maintenir la paix et de protéger la sûreté publique sont quelquefois ceux qui compromettent le plus gravement l'une et l'autre. De 1810 à 1811, les rues de Syracuse furent infestées de voleurs. On ne pouvait mettre le pied hors de chez soi, après la nuit tombée; on assassinait et l'on volait impunément. En vain les patrouilles furent-elles augmentées, en vain le chef de la police nocturne (*capitano della notte*), il signor Anga, redoubla-t-il de surveillance, rien ne servait. Les marchands étaient massacrés dans leurs boutiques, les orfèvres étaient dévalisés, et l'on ne découvrait pas le moindre vestige qui pût mettre sur la trace des brigands.

Ce fut alors qu'un jeune officier, logé dans le couvent de Saint-François et appartenant au sixième bataillon de la légion allemande, fut victime d'un vol audacieux. Il venait de recevoir sa paie en piastres espagnoles; il déposa

cette somme dans un secrétaire. Le soir même de cette recette, le tiroir fut forcé, la somme avait disparu. On ne s'était pas contenté d'enlever les piastres, mais, comme il pleuvait à verse, on avait aussi emporté un parapluie qui appartenait au jeune homme. Il dénonça le vol, mais toutes les recherches furent inutiles; ni le parapluie, ni les piastres, ni les voleurs ne se trouvèrent. Trois mois après, armé d'un nouveau parapluie, notre officier traversait la grande place de Syracuse sous une pluie battante, un homme marchait près de lui, porteur d'un parapluie semblable à celui que l'officier avait perdu. Il arrête l'homme, reconnaît son chiffre gravé sur le pommeau et lui demande son nom. C'était un domestique du seigneur Anga, *capitaine de nuit*. L'officier se fait conduire chez Anga, dont la femme, en écoutant sa plainte, donne quelques signes de terreur. Anga, qui était absent, revient et repousse avec insolence les questions et les observations de l'officier anglais. Enfin, on obtient à grand'-peine la permission de fouiller la maison. Cette recherche ne produisit d'abord aucun résultat; mais on remarqua que le plancher du rez-de-chaussée était parqueté, chose fort peu commune en Sicile : on soulève le parquet et l'on découvre de vastes caves dans lesquelles le capitaine avait déposé des trésors de toute espèce, volés aux habitans de la ville. Pendant plus de cinq ans il s'était enrichi aux dépens de Syracuse: ce qui lui était d'autant plus facile, que, chargé de la police nocturne, il semblait toujours être à sa place quand on le rencontrait la nuit dans les rues. Ses gens, que ce métier enrichissait aussi, lui étaient dévoués. Rien n'était plus commode que ce brigandage : il plaçait, aux deux extrémités des rues dont il voulait dévaliser les habitans, des sentinelles qui ne permettaient à personne de passer; et l'ex-

pédition une fois achevée, on se retirait paisiblement. Le sous-prieur du couvent de Saint-François était son complice, ainsi qu'il en fit l'aveu. C'était ce brave moine qui avait escamoté les piastres de l'officier. On visita le couvent. Dans des citernes desséchées, dans de vieux puits qui ne servaient plus à rien, on avait déposé tous les objets que l'on n'avait pas pu vendre. D'ailleurs, le sous-prieur était un homme remarquable, qui avait organisé avec beaucoup d'adresse le commerce picaresque à la tête duquel il se trouvait. Il avait, dans toutes les parties de la Sicile, des affidés chargés de vendre ce qu'il avait volé. C'était surtout aux grandes foires de Lentini, de Calata Girone, de Calata Nisetta, que s'opérait le placement de ces objets. Le moine, arrêté, ne fut pas livré à la justice séculière, on laissa à son évêque le soin de le punir, et, selon toute apparence, il existe encore dans un des caveaux de son couvent. Quant au capitaine de nuit, on le condamna (et il l'avait bien mérité) aux galères perpétuelles.

(*Metropolitan.*)

Tableau de Mœurs.

FEMMES D'INTRIGUE ET FEMMES D'AFFAIRES.

Tu sais bien, mon bon Sterne, ce que la nature et Dieu ont donné à la femme d'émotion et de puissance d'émotion, ce qu'il y a de respectable et de doux au cœur de l'homme dans ses actions les plus enfantines, dans ses plus petites vertus, dans ses moindres grâces, dans son sommeil et jusque dans son silence. Ce sont choses que tu as merveilleusement décrites, ton scalpel poétique et métaphysicien une fois déposé là, près de toi, sur ta table de travail : choses que tu méditais, moitié tristement, moitié gaîment, lorsque tu revenais de tes promenades, et que tu plaçais ton coude sur ton genou, ta tête sur ta main et ton index sur cette bosse frontale de la comparaison, de la satire et de l'esprit, comme le dit le docteur Gall. Je sais aussi quelle électricité subtile, délicate, inévitable, se communique à nous, fait battre nos artères, répand dans l'organisme une douce chaleur : je sais combien se trompent les grossiers docteurs qui regardent ces émotions comme purement sensuelles ; je n'ignore pas quelle sympathie secrète nous enchaîne à telle femme inconnue, que le hasard jette sur notre chemin, fantôme léger qui va disparaître. J'ai étudié comme toi la valeur d'un geste indifférent, d'un regard passager, d'une inflexion de voix féminine ; j'ai fait comme toi, singulier prêtre irlandais, une étude approfondie de cette électricité intellec-

tuelle et morale! J'ai couru après toutes ces nuances de la vie magnétique des femmes, et dans l'innocence de mon cœur, dans la pureté de mes sens, j'ai vu « combien de gouttes de miel Dieu a jetées dans notre coupe d'amertume. »

La femme naïve et qui reste femme est admirable. Je comprends, mon cher Sterne, le motif qui t'a fait passer une heure sans penser à mal chez ta jeune mercière dont la main blanche faisait entrer dans un de tes doigts, puis dans l'autre, tout doucement, avec art, un peu souriante, un peu tremblante, la paire de gants que tu étais allé acheter chez elle : puis le mari rentre, la mercière rougit : elle passe derrière le comptoir, et ce million d'idées et de sensations, moitié ingénues, moitié criminelles, je les comprends ; un peu de rougeur sur les joues, un frissonnement léger de la main : que de philosophie tu as su trouver dans l'achat d'une paire de gants! Et ta grisette! et ton abbesse! et ta veuve Widman : toute ta galerie de femmes enfin, je l'aime parce qu'elles sont femmes, qu'elles n'ont perdu ni leur magie, ni leur coquetterie naturelle, ni aucun de leurs titres, ni rien de leur métier de femme. Mais, dis-moi, Sterne, viens avec moi, j'ai quelque chose de curieux à te montrer, et tu me diras, pauvre Yorick, ce qu'en pense ta philosophie féminine.

Regarde, dans ce grand bâtiment qu'on appelle la *Bourse de Paris*, ce bataillon d'êtres humains sans barbe, qui hurle, qui vocifère, qui pérore, qui cote le report, la hausse ou la baisse. Ces êtres sont des femmes : sans leurs larges manches (c'est la mode aujourd'hui), sans leurs hanches disproportionnées qui commencent à revenir à l'ampleur des tonnelles de Henri III, tu ne t'en serais pas douté. Eh bien! les voici qui pénètrent dans

les galeries, qui circulent, qui se poussent, qui s'injurient, l'œil brillant de cupidité, la bouche contractée par la crainte de perdre ; leurs vociférations sont aiguës; elles troublent le repos public ; le tribunal voisin ne peut plus entendre la voix grêle des avocats. L'agent de change écrit sur son carnet une somme pour une autre; il faut les chasser, comme une armée de pies qui viennent dévaster un magasin de blés. Elles ne cèdent qu'à la violence. Huissiers et gardes municipaux expulsent à grand'-peine leur bataillon criard.

Que dis-tu de ces femmes du dix-neuvième siècle, mon pauvre Sterne ? Est-elle tarie, la source de tes émotions demi-voluptueuses et demi-morales ? Que diable feras-tu de ces femmes-là ? Mais, attends, je vais t'en montrer d'autres.

Pénètre dans la Chambre des Communes à Londres, et après avoir traversé je ne sais combien de petits corridors sombres, et tourné sous les combles de l'édifice, tu trouveras trois ou quatre banquettes assez sales, placées dans une espèce de petit pigeonnier que recouvre un dôme de vitres. En passant la tête par-dessus une petite balustrade en fer, on aperçoit au-dessous de soi les honorables membres de l'assemblée, par groupes, couchés, étendus, renversés, debout, pérorant, gesticulant, se menaçant, s'insultant et se donnant la main. Tous les miasmes putrides qui émanent de l'assemblée remontent vers cette partie de la salle; c'est ce qu'on appelle le *ventilateur* (1). Eh bien ! si vous arrivez un peu tard dans cette petite caverne infecte et vitrée, vous trouverez les places prises, et prises par des femmes ! Elles se tiennent là pen-

(1) Il est inutile de dire que, depuis l'incendie récent de la Chambre des Communes, ces détails relatifs au *ventilateur* n'ont plus aucune application.

dant toute la séance ; elles y étouffent de cinq heures du soir à deux heures du matin ; elles applaudissent à tel orateur ; elles lèvent les épaules et chuchottent avec dédain lorsque tel autre prend la parole. Ce sont des femmes mêlées aux intrignes politiques ; douairières qui ne veulent pas que le bill de la réforme passe ; jeunes intrigantes qui viennent s'assurer si leurs complots du matin prospèrent et fleurissent, si tel membre qu'elles ont recruté leur est fidèle, si tel autre qui leur a promis une interruption leur tient parole, si le nombre de leurs affidés augmente ou diminue, si chaque soldat est à son poste.

Ces femmes ont la figure hâve, l'œil mort, la prunelle inquiète ; jeunes, elles sont déjà vieilles ; vieilles, elles sont décrépites. Les sentimens tendres se dessèchent dans ces poitrines qui ne sont plus féminines et qui ne sont pas viriles. Elles n'ont que des désirs d'ambition, des pensées de gain, des espérances de places, des haines qui brûlent, des jalousies qui dévorent, des fureurs d'homme, des ruses de diplomatie, des fourberies politiques. O Sterne ! que dis-tu de ces femmes ? Dieu, préserve mon fils et mon ami d'en trouver une semblable ! Qu'elles sont pâles et flétries quand elles rentrent à une heure du matin, après avoir serré la main du président et souri à l'orateur victorieux ! Qu'elles sont tristes à voir quand elles maniganceent leurs promotions, leurs adhésions, leurs divisions, leurs défections !

J'en demande pardon à ces dames, qui traiteront comme une haute et souveraine insolence la liberté que je prends ; mais tricoteuses pour tricoteuses, j'aime autant celles de Robespierre.

Notre galerie n'est pas terminée : ces êtres équivoques, ni hommes ni femmes, mêlant les vices d'un sexe aux fai-

blesses de l'autre, se subdivisent à l'infini. Entrez dans cette salle où siége un tribunal; parmi toutes ces figures pointues, osseuses, livides, aiguisées par la chicane, couvertes d'un parchemin plissé et ridé, parmi ces physionomies taquines et avides, vous trouverez des femmes. Quand elles se cramponnent à un vice, soyez sûr qu'elles l'embrasseront d'une étreinte plus forte et plus tenace que nous autres hommes. Une femme qui chicane vaut dix procureurs; une femme qui marchande vaut dix israélistes. Il y en a qui ravivent leur vieillesse et qui baignent leur décrépitude dans la poudre des procès. Celle-là ne lâche pas une contestation de deux schellings sans la grossir et la transformer en protêts, requêtes, enquêtes, accusations et oppositions. Elle connait le Code de procédure mieux qu'un huissier, elle sait par cœur tous les subterfuges du métier. Il y a autant de subtilité dans son esprit desséché et raccorni qu'il y a de rides dans son visage et d'assignations dans son sac. Au moment où je vous parle, elle engraisse onze petits procès, sans compter son grand procès de la chancellerie qu'elle recommence avec extase, bien qu'elle ait été déboutée vingt fois.

A ces traits, reconnaissez la femme si vous pouvez; arbuste que la grêle et la gelée ont fait mourir, dont toute la sève est tarie, qui se tient encore debout par habitude, et dont la tige décharnée laisse à peine reconnaître au botaniste le plus exercé le rameau dont le vent caressait le feuillage, dont la fleur entr'ouverte embaumait l'air, et dont l'éclat lointain apparaissait sous la verdure. Hélas! pauvre Yorick, vous que je promène à travers cette galerie de squelettes, où la place du cœur est vide, et qui murmurez du triste spectacle que je vous montre, notre revue sera longue. Si je vous parlais de la joueuse, de

celle qui, l'œil éteint, le regard mat, la tête immobile comme celle de la Méduse, reste pendant douze heures de suite en face de la table fatale, l'ame attachée tout entière aux piles d'or qui décroissent et qui se reforment tour à tour. Il n'y a pas de ville d'Europe où l'on ne trouve quelques exemples de la passion du jeu chez les femmes; mais c'est aux eaux, dans la liberté de ces réunions champêtres et voluptueuses, qu'il faut admirer, dans la perfection de son indépendance, la variété du monstre féminin qu'on nomme *joueuse*. Allez à Bade, pénétrez dans l'établissement de Chabert. Quand vous aurez admiré la beauté du site, l'élégance des appartemens, la diversité amusante des physionomies, entrez dans le salon de roulette: vous y verrez de nobles dames assises devant le tapis vert, à côté d'un aventurier ou d'un escroc.

C'était un dimanche, je m'en souviendrai toujours: sous ces beaux portiques ornés de glaces et de dorures, plus de vingt femmes d'une physionomie distinguée, élégamment vêtues, réservées dans leurs manières, subissaient et suivaient avec un courage imperturbable et infernal les chances de la rouge et de la noire; tenant d'une main leur petit rateau, et de l'autre les cartes sur lesquelles elles marquaient avec des épingles les diverses chances du jeu. L'une d'elles, extrêmement jolie, pouvait avoir vingt-cinq ans; elle portait un simple bonnet de soie avec un voile de gaze, une robe de soie puce et point de dentelles; tout son extérieur était simple et comme il faut. Je ne pus m'empêcher de la remarquer; et tant que je restai à Bade, mon observation ne put se détacher d'elle. Sa main était petite, délicate et blanche; quand elle se dégantait, on voyait briller à ses doigts plusieurs belles bagues. Le matin, à midi, le soir, toujours, elle était à la même place, sans

repos, sans distractions, lançant les pièces de cinq francs sur la couleur qu'elle choisissait, les ramenant quelquefois avec le rateau, se détournant à peine pour regarder son mari, homme très-distingué, qui n'avait pas l'air de la blâmer, de s'étonner, ni de vouloir l'arracher à sa passion. A la fin de la journée, tous les muscles de ce visage jeune et frais étaient tendus et comme pétrifiés. Il y avait sur ce front jauni une immobilité hagarde, et dans cet œil fatigué un regard fixe et terne qui ne semblait plus voir les objets. Cette femme était-elle mère?

Une autre femme, anglaise de naissance, rivalisait avec elle: mais elle était vieille. Jamais je n'ai vu l'âge avancé et la dignité du rang s'avilir d'une manière plus hideuse. L'époque de toutes les prétentions et de tous les hommages était passée pour elle: aussi ne déguisait-elle aucune de ses émotions. Sa main ridée tremblait d'impatience, jusqu'au moment où son rateau pouvait ramener le gain ou pousser l'enjeu. La sueur de l'agonie brillait sur son front dégarni; et toujours cette malheureuse demeurait enchaînée à la table verte, comme Sisyphe à son rocher.

Après tout, cette passion horrible peut passer pour une maladie et un malheur; elle absorbe la vie, elle suce le sang, elle détruit la fortune, elle porte son châtiment avec elle. Mais que direz-vous des intrigantes politiques, jeunes et vieilles, ambitieuses de pouvoir et de crédit, avides d'argent, mêlant leurs petites vues aux plus grands intérêts, décidant les destinées de la nation, faisant, si j'ose le dire, au fond de leur boudoir, la cuisine administrative ou parlementaire; respectées cependant, brillantes, et quand elles ont foulé aux pieds tous les attributs les plus heureux et les plus nobles de

leur sexe, trouvant des places pour leurs enfans et pour leurs maris.

Dans les intérêts de la vie domestique, la femme est plus mesquine dans ses vues, moins libérale, moins généreuse parce qu'elle est plus craintive. Ce défaut, si c'en est un, devient une qualité dans l'administration du ménage. L'homme gagne et dépense : la femme économise et ordonne; sa vue délicate et perçante se porte sur tous les détails; elle ferme ces mille issues imperceptibles par lesquelles l'argent et la fortune pourraient glisser et s'évanouir, pendant que le chef de la famille s'occupe de hautes spéculations ou d'affaires majeures. Mais imaginez ce même génie, excellent dans la famille, admirable à sa place, imaginez-le porté dans la vie publique : au lieu d'un esprit de prudence et d'attention, vous n'avez plus qu'un intérêt cupide et bas; les grandes vues sacrifiées à une petite avidité misérable, à une personnalité restreinte. Que devient la patrie? que deviennent même la considération et l'honneur dont un parti a toujours besoin? Non, non, telle n'est point la destination des femmes.

De quoi ne sont-elles pas capables, quand elles veulent accepter leur rôle? A quel abaissement se résignent-elles lorsqu'elles en changent! Héroïsme, dévouement, grandeur d'ame, talent, sacrifice, influence immense, tout leur appartient. Leurs passions même, tempérées par l'atmosphère de la vie privée, balancées par leurs devoirs de mère et cet admirable instinct de bienfaisance et de sympathie qui leur est propre; leurs caprices qui ont tant de grâce, et leurs faiblesses qui naissent si souvent de leurs vertus, se colorent d'un reflet plein de charme, quand la famille les entoure, quand les hommages d'un salon les environnent, quand le prestige des arts augmente leur prestige naturel. Mais elles, entrer dans l'arène des intérêts bru-

taux, des passions violentes, des cupidités viriles! elles, se faire athlètes! elles, parler de prime et de report; prendre part à la lutte du négoce, à la lutte de la Bourse, à la lutte du Parlement! emprunter à l'autre sexe ce qu'il a de pire sans garder ce que leur sexe a de plus excellent! elles, négocier, intriguer, aller et venir, discuter, disputer, régler un bilan, faire l'escompte, supputer des gains, entrer dans des spéculations, tromper, pérorer, manigancer, courir après les places, assiéger le ministre, fatiguer les antichambres, pétitionner, plaider, harceler celui-ci, séduire celui-là, réclamer une pension, faire de la diplomatie! Leur faiblesse va se changer en traîtrise, leur finesse en fourberie, leur émotion facile en fièvre inquiète et brûlante, leur zèle en fanatisme odieux. Napoléon, Byron, Talleyrand avaient bien raison : la femme qui se mêle de ces choses est haïssable. Voyez avec quel dégoût elle a été repoussée et frappée d'anathème par ces trois hommes, les premiers de leur tems, les premiers de leur caste.

En voici une qui, pour l'instruction et pour l'esprit, serait à peine maîtresse de classe dans une institution de jeunes personnes. Elle tient *bureau* d'intrigues; elle vous dira les espérances de la Hollande, les plans que l'on prépare au grand Caire : elle dénombrera, si vous voulez, l'armée du pacha d'Egypte; un jeune secrétaire, attaché à l'ambassade de Grèce près l'empereur Othon, lui écrit régulièrement toutes les semaines et la tient au courant. Elle a dans sa poche la liste complète des carbonari du Piémont; elle va vous tarifer les consciences du cabinet de Saint-Pétersbourg; une lettre en chiffres de Metternich à Pozzo di Borgo ne l'effraie pas; elle sait mieux que le colonel Caradoc ou Georges Villiers le baromètre des caprices féminins qui font passer la jeune Christine de la gaîté à la

tristesse ; que ne sait-elle pas ? Le bout de son éventail remue vingt polices secrètes ; une lettre tracée de sa plume met tout un ministère en mouvement ; elle est doyenne de la diplomatie : c'est la femelle de Talleyrand. Elle protège les suzerains d'Allemagne quand ils visitent la cour de Londres. Jamais ambassadeur ne serait bien reçu s'il ne se présentait à l'ombre de ses ailes. On lui demande des renseignemens politiques ; on va savoir chez elle sur quelle fraction du Parlement on peut compter. Qu'elle dise un mot, le torysme va monter ou descendre, grandir ou s'abaisser, resplendir ou mourir.

Et tout cela, sans grande peine apparente, avec la même aisance et la même disinvolture de gestes et de mouvemens qui distingue la femme galante recevant un billet en présence de son pauvre et crédule mari. Elle valse, elle galope ; à peine pose-t-elle le pied. Elle ne manque pas un quadrille, et vous la croyez tout entière à ce plaisir qui semble une passion. Pas du tout : pendant que le violon fait sonner le *si* bémol, elle donne le mot d'ordre d'une petite révolution de palais qui aura lieu demain matin, ou d'un bouleversement universel dans les bureaux et les ministères. Vous la croyez bien attentive à détacher les grains empourprés de cette grenade servie au dessert : eh ! non ; elle écoute, elle épie, elle vient de saisir au passage trois paroles prononcées à demi-voix, et qui mettent à jour les intentions les plus secrètes du conseil intime. Machiavel en jupons, Mazarin en cornette, c'est chez Almack, c'est dans les pauses d'une contredanse, c'est en feuilletant un album, c'est en causant chiffons avec la jeune duchesse, qu'elle plonge dans les mystères de l'état, mystères qu'elle saura tourner au profit de ses passions et de ses intérêts. Georges IV, homme d'esprit, l'avait devinée quand elle fit sa première apparition, quand ce nez rubicond et ces

diamans étincelans sur le velours noir, brillèrent pour la première fois à sa cour. « Gare à mes premiers ministres! s'écria-t-il. »

Oh! si les femmes savaient combien les affaires, le lucre, les intrigues, les intérêts dans leur nudité et dans leur combat, ont peu de rapport avec le rang que les hommes, Dieu et la société leur assignent! A peine entends-je parler d'une spéculatrice, d'une acheteuse, d'une revendeuse, d'une *tripoteuse* (comme disait Napoléon dans son rude langage), je me la figure laide comme le péché et vieille comme lui. Souvenez-vous de cela, ô mes belles compatriotes! quand on est femme d'affaires ou femme d'intrigues, on a nécessairement la voix dure, le timbre aigre et fêlé, le regard inquiet, la démarche incertaine, l'œil creux, la lèvre blême, la bouche serrée, les narines ouvertes, le front plissé, la taille courbée; voyez s'il vous convient d'être ainsi.

(*Tait's Magazine.*)

Miscellanées.

DEVOUEMENT ET DOULEUR (1).

Avez-vous visité l'Allemagne? Connaissez-vous la lourde diligence que l'on appelle *Eilwagen?* Les diligences de France étaient plus légères en 1812. Il faut voir cette énorme charrette recouverte s'arrêter lourdement en face de l'hôtel des postes et verser dans l'auberge prochaine la foule harassée des voyageurs que son sein recelait. Les coudes appuyés sur la fenêtre d'une petite auberge de Fulda, sur la route de Weimar à Francfort, je contemplais cet intéressant spectacle : bourguemestres, commis, ecclésiastiques, descendant tour à tour de leur cachot mobile, et tout joyeux de respirer à l'air libre.

Dans le nombre se trouvait une femme qui, presqu'à mon insu, attira et fixa mon attention. Couverte des pieds à la tête et presque enveloppée d'un costume d'hiver, ses mouvemens légers et rapides trahissaient l'élégance de sa taille et la symétrie de ses proportions. Le voile noir qui couvrait sa figure ondulait au gré du vent et me laissait

(1) Note du Tr. Le fait intéressant rapporté dans les pages qu'on va lire a été raconté d'une manière plus brève et avec moins de détails par les journaux allemands. Quant à la narration circonstanciée, simple, éloquente et naïve que nous reproduisons, elle est due à Mme Jamieson, l'une des femmes auteurs de l'Angleterre qui mêlent à leurs récits de voyages le moins de détails romanesques, le moins de teintes empruntées à la fiction.

apercevoir des traits jeunes et réguliers. Ma curiosité était éveillée : je ne savais trop pourquoi. Elle se dirigea vers l'auberge où je me trouvais, et je quittai la fenêtre pour la voir entrer. Son pas était ferme et sa démarche assurée : elle appela le garçon d'une voix assez haute et avec cette espèce de familiarité que donne l'habitude des voyages. Le déjeuner qu'elle commanda (il était dix heures) convenait moins à une héroïne de roman qu'à une bonne mère de famille allemande. Ce n'était pas un œuf frais ni une simple tasse de café, mais un repas solide et substantiel : un potage, une côtelette et une pinte de bon vin.

Pendant qu'on faisait ces préparatifs, elle se débarrassa de ses vêtemens de voyage : ils étaient en grand nombre et très-riches; d'abord, un manteau de couleur brune bordé de fourrures; un ou deux schalls, puis une espèce de pelisse tartare descendant jusqu'aux genoux, aux manches larges et flottantes, doublées de soie bleue et bordées de martre. Quand elle eut dépouillé toutes ses enveloppes, elle parut en grand deuil et dans toute la magie de la beauté. J'ai vu peu de tailles plus parfaites, peu de formes féminines plus harmonieuses dans leurs proportions. Elle avait les extrémités petites et déliées, la tête petite aussi; une magnifique chevelure blonde rattachée simplement par des nattes qui rappelaient le style des coiffures gothiques. En cherchant à déchiffrer le caractère de sa physionomie, j'y trouvai surtout l'expression de la franchise, de la confiance et de la loyauté. Cependant ses traits pris un à un offraient plus d'agrément que de régularité. Sa bouche était petite, et ses lèvres serrées semblaient se contracter avec une énergie de résolution qui surprenait. De longs cils blonds descendaient sur ses yeux bruns et brillans, dont l'expression était vive et naturellement gaie. Il y avait de l'harmonie dans sa

voix, dont la vibration retentissante eût choqué sans doute les personnes habituées au demi-murmure de nos salons. A travers le sérieux de sa physionomie, je ne sais quelle gaîté naturelle et instinctive se laissait deviner, et l'on pouvait s'apercevoir d'avance que si la destinée lui avait donné des leçons graves et tristes, la nature l'avait surtout faite pour ressentir la joie et la communiquer. Un geste, un mot, une action ridicule, la frappaient vivement, et l'on entendait jaillir aussitôt un de ces éclats de rire sympathiques et francs, dont la contagion se répandait autour d'elle.

Pourquoi m'intéressais-je à cette femme? Quelle étrange curiosité éveillait-elle en moi? Je ne sais, mais je l'observais d'un œil curieux. Je ne pouvais la prendre pour une grande dame. Il y avait en elle de la fermière aisée: quelque chose de libre, d'indépendant, de sans façon, qui n'a rien de commun avec la retenue et la réserve aristocratiques. Notre grande dame, à nous Anglais, est si froide, si haute, si glacée! Rien d'inconvenant, il est vrai, dans le ton, dans les manières, dans les attitudes de l'inconnue: mais aussi rien qui rappelât les salons d'Almack et la hauteur patricienne. Pourquoi cependant cette richesse inaccoutumée et ce costume demi-tartare, demi-oriental? Tout cela piquait ma curiosité. Elle ôta ses gants: ses doigts étaient couverts de bagues d'argent d'une forme singulière, au milieu desquelles brillait un diamant qui paraissait d'un grand prix. Le conducteur de la diligence s'approcha d'elle, chapeau bas. La maîtresse de l'auberge, qui n'avait pas fait la moindre attention à moi, vint lui offrir ses services d'une manière empressée et caressante. Je savais peu d'allemand, et c'était en vain que je prêtais l'oreille à la conversation animée qui bruissait autour de moi. Enfin, après une demi-heure d'attention soutenue, je

recueillis quelques documens. La jeune femme, qui n'avait pas plus de vingt-trois ans, retournait dans sa famille qui habitait la ville de Deux-Ponts (Zwei-Brücken (1). Seule et sans protecteur, elle venait des déserts de la Sibérie; mais quel motif l'y avait conduite? je ne pouvais le savoir. On parlait vite, le discours était mêlé de beaucoup d'exclamations allemandes, et le mystère ne s'éclaircissait pas à mes yeux. Je fus obligé de sortir pour faire quelques emplettes. A mon retour, je trouvai l'héroïne (car c'était une héroïne) fondant en larmes, et ma femme de chambre allemande auprès d'elle, essayant de la consoler. Je joignis mes consolations à celles de ma femme de chambre, mais sans pénétrer davantage le mot d'une énigme qui m'intéressait de plus en plus. Nous nous séparâmes.

A Francfort, le hasard nous réunit encore dans la même auberge; elle allait à Mayence comme moi, et je lui offris une place dans ma voiture. Ce rapprochement lui permit de me raconter son histoire, non pas d'une manière suivie et détaillée, mais par fragmens et pour ainsi dire par lambeaux. Comme elle parlait allemand, je fus obligé de lui faire répéter plusieurs fois les mêmes événemens et les mêmes mots. Quant aux faits et à leur suite, l'intérêt qu'ils m'ont offert les a trop profondément gravés dans ma mémoire pour que je les aie oubliés. Que personne ne doute donc, je ne dis pas de leur vérité historique et générale, mais de l'exactitude des moindres détails que je vais rapporter. Si un nom m'échappe, je ne le remplacerai point par un autre. Si quelques circonstances d'un moindre intérêt ne se présentent à ma pensée que d'une manière incertaine et confuse, je n'imiterai pas cette

(1) Petite ville de la Bavière, dans le district du *Rhin*.

bonne Mlle de Montpensier, qui remplissait avec son imagination les lacunes de sa mémoire. Ce que je ne puis reproduire, c'est cette voix animée, cette pantomime expressive, cette grâce et cette vivacité des gestes, cette puissance de sensibilité qui me pénétraient d'émotion, et surtout cette naïveté admirable qui se mêlait à tant d'énergie et de force d'ame. Voilà ce que la plume ne peut rendre, quels que soient les efforts de son élégance et les essais de sa puissance pathétique. Quoi qu'il en soit, on trouvera ici, je ne dis pas toute la vérité, mais la vérité seule et telle que me l'a offerte cette curieuse et belle étude du caractère féminin.

L'héroïne (je lui ai déjà donné ce nom qu'elle mérite si bien) était tout simplement la fille d'un riche brasseur de Deux-Ponts. Son père avait cinq enfans, dont deux plus jeunes et deux plus âgés qu'elle. Son frère aîné se nommait *Henri*. Dès sa première enfance, on crut reconnaitre en lui des dispositions brillantes, et son père, le destinant à l'état ecclésiastique, l'envoya à l'université de Munich. A son retour, il rapporta dans sa famille les certificats les plus honorables et des gages d'avancement certain. Il était, disait sa sœur avec enthousiasme, non seulement l'honneur de sa famille, mais l'orgueil de sa ville natale. Tout le monde l'aimait. Il fallait entendre avec quel enthousiasme elle s'exprimait sur son compte. Peut-être la partialité d'une sœur lui dictait-elle ces éloges exaltés. Un prince allemand, dont le nom m'échappe, le choisit pour secrétaire et voyagea quelque tems avec lui.

Henri Ambos avait vingt-huit ans lorsque, par le crédit du prince, son protecteur, il obtint pour lui une chaire de théologie dans l'université de Riga, ville singulière (1),

(1) Capitale de la Livonie, dans la Russie Baltique.

où les juifs sont en majorité, où leur richesse et leur crédit leur assurent le pouvoir réel, si ce n'est l'autorité nominale. La fille d'un riche marchand juif plut à Ambos, qui sut se faire écouter d'elle; mais l'épouser sans la convertir était impossible, et les parens de la juive ne se seraient prêtés ni à la conversion, ni au mariage. La séduction religieuse et la séduction de l'amour marchèrent en même tems. Les rapports et la correspondance des jeunes gens furent découverts par la famille qui défendit à la jeune fille de revoir Henri. Il était facile de deviner les suites de cette injonction : la jeune israélite se déclara convertie, se laissa enlever, et partit secrètement avec lui pour la Silésie, où elle devait recevoir à la fois les deux sacremens du baptême et du mariage. Soit que leur imprudence eût trahi leurs desseins, soit que leurs plans fussent mal concertés, ou que la vigilance de la famille israélite eût été éveillée, on les arrêta sur la route, et le jeune homme, reconduit à Riga, se trouva sous le poids d'une accusation capitale, celle de rapt. Le tribunal était composé en grande partie d'israélites, qui n'étaient point disposés à l'indulgence. Ambos disait pour sa défense que la jeune fille l'avait suivi volontairement et de son plein gré; que sa conversion avait été volontaire; qu'elle était devenue chrétienne et sa femme, ou du moins sa fiancée. Le père niait tous ces faits, et Ambos demanda sa confrontation avec la jeune personne : cette faveur lui fut accordée, malgré les efforts de la famille. Elle parut donc en justice, pâle, tremblante, soutenue par ses parens. Ambos était vis-à-vis d'elle.

« Est-ce volontairement, lui demanda le juge, que vous avez suivi ce jeune homme ?

La jeune fille répondit d'une voix à peine intelligible :

« Non.

— A-t-il employé la violence pour vous y contraindre !

— Oui.

— Êtes-vous chrétienne ?

— Non.

— Vous considérez-vous comme sa fiancée ?

— Non. »

A peine Ambos eut-il entendu ces réponses si différentes de la vérité, si imprévues (et que sans doute la crainte et les menaces de sa famille arrachaient à la jeune fille), le malheureux jeune homme resta quelques minutes stupéfait. Puis à cette immobilité passagère succéda une frénésie violente : il s'élança vers la juive, et on le retint à grand'peine. Au milieu de sa lutte avec ses gardiens, il tira de sa poche un couteau, le dirigea contre sa poitrine, se blessa lui-même aux mains et au visage ; et lorsque, revenant à lui, il aperçut sa maîtresse étendue sans connaissance sur le parquet, et son propre sang qui coulait à grands flots, il se calma tout-à-coup. Aux questions qui lui furent adressées, il ne fit pas de réponse : il ne prononça plus une parole, et on le reconduisit en prison.

La décision du tribunal fut tenue secrète. Henri disparut après cet événement, sans que l'on pût savoir s'il languissait au fond d'un cachot, ou si le dernier supplice avait terminé sa vie.

Sa famille, inquiète, écrivit plusieurs fois à Riga, et ne put obtenir de nouvelles. Un de ses parens se transporta sur les lieux, fit toutes les recherches nécessaires et ne réussit pas davantage. Six années s'écoulèrent ainsi. Le père mourut ; personne n'espérait plus retrouver les traces du malheureux Henri. Une vague étincelle d'espoir vivait encore au fond du cœur de la mère, vieille femme qui penchait vers le tombeau. Le cœur d'une mère est inépuisable d'espérance comme de tendresse.

Un jour enfin, c'était au commencement de 1833, un marchand qui traversait la ville de Deux-Ponts demanda où demeurait la famille Ambos à laquelle il rendit visite. Il lui apprit que, l'année précédente, il avait rencontré en Sibérie, près de la forteresse de Barinska, un homme qui, confondu avec d'autres criminels, et couvert de haillons, travaillait aux grandes routes. Cet homme lui avait dit qu'il était Henri Ambos, pasteur de l'église luthérienne, condamné injustement. Il l'avait supplié avec larmes, et de la manière la plus urgente, de se rendre auprès de sa famille, de donner à ses parens des nouvelles de leur fils, et de les prier de solliciter en sa faveur.

Imaginez ce que je ne puis décrire, et ce que la jeune femme décrivait avec une admirable naïveté; la surprise, l'étonnement, la douleur de la famille. Tous les parens décidèrent d'une commune voix qu'il fallait rédiger une pétition pour le pauvre Henri, et l'adresser aux autorités de Saint-Pétersbourg : mais cette pétition, comment la faire parvenir ? qui la présentera ? Le second frère s'offrit; il avait une femme et deux enfans; c'était le dernier appui de la famille. Sa femme déclara qu'elle ne souffrirait pas que son mari partît. Ce fut alors que la jeune sœur, ma compagne de voyage, prit la parole et se présenta pour accomplir l'entreprise. Il était bien plus probable, disait-elle, qu'une femme réussirait dans un tel dessein : elle trouverait moins d'obstacles, plus de protection et plus de sympathie. Ces argumens prévalurent. Une somme d'argent considérable fut mise à sa disposition, et cette généreuse fille, à la tête si forte, à l'ame si haute, partit pour Saint-Pétersbourg, seule, sans protection :

« Quand ma mère me donna sa bénédiction, me dit-elle, je fis vœu, un vœu renfermé au fond de mon cœur,

et dont Dieu fut témoin, de ne pas revenir vivante sans avoir obtenu le pardon de mon frère. Je ne craignais rien : à quoi la vie m'était-elle bonne, si ma pauvre mère ne retrouvait pas son enfant ? J'avais la force et la santé, je ne doutais pas de mon succès, parce que j'étais résolue : mais, ô ma chère dame ! s'écria-t-elle avec une expression que je ne puis rendre, et en me regardant fixement, me voici de retour, et que vais-je dire à ma vieille mère ? »

Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et elle se rejeta dans le fond de la voiture. Peu d'instans après, elle reprit sa narration. Son voyage fut heureux jusqu'à Riga. Là, elle recueillit les documens qui lui étaient nécessaires sur le procès de son frère, sur son caractère, sa conduite, ses antécédens et ses relations. Munie de ces papiers, elle se rendit à Saint-Pétersbourg où elle arriva saine et sauve au commencement de juin 1833. Elle apportait plusieurs lettres de recommandation, une entr'autres pour un ecclésiastique allemand qu'elle n'appelait que le *bon pasteur,* et dont elle parlait avec l'enthousiasme de la reconnaissance. Elle eut la plus grande peine à obtenir de la police les papiers officiels, relatifs à l'envoi de son frère en Sibérie. Que de hardiesse et de persévérance il lui fallut pour obtenir tous ces documens ? Enfin, secondée par son ami le pasteur, elle rédigea une pétition à l'empereur de Russie, et se présenta chez le ministre de l'intérieur, qui ne l'admit à son audience qu'avec la plus grande difficulté. Il la traita avec beaucoup de dureté et refusa absolument de présenter sa pétition au czar. En vain la pauvre jeune personne tomba à genoux, joignant les pleurs aux prières. L'homme inexorable ajouta la brutalité des paroles à la cruauté des actes.

« Votre frère, madame, s'écria-t-il, est un mauvais

sujet. Il ne mérite aucun pardon. Si j'étais Sa Majesté, je ne lui ferais pas de grâce. »

Agenouillée qu'elle était, elle se releva fièrement, tendit les bras vers le ciel, et s'écria d'une voix forte : « Je prends Dieu à témoin que mon frère est innocent. Je remercie Dieu de ce que vous n'êtes pas l'empereur; il me reste une espérance ! »

Ces paroles hautaines irritèrent le ministre.

« Osez-vous bien me tenir ce langage ? et savez-vous à qui vous parlez ?

— Oui, je le sais; vous êtes Son Excellence le comte C..., mais quand vous seriez plus encore, vous êtes un homme cruel. Je mets toute ma confiance en Dieu, l'empereur et ma bonne cause. »

Il la suivit jusqu'à la porte, lui parlant très-haut et d'un ton courroucé. En vain la malheureuse enfant se présenta tour à tour chez tous les ministres : les plus humains d'entre eux se contentèrent de lui parler avec politesse; personne ne voulut se charger de prendre son parti et de plaider sa cause auprès de l'autocrate. Elle sema les roubles; elle assiéga de ses supplications les officiers subalternes du palais; elle alla se placer sur le passage de l'empereur, à la porte des théâtres, sur les grandes routes, dans les jardins publics : peines inutiles; on la repoussait à coups de crosse de fusil, et les mains qui avaient reçu son argent ne daignaient pas même lui prêter secours. Ainsi se passèrent plus de six semaines; elle espérait tous les matins et se désespérait tous les soirs. Menacée par la police, méprisée des subalternes, elle ne pouvait plus même se présenter chez les ministres, car ils l'avaient fait consigner à leur porte. Ce fut alors que la Providence lui envoya une amie et une protectrice dévouée. La comtesse Élise (je ne me souviens plus de son

nom de famille, et je regrette bien que ce nom d'une femme de cœur ne se retrouve pas sous ma plume) avait pris intérêt à la jeune Allemande. Un jour, elle vit rentrer sa protégée, accablée de chagrin et fondant en larmes.

« Consolez-vous, lui dit-elle, et prenez courage! Je ne puis présenter moi-même votre pétition, je ne l'ose pas. On m'enverrait peut-être en Sibérie, ou tout au moins on me bannirait de la cour. Mais tout ce que je puis faire, je le ferai. Je vous prêterai mon équipage et mes domestiques, vous prendrez une de mes robes, j'obtiendrai une audience en mon nom, et je vous procurerai ainsi le moyen de parler à l'empereur. Le reste dépendra de vous. Quand vous serez devant lui, ce sera votre affaire. Acceptez-vous? vous hasarderez-vous ainsi? »

J'interrompis la jeune personne pour lui demander quelle avait été sa réponse.

« Répondre? oh! je ne le pouvais pas. Je me jetai à ses pieds et je baisai le bas de sa robe.

— Mais n'eûtes-vous pas peur de compromettre votre amie, cette généreuse comtesse?

— J'avoue que cette idée ne me vint pas à l'esprit. Je n'avais qu'une pensée : je voulais obtenir la grâce de mon frère; j'y étais résolue, tout le reste n'était rien pour moi. J'aurais sacrifié ma vie, peut-être même celle d'un; autre que Dieu veuille me pardonner! Dès le lendemain, ce plan s'exécuta. Trois coureurs galonnés précédaient le brillant carrosse de la comtesse; deux chasseurs étaient montés derrière. On annonça la comtesse Élise qui demandait, comme grâce spéciale, une audience particulière à Sa Majesté. Les deux battans des portes dorées s'ouvrirent devant moi, l'empereur s'avança d'un air galant et empressé pour me donner la main; mais tout-à-coup reculant de deux pas...

« Et qu'éprouviez-vous alors? lui dis-je en l'interrompant, le cœur devait vous manquer?

— Non, certes, il battait plus fort et plus vite. Je m'élançai, je tombai à ses genoux ; je joignis les mains et je m'écriai : « Pardon, pardon, Majesté Impériale!

— Qui êtes-vous, me demanda-t-il tout ému, et que puis-je faire pour vous? »

» Il parlait doucement, plus doucement que tous ses ministres ; tant d'espérances, tant de craintes se pressaient dans mon ame que mes pleurs jaillirent malgré moi.

« Que Votre Majesté Impériale me pardonne; je ne suis pas la comtesse Élise, je ne suis que la sœur du malheureux Henri Ambos, condamné injustement. Oh! pardon, pardon, voici les papiers, les preuves. O Majesté Impériale, grâce pour mon pauvre frère! »

» D'une main, je présentai la pétition et les papiers; de l'autre, je saisis le pan de son habit que je pressai contre mes lèvres. « Levez-vous, levez-vous, me disait-il, » mais je ne voulais pas me lever avant qu'il n'eût pris les papiers que je tenais à la main. Mon émotion l'avait gagné. Enfin, il saisit la pétition et répéta : « Je veux que vous vous leviez, mademoiselle, je le veux. » Je pris sa main que je baisai en disant : « Je supplie Votre Majesté de lire ce papier. — Je vais le lire, répondit-il. » Alors je restai debout, immobile, l'œil fixé sur lui, examinant tous ses mouvemens et tous ses gestes avec l'attention la plus ardente. Il parut surpris, sa physionomie changea deux ou trois fois. « Est-il possible? s'écria-t-il, mais c'est affreux! » Quand il eut fini, il replia le papier; et, sans autre question, sans autre observation : « Mademoiselle, dit-il, votre frère a sa grâce. »

» Ce peu de mots vibra jusqu'au fond de mon être, et je

ne pourrais me rappeler aujourd'hui de quelles expressions je me servis pour remercier l'empereur :

« Votre Majesté Impériale est un Dieu sur la terre, lui dis-je à peu près ; est-il bien vrai que mon frère ait sa grâce ! Vos ministres n'ont jamais voulu me laisser vous approcher ; et même je tremble maintenant...

— Ne tremblez pas, n'ayez pas peur ; vous avez ma promesse. »

» Il me prit par la main, me releva, me conduisit jusqu'à la porte ; j'essayai de le remercier, la voix me manquait, il me tendit sa main que je pressai sur mes lèvres. Oh ! oui, c'est un homme excellent que l'empereur, mais il ne sait pas combien ses ministres sont cruels, tout le mal qu'ils font. »

J'ai cherché à reproduire cette scène telle que l'héroïne me la raconta. Le mouvement dramatique qu'elle y jetait, la voix de l'empereur qu'elle imitait, ses attitudes variées, la vivacité de son action et de ses paroles, me causèrent une émotion plus vive que celle de toutes les représentations dramatiques dont j'ai été témoin.

A son retour, elle reçut les félicitations de sa bienfaitrice et du pasteur, qui lui conseillèrent de ne révéler à personne son audience avec l'empereur. Au premier élan de sa joie succéda un abattement profond ; elle se rappela tous les obstacles qu'elle avait dû vaincre, elle craignait encore quelque nouveau malheur. Tant que le désir du succès l'avait soutenue, elle s'était sentie animée d'une force surnaturelle. Parvenue au but de sa course, son énergie s'affaissa, ses longues fatigues pesèrent sur elle de tout leur poids, et une fièvre nerveuse la força à garder le lit. Quatre jours après son entrevue avec l'empereur, elle était occupée à lire dans son lit ; la nuit était close, sa

bougie brûlait auprès d'elle, elle leva les yeux ; à l'extrémité opposée de sa chambre, son frère ou l'image de son frère se tenait debout. « Mon Dieu ! Henri, s'écria-t-elle, est-ce donc vous ? » Le fantôme ne répondit pas, mais s'approcha lentement, d'un air grave, et fixant sur sa sœur un œil mélancolique, il resta quelque tems debout auprès du lit. Saisie de terreur, elle ne bougeait pas. Enfin, par un effort violent, sa langue se délia et elle réussit à appeler la fille de l'hôtesse qui couchait à côté. Louise, c'est ainsi que s'appelait cette dernière, accourut et le fantôme s'évanouit.

« Un froid mortel m'avait saisi le cœur, me disait Mlle Ambos. Oui, me répétai-je à moi-même, mon pauvre Henri est mort, et Dieu lui a permis de venir me voir. Cette idée me poursuivit toute la nuit et tout le jour suivant. Mais le surlendemain, c'était un lundi, un laquais portant la livrée de l'empereur frappa à la porte de mon hôtel, et me remit la grâce de mon frère signée, scellée et paraphée. Oh ! quelle joie, madame, quelle joie ! j'oubliai tout. Le ministre qui m'avait si maltraitée et si mal reçue me fit offrir d'envoyer en Sibérie chercher mon frère, afin de m'épargner les frais et les fatigues du voyage. Je refusai, je ne voulais pas que ce précieux papier qui contenait tout mon bonheur se trouvât en d'autres mains que les miennes. J'avais bien résolu de le porter moi-même. C'était à moi, et à moi seule, de briser ces chaînes qui m'avaient fait tant de mal, et dont le poids oppressait tant mon cœur.

» Je terminai bien vite tous mes préparatifs et je partis pour Moscou. J'y arrivai en trois jours ; la ville dans laquelle mon pauvre frère se trouvait exilé était située à neuf mille verstes au-delà de Moscou, et la forteresse destinée à renfermer les malfaiteurs plus loin encore. Je

ne suis pas forte en géographie, et je ne puis vous indiquer avec exactitude la situation de cette ville ; tout ce dont je me souviens, c'est que je voyageai en poste pendant sept nuits et sept jours, dormant dans la voiture ; après quoi, épuisée de fatigue, je me reposai deux jours et recommençai mon voyage qui dura sept autres jours et sept autres nuits.

— Seule ?

— Seule, et sans autre protection que quelques mots de recommandation que j'avais emportés de Saint-Pétersbourg. Les routes étaient excellentes, les maisons de poste situées à des distances régulières : nous voyagions rapidement. Mais point de maisons sur la route, point d'auberge. Le pain qu'on nous offrait ressemblait à de la suie détrempée dans de la graisse et durci ensuite. Je n'osais y toucher, la nausée s'emparait de moi. Oh ! quelles sensations, madame, que celles que j'éprouvais pendant que nos chevaux tartares m'emportaient, rapides comme le vent, à travers ces vastes, silencieuses et solitaires plaines, qui semblaient n'avoir pas de bornes ! La tête me tournait. Je ne croyais plus à la réalité de tout ce qui m'arrivait. A tant de centaines de lieues de ma famille, seule au milieu des déserts, quand je m'éveillais au milieu de la nuit et que je cherchais à savoir où j'étais, j'avais peine à rallier mes pensées. Oui, le souvenir de ce voyage me fait encore frissonner. Deux ou trois fois de méchans hommes m'arrêtèrent, mais je savais me défendre, et mes gestes, ma voix, mon attitude prouvaient une résolution devant laquelle ils reculèrent. Au milieu de tant de fatigues et de dangers, l'espoir de revoir mon frère et la certitude de lui apporter sa grâce me soutenaient et me rendaient tous les sacrifices faciles et légers. »

Ce fut dans les premiers jours du mois d'août que la

courageuse jeune fille aperçut enfin la citadelle qui servait de prison à son frère. On la conduisit au gouverneur qui la reçut poliment. Quand elle lui présenta la grâce d'Henri, sa main tremblait d'une impatience et d'une joie qu'elle ne pouvait réprimer, qu'elle pouvait à peine supporter. L'officier déplia lentement le papier et passa plus de cinq minutes à le lire; il ne contenait que six lignes. Son air était grave et presque sombre. Enfin, il murmura les mots suivans :

« J'en suis désolé, mademoiselle, mais le jeune homme désigné dans ce papier, Henri Ambos, est mort. »

Paûvre sœur ! elle tomba de son long sur la terre. Nous voyagions la nuit lorsque Mlle Ambos s'arrêta au milieu de son récit. Elle fut quelque tems avant de se remettre. Les larmes la suffoquaient; elle se tordait les mains avec désespoir; enfin, elle s'écria :

« Ah ! bon Dieu ! quelle horrible destinée fut la mienne ! aller si loin et faire tant de démarches pour ne trouver son frère que dans le tombeau ! C'est horrible, répéta-t-elle plusieurs fois. »

Le malheureux jeune homme était mort une année auparavant; comme il avait les fers aux pieds, un de ses fers lui avait blessé la jambe, et cette plaie négligée s'était changée en ulcère. Après six semaines de souffrances, la mort vint à son secours. Qu'on imagine ce qu'il avait dû souffrir, ce jeune homme d'une éducation distinguée, et qui, pendant cinq ans, à la fleur de l'âge, confondu avec les plus vils malfaiteurs, avait brisé les pierres et fait des travaux de terrassement sur les grandes routes de Sibérie. Qui que vous soyez, lecteur, si vous avez ame d'homme, je vous vois, vous frémissez de colère; vous jetez là mon livre; vous parcourez votre chambre à grands pas. Remettez-vous, j'ai peu de chose à vous dire encore.

La pauvre enfant reprit la route de Saint-Pétersbourg. A peine arrivée, elle tomba malade; tout le monde s'intéressait à elle. Le bruit de son héroïsme et de son malheur s'était répandu ; les premiers noms de l'aristocratie russe vinrent s'écrire chez le concierge de son hôtel. L'empereur et l'impératrice lui envoyèrent des cadeaux magnifiques, entre autres, ces pelisses, ces fourrures et ces diamans qui avaient attiré mon attention. L'empereur manifesta le désir de la voir; il lui adressa des paroles de bienveillance.

« Hélas! s'écriait la jeune fille en me racontant tout cela, ni lui ni l'impératrice ne pouvaient me rendre mon frère. J'avais écrit à ma famille, mais sans oser lui dire toute la cruelle vérité, je n'avais pas le courage de porter à ma vieille mère ce coup mortel. Maintenant, madame, quelle douleur c'est pour moi de revenir auprès d'elle et d'avoir à remplir un devoir si cruel! Il va falloir lui dire la vérité que je n'ai pas osé lui écrire.

» Vous croyez connaître toute mon histoire, hélas! non, madame; ce qui me reste à vous apprendre est plus affreux encore que ce que vous savez. Je quittai Saint-Pétersbourg en octobre, et je me rendis à Riga où tous ceux qui avaient connu Henri m'accueillirent avec bonté; il me restait encore quelque chose à faire. Je m'étais promis de voir celle à laquelle mon pauvre frère devait tous ses malheurs, de lui parler, de lui reprocher son ingratitude et sa lâcheté. C'était comme un besoin pour moi. Il me semblait que Henri serait vengé, et que moi-même j'allègerais le poids de la douleur insupportable qui m'accablait. Mes amis me dissuadèrent, prétendant que ce serait inutile et presque odieux. C'était, disaient-ils, une action peu chrétienne; qui ne servirait à rien, et il fallait pardonner. J'obéis. Je quit-

tai Riga et m'arrêtai à Poyer, sur la frontière prussienne, où les douaniers examinèrent mon bagage. « Quoi ! s'écria le chef des douaniers en lisant mon nom inscrit sur mes malles, vous seriez Mlle Ambos, la sœur du professeur, mon intime ami ! » Et le pauvre homme pleurait, et le *kutscher* (conducteur), qui connaissait notre histoire, imitait le douanier. Je lui dis que le seul service qu'il pût me rendre était de me faire expédier à la hâte, car il me restait à peine, après ce long voyage, de quoi retourner dans ma famille. En effet, grâce à cet officier, nous partîmes deux heures plus tôt. Au relais suivant, le kutscher, qui s'était arrêté pour faire rafraîchir ses chevaux, vit une calèche passer et me dit : « Mademoiselle, vous n'avez pas remarqué les personnes qui se trouvaient dans cette voiture qui vient de nous croiser ? C'étaient la fiancée de votre frère, la juive, son frère et sa belle-sœur ! » Imaginez ma surprise : il me semblait que la Providence me l'envoyait. Je savais qu'elle serait forcée de s'arrêter à la douane. J'ordonnai au kutscher de tourner bride, et je lui promis quelques florins de récompense si nous atteignions la calèche. Les chevaux volèrent comme le vent. A peu de distance de la douane, j'aperçus leur équipage ; mon cœur battait avec force, mais non de crainte.

» Je m'approchai de la calèche où se trouvaient deux dames. « N'êtes-vous pas Émilie S..., demandai-je à l'une d'elles ? » Je crois que mon air résolu, mes lèvres pâles et tremblantes, mon œil fixe durent les épouvanter.

« Oui, répondit celle à qui je m'adressais ; que me voulez-vous et qui êtes-vous ?

— Je suis la sœur d'Henri Ambos, que vous avez assassiné ! »

» Elle poussa un cri, les officiers de la douane accou-

rurent pour la secourir ; mais je tenais la portière de la calèche. « Je ne suis venue pour vous faire aucun mal, lui dis-je : vous êtes la meurtrière de mon frère ; il vous aimait, vous l'avez tué ; que Dieu vous punisse pour cela ! soyez malheureuse jusqu'à la fin de votre vie ! »

» En prononçant cette malédiction, je m'évanouis et on m'emporta. Quand je recouvrai l'usage de mes sens, tout avait disparu ; je me trouvais sur la route de Berlin. »

Tel fut le récit de cette intéressante jeune fille qui, en arrivant à Mayence avec moi, me montra la grâce de son frère qu'elle avait conservée, une lettre de la comtesse Élise et tous les papiers relatifs à cette affaire, papiers qui prouvaient la vérité de sa narration jusque dans les moindres détails.

Le lendemain matin il fallut nous quitter : je descendais le Rhin, et elle allait à Deux-Ponts où elle espérait arriver deux jours plus tard. Le soir, je lui dis que je serais obligée de partir à six heures du matin.

« Vous avez pris intérêt à moi et à mon frère, me dit-elle, je ne veux pas encore vous dire adieu. Je m'éveillerai demain pour vous voir partir. » Elle tombait de fatigue, car elle avait fait toute la route sans dormir de Berlin à Mayence. Un corridor très-étroit séparait nos deux chambres ; elle laissa la porte de la sienne entr'ouverte, afin de pouvoir entendre le bruit que l'on ferait à mon départ. L'aube reparut : tout était prêt, et elle ne se montrait pas ; j'entrai chez elle, elle dormait d'un sommeil profond et calme, sa belle tête blonde appuyée sur un de ses bras. Jamais je ne vis plus belle créature ; je la contemplai pendant quelques minutes avec admiration, je ne voulus pas éveiller la noble héroïne ; je baisai son front candide et je partis.

(*German Sketches.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Découvertes récentes du docteur Faraday dans l'étude des phénomènes électriques. — Ce savant professeur, dans le cours de ses recherches sur une loi générale et importante de l'action électro-chimique, dans lesquelles il était obligé de mesurer exactement la quantité de gaz fournie par la décomposition de l'eau et de quelques autres substances, a été conduit à l'observation d'un fait curieux qui, jusqu'alors, n'avait point été noté et dont la connaissance, s'il l'avait acquise plus tôt, lui aurait fait éviter un grand nombre d'erreurs et de méprises qu'il a reconnu depuis avoir commises dans la conclusion qu'il a tirée de ses premières expériences. Ce phénomène, à la découverte duquel il attache une grande importance, c'est la recombinaison des élémens de l'eau, qui auparavant avaient été séparés par l'action de la pile voltaïque, lorsqu'ils sont laissés en contact avec les fils ou les plaques de platine qui ont servi de pôles; car, dans ces circonstances, on remarque que les gaz diminuent graduellement de volume, que l'eau se forme de nouveau, et même qu'à la fin tous les gaz disparaissent.

Ce n'était pas assez d'avoir mis le fait de la recombinaison des gaz hors de doute, il fallait encore en chercher la cause qui ne pouvait pas être l'action galvanique, puis-

que cette reproduction de l'eau se faisait après qu'elle avait complétement cessé. D'abord, M. Faraday constata que la réunion des élémens de l'eau était principalement due à l'action du morceau de platine qui avait servi de pôle positif; ensuite il remarqua que le même morceau de platine produirait un effet semblable sur tout autre mélange des gaz oxygène et hydrogène, quel que fût le moyen chimique que l'on eût employé pour les obtenir. Plus tard il découvrit, à l'aide de nouvelles recherches, que le platine qui avait servi de pôle négatif pouvait produire le même effet; enfin, il reconnut que la seule condition indispensable pour que le platine puisse posséder cette propriété, c'est qu'il soit parfaitement clair, et que les moyens mécaniques ordinaires de le nettoyer peuvent suffire pour l'adoucir, sans que l'on soit obligé d'avoir recours à l'action d'une batterie. Des plaques de platine nettoyées avec un bouchon, un peu d'émeri et de l'eau, ou de l'acide sulfurique étendu, jouissent de propriétés très-actives; mais celles dont l'action a été le plus énergique sont celles qui, après avoir été chauffées dans une forte solution d'alcali caustique, sont plongées d'abord dans l'eau pour enlever l'alcali, et ensuite dans de l'huile de vitriol bien chaude; après quoi on les laisse pendant dix ou quinze minutes dans l'eau distillée. Ainsi préparées, les plaques de platine, placées dans des tubes qui contiennent un mélange des gaz hydrogène et oxygène, déterminent la combinaison graduelle de ces élémens. Au commencement, l'effet est lent, mais il devient plus rapide par degrés, et la chaleur produite par cette combinaison est si élevée qu'elle détermine souvent l'ignition et l'explosion.

M. Faraday classe ce phénomène dans la même catégorie de ceux découverts par Davy dans le platine brillant;

par Dobreiner dans le platine spongieux, lorsqu'il agit sur un jet d'hydrogène à l'air atmosphérique ; enfin, il le rapproche de ceux que MM. Dulong et Thénard ont constaté par de nombreuses et curieuses expériences. En cherchant à se rendre compte de ces effets remarquables, il a émis quelques idées nouvelles sur l'élasticité d'une masse de substances gazeuses entourée de surfaces solides. Il regarde l'élasticité des gaz comme dépendant de l'action mutuelle des particules, surtout de celles qui sont contiguës les unes aux autres ; mais cette réciprocité d'action ou de répulsion, si l'on veut, n'existe plus sur les côtés extérieurs des particules qui sont en contact avec la substance solide. Raisonnant ensuite sur le principe établi par Dalton, que les particules des différens gaz sont indifférentes les unes aux autres, il en conclut que les molécules d'un gaz ou d'un mélange de gaz qui sont le plus rapprochées du platine ou de tout autre corps solide d'une nature chimique différente de la leur, touchent la surface de ce corps par un contact aussi rapproché que celui par lequel les molécules d'un corps solide ou liquide se touchent entre elles. Cette proximité des molécules, combinée avec l'attraction directe qu'exerce le platine ou tout autre corps solide sur les particules gazeuses, suffit, d'après lui, pour rendre efficace l'affinité qu'ont entre elles les molécules d'oxygène et d'hydrogène ; car, en effet, ces conditions équivalent à une élévation de température ou aux autres circonstances que l'on sait être capables d'augmenter la force des affinités qui sont inhérentes à ces substances elles-mêmes.

Il est cependant quelques circonstances qui s'opposent à l'action du platine et que M. Faraday a constatées par une foule d'expériences extrêmement curieuses. Ainsi,

de petites quantités d'oxyde de carbone ou gaz oléfiant, mêlées aux gaz oxygène et hydrogène, empêchent totalement l'effet que nous venons d'indiquer; tandis que de grandes quantités d'acide carbonique ou de gaz oxyde nitreux n'y mettent aucun obstacle; et il est remarquable que les premiers de ces gaz n'empêchent l'action des plaques de platine que tant qu'elles sont en contact avec elles; car si on retire les plaques de ce mélange et qu'on les mette avec de l'oxygène et de l'hydrogène purs, ces élémens se combineront nécessairement.

Hydrographie.

Abaissement du niveau de la Baltique. — Depuis long-tems les habitans des bords de la mer Baltique avaient observé que le niveau des eaux semblait s'abaisser insensiblement, et laisser à découvert une grande portion des terres sur la côte. Les observations que l'on vient de faire pendant les vingt dernières années ont pleinement justifié cette supposition. D'après les anciens naturalistes, il paraît que ce phénomène est surtout très-remarquable dans les contrées les plus voisines du pôle nord. On peut citer à l'appui de cette assertion les lacs du Danemarck, qui, pour la plupart, sont aujourd'hui à sec; la Suède et la Norwége qui formaient une île, il y a deux mille cinq cents ans; la ville de Pitea qui, dans l'espace de quarante-cinq ans, s'est trouvée à deux milles de la mer, et celle de Loulea qui en est aujourd'hui à un mille; le vieux port de Lodisa, situé à quatre milles de la mer, et celui de Vesterwich à deux. Lorsque Tornéo fut bâtie, les vaisseaux du plus fort tonnage entraient dans son port; à

l'heure qu'il est, cette ville se trouve au milieu de la Péninsule. Il n'a fallu que quelques années pour unir les îles de Errgsoe, Caroe, Apsoe et Testeroe qui étaient séparées l'une de l'autre par les mers.

C'est en combinant ces faits avec une foule d'autres observations que Celse et Linnée calculèrent dans quel rapport s'abaissaient les eaux de la Baltique. D'après leurs supputations, il paraîtrait que le niveau des eaux descend de quatre pouces par siècle. En admettant cette théorie, et en poursuivant la progression arithmétique, il résulterait que le bassin de cette mer sera à sec dans deux mille ans. Il ne faut pas cependant ajouter une foi aveugle aux supputations des savans que nous venons de citer, car, d'après de nouvelles observations, on a dû réduire le chiffre qui exprimait la retraite des eaux. Les savans modernes n'ont pas entièrement adopté cette opinion, parce qu'ils pensent généralement que le fond de la mer dans l'hémisphère septentrional s'est déprimé d'un degré, et que dès lors le niveau de l'eau ne s'est pas abaissé.

Quoi qu'il en soit, il est difficile de décider jusqu'à présent laquelle de ces deux opinions est la plus plausible; ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les eaux de la Baltique se retirent de jour en jour; que le lit des lacs et des rivières de cette contrée se rétrécit sans cesse, et que les ports se comblent, en sorte que tôt ou tard les villes établies sur les bords de cette mer seront obligées de creuser des canaux, ou d'établir des chemins de fer jusqu'à la mer, si elles veulent maintenir leur commerce maritime au même degré de prospérité où il se trouve maintenant.

Littérature.-Poésie.

Description poétique de Londres par un Mandarin chinois. — Les Chinois aiment la poésie avec passion et composent des poèmes sur tout et à propos de tout. Histoire, chronologie, philosophie, religion, morale, jurisprudence, agriculture, beaux-arts, chez eux tout est du ressort du poète. Il existe un poème chinois très-estimé sur la manière de préparer, de faire cuire et de manger le bœuf. En Chine, personne ne se croit dispensé d'apprendre les règles de l'art poétique; quelle que soit la profession d'un Chinois, avant tout il est poète; aussi, depuis le mandarin lettré jusqu'au pêcheur qui jette ses filets dans le *fleuve bleu*, chacun prête une oreille attentive au moindre récit animé par le rhythme et les images.

Parmi le grand nombre de pièces de vers que le savant John Francis Davis a recueillies dans un *Essai sur la poésie chinoise*, recueil qui a été publié récemment dans le deuxième volume des *Transactions de la Société royale Asiatique*, nous avons choisi un petit poème sur Londres, spécimen assez bizarre qui nous a paru, plus que tout autre, devoir piquer la curiosité de nos lecteurs.

L'auteur de l'ouvrage que nous allons traduire est un homme érudit et qui occupe un rang distingué à Pékin; c'est à Londres même où il s'était rendu en 1813, pour accompagner un des lords-commissaires de la Compagnie des Indes, qu'il a puisé tous les faits qui lui ont servi à composer son poème. En 1817, la *Revue Trimestrielle*, étonnée d'entendre célébrer la capitale de la Grande-Bretagne dans les contrées les plus éloignées de l'Asie, annonça en peu de mots l'apparition de cet ouvrage;

mais M. Davis est le premier qui ait eu l'heureuse idée de nous en donner la traduction entière à la suite du texte original. Le poème a pour titre : *Dix Stances sur Londres*, et contient une description fort simple de cette capitale. Les stances sont régulières, tous les vers ont la même mesure et sont coupés par les mêmes repos. On y remarque quelques erreurs, de fausses déductions et des faits exagérés. Nous avons souligné tout ce qui nous a paru s'éloigner un peu trop de la vérité.

I.

Bien loin, au milieu de l'Océan, vers le nord-ouest, s'élève une île puissante habitée par un peuple nombreux ; c'est l'Angleterre. Le climat de ce pays est très-rigoureux. *La hauteur des maisons est si prodigieuse, que le sommet des toits se perd dans les nues et touche jusqu'aux astres.* Les Anglais sont religieux, ils aiment les cérémonies de leur culte et ont *le plus grand respect pour ceux qui se nourrissent de la lecture des livres sacrés. Ils portent tous en naissant une haine inplacable contre la France ; jamais ces deux nations n'ont fait entre elles suspension d'armes.*

II.

A voir les montagnes fertiles de l'Angleterre et les richesses qui couvrent leurs sommets, vous croiriez apercevoir les sourcils arqués d'une jeune beauté. La nature a été prodigue envers les femmes de cette nation, elle les a favorisées de ce qu'elle a de plus parfait ; aussi, *exercent-elles sur les hommes une influence sans bornes*, et *sont-elles partout traitées avec la plus grande considération.* Les joues des jeunes filles sont toujours fraîches comme la fleur nouvellement éclose ; leur figure est plus belle qu'une blanche perle. Les maris aiment leurs femmes, les femmes aiment leurs maris ; *ils vivent tous ensemble jusqu'au déclin de l'âge dans l'harmonie la plus parfaite.*

III.

J'aime, par une belle soirée d'été, confondu dans les groupes nombreux des promeneurs, à visiter les hameaux et les jardins qui embellissent les dehors de la ville; je cueille une fleur dans la prairie où les chevaux paissent en liberté; je franchis l'enclos où bondissent les bestiaux. Ici, le laborieux moissonneur ramasse en chantant la gerbe jaunissante, tandis que l'oisif, errant çà et là, cueille des fleurs, et *invite le passant à se retirer pour éviter l'atteinte des brouillards.*

Vient ensuite la quatrième stance, que nous nous dispensons de reproduire; elle est consacrée à la description de nos théâtres. Le poète fait remarquer à ses lecteurs que les portes du théâtre de Londres sont fermées pendant le jour, et que ce n'est que la nuit que l'on y donne des représentations. Cette réflexion, qui pour nous serait fort insipide, est cependant bien à sa place, car l'on sait qu'en Chine les représentations scéniques n'ont lieu que pendant le jour. L'auteur continue ainsi :

V.

Sur ces rives fortunées coule un fleuve tranquille, traversé dans sa largeur par trois ponts admirables; là-bas, sous les arches immenses s'avancent *les vaisseaux à pleines voiles, tandis qu'au-dessus et non loin des nuages se trouve le chemin que suivent les hommes et les chevaux.* Du sein des eaux s'élèvent des masses énormes de pierre qui coupent le cours du fleuve et semblent l'encaisser comme dans neuf canaux différens; je ne saurais comparer tous ces ponts qu'à celui de *Loyang*, le plus grand, le plus élevé et le plus beau de notre empire.

VI.

C'est une contrée riche, très-peuplée et bien surprenante que l'Angleterre. Nulle part on ne trouverait des manufactures aussi vastes, des ouvriers plus habiles. La résidence des rois est noble et majestueuse, et souvent des arbres de haute-fu-

taie ombragent la façade des maisons des simples particuliers. Les jeunes gens qui appartiennent à la noblesse ne se promènent jamais qu'à cheval ou en voiture ; et les femmes qui veulent plaire se parent de vêtemens de soie. . . . .

VII.

Chaque maison compte plusieurs étages; c'est partout le cachet de la grandeur et de la magnificence; l'entrée est fermée par une barrière de fer; l'eau jaillit à volonté des murs de chaque édifice. Les appartemens sont décorés de riches étoffes aux couleurs chatoyantes, et l'on peut admirer par dehors, à travers les glaces des fenêtres, le reflet éclatant des tapisseries. A voir toutes ces maisons réunies les unes aux autres, se prolonger à perte de vue, on dirait une perspective d'optique ou un tableau de féerie.

VIII.

A Londres, pendant le neuvième mois de l'année, chacun fait son petit voyage ; les uns changent de demeure et fixent pour quelque tems leur résidence à la campagne, tandis que les autres visitent leurs amis dans leurs retraites champêtres. Depuis le matin jusqu'au soir on entend le bruit monotone des voitures qui roulent et des chevaux qui courent. En automne, *le prix des denrées diminue*, la plupart des habitations sont abandonnées; c'est alors que les maisons sont réparées, restaurées ou embellies.

IX.

Les rues sont spacieuses, unies, bien pavées, et s'entrecoupent les unes les autres à certaines distances; *chacun des côtés est destiné aux piétons ; dans le milieu circulent les cavaliers et les voitures*. Au fracas des voitures et des chevaux se mêle encore le cri des marchands et des chanteurs ainsi que le marteau de l'ouvrier. L'hiver, le chemin est encombré de monceaux de neige, et la nuit mille lampes *suspendues dans les airs, et qui semblent le disputer en éclat aux étoiles du firmament, éclairent les pas incertains de l'étranger.*

X.

Quoique la rigueur du climat n'y permette pas la culture du riz, l'Angleterre n'est jamais exposée aux ravages de la famine. Les Anglais prennent d'assez bon thé qu'ils marient avec de la crême, et mangent en même tems du pain de froment recouvert de tranches de lard ; c'est vraiment un peuple fort singulier que les Anglais. Leurs mets sont très-recherchés; ils les servent sur des plats d'argent, et ne boivent le vin que dans des vases de cristal très-pur. *A table on observe les plus strictes convenances et on ne se présente jamais à un festin qu'après avoir changé de vêtemens !*

Comme on le voit, l'auteur du poème ne s'est attaché qu'à décrire les objets qui ont frappé directement ses yeux; il lui eût été difficile, en effet, de pousser plus loin ses investigations, puisque n'ayant aucune teinture de notre langue, il ne pouvait saisir, ni la nature de nos institutions, ni les rapports qui les lient entre elles ; d'ailleurs, tout ce qui eût pu l'intéresser davantage était audessus de sa portée. Les erreurs palpables dans lesquelles est tombé le narrateur oriental doivent servir à nous mettre en garde contre les relations des voyageurs européens qui, sans aucune connaissance de la langue et des institutions de la Chine, ont publié le récit de leurs voyages dans cette contrée. Sans doute, ils ont décrit avec vérité, souvent avec emphase, tout ce qui a frappé leurs sens, mais ils n'ont pu que nous donner des notices très-inexactes sur les mœurs, les coutumes, les lois, la religion et le caractère moral de l'habitant du Céleste Empire.

Les expressions hyperboliques, les métaphores outrées dont s'est quelquefois servi le poète en donnant la description de certains objets qui avaient stimulé son enthousiasme, nous portent à croire qu'il n'en avait jamais vu de semblables dans sa patrie. Un Italien, un Fran-

çais, un Allemand, seraient-ils donc si étonnés de la *hauteur prodigieuse* des maisons de Londres, et s'écrieraient-ils comme lui : *que le sommet des toits se perd dans les nues et touche jusqu'aux astres.* Le poète confirme par cette exagération le récit de nos voyageurs qui, en général, s'accordent à dire que les maisons de la Chine sont extrêmement basses; mais l'emphase avec laquelle il décrit les ponts qui existaient alors sur la Tamise (à l'époque où l'auteur écrivait, les ponts de *Southwark*, de *Waterloo* et de *New-London* n'avaient pas encore été élevés) peut aussi faire soupçonner les missionnaires d'exagération, lorsqu'ils parlent de l'élévation, de la majesté et de la solidité des ponts de marbre de la Chine. Lorsqu'en 1813, l'auteur de ces vers était à Londres, nos rues n'étaient encore éclairées qu'à l'huile, et cependant il a cru devoir comparer la chétive flamme de nos tristes réverbères aux *étoiles brillantes du firmament*; exagération bien pardonnable à un poète voyageur! Que dirait-il aujourd'hui, s'il voyait briller les huit mille becs de gaz qui projettent sur nos places et dans nos rues une clarté si vive et dont l'éclat est égal à celui que pourrait donner la lumière de deux millions de chandelles (1)!

Ce qui paraît avoir surtout attiré l'attention de notre écrivain, c'est l'union de nos ménages et le respect *que nous avons pour les femmes.* Observateur candide, que ne poussait-il plus avant sa perquisition? que n'assistait-il à quelques séances des assises? que ne parcourait-il notre *Bibliothèque des criminal*

(1) Cette appréciation appartient à Mac-Culloch ; il a calculé que la quantité de gaz consumé chaque nuit à Londres est de 7.000,000 de pieds cubes.

Conversations (1), ou nos lois sur le mariage et sur l'adultère, si rigoureusement interprétées par les *doctors commons!* et il aurait vu que notre respect pour le beau sexe ne s'étend pas très-loin. Il semble, au contraire, que nous ayons voulu enlever aux femmes toutes les garanties que la législation de Confucius accumule autour d'elles. De simples vraisemblances, les dépositions d'un laquais, quelques visites trop assidues, suffisent pour priver une Anglaise de la considération publique, et même de sa fortune : aussi quelques familles de l'aristocratie se font-elles un devoir d'assurer leurs filles contre le cas possible des erreurs de sentiment. Un capital leur est affecté en propre, et ne peut être aliéné d'aucune manière. Heureuse prévoyance dont la fleur de notre noblesse a prouvé l'utilité, mais qui ne s'étend pas jusqu'à la bourgeoisie, où rien n'est plus commun que l'abandon complet des femmes, par suite de la jalousie, de l'inconduite ou de la vengeance de leurs maris. Et voilà cependant comme les voyageurs prétendent nous initier aux mœurs, aux usages des pays qu'ils parcourent. Histoire, Voyages, Littérature, tout n'est-il pas à refaire ?

Statistique.

Archives de Venise (2). — De tous les auteurs nationaux et étrangers qui, dans ces dernières années, ont décrit la

(1) Cette bibliothèque se compose de quarante volumes in-4°, et ne contient, comme on sait, que le récit des adultères commis dans les Trois-Royaumes.

(2) C'est à M. Balbi, géographe et statisticien distingué, et depuis long-tems l'un de nos collaborateurs, que nous devons la communication des documens qui composent cet article.

ville de Venise, nous n'en connaissons aucun qui ait parlé de ses *Archives* avec les détails que mérite ce magnifique établissement. L'empereur d'Autriche qui, depuis plusieurs années, consacre des sommes considérables pour la restauration des principaux monumens de cette ville, qui menaçaient ruine, pour l'entretien de ses nombreux canaux, pour la réparation et le prolongement de la digue connue sous le nom de *Murazzi*, vient encore récemment de dépenser 500,000 francs pour réunir dans un même local toutes les archives de la ci-devant république de Venise, et des gouvernemens qui lui ont succédé. L'empereur a pris cette détermination pour faciliter les recherches et surveiller plus facilement la conservation de ces précieux dépôts, et pour préserver aussi de la destruction dont étaient menacés le vaste *couvent des Frari* et l'église qui en dépend. Deux années ont suffi pour l'exécution de cet utile projet, et la ville de Venise possède aujourd'hui les archives les plus considérables, les plus précieuses et les plus anciennes de l'Europe. Nous avons visité les grandes archives de *Madrid*, de *Lisbonne*, de *Paris* et de *Vienne*; nous nous sommes procuré des renseignemens exacts sur celles de *Rome*, de *Londres*, de *Munich*, de *Dresde*, de *Copenhague* et de plusieurs autres capitales; toutes nos recherches nous ont prouvé qu'aucune de ces villes n'offre, réunis dans un seul local, une masse de documens aussi considérable que celle qu'on a rassemblée dans l'*Archivio Generale* de Venise.

Cet établissement, distribué avec un ordre admirable, se compose de 298 salles, salons, corridors, dont les murs sont couverts de haut en bas de rayons. Si ces derniers étaient réunis et mis l'un après l'autre, sans laisser entre eux aucun intervalle, ils formeraient une ligne qui n'aurait pas moins de 77,238 pieds, équivalant à presque

quatorze milles géographiques de 60 au degré ou à peu près à une fois et demie la distance qui sépare Paris de Versailles ! Malgré l'immensité de cette ligne de rayons, l'espace s'est trouvé encore insuffisant pour y placer les 8,664,709 volumes ou cahiers qui forment la totalité des documens recueillis dans cet établissement. Ces huit millions et demi de volumes appartiennent à 1,890 archives différentes. Nous pensons que l'on ne se tromperait pas de beaucoup en disant que mille écrivains qui travailleraient tous les jours pendant huit heures consécutives et sans aucun intervalle n'emploieraient pas moins de 734 ans, ou de 22 générations, pour copier tous les documens de ces archives. Ainsi donc, mille personnes qui se seraient mises à l'œuvre lorsque les croisés, guidés par Godefroi de Bouillon, arboraient leurs drapeaux victorieux sur les murailles de l'ancienne résidence de David et de Salomon, auraient à peine aujourd'hui fini leur tâche.

En supposant que chaque volume ou cahier contienne 80 feuilles, et que chaque feuille ait 16 pouces de long et 9 de large, chacune de ces feuilles déployée aura la longueur d'un pied et demi. Or les 8,664,709 volumes ou cahiers contiennent, d'après la supposition que nous venons de faire, 693,176,720 feuilles. Si toutes ces feuilles étaient ouvertes et mises l'une après l'autre sans laisser entre elles aucun intervalle, elles formeraient une bande qui aurait 1,444,800,000 pieds de long, et 16 pouces de large. D'après l'excellent *Traité d'Astronomie* qu'un mathématicien célèbre, M. Littraw, vient de publier à Stuttgart, la circonférence de la terre, prise à l'équateur, n'est que de 123,345,700 pieds de Paris. Or, nous venons de voir que toutes les feuilles des archives peuvent former une bande de 1,444,800,000 pieds de long. En divisant donc ce dernier nombre par le premier, on ob-

tiendra pour quotient 11 1/30 environ, chiffre qui indique combien de fois avec cette bande on pourrait ceindre le globe dans sa plus grande dimension!

Si l'on divisait par 500 les 693,176,000 feuilles, on obtiendrait 1,386,400 rames, à chacune desquelles on pourrait accorder 16 pouces de long, 9 pouces de large et 6 pouces d'épaisseur. Maintenant, si l'on considérait toutes ces rames comme des matériaux propres à bâtir, on pourrait en construire une pyramide énorme à base carrée, dont le côté serait d'environ 68 pieds, et la hauteur de 428! Cette pyramide serait donc aussi haute que celle de *Chéops*, le plus grand monument de ce genre élevé par les hommes; égale pour le volume à plusieurs pyramides de la région du Nil, elle surpasserait toutes les autres en hauteur!

Nous terminerons ces comparaisons en faisant observer que la surface écrite de ces archives, le recto et le verso de chaque feuillet, couvrirait plus de la moitié de l'étendue du *département de la Seine*, et plus du tiers de la surface du *comté de Middlesex*, auquel appartiennent les quatre cinquièmes de la ville de Londres, qui aujourd'hui nous paraît dépasser en étendue et en population toutes les villes du monde.

Nous ajouterons à ces détails un document officiel fort curieux, qui démontre que le gouvernement autrichien prend encore quelque soin de Venise (1), cette ville qui a joué un si grand rôle au moyen-âge, et qui encore, mal-

(1) Voyez dans la 26e livraison de la 1re série l'article remarquable intitulé : *Constitution démocratique de Venise*, et dans la 14e de la 2e série (août 1831) celui qui a pour titre : *Histoire politique et administrative de la République de Venise depuis sa fondation jusqu'à nos jours.*

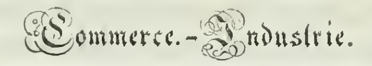
gré sa décadence, est l'une des villes les plus belles et les plus poétiques de l'Europe moderne.

TABLEAU des principales sommes dépensées par le gouvernement autrichien pour la réparation des bâtimens, des canaux et du port de Venise, de 1814 *à* 1833.

	Lire autrichiennes (1)
Pour le *Palais* ci-devant *Ducal*	147,050
Pour les *Procuratie Nuove*, maintenant *Palais-Royal*....	515,000
Pour le *Palais* de la *Delegazione*, y compris 110,600 *lire* pour l'achat de l'édifice	286,400
Pour la *Ragionateria Centrale*, ci-devant *Couvent de S.-Zaccaria*	139,870
Pour les *Archives générales* aux *Frari*, sans comprendre la dépense pour les rayons, les meubles et le transport des documens	400,120
Pour l'*Académie des Beaux-Arts*, dans le ci-devant couvent *de la Carità*	196,000
Pour le *Tribunal criminel*, à *Santa-Apollonia*, y compris 18,000 *lire* pour l'achat de l'édifice....................	129,900
Pour le *Magistrato camerale*, y compris 56,000 *lire* pour l'achat de l'édifice..........................	186,600
Pour les *Magasins du sel*..........................	299,000
Pour le *Bureau des Hypothèques*, y compris 30,000 *lire* pour l'achat de l'édifice..........................	146,500
Pour la réparation et la reconstruction des *Murazzi* et autres ouvrages hydrauliques qui protègent Venise contre la fureur de la mer..........................	2,789,181
Pour l'amélioration des ports..........................	442,089
Pour l'entretien des canaux, 72,831 *lire* par an. Cette somme, pendant les dix-neuf années écoulées de 1814 jusques et y compris 1833, fait..........................	1,383,789
Pour la réparation des édifices consacrés au culte, ou appartenant à des instituts religieux, le gouvernement a dépensé annuellement 260,000 *lire*, ce qui en dix-neuf ans représente une somme de..........................	4,940,000
Pour les travaux des barrières, pour la construction des ca-	
A reporter..........	12,001,499

(1) Une *lira austriaca* vaut 87 centimes ; 3 *lire austriache* font 1 florin.

Report...........	12,001,499
sernes et des bureaux de douane qu'a nécessitée la franchise accordée au port de Venise.........................	149,218
Remise à la ville de Venise du tiers des 2,293,164 *lire* prêtées par le gouvernement autrichien à sa municipalité pour la mettre en état de réparer les quais, les ponts et les pavés des rues, ce qui fait au moins	747,000
A ces chiffres, on pourrait ajouter les sommes suivantes, dépensées par Sa Majesté pour encourager le commerce de Venise :	
La *nouvelle route* dite *d'Allemagne*, qui, en passant par Ceneda, Serravalle, Capo di Ponte et la vallée de Cadore, va de Trévise aux environs d'Ampezzo dans le Tyrol......	5,618,998
La *route* dite *d'Italie*, qui de Peschiera va à la Ponteva, en passant par Vérone, Vicence, Padoue, Trévise et Udine; elle a coûté..................................	2,381,613
La *nouvelle route* de *Padoue* à *Ferrare* par Rovigo; elle a coûté....................	834,896
On pourrait aussi ajouter à toutes ces sommes les 800,000 florins que Sa Majesté a le projet de dépenser pour l'amélioration du port de Malamocco, qui est le véritable port de Venise.	
TOTAL GÉNÉRAL des dépenses faites pour l'entretien et l'embellissement de Venise, de 1814 à 1833.......	21,733,254 (19,107,930 fr.)



Progrès et extension du commerce de la librairie en Europe. — C'est chose précieuse, il faut l'avouer, et qui ne peut appartenir qu'à une civilisation bien avancée, que ce concours empressé de tant d'intelligences mettant leurs efforts en commun pour propager toutes les découvertes utiles, pour faire pénétrer dans toutes les classes de la société la science et l'instruction, ou pour offrir à

l'esprit de nobles et agréables distractions. Aussi, le commerce des livres est-il intimement lié avec l'accroissement de la richesse industrielle et de l'aisance des nations.

En 1805, Wachler évaluait à 7,000 les publications annuelles de la presse européenne, et maintenant un seul pays en offre quelquefois autant. De 1800 à 1827, toutes les publications, y compris les réimpressions, se sont élevées en Angleterre à 19,860 ; de 1830 à 1833, la moyenne annuelle des ouvrages imprimés a été de 1,500 ouvrages scientifiques et de 800 livres de toute espèce, non compris les réimpressions. Mach-Culloch estime que, durant la même période, la moyenne de la circulation des journaux a été de 35,000,000 de feuilles par an. Aux États-Unis elle s'élève à plus de 55,000,000. L'Amérique du nord, en 1833, publiait 56 journaux religieux dont l'un compte 28,000 abonnés; un autre 10,000 et plusieurs 3,000. Mais, depuis que les ouvrages à bon marché et à figures ont pris une grande extension en Europe, la presse anglaise n'a plus restreint son essor dans les Trois-Royaumes. Aujourd'hui, les éditeurs du *Penny Magazine* expédient leurs clichés à Florence, à Paris, à Saint-Pétersbourg, à Leipsick, où ils servent à la publication d'ouvrages analogues au leur; enfin, tandis que la *Société Américaine* envoie en Chine des extraits de la Bible stéréotypés, le *Penny-Magazine* nous apprend, dans son dernier numéro, qu'il va expédier les clichés de ses gravures à Canton.

Si la presse ne présente pas dans toutes les contrées d'Europe le même développement, nous la trouvons du moins partout en progrès. Le Danemarck qui, en 1827, ne publia que 264 ouvrages, en a publié 423 en 1832. Les Pays-Bas, en 1827, ne publièrent que 740 ouvrages ;

mais depuis que la Belgique est devenue le centre de la piraterie littéraire, cette puissance parasite publie tous les ans un millier d'ouvrages dont les sept huitièmes sont des contrefaçons. La Suisse, pays éminemment intellectuel, publie aujourd'hui une cinquantaine de journaux, sans compter un grand nombre de recueils périodiques, religieux, littéraires, économiques, scientifiques et industriels qui s'impriment à Lausanne, Zurich, Aarau, Bâle, Berne, etc. Genève à elle seule en publie de 15 à 20. L'Espagne commence à s'ébranler : déjà vingt-huit journaux sont publiés dans la Péninsule, elle qui, en 1827, n'en comptait que trois; et la nouvelle disposition des chambres contribuera sans doute à hâter la publication d'ouvrages importans, qui, nous le savons, existent en portefeuilles. L'Italie seule, courbée sous les baïonnettes autrichiennes, reste stationnaire et publie seulement par intervalles quelques rares ouvrages sur les sciences, les beaux-arts et les monumens de l'antiquité. Qui le croirait? les presses de Constantinople ont donné signe de vie. L'imprimerie de Sa Hautesse ne se borne pas seulement à publier le *Moniteur Ottoman*, elle a aussi édité, en 1833 et 1834, de fort bons ouvrages d'histoire, de géographie, et plusieurs livres élémentaires.

Mais c'est vers l'Allemagne que doivent se tourner nos regards, si nous voulons voir la presse dans toute son activité, dans toute sa vigueur. L'Allemagne, quoique bâillonnée par la Sainte-Alliance, ne pouvait pas être réduite au mutisme; l'imagination ardente et rêveuse de ses enfans avait besoin d'expansion : aussi, quoique dans toute la confédération 137 villes seulement aient le privilége d'avoir des imprimeries, l'Allemagne est l'une des contrées les plus fécondes en productions littéraires. On a dit que, de 1814 à 1825, il avait paru en Allemagne 60,000 écrits,

évaluation exagérée qu'il faut réduire à 45,574. En 1828, on y a imprimé 5,654 ouvrages; en 1831, 5,658; en 1832, 6,275, et en 1833, 5,888. Aujourd'hui, on compte dans ce pays près de deux cents journaux ou recueils périodiques; voici quels sont les plus importans :

JOURNAUX POLITIQUES.	NOMBRE d'abonnes.
Gazette d'Augsbourg....	8,000
Gazette de Vienne......	6.000
Gazette d'État de Prusse..	5,000
Mercure de Souabe.....	5,000
Gazette de Hambourg...	4,000
Journal de Francfort....	4,000
Corresp. de Nuremberg..	3,000
Nouvelle Gazette de Zurich	2.500
Gazette de Carlsruhe....	2,000
Gazette de Cologne.....	2,000
Journal de Leipsick......	2.000
Gazette de Francfort.....	1.500
Gazette de Munich......	1,800

JOURNAUX LITTÉRAIRES.	NOMBRE d'abonnes.
Gazette du Soir.........	1,800
Feuille du Matin........	1,500
L'Étranger........ ...	1,400
Journal Polytechnique...	1,200
Le Franc Parleur.......	1,000
Le Conteur............	1,000
JOURNAUX DE CRITIQUE.	
Annonces littéraires de Goettingue................	800
Chronique de Berlin et de Vienne................	800

Depuis 1812, le nombre des publications littéraires s'est aussi considérablement accru en France. En 1812, on y imprima 72,000,000 de feuilles; en 1822, 96,000,000; en 1826, 144. En 1825, la presse française publia 8,252 ouvrages de toutes espèces; en 1826, 10,135. Dans le cours de 1831, elle n'en a publié que 5,063, et en 1832, 5,760. Mais aussi, durant cette époque, la presse périodique s'est prodigieusement accrue dans ce pays; en 1833 les départemens publiaient 299 journaux, et Paris seul plus de 300. On ne comptait à Paris, en 1819, que 1,400 presses en activité, tandis que 1,200 presses à bras, et 80 presses mécaniques dont plusieurs mues par la vapeur, y fonctionnaient en 1833. Examinons maintenant quelle est l'in-

tensité de notre commerce de librairie avec la France : c'est à M. Moreau de Jonnès, archiviste du ministère de l'intérieur et auteur de plusieurs ouvrages de statistique très-estimés, que nous empruntons le document suivant :

Tableau des importations et exportations de livres entre la France et l'Angleterre, de 1821 *à* 1832, *avec l'indication de leur valeur*

ANNÉES.	EXPORTATION de la France pour l'Angleterre.		EXPORTATION de l'Angleterre pour la France.	
	Kil.	Francs.	Kil.	Francs.
1821...	81.127	407,534	19,086	110,375
1822...	84.649	425.432	20.708	122.352
1823...	99,181	497.333	16,784	99,226
1824...	111,221	561,072	16,408	96.412
1825...	178.366	914,528	17,632	122,453
1826...	94,479	661,353	19,036	132,144
1827...	91,949	480.541	17,641	120,492
1828...	116.429	623.491	18,306	124,984
1829...	103.282	554,770	21,907	147,647
1830...	108.897	554.545	22.714	154,276
1831...	81,598	418,958	15,962	109,856
1832...	84,954	435,328	19,682	131,318

D'après ce tableau, on peut estimer que le nombre de volumes exportés chaque année de France pour l'Angleterre est d'environ 400,000, tandis que la France ne tire de la Grande-Bretagne que 80,000 volumes par année. Il s'en faut cependant que cet échange des idées entre les deux nations qui sont à la tête du progrès social présente au fond une disproportion aussi grande que celle qui paraît au premier abord. Si l'Angleterre demande à la France une plus grande quantité de livres que celle-ci ne lui en réclame, c'est que la France sert d'intermédiaire au commerce de la librairie qui se fait entre l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre. Ce ne sont donc pas

seulement des livres français que la France expédie à l'Angleterre. D'un autre côté, les éditeurs français réimpriment un grand nombre d'ouvrages anglais qu'ils vendent ensuite sur le continent à meilleur marché que les éditeurs de Londres, spéculation que ne peuvent pas entreprendre les libraires anglais pour les ouvrages français, faute de débouchés. Si à ces deux considérations nous ajoutons que les traductions d'ouvrages anglais sont plus fréquentes en France que les traductions d'ouvrages français en Angleterre, on s'expliquera facilement la différence qui existe entre les exportations des deux pays.

Economie Sociale.

Nouveau procédé pour délivrer les grandes villes des inconvéniens de la fumée. — Parmi les nombreuses questions qui se rattachent à l'histoire chimique de l'atmosphère, il en est peu qui soient plus dignes d'intérêt que celle qui a pour objet la recherche de la cause qui produit l'insalubrité de l'air. Le principe qui occasione le plus souvent cette insalubrité est tellement fugace qu'il échappe à tous nos moyens eudiométriques ; et cependant on connaît ses ravages. L'humidité, l'extrême sécheresse, les changemens subits de température, des défrichemens récens, le voisinage des marais et mille autres causes, exercent une influence funeste sur l'état sanitaire d'une ville, d'une contrée, parce que les matières végétales et animales, en se décomposant sous l'influence d'une forte chaleur et d'une humidité constante, produisent des miasmes : ainsi on a trouvé que l'air atmosphérique de Paris et de beaucoup d'autres lieux contient de l'ammoniaque et des matières organiques ; que l'air des

égouts contient de l'acétate et de l'hydrosulfate d'ammoniaque; que l'air des environs de la voirie de Montfaucon renferme de l'ammoniaque et de l'hydrosulfate de la même base, etc.

La nature des combustibles et la grande quantité de fumée qui s'en dégage exerce aussi une influence très-sensible sur la composition de l'air. Ainsi à Londres, à Manchester, à Birmingham, où l'on brûle des quantités considérables de houille, on a remarqué que l'air atmosphérique de ces villes contenait de l'acide sulfureux, des traces d'acide sulfurique, ainsi que de l'acide carbonique. Depuis long-tems les chimistes ont cherché à neutraliser les funestes effets de ces combinaisons; mais jusqu'ici leurs efforts sont restés sans succès. En 1829, le *Mechanic's Magazine* annonça qu'on avait découvert un moyen infaillible pour délivrer Londres de la fumée (1); mais les résultats n'ont pas répondu à l'attente. Dans les grandes usines on est bien parvenu à absorber la fumée qui se dégage des foyers; tout le monde connaît l'ingénieux procédé fumivore de Pelletan; mais ce procédé n'est point applicable aux cheminées et aux foyers des simples particuliers.

Les journaux allemands annoncent aujourd'hui que M. Bernhardt, architecte saxon, a découvert un procédé très-efficace pour délivrer les grandes villes des inconvéniens occasionés par la fumée. Quoique l'inventeur n'ait point jusqu'ici fait connaître les moyens qu'il emploie, nous pensons qu'il est de notre devoir de signaler au public cette utile découverte; les personnes honorables qui en ont constaté les bons effets ne nous permettent pas de douter de l'heureux résultat de cette invention. M. Ber-

(1) Voyez la 60e livraison de la 1re série (juin 1830).

nhardt, par un procédé chimique, sépare la suie de la fumée, dirige cette dernière dans un tube ascensionnel, et précipite la suie dans un récipient placé au niveau du foyer. Par ce moyen la fumée se trouve dégagée des parties les plus nuisibles, tandis que les conduits des cheminées ne s'engorgent jamais, et ne sont point exposés aux incendies. Les premiers essais de cette découverte, dont les procédés sont encore restés ensevelis dans le mystère, ont été faits dans le palais du roi à Berlin et dans plusieurs établissemens publics de la Prusse.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

